

LIBER SACRAMENTORUM

NOTES HISTORIQUES ET LITURGIQUES

SUR LE

MISSEL ROMAIN

PAR **DOM I. SCHUSTER, O. S. B.**

Abbé de Saint-Paul hors les Murs.

TOME TROISIÈME

LA SAINTE LITURGIE,

DE LA SEPTUAGÉSIME A PAQUES

(La Nouvelle Alliance par le Sang du Rédempteur)



BRUXELLES

VROMANT & C^o, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

3, RUE DE LA CHAPELLE

Dépôt à Paris : 37, rue de Lille (VII^e)

1929



Bibliothèque Saint Libère

<http://www.liberius.net>

© Bibliothèque Saint Libère 2010.

Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

LIBER
SACRAMENTORUM

NOTES HISTORIQUES & LITURGIQUES
SUR LE MISSEL ROMAIN

TRADUIT DE L'ITALIEN
AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

NIHIL OBSTAT :
Mechliniae, 18 Martii 1929.
J. NAULAERTS, can., lib. cens.

IMPRIMATUR :
Mechliniae, 21 Martii 1929.
F. TESSENS, vic. gen.

DES PRESSES DE L'IMPRIMERIE VROMANT & C^o,
3, RUE DE LA CHAPELLE, BRUXELLES

ECCLESIAE · MISERICORDIAM · CONSECVTAE · IN · MAGNIFICENTIA
PATRIS · ALTISSIMI · ET · IESV · CHRISTI
ECCLESIAE · DILECTAE · ET · ILLVMINATAE
QVAE · ETIAM · PRAESIDET · IN · LOCO · REGIONIS · ROMANORVM
DIGNA · DEO · DIGNA · DECORE · DIGNA · QVAE · BEATA · PRAEDICETVR
VNIVERSO · COETVI · CHARITATIS · PRAESIDENS
CHRISTI · HABENS · LEGEM · PATRIS · NOMEN

IGNATII EPIST · AD ROMAN.

CHAPITRE PREMIER

LA LITURGIE QUADRAGÉSIMALE A ROME

DE même que la vigile dominicale, dans l'attente de la « Parousie » du divin Juge, contribua de très bonne heure à substituer le dimanche chrétien à l'ancien sabbat de la Synagogue, ainsi les deux jeûnes hebdomadaires du mercredi et du vendredi furent considérés, dès les temps apostoliques, comme les deux premières bases de la semaine liturgique. Nous en trouvons les premiers indices dans *la doctrine des Douze Apôtres*, dans le *Pasteur* d'Hermas, et chez Tertullien, selon lequel la *statio* comportait un lever matinal, avec la triple prière aux heures de tierce, de sexte et de none, suivie du sacrifice eucharistique au coucher du soleil.

Hermas nous atteste que, dès son temps, cette observance recevait, d'un vocable militaire, le nom de *statio* ; pourtant, comme nous le fait remarquer Tertullien, cette « garde » que montait le troupeau chrétien avait le caractère d'une dévotion purement libre, au point de donner naissance à des disputes entre les montanistes et les catholiques, les premiers prétendant que ces jeûnes étaient obligatoires et se devaient prolonger jusqu'au coucher du soleil, les autres soutenant au contraire qu'on pouvait les terminer à none, après l'offrande du sacrifice, et que personne n'y était nécessairement astreint.

Une observance préparatoire à la fête de Pâques dut naître plus encore du sens même et du génie surnaturel du christianisme, que des canons conciliaires. En effet, l'on ne peut expliquer d'une autre façon la discipline différente des diverses Églises sur ce point ; ainsi, tandis que, depuis le début, à Alexandrie, à Rome et dans les Gaules, le jeûne ne durait qu'une semaine, d'autres Églises se bornaient à consacrer à l'abstinence les deux derniers jours de la Semaine sainte seulement, depuis la Cène du Seigneur le Jeudi saint, jusqu'au matin

de Pâques, précisément comme l'avait fait l'apôtre saint Jacques *le juste*.

Nous ignorons les raisons qui, au III^e siècle, déterminèrent Rome à prolonger le jeûne pendant trois semaines; mais ce fut certainement l'exemple du Sauveur jeûnant quarante jours au désert qui influa sur les Pères de Nicée, pour que le carême pascal prescrit par eux comprît précisément quarante jours. Après ce temps, les saints Pères, d'accord avec la législation civile de Byzance, ne font qu'inculquer l'observance, déterminer les rites, expliquer les motifs et les avantages de cette quarantaine de pénitence, en sorte que, jusqu'à ces derniers siècles, le Carême était considéré comme le pivot de la discipline catholique, la « trêve de Dieu » où la société chrétienne tout entière, ayant mis de côté toute autre affaire, ayant fermé les tribunaux et les théâtres, se renouvelait par la pénitence et par l'instruction liturgique, accumulant de nouvelles énergies pour renaître à une vie sainte avec le Christ ressuscité et triomphant.

Les Orientaux, considérant comme jours de fête et, par suite, exempts du jeûne, tous les samedis et dimanches, à l'exception du Samedi saint, en arrivèrent à soustraire trop de jeûnes au Carême, pour qu'on ne lui donnât pas une espèce de compensation, en anticipant de quelques semaines l'abstinence pascale. A Jérusalem, le Carême commençait huit semaines avant Pâques, usage qui fut en partie imité même par les Latins, quand, pour ajouter les quatre jours qui manquaient chez eux aux trente-six du jeûne quadragésimal, ils commencèrent à jeûner eux aussi depuis le mercredi de la semaine de quinquagésime, jour qui, plus tard, prit son nom des Cendres imposées aux pénitents publics.

Il semble que la toute première idée d'un temps de pénitence en préparation à Pâques, ait surgi surtout en vue des catéchumènes, qui, dans le jeûne et la prière, se préparaient à recevoir le baptême la nuit précédant Pâques. Cette conception du *Baptismum poenitentiae* informe aujourd'hui encore une bonne part de la liturgie quadragésimale, aussi le meilleur moyen de ressusciter en nous la grâce de notre baptême et de nous exciter à en remplir les obligations sera-t-il toujours de suivre pas à pas l'Église dans le cours des instructions contenues dans le missel.

A la différence de Jérusalem, où, en signe de pénitence et de

deuil, on ne célébrait pas le divin Sacrifice aux jours des fêtes de Carême, Rome ne considéra comme aliturgiques¹ que les deux derniers jours de la sainte Quarantaine; tous les autres avaient leurs rites particuliers, leurs processions, leurs chants propres, en sorte qu'il semble qu'en harmonie avec le caractère des anaphores eucharistiques² latines, les Occidentaux, et Rome surtout, aient voulu, par la splendeur de la liturgie quadragesimale, obéir fidèlement au commandement du Sauveur, qui nous exhorte à dissimuler sous des formes joyeuses la rigueur de notre pénitence.

Depuis longtemps, les *ieiuniorum veneranda solemnia* commencent le mercredi des Cendres; mais dans la liturgie romaine, l'on peut distinguer, aujourd'hui encore, à travers diverses stratifications, différentes formules initiales de la sainte Quarantaine, qui, à certaines époques, se superposèrent les unes aux autres. Après le sacrifice *quadragesimalis initii* au premier dimanche de Carême, la signification de l'antique solennité romaine de la *dominica mediante (die festo)*, ou *mediana*, trois semaines avant Pâques, est très importante. Le Pape parcourait la distance qui sépare du Latran la basilique stationnelle Sessorienne, la tête ceinte du regnum³, comme dans les plus grandes solennités, et tenant en main une rose d'or enduite de baume, qu'il donnait ensuite au préfet de la Ville.

Au temps de saint Grégoire, le vrai jeûne pascal commençait le premier lundi de Carême, comme il ressort encore aujourd'hui de la *Secrète* du 1^{er} dimanche de Carême, qui mentionne précisément le *Sacrificium quadragesimalis initii*, c'est-à-dire le début du jeûne sacré. De même le *cursus*⁴ de l'office divin, les hymnes, les versets, les répons, ne connaissent aucune variation durant toute la semaine de quinquagésime. Il y a plus : le même saint Pontife, dans une homélie sur l'Évangile, prononcée le 1^{er} dimanche *in quadragesima*, nous atteste que de ce jour

1. C'est-à-dire jours où le saint Sacrifice n'est pas offert.

2. C'est le nom donné dans l'antiquité par les Orientaux à cette prière intitulée aujourd'hui *Canon Missae*.

3. Ainsi s'appelait autrefois la tiare pontificale, quand elle était ceinte d'une seule couronne. Le *triregnum* date des derniers temps du moyen âge.

4. C'est-à-dire l'ordonnance, la disposition.

jusqu'aux joies de la fête pascale il y a bien six semaines ; mais parce que, de ces quarante-deux jours de pénitence l'on soustrait au jeûne les six dimanches, il ne reste en réalité que trente-six jours consacrés à la pénitence rigoureuse. Il ne comptait point les quatre jeûnes actuels de la semaine de quinquagésime.

Outre le jeudi, où, à Rome, l'on omettait la messe stationnale, le dimanche après la grande vigile nocturne du samedi des Quatre-Temps était également considéré comme jour libre (*Dominica vacat*). La raison en était que la messe était célébrée au lever de l'aurore, à la fin de l'office de vigile.

Toutéfois sous Grégoire II (715-731) on institua les stations des jeudis de Carême, en glanant les éléments psalmodiques çà et là dans l'Antiphonaire. Plus tard, et spécialement hors de Rome, là où l'on ne célébrait pas les solennelles vigiles papales, le second dimanche de Carême eut, lui aussi, l'honneur d'une messe stationnale propre. Ainsi fut au complet l'office quadragésimal.

Une particularité très importante de l'ancien rite quadragésimal était l'usage de ne prendre ni nourriture ni boisson avant le coucher du soleil. Durant le jour, le peuple et le clergé vaquaient à leurs occupations habituelles, mais quand, au forum, le cadran solaire marquait l'heure de none, c'était, de tous les points de la cité, un concours empressé de fidèles se dirigeant vers l'église stationnale, où, très souvent, le Pape intervenait lui-même pour offrir le divin sacrifice. Ordinairement, la procession stationnale partait d'une autre basilique voisine, où le peuple, arrivant peu à peu, attendait le Pontife et ses hauts officiers du palais de Latran, qui apportaient les étendards et les objets précieux pour le saint Sacrifice.

A peine le célébrant avait-il terminé la collecte, le cortège se dirigeait, au chant pieux de la litanie, vers l'église stationnale, où le saint Sacrifice s'achevait quand déjà le soleil baissait au couchant. C'était comme une offrande vespérale de toute la famille chrétienne, au terme d'une journée laborieuse, sanctifiée par la prière, par la mortification et par le travail.

Les *Ordines Romani*¹ décrivent ainsi le rite de la *feria IV*

1. Ils forment comme une collection de prescriptions concernant les cérémonies, moyennant lesquelles nous pouvons suivre pas à pas tout le développement de la liturgie papale à Rome, du VI^e au XVI^e siècle.

cinerum. Après none, le peuple et le clergé se rassemblaient dans la basilique de Sainte-Anastasie, au pied du Palatin, où le Pontife, entouré des diacres, montait à l'autel et chantait une prière. Par la suite, vers le x^e siècle, l'ancien rite des Cendres, imposées auparavant aux pénitents publics, se popularisa toujours davantage, en sorte que l'*Ordo Romanus XI* finit par en étendre la prescription à tous les fidèles indistinctement. Quand cette cérémonie était terminée, un sous-diacre élevait la précieuse croix stationnale¹, et, tout le monde étant rangé en procession, au chant des litanies et d'antiennes propres à la circonstance, on montait sur l'Aventin, à la basilique de Sainte-Sabine, où se célébrait la messe. Selon le même coutumier romain, le Pontife et les diacres faisaient la route nu-pieds, usage assez fréquent dans la liturgie pénitentielle de la Rome médiévale.

La messe n'avait pas le *Kyrie* ou la litanie, puisque en tenait lieu celle qui avait été récitée le long de la route; pourtant l'on répétait l'introït, et l'on accomplissait toutes les autres cérémonies habituelles de la messe papale. Avant la communion, un sous-diacre régional annonçait au peuple : *Crastina die veniente, statio erit in ecclesia sancti Georgii martyris ad Velum Aureum*. Et la *schola* répondait : *Deo gratias*. Ensuite, après la Communion et la collecte *super populum*, qui remplaçait alors la bénédiction finale, les fidèles étaient congédiés (*ite, missa est*) et le clergé se retirait chez lui.

On ne dit rien des Vêpres, parce qu'à Rome, dans le haut moyen âge, sauf aux jours les plus solennels, elles étaient célébrées exclusivement dans les monastères. Quand le Pape n'intervenait pas à la fête stationnale, un acolyte se rendait chez lui et lui portait par dévotion un peu de coton trempé dans l'huile des lampes du sanctuaire. Il disait d'abord : *Jube, domne, benedicere*; et ayant reçu la bénédiction, il ajoutait : *Hodie fuit statio ad sanctam Sabinam, quae salutat te*. Le Pape répondait : *Deo gratias*, et ayant baisé respectueusement cette touffe de coton, la remettait au cubiculaire pour qu'il la gardât avec diligence, afin de la placer, après la mort du Pape, dans son coussin funèbre.

1. Elle était ainsi appelée, parce qu'elle était portée précisément durant les processions stationnales.

On n'a pas réussi à découvrir exactement le critérium qui a présidé au choix des églises stationnales pour la sainte Quarantaine. De cette liste sont toujours exclues les basiliques cimitérielles des martyrs, ce qui semble révéler une réglementation postérieure au v^e siècle, époque où, à cause du peu de sécurité qu'offrait alors la campagne romaine désolée, la dévotion populaire envers les cimetières suburbains vint à se refroidir quelque peu. On fait à peine exception pour les grandes basiliques apostoliques et pour le sépulcre de saint Laurent, qui, dans les plus grandes solennités de l'année, c'est-à-dire durant la préparation au Carême, dans la semaine pascale et pendant les trois jours qui suivent la Pentecôte, devaient constituer comme le but nécessaire des pieuses excursions des fidèles et des néophytes hors de l'enceinte de la Ville. Surtout après le baptême administré au Latran en la solennelle vigile de Pâques, il semblait dû que l'Église entière, clergé et peuple, accompagnât officiellement les néophytes à ces insignes sanctuaires, et les présentât, pour ainsi dire, aux trois grands Patrons de Rome, Pierre, Paul et l'archidiacre Laurent.

Les jours consacrés aux jeûnes des Quatre-Temps ont, eux aussi, leurs stations particulières : le mercredi à la basilique Libérienne, le vendredi à l'*Apostoleion* du pape Pélage, et, dans la nuit du samedi, à Saint-Pierre, où se célébraient aussi les ordinations.

Les saints Ordres étaient toutefois conférés dans un oratoire contigu à la basilique Vaticane, c'est-à-dire dans l'intérieur du monastère de Saint-Martin, puisque l'on considérait comme un privilège exclusif du Pape d'être consacré sur la tombe même de l'Apôtre.

Dans la liturgie romaine, la station prend souvent le caractère d'une véritable fête en l'honneur du saint titulaire de l'église où se fait la synaxe; cela apparaît fort bien, dans le missel actuel, le dimanche de sexagésime, jour où la station est dans la basilique de Saint-Paul, et le jeudi avant le dimanche *in mediana*, quand on célèbre la messe dans l'église des martyrs Côme et Damien.

Des préoccupations hagiographiques locales ont plus ou moins influé sur le choix du lectionnaire quadragésimal, à ce point

qu'un examen attentif de ces péricopes scripturaires assignées par le missel romain, nous révèle mille détails historiques de grande valeur. Ainsi la messe du jeudi après les Cendres, dans l'église de Saint-Georges au Vélabre, avec le récit évangélique du Centurion de Capharnaüm, tend à faire allusion à saint Georges, qui nous est précisément représenté par la tradition comme un valeureux soldat. Le jour suivant, la messe stationnale est dans l'église de Pammachius, contiguë au *Xenodochium* des *Valerii* sur le Coelius; en effet, les lectures scripturaires qui y sont faites enseignent la véritable manière de faire l'aumône, c'est-à-dire avec la conscience pure et l'âme droite. Le lundi suivant, la station se réunit sur l'Esquilin, dans la basilique *ad Vincula*. Par suite, le souvenir du *Pastor Ecclesiae* s'impose, et c'est pourquoi il suggérera le choix de la description classique du Bon Pasteur, tirée du livre d'Ézéchiël. Le mercredi suivant, la fête stationnale sera dans la basilique Libérienne, et la liturgie trouvera un moyen très délicat d'insinuer les louanges de la sainte Vierge dans la lecture évangélique elle-même.

On pourrait multiplier ces exemples, en insistant sur l'importance de cette couleur locale qui domine toute l'antique liturgie romaine et lui donne ce caractère éminemment populaire, cette variété, cette vive teinte d'actualité, cette délicatesse de sentiments enfin, qui pénètre si profondément dans les âmes. C'est pourquoi, si l'on veut goûter l'exquise beauté religieuse et esthétique du patrimoine liturgique romain, on ne peut négliger l'ambiance extérieure où il naquit et se développa, pour ne rien dire des conditions intérieures de l'âme, qui exigent une foi vive et opérante, sans quoi *animalis homo non percipit ea quae spiritus sunt*¹.

Mais, en outre du culte des saints dans leurs églises stationnales, une autre grande idée domine toute la liturgie quadragésimale de l'Église romaine; l'institution du Carême avait reçu comme une première impulsion de la préparation des catéchumènes au baptême, et ce concept grandiose de la résurrection de l'humanité, par le moyen du Christ se relevant de la mort,

1. *I Cor.*, II, 14.

ne pouvait pas ne pas influencer puissamment sur la liturgie de ce saint temps.

Au commencement du Carême, ou vers le dimanche *in mediana*¹, les catéchumènes les mieux disposés et les plus instruits donnaient leur nom à l'évêque pour être admis au baptême. *Ecce Pascha est*, répétait saint Augustin, *da nomen ad Baptismum*. Les noms ayant été enregistrés, le mercredi suivant l'on célébrait la station dans la vaste basilique de Saint-Paul, où se faisaient les grands scrutins. Maintenant encore, la liturgie de ce jour est dominée par l'idée du baptême, et l'Église romaine désigne aux nouveaux prosélytes, comme le modèle de la conversion véritable, l'Apôtre des Gentils, qui passa dans la prière et dans le jeûne les trois jours de son catéchuménat. En outre de la signification spirituelle de la faute originelle avec laquelle tous les hommes naissent aveugles à la lumière de la Foi, le choix de la lecture évangélique de l'aveugle-né contient une délicate allusion à la cécité matérielle de l'Apôtre, dont il fut guéri au moment de son baptême.

La cérémonie commençait vers l'heure de tierce; un acolyte faisait l'appel nominal des catéchumènes, les rangeant en file, les garçons à droite, les filles à gauche. Un prêtre passait ensuite, et, leur ayant imposé les mains sur la tête, il récitait une formule d'exorcisme, mettant sur leurs lèvres du sel béni. Les catéchumènes se retiraient après cela, et la messe commençait. Pourtant, après la première collecte, ils étaient de nouveau appelés, et, à l'invitation du diacre, ils récitait à genoux quelques prières. Alors le lévite disait aux parrains et aux marraines : *Signate illos*; et ceux-ci leur traçaient au front un signe de croix. Trois acolytes venaient ensuite, faisant d'autres impositions des mains, signes de croix et exorcismes, après quoi le diacre ordonnait : *Catechumeni recedant; si quis catechumenus est, recedat; omnes catechumeni exeant foras*; et les catéchumènes se retiraient. A l'Offertoire, les parrains et les marraines présentaient au Pape les oblations pour leurs futurs filleuls, dont les noms étaient lus publiquement durant le canon. Après la communion, le Pape faisait annoncer au peuple le jour du second scrutin, qui commençait par les mêmes rites que le premier.

1. Correspondant au IV^e dimanche de Carême.

Cette seconde cérémonie avait toutefois à Rome un nom spécial : *in aurium aperitione*, puisque en ce jour les oreilles des catéchumènes s'ouvraient pour la première fois à l'audition publique de la lecture des saints évangiles.

Après le chant du graduel, quatre diacres se présentaient, portant les volumes des évangiles, qu'ils déposaient sur les quatre angles de la table sacrée. Le Pape faisait alors une homélie sur le caractère et l'importance de la Loi évangélique; puis un diacre lisait les premiers versets de l'évangile selon saint Matthieu, et remettait ensuite le livre à un sous-diacre, qui, après l'avoir respectueusement entouré d'un voile, le rapportait dans le *sacrarium*.

Le Pontife commentait successivement les premiers versets des quatre évangiles, selon l'ordre dans lequel ils avaient été lus par les diacres, puis il expliquait le Symbole de la Foi, ignoré jusqu'alors des nouveaux aspirants. Le discours terminé, un acolyte tenant dans ses bras un des enfants grecs, très nombreux à Rome durant la période byzantine, se présentait au Pape. Le Pontife demandait : *Qua lingua confitentur Dominum nostrum Iesum Christum? — Graece. — Annuntia fidem illorum;* — et l'acolyte chantait : πιστεύω εἰς ἕνα au nom des enfants byzantins, fils des hauts fonctionnaires impériaux. Un autre acolyte faisait la même cérémonie pour les enfants latins; puis le Pape, après un bref exorde, enseignait aux catéchumènes l'oraison dominicale.

Au commencement, il y avait à Rome trois scrutins; plus tard il y en eut jusqu'à sept, le dernier étant réservé au matin même du Samedi saint, quand on ne célébrait aucun autre office. Un prêtre passait alors et, traçant à nouveau sur le front de chacun des aspirants le signe de la croix, il leur imposait les mains en proférant une formule d'exorcisme. Puis il leur touchait les oreilles et la lèvre supérieure avec son doigt humecté de salive : *Ephpheta, quod est adaperire, in odorem suavitatis;* et après une nouvelle imposition des mains, il faisait réciter le *Credo (Redditio symboli)*. Après une dernière prière récitée en commun, les aspirants étaient enfin congédiés, pour attendre, dans une sainte impatience, le coucher du soleil, heure où commençait précisément la solennelle vigile pascale,

la seule qui, depuis le III^e siècle, fût obligatoire pour tout le peuple chrétien.

Après la lecture des plus beaux passages de la Bible, où l'on prélude au triomphe définitif du peuple chrétien moyennant la grâce du saint Baptême, le Pape, accompagné de quelques prêtres, diacres et ministres inférieurs, se rendait processionnellement au magnifique baptistère du Latran, laissant dans l'église le reste du clergé et du peuple qui chantait, en répétant les invocations, les litanies des saints.

L'on bénissait d'abord la fontaine baptismale, dans les eaux de laquelle était répandu du chrême parfumé, puis le Pape conférait le baptême à quelques catéchumènes, et, tandis que les prêtres, les diacres et les acolytes descendus pieds nus dans la vasque sacrée, accomplissaient sur les autres le rite du sacrement, le Pontife entrait dans le *consignatorium*, et confirmait avec le chrême les nouveaux fidèles, à mesure qu'on les lui présentait.

Le soleil naissant dorait déjà le sommet des monts Albains qui se dessinent, majestueux, sur le fond de la place du Latran, quand la procession des néophytes, vêtus de blanc, suivis de leurs parrains et du Pape, rentrait dans l'église pour la célébration du sacrifice eucharistique pascal, où, pour la première fois, ils recevaient la sainte communion. Quelles douces émotions ! tout était nouveau pour eux, tout représentait la magnificence et la surabondance de la rédemption : la céleste doctrine, les saints Sacrements, la divine Liturgie de l'Église, qui, en ce jour, devait vraiment apparaître aux nouveaux fidèles, telle que la vit Hermas, sous l'aspect d'une matrone splendide, toute rayonnante de lumière et d'éternelle jeunesse.

La solennité baptismale à Rome se prolongeait pendant une semaine entière ; chaque jour, après vêpres, la procession reconduisait les néophytes vêtus de blanc au baptistère, jusqu'au dimanche suivant, où, à la déposition des vêtements blancs, on célébrait la station dans l'église suburbaine du martyr de quatorze ans, Pancrace, que la liturgie indiquait comme le modèle à imiter, aux jeunes recrues de la milice chrétienne. La messe, en ce jour qui prend maintenant encore son nom, *in Albis*, de la blancheur des robes baptismales qu'on allait

déposer, semble en effet inspirée par cet enthousiasme sublime et par cette joie qui est propre aux jeunes énergies — *quasi modo geniti infantes* — et elle devait certainement remplir les néophytes des plus joyeuses espérances et des plus douces promesses de grâce et de bénédictions.

Telle est, à grands traits, la splendide liturgie stationnale de l'Église romaine, où cette divine mère et maîtresse des peuples chrétiens manifeste un génie tout à fait spécial, pour les former à la sainteté et réaliser dans les âmes des fidèles, au moyen de ses processions, des rites et de la psalmodie sacrée, une catéchèse aussi sublime que fructueuse.

Ce que font aujourd'hui les tableaux plastiques et les catéchismes illustrés, la sainte liturgie elle-même l'accomplissait directement autrefois, quand le peuple la comprenait : et l'enseignement n'était pas alors moins profond, puisque, devant les tribunaux païens, il suscitait ces apologistes inspirés de notre foi que sont les martyrs. Cette catéchèse primitive, de caractère, avant tout, liturgique, demeurait fortement gravée dans les âmes, et faisait que la doctrine chrétienne était non seulement comprise et crue, mais, ce qui est mieux, traduite pour ainsi dire en acte, dans la vie même du peuple fidèle.

Ce fut Grégoire I^{er}, le grand restaurateur de l'esprit chrétien au moyen de la liturgie surtout, qui réordonna à Rome l'antique service stationnal. Les historiens nous le décrivent, en effet, à la tête du troupeau chrétien, se portant en procession à tel ou tel sanctuaire des martyrs, afin de paître les fidèles par l'exemple, par la parole vivante et par les saints Sacrements.

Certes, même en faisant abstraction, si c'était possible, de l'efficacité surnaturelle de ces rites et de ces prières présentées à Dieu collectivement par un peuple entier, il ne devait rien y avoir de plus beau et de plus émouvant que de voir ces milliers de fidèles de tout âge et de toute condition, ouvriers, patriciens, moines et haut clergé, qui, après les fatigues de la journée, trouvaient le réconfort de leur esprit assoiffé de Dieu et du ciel dans la fête stationnale, où l'unité ecclésiastique d'un seul troupeau et d'un seul pasteur était visiblement affirmée par la table unique, l'unique pain et le même calice eucharistique, offert à Dieu au nom de tous par le suprême Pasteur.

Aujourd'hui les conditions différentes de la vie sociale ont fait que l'Église elle-même a dû introduire quelques modifications d'importance secondaire dans ses rites. La discipline du catéchuménat est tombée depuis longtemps en désuétude, mais on ne peut pas dire pour cela que la liturgie quadragésimale ait perdu son caractère de vivante actualité, puisque, encore de nos jours, les âmes qui, hors du sein de l'Église catholique, attendent l'heure de la divine miséricorde, sont nombreuses, et c'est un devoir pour l'Église de hâter par ses prières leur conversion. *Oremus et pro catechumenis nostris*, comme nous le fait dire l'Église le vendredi saint.

Le Carême est en outre le temps de la pénitence, de la correction des mœurs et de la préparation à la solennité pascale, et ces conditions de l'ascèse chrétienne dépassent universellement les siècles et s'imposent encore aujourd'hui à tous les fidèles.

Les saintes joies de Pâques alors seront plus vives et inonderont plus intimement le cœur du chrétien, quand celui-ci, déjà mortifié par la pénitence, se sera rendu digne de vivre une vie toute sainte, uniquement pour Dieu, à l'exemple de Jésus ressuscité, de qui l'Apôtre écrit : *Mortuus est semel, quod autem vivit, vivit Deo* ¹.

1. *Rom.*, VI, 10.

CHAPITRE II

LE TRIDUUM PASCAL DANS LE MISSEL ROMAIN

NOUS voulons parler des cérémonies des trois derniers jours de la semaine sainte, et nous les appelons triduum pascal, selon l'usage antique, qui élargissait la signification de la Pâque chrétienne en sorte que le cycle liturgique comprît tout le mystère de la rédemption humaine, depuis la cène pascale du cénacle, jusqu'à l'aurore de la résurrection. C'est précisément en ce sens que les anciens, sans plus, donnaient le nom de Pâques au jeudi saint. Maintenant encore, le premier jour du jeûne quadragésimal est indiqué ainsi dans une oraison du missel : *le commencement du vénérable sacrement pascal : ipsius venerabilis Sacramenti celebramus exordium* ¹.

Mieux que les autres temps, ces derniers jours du jeûne de Carême ont conservé plus fidèlement inaltéré leur caractère liturgique primitif, sans que les modifications successives aient trop atteint l'archaïsme du rite. Nous trouverons bien des stratifications, autant que nous en voudrons; mais non pas de vraies altérations, ou déformations des cérémonies, comme cela est arrivé pour les autres parties du missel.

L'étude des rites du triduum pascal est très utile pour mettre en lumière ceux dont les anciens faisaient usage dans les synaxes sacramentaires ordinaires tout le long de l'année. En effet, l'observance pénitentielle de ce triduum fut comme le premier noyau, ou, pourrions-nous dire, comme la cellule primordiale autour de laquelle vint se grouper dans la suite tout le système actuel de l'abstinence durant la sainte quarantaine.

1. Secrète du mercredi des Cendres.

LES RITES DE LA « FERIA V IN COENA DOMINI ».

LE jeudi de la semaine sainte à Rome s'intitule de préférence de la *Coena Domini*, tandis que dans les pays francs il prend son nom de la solennité pascale.

A Rome, l'habituelle résidence papale au Latran réclamait en ce jour l'honneur de la station dans la basilique du Sauveur : d'autant plus que la longueur des cérémonies ne permettait pas la procession à un autre Titre urbain. Autrefois — contrairement à l'usage ordinaire qui n'admettait qu'une seule messe en chaque temple — il y avait trois synaxes eucharistiques le jeudi saint : une le matin, pour la réconciliation des pénitents publics (il faut remarquer en effet qu'à l'origine, l'administration de tous les sacrements était unie à la célébration du sacrifice eucharistique, en sorte que le *Liber Sacramentorum*, que maintenant nous appellerions le missel romain, contenait en réalité les rites des sept sacrements, en tant qu'ils venaient s'insérer dans la célébration de la sainte messe); la seconde synaxe eucharistique avait pour but la consécration des saintes Huiles, et la troisième, *in Coena Domini*, vers le soir, était pour la communion pascale.

Maintenant le rite est moins prolixe, et la discipline de la pénitence publique étant tombée en désuétude, au moins quant à la partie réservée à l'évêque, les saintes Huiles sont consacrées durant la messe même de la communion pascale.

[LA RÉCONCILIATION DES PÉNITENTS. L'usage de réconcilier les pénitents à l'occasion de la solennité pascale, était universel et remonte à une haute antiquité.

L'esprit de l'ancienne liturgie romaine était en général étranger à ce zèle exagéré si cher à l'esprit irlandais et franc, peuples chez lesquels étaient en vigueur des pénitences canoniques de douzaines et douzaines d'années, avec l'adjonction d'autant de quarantaines. Ce furent précisément ces excès, qui pouvaient seulement être tolérés dans un premier instant d'exubérance d'élan juvénile, qui, par l'impossibilité même où le pénitent se trouvait ordinairement de les exécuter, contribuèrent à discréditer tout le système de la pénitence publique.

Nous savons au contraire qu'au VI^e siècle, à Rome, la pénitence canonique ne durait que quarante jours. Au commencement du Carême les coupables se présentaient au prêtre pénitencier — il y en avait dès le IV^e siècle dans les principales basiliques de la Ville — et recevaient de lui un cilice couvert de cendre qu'ils devaient revêtir. Parfois, quelques-uns se retiraient pour passer la sainte quarantaine enfermés en un monastère; toutefois la peine cessait au commencement de la solennité pascalle, le jeudi saint, jour où on leur accordait publiquement l'absolution des péchés, et où on les admettait de nouveau à la communion. Ainsi en fut-il pour Fabiola, comme le rapporte saint Jérôme.

Les rites grandioses de cette réconciliation, décrits dans le Pontifical romain actuel, proviennent en grande partie de l'usage gallican. Dans le rit mozarabe également, l'absolution des coupables assume un aspect éminemment tragique, tandis que la mentalité romaine conserve jusqu'à la fin de l'âge antique l'austère dignité primitive, se maintenant extrêmement sobre et très peu encline aux effets scéniques.

Au XII^e siècle, la *missa poenitentium* devait être complètement tombée en désuétude, puisque l'*Ordo Romanus X* prescrit que le Pape, vers l'heure de midi, fasse simplement réciter la liste des noms de ceux qui avaient été frappés des censures promulguées *in Coena Domini*, et accorde ensuite au peuple l'indulgence habituelle ¹.

LA CONSÉCRATION DES SAINTES HUILES. La *missa chrismalis*, dont les formules nous sont conservées en partie dans le rite de la consécration des saintes Huiles, décrit dans le Pontifical romain actuel, a des précédents fort anciens. La bénédiction de l'huile apparaît déjà dans les *Canones Hippolyti* comme une cérémonie ordinaire en chaque messe de fête célébrée par l'évêque. Avant de terminer l'anaphore eucharistique, quand on bénissait les prémices de la saison, les herbes, les légumes et les fruits, on consacrait aussi l'huile, pour qu'elle servît ensuite à oindre les malades, tant dans un but de dévotion

1. P. L. (édit. Migne), LXXVIII, col. 1009.

privée que pour l'administration rituelle du sacrement de l'Extrême-Onction.

Aujourd'hui encore, en effet, dans le missel, à cet endroit du canon, se conserve intacte la conclusion de cette bénédiction primitive : *Per quem haec omnia, Domine, semper bona creas, sanctificas, vivificas, benedicis et praestas nobis* ; ici les mots *Haec omnia* signifient les céréales, les fruits, l'huile, apportés à l'autel, et non, comme on pourrait le croire aujourd'hui, les oblats eucharistiques, qui ne seraient certes pas désignés trop convenablement par le terme collectif : *haec omnia... creas... vivificas, benedicis*.

Les *Ordines Romani* nous décrivent le rite observé par le Pape dans la bénédiction des saintes Huiles. Quelques ampoules d'huile étaient déposées sur la table même de l'autel, mais, pour satisfaire les instances du peuple, tandis que le Pontife récitait les prières prescrites par le Sacramentaire pour la bénédiction de l'huile des infirmes, les évêques et les prêtres qui, aux jours les plus solennels, concélébraient avec le Pape, se rendaient au *Podium* et y répétaient des rites identiques sur les petits vases que leur présentaient les fidèles.

Dans l'antiquité en effet, chacun voulait conserver chez soi de cette huile bénite ; d'autant plus que dans la formule de consécration toujours en usage, il ne s'agit pas exclusivement de l'huile destinée à l'administration sacramentelle de l'Extrême-Onction aux mourants, mais on invoque en général la grâce de la santé : *Omni ungenti, gustanti, tangenti tutamentum mentis et corporis... ad evacuandos omnes dolores, omnem infirmitatem omnem aegritudinem*. C'est pourquoi les fidèles se servaient autrefois de cette huile comme aujourd'hui de celle des lampes de quelque sanctuaire plus vénéré, ou de l'eau de la grotte de Lourdes. Quand la maladie devenait sérieuse et que les onctions de pure dévotion privée étaient jugées insuffisantes, on appelait les prêtres, et alors l'huile bénite, employée précédemment en un rite de simple piété personnelle, devenait la matière nécessaire du sacrement de l'Extrême-Onction. Quelque chose de ce genre se voit encore chez les Orientaux, qui, après avoir donné l'Huile sainte au malade, ont l'habitude d'oindre, par dévotion, avec celle qui reste en sur-

plus, les assistants et même les murs de l'habitation où se déroule la cérémonie.

La consécration du Chrême se faisait entre la communion du Pape et celle du clergé. D'abord le Pontife soufflait sur l'ampoule d'huile parfumée, y traçant le signe de la croix; puis, comme il était de règle à Rome pour toute consécration, il chantait une longue prière eucharistique, ou préface, conservée encore aujourd'hui dans le Pontifical. On y retrace l'histoire du symbolisme scripturaire appliqué à l'onction d'huile depuis le rameau d'olivier porté à Noé par la colombe, jusqu'à l'onction d'Aaron par Moïse, et à l'apparition de la colombe après le baptême du Christ dans le Jourdain. Cette *Consecratio chris-matis*, comme on l'appelle, a la forme d'une véritable épiclese, puisque la prière est adressée au Père, afin que, par les mérites du Sauveur Jésus, Il envoie l'Esprit Saint, infusant sa puissance divine dans la liqueur parfumée, pour qu'elle devienne pour les baptisés le Chrême de salut.

La bénédiction de l'Huile pour les onctions qui précédaient le baptême des catéchumènes était plus simple. Dans l'ancienne liturgie, ces onctions voulaient évoquer celles dont usaient les lutteurs dans le cirque, afin de rendre les membres agiles et de s'entraîner à l'épreuve. Comme ceux qu'on allait baptiser devaient soutenir le dernier et définitif combat contre le démon, dans l'acte qu'ils étaient sur le point d'accomplir solennellement, pour renoncer à ses œuvres et à ses vanités, ainsi, comme pour les fortifier, leur faisait-on sur la poitrine et sur les épaules — en Orient sur tout le corps — ces typiques onctions d'huile bénite.

La collecte que le Pape récitait sur l'huile des catéchumènes, exprimait élégamment cette pensée que la vertu de l'Esprit Saint prépare intérieurement les aspirants au sacrement de la régénération spirituelle, en dissipant dans ce but tous les artifices du démon, et en purifiant les âmes et les corps afin que *Sancti Spiritus operatione... sit unctionis huius prae-paratio utilis ad salutem*. D'où apparaît simplement comme un contre-sens, venu de l'usage gallican et passé ensuite dans le Pontifical romain, le rite d'oindre les mains des nouveaux prêtres avec l'huile destinée aux catéchumènes avant le baptême.

Il faut remarquer à ce propos que, en général, les onctions faites avec le Chrême sur la tête des évêques et même sur les cloches lors de leur bénédiction, sont des cérémonies que, durant de nombreux siècles, les *Ordines Romani* se refusèrent à admettre. La tradition liturgique papale, durant le haut moyen âge, préféra en effet ignorer ces onctions si chères aux pays de rit gallican, et aux fantaisies de l'imagination elle préféra la rigueur et l'exactitude de l'expression théologique; ce don précieux grâce auquel la *Summa Theologica* de saint Thomas, sans aucun sentimentalisme, mais avec une angélique perspicacité, ressemble à l'une de ces classiques constructions de la Renaissance, sobres, élégantes, dignes et sérieuses, auxquelles on ne peut rien enlever ni ajouter.

LA MESSE POUR LA COMMUNION PASCALE. Les deux synaxes précédentes devaient absorber une bonne partie de la journée du jeudi saint; aussi était-il explicable que la troisième messe, celle du soir *in Coena Domini*, restât fidèle au rite archaïque de la *Pannuchis*, c'est-à-dire commençât immédiatement par le canon le divin Sacrifice. On sait en effet que toute la première partie de la liturgie eucharistique, avec la triple lecture, la psalmodie intercalaire, le sermon du président, la prière litanique à la fin, provient de l'usage des synagogues et n'a aucune relation essentielle avec la messe. D'autres synaxes non sacramentaires se déroulaient aussi avec un rite identique. L'offrande du divin Sacrifice pouvait suivre ou non, selon les cas, cette catéchèse d'origine juive; mais souvent, comme d'ailleurs à Rome tous les vendredis primitivement, l'assemblée se séparait après la prière litanique, sans qu'aucune consécration ni communion ne suivît. La liturgie des Présanctifiés, à la férie *in Parasceve*, est d'origine tardive et étrangère, comme nous le verrons par la suite.

En vue d'épargner le temps, à la messe vespérale de la *Coena Domini*, l'on omettait les lectures et la psalmodie, pour commencer tout de suite par la préface. Cette disposition est primitive, et nous est aussi attestée par les *Ordines*. Il en demeure même quelque trace dans le missel actuel.

En effet, la première partie de la messe du jeudi saint n'a

point un caractère vraiment propre, puisque l'introït est pris à celle du mardi saint, la collecte à la VI^e férie *in Parasceve*, la lecture de l'Apôtre à la vigile nocturne, et que celle de l'évangile selon saint Jean est empruntée au mardi précédent. Dans le missel de Pie V, au mardi de la semaine sainte est assignée la lecture de la Passion du Seigneur selon saint Luc, mais c'est là une disposition assez tardive, puisque, dans les lectionnaires romains du haut moyen âge, la lecture du lavement des pieds selon le texte de saint Jean se trouve régulièrement assignée à la station du mardi. Du reste, que la lecture évangélique de saint Jean à la messe du jeudi saint révèle un caractère adventice et accuse une modification postérieure, on peut aussi le déduire du fait qu'elle n'est point en relation intime avec la *Coena Domini*, dont le concept domine au contraire toute la liturgie de cet après-midi.

La collecte sur l'oblation est importante — la secrète actuelle, qui avait, dans la liturgie romaine antique, le caractère d'une préparation des âmes avant qu'on procédât, dans le canon, à la sanctification et à l'offrande du sacrifice. — « Que notre sacrifice vous soit rendu acceptable, par Celui qui aujourd'hui même l'institua, et voulut que nous aussi l'offrions en sa mémoire. »

Dans l'antiquité, le canon eucharistique commençait précisément par ce que nous appelons improprement aujourd'hui la *Préface*. Le Sacramentaire grégorien en contient une qui est vraiment splendide, pour la messe *in Coena Domini*, et il est regrettable que le goût liturgique amoindri du bas moyen âge n'ait transmis au missel de saint Pie V que la seule douzaine de préfaces plus communes qui se répètent avec monotonie durant les longues saisons de l'année, alors qu'une si grande richesse liturgique primitive de l'Église romaine gît, presque ignorée, dans les manuscrits. La préface de ce jour se déroulait tout entière sur la trahison de Judas et sur la bonté du Seigneur, qui, au moyen du banquet eucharistique, tenta les suprêmes efforts pour attendrir, mais en vain, ce cœur endurci.

Le mot *Praefatio*, comme nous l'avons déjà dit ailleurs, cause une équivoque parce qu'il semble désigner le chant *Vere dignum et iustum est* qui précède le *Te igitur* du Canon consécrationnaire. Au contraire, la préface est ce bref dialogue entre le peuple et le

prêtre qui, maintenant encore, précède le chant sacerdotal *Vere dignum*, en sorte que le *Canon missae* commence véritablement aux mots : *Vere dignum et iustum est*, pour se terminer avec la doxologie : *Omnis honor et gloria*.

A l'origine, rien ne venait troubler l'unité littéraire de cette anaphore eucharistique. Du trisagion, à travers le *Te igitur* et les diptyques épiscopaux, tandis que le diacre récitait son *memento* des vivants, on passait immédiatement à l'épiclese pré-consécratoire; puis venait le récit de la dernière cène, l'anamnèse, l'oblation, la seconde partie de la prière appelée par les Orientaux *de la grande intercession*, qui accompagne la lecture faite par le diacre des diptyques des défunts, et enfin la fraction des saintes Espèces.

Le texte de l'épiclese dont parle le pape Pélage a subi trop de remaniements pour que nous puissions en retrouver la teneur primitive. Pour en donner une idée approximative aux lecteurs, voici l'épiclese de la messe de la *Coena Domini* telle qu'elle était sans doute, à peu de chose près :

Hanc oblationem Servitutis nostrae — le presbyterium tout entier des Servi Dei — sed et cunctae familiae tuae, quam tibi offerimus ob diem in qua Dominus noster Iesus Christus tradidit discipulis suis Corporis et sanguinis sui mysteria celebranda; quaesumus, Domine, ut placatus accipias. (Descendat¹ etiam, Domine, super eam illa Sancti Spiritus tui incomprehensibilisque maiestas, sicut quondam in hostias Patrum descendebat), qui et oblationem nostram benedictam, adscriptam, ratam, rationabilemque facere dignetur, ut nobis Corpus et Sanguis fiat dilectissimi Filii tui Domini nostri Iesu Christi, qui pridie quam pro nostra omniumque salute pateretur, hoc est hodie, accepit panem etc.

L'antienne *ad Communionem*, en relation avec l'évangile du lavement des pieds, n'est pas, elle non plus, primitive. Après la messe, on transporte la sainte Hostie consacrée pour le jour

1. Cette reconstruction, quoique hypothétique, n'est pourtant pas entièrement arbitraire. L'épiclese introduite dans notre texte se trouve encore dans une prière du missel, sous le nom de saint Ambroise, mais elle est d'Ambroise Autpert, abbé de Vulturne. L'auteur y paraphrase et amplifie une ancienne anaphore hors d'usage.

suisant, dans une chapelle convenablement ornée; ce rite lui aussi date seulement de la fin du moyen âge, durant la période d'Avignon. A Rome, à chaque messe papale, — et dans les Gaules et en Orient l'on faisait de même, — on avait coutume de porter processionnellement un coffret contenant les saintes Espèces consacrées pendant une messe précédente; et cela avait pour but d'indiquer la continuité, le *iuge sacrificium* offert par l'Église, depuis le soir du premier jeudi saint, jusqu'à la dernière messe qui saluera l'aurore de la *parousie* : *donec veniat*.

Quand prévalut l'usage de la Communion du Pontife lui-même le vendredi saint, il suffit que l'on portât la Parcelle consacrée, selon la coutume, depuis le Latran jusqu'à la basilique stationnale de Sainte-Croix, afin qu'après la litanie elle fût versée avec le vin dans le calice pour être consommée par le célébrant. L'usage de la déposer auparavant dans une chapelle parée comme pour les Quarante-heures, et de la porter processionnellement à l'autel où se célèbre la liturgie des Présanctifiés, provient de la cour d'Avignon.

Au XII^e siècle, selon l'*Ordo Romanus XI*, le Pape, après la messe des Présanctifiés, se rendait directement dans l'oratoire de Saint-Laurent, appelé aussi *Sancta Sanctorum*, et il y lavait les pieds à douze clercs, tandis que les cardinaux récitaient l'office du soir. Ensuite avait lieu la distribution du *presbyterium* habituel, — don pécuniaire en faveur du haut et du bas clergé de Rome, — après quoi, tandis qu'au dehors la nuit commençait à venir, la cour pontificale se rendait au *triclinium* du pape Théodore pour le repas.

Le pardon aux pénitents, le chrême d'allégresse pour les néophytes, l'huile fortifiante sur les membres des malades, la divine Eucharistie dans le cœur des amis, autant de mystères ineffables d'amour en cette journée de la Cène du Seigneur. Avant de mourir, Il épancha la plénitude de son cœur, et, quoique nous ayant toujours aimés, de toute éternité, *in finem dilexit*, en allant aujourd'hui jusqu'à donner sa vie pour nous.

LA VI^e FÉRIE « IN PARASCEVE ».

LA PROCESSION STATIONNALE. Jésus avait prédit qu'un prophète ne pouvait mourir hors de Jérusalem; c'est pourquoi la station de ce jour se célèbre dans la basilique Sessorienne, appelée aussi *Sancta Hierusalem*, où l'on conserve une partie considérable du bois sacré de la Croix.

Il est grandement probable que, dans la disposition même de ce sanctuaire, avec sa chapelle inférieure, l'on ait voulu imiter le *Martyrium* érigé par Constantin sur le Golgotha, en sorte que, tandis que la basilique du Sauveur au Latran, avec son baptistère circulaire, jouait à Rome le rôle de l'Anastasie de Jérusalem, la basilique Sessorienne, avec ses oratoires *ante* et *post crucem* correspondait au contraire au *Martyrium* constantinien, dont parle Ethérie dans la relation de son voyage aux lieux saints.

Autrefois, le Pape avait coutume de se rendre pieds nus à la station de ce jour, en balançant l'encensoir fumant devant le saint bois de la Croix soutenu par un diacre; tandis que le chœur chantait le long du chemin le psaume *Beati immaculati in via*. En signe de profonde tristesse, ce jour était originairement aliturgique, le jeûne rigoureux de la *Coena Domini* devant se prolonger jusqu'à l'annonce de la résurrection. Ce fut vers le VII^e siècle que l'Église se relâcha en partie de l'ancienne rigueur; et comme à Rome s'était déjà introduit l'usage des messes stationnales aux vendredis du carême, ainsi toléra-t-on aussi que, dans les titres urbains, le peuple communiât même le vendredi saint. Pendant plusieurs siècles, le Pape et ses diacres demeurèrent fidèles à l'antique discipline qui voulait qu'on s'abstînt complètement de participer aux saints Mystères, et par conséquent de nourriture, en un jour dédié aux larmes et au jeûne le plus rigoureux; mais les *Ordines Romani* du X^e siècle indiquent que la cour pontificale elle-même avait fini par s'adapter à la coutume universelle.

Selon ces derniers rituels, en la VI^e férie *in Parasceve*, tout le monde à Rome communiait : *communicant omnes sub silentio*¹; en sorte que l'usage actuel de s'abstenir de la communion le vendredi saint est, en tant que loi liturgique universelle,

1. *Ordo Romanus I, P. L., loc. cit., col. 963.*

d'époque très postérieure, et représente un souvenir amoindri, nous dirions même déformé, de ce qui fut l'usage primitif de l'Église de Rome.

La cérémonie, ordinairement appelée, selon la terminologie byzantine, Messe des Présanctifiés, — laquelle est en vigueur au moins depuis le VII^e siècle chez les Grecs et se célèbre tous les jours de Carême consacrés au jeûne, — résulte de la fusion de trois rites distincts : l'adoration du bois de la sainte Croix, la synaxe catéchistique habituelle (lectures, psalmodie, prière litanique) précédant l'anaphore eucharistique, et la communion des Présanctifiés. Dans le missel actuel, ces cérémonies sont tout à fait fondues ensemble, ce qui trouble un peu l'ordre et la clarté du rite; mais dans les anciens *Ordines Romani* elles nous sont décrites avec toute la précision et l'exactitude désirables.

D'abord le Pape se rendait processionnellement du Latran à la basilique Sessorienne, et, comme conclusion de la procession, il faisait baiser au peuple le bois sacré de la Croix, imitant en cela le rite hiérosolomytain décrit par Ethérie. Cette adoration terminée, on commençait les lectures, comme cela était de règle en chaque synaxe, eucharistique ou non. Après l'Évangile venait la grande prière litanique : *Oremus, dilectissimi*, etc., qui, dès le temps de Justin, faisait partie du formulaire habituel de l'action sacrée, à ce point que, dans le missel actuel de saint Pie V, nous invitons encore le peuple à la prière litanique au moment de l'offertoire. *Oremus*, dit en effet le prêtre en s'adressant au peuple; mais aujourd'hui aucune collecte ne suit plus l'invitation, en sorte qu'il est facile de s'apercevoir qu'il y a là un vide, un certain hiatus, qui brise le rythme; c'est précisément l'absence de la grande prière d'intercession qui en est cause.

Quand la litanie était terminée, le Pape, à l'origine, congédiait l'assemblée, et sans avoir communié retournait au Latran, comme cela se faisait à Rome le mercredi saint également. Pourtant, il résulte des rituels romains du XII^e siècle que l'adoration de la Croix qui, au début, précédait la synaxe stationnaire et mettait fin à la procession, était alors différée jusqu'après la grande litanie, comme un rite de transition entre la cérémonie précédente et la communion des Présanctifiés. Pratiquement, une place peut sembler valoir autant que l'autre,

mais l'ordre romain primitif apparaît toutefois meilleur et plus logique : au terme de la procession stationnale avec la sainte Croix, on l'adore, selon l'usage de Jérusalem ; ensuite commence la messe avec ses lectures habituelles, ses psaumes et ses litanies. Comme pourtant aujourd'hui l'on ne consacre pas les divins Mystères, ainsi, après la grande prière d'intercession, l'on omet l'anaphore consécatoire et l'on passe tout de suite au *Pater*, qui, avant la réforme de saint Grégoire, précédait immédiatement la communion.

L'adoration de la sainte Croix le vendredi saint provient, comme nous l'avons dit, de l'usage de Jérusalem, tel qu'à la fin du iv^e siècle il nous fut décrit par la pèlerine Ethérie. Mais en peu de temps, ce rite se répandit dans toute la chrétienté et devint une des cérémonies caractéristiques du vendredi *in Parasceve*. Selon l'usage de Rome, le Pape aspergeait d'abord le bois sacré avec du baume parfumé, dans la chapelle de Saint-Laurent au *Sancta Sanctorum* ; puis, durant le trajet du Latran à la basilique Sessorienne, lui-même, contrairement à la coutume occidentale, balançait l'encensoir devant la sainte relique, ce qui indique que la cérémonie a été importée à Rome de l'Orient où précisément cette fonction d'encenser est attribuée parfois aux évêques et aux prêtres.

LA SYNAXE DANS LA BASILIQUE SESSORIENNE. La première partie de la messe de ce jour conserve intact le caractère antique de la synaxe romaine, telle qu'elle était ordinairement avant que, vers l'époque du pape Célestin I^{er}, surgît la *Schola* avec ses grandes exécutions de psalmodie antiphonique, qui modifièrent en partie la simplicité primitive des synaxes stationnales.

Aujourd'hui donc, aucun chant d'introït, aucune litanie précédant les lectures, mais, comme dans les anciennes synagogues où prêchaient Paul et Barnabé, trois lectures alternant avec le chant d'un répons et la collecte du président. On commence par la lecture du chapitre vi d'Osée, où est annoncé le plan divin de la rédemption future. Après trois jours d'attente dans le sépulcre des vices, l'humanité ressuscitera à la voix du Christ, triomphateur de la mort et de l'enfer, Lui qui substituera le culte universel de la foi et de l'amour, à l'antique régime des

sacrifices et des holocaustes sanglants dans le temple national des Hébreux.

Vient ensuite le cantique responsorial d'Habacuc, que la tradition ecclésiastique avait déjà destiné à l'office du vendredi. C'est un hymne d'étonnement, d'admiration, d'émotion profonde de l'âme à la vue des nouvelles œuvres de Dieu qui, dans la plénitude des temps, manifesta sur le Calvaire, dans toute sa redoutable majesté, la sainteté infinie de sa nature, laquelle exige du monde pécheur un si terrible sacrifice de réconciliation. Justice effrayante qui remplit de terreur le prophète; mais en même temps, mystère d'amour ineffable, puisque c'est le même Dieu qui prend sur Lui-même la peine qui menaçait le coupable.

La lecture de l'Exode vient ensuite; elle se rapporte au repas de l'agneau pascal. Le symbolisme ne pouvait être ni plus approprié ni plus parfait, puisqu'il ressort de la narration évangélique qu'à l'heure même où, dans le temple, la trompette donnait le signal de l'immolation des agneaux, le véritable Agneau de la Pâque éternelle, Jésus, expirait sur la Croix.

Après cette lecture vient le psaume responsorial 139 qui décrit si bien les sentiments de la divine Victime du Golgotha, la désolation de son âme et la confiance entière qu'elle met en Dieu, qui la ressuscitera et la rendra bienheureuse par la gloire de son visage.

Comme troisième lecture, on récite la Passion selon saint Jean, suivant l'indication déjà donnée par les *Ordines Romani* du IX^e siècle. A l'origine, quand cette lecture était terminée, il était de règle que l'homélie du président la suivît; il en était ainsi du temps de saint Léon et de saint Grégoire, et cette prédication épiscopale mettait fin à la première partie, disons catéchistique, de la synaxe, c'est-à-dire celle à laquelle étaient admis même les catéchumènes. Après qu'ils avaient été congédiés, les fidèles initiés demeuraient seuls dans l'église, et ils commençaient par échanger le baiser de paix, afin de prendre part ensuite à la commune prière d'intercession, de forme litanique, dont nous avons parlé précédemment.

Le texte de cette prière, tel qu'il nous est conservé pour le vendredi saint dans le missel, est très ancien quant à son noyau primitif; mais la rédaction actuelle peut difficilement remonter

au delà du v^e siècle, car la terminologie et l'inspiration révèlent précisément l'époque léonienne.

Dans la hiérarchie religieuse, l'antépénultième rang est attribué aux *confessores*. Sous ce titre, ce ne sont déjà plus ceux qui avaient souffert pour la foi sans toutefois succomber aux tourments qu'on désigne, comme cela se faisait encore au iv^e siècle, mais, selon la terminologie du Sacramentaire léonien, il s'agit simplement ici au contraire des moines, en tant que, par l'austérité de leur vie, ils exprimaient une confession continue, douloureuse, sinon sanglante, de la foi chrétienne.

La collecte pour l'empire romain est significative, et elle reçoit sa pleine lumière des formules parallèles du Sacramentaire léonien, dans lesquelles les destinées du monde semblent indissolublement associées à celles de la *Res Publica* de la Rome éternelle. Tertullien nous atteste lui aussi qu'on priait *pro mora finis*, dans ce sens que, précisément, la conservation de la *pax romana* était ce qui retardait la fin du monde, qui, sans le Capitole, aurait au contraire couru à l'abîme. C'est en ce sens que quelques-uns interprétaient les phrases obscures de l'Apôtre aux Thessaloniens, relativement à la Puissance qui empêche Satan de triompher du christianisme.

A la différence d'une prière ambrosienne très connue, où l'on intercède aussi pour les confesseurs condamnés au bagne, *ad metalla*, — et ce sont là les vrais *confessores* au sens primitif du mot, — la litanie romaine se contente simplement d'invoquer la divine piété afin que *aperiat carceres* ; non pas pour inonder à nouveau les cités de malfaiteurs, mais pour que — selon l'antique concept romain du *carcer*, destiné moins à faire subir une peine aux coupables, qu'à garder les accusés durant le procès — elle démontre l'innocence, rouvre la prison et que l'accusé recouvre la liberté.

La litanie terminée, il aurait été plus régulier que, laissant de côté l'anaphore consécatoire, l'on eût repris l'action eucharistique au *Pater noster*. Il eût suffi de porter sur l'autel l'offrande consacrée, et d'en déposer une parcelle dans le calice, selon le rite habituel de l'*intinction* qui peut dater au moins du II^e siècle, et dont il est demeuré un souvenir dans notre messe privée elle-même ; puis l'on eût procédé à la communion. On se serait

aperçu de la profonde lacune produite par l'absence de l'anaphore eucharistique, mais, du moins, l'ordonnance habituelle n'aurait subi aucune altération. Au contraire, vers la fin du moyen âge, on voulut transporter à ce moment de la cérémonie l'adoration de la sainte Croix, et il en résulta la séparation de la grande litanie d'intercession d'avec la présentation sur l'autel des oblats présanctifiés.

L'ADORATION DE LA SAINTE CROIX. Le rite et le formulaire pour l'adoration du bois sacré — puisqu'il s'agissait exclusivement de la vraie Croix du Seigneur et non d'une simulacre de bois ou de métal représentant le divin crucifié, comme cela est permis aujourd'hui par la rubrique — sont assez antiques, et trahissent une origine franchement orientale. Toutefois ils furent introduits un peu tard à Rome, puisque les *Ordines* les plus anciens mentionnent simplement le verset : *Ecce Lignum* avec, pour le trajet, le psaume 118 : *Beati immaculati in via...* Cette cérémonie s'appelait en grec « Exaltation de la sainte Croix », ce qui explique bien le titre et l'origine de la fête hiérosolymitaine du 14 septembre où l'on célébrait justement la dédicace du *Martyrium* et l'on montrait la Croix au peuple.

Le trisagion bilingue intercalé dans le chant des *Improperia* — en partie inspirés par l'apocryphe d'Esdras — est antique, à tel point que les monophysites tentèrent d'en détourner la signification trinitaire, en y ajoutant les mots : *Toi qui pour nous fus crucifié*. L'interpolation fut condamnée comme hérétique, et si l'Église romaine continua à chanter le trisagion durant l'adoration de la sainte Croix, elle le fit justement pour confirmer la signification trinitaire de l'invocation, puisque le sacrifice du Calvaire représente précisément l'acte de culte définitif et parfait rendu par le Pontife suprême de la création à l'auguste Trinité. Jamais en effet, comme sur le Golgotha, ne resplendit l'ineffable sainteté du Dieu Un et Trine, et la gloire du divin Crucifié qui meurt en entonnant l'hymne de la résurrection, ce splendide psaume 21 avec l'alléluia de la reconnaissance à Yahweh.

Le poème de Venance Fortunat, *Lustris sex*, que l'on chante durant l'adoration de la sainte Croix, provient de l'usage gallican, et quelque plein d'amour qu'il soit, il représente pour-

tant toujours une interpolation dans le missel de l'Église de Rome, où, jusqu'au bas moyen âge, l'hymnodie ne fut jamais admise dans les divins offices.

Selon les *Ordines*, durant l'adoration de la sainte Croix, les prêtres — dans la suite ce furent les cardinaux-diacres — déposaient sur l'autel le coffret avec l'oblat consacré, apporté du Latran pour la communion. Toutefois à Avignon, en une ambiance différente de celle dans laquelle était né le rite stationnal, les Papes français préférèrent se rendre eux-mêmes à la chapelle où l'on gardait les saintes Espèces, pour les transporter ensuite processionnellement à l'autel du chœur. L'hymne *Vexilla* que l'on chante maintenant durant le parcours, n'a aucune relation avec le Très Saint-Sacrement et provient aussi de l'usage d'Avignon.

LA COMMUNION. Selon les *Ordines Romani*, quand les saintes Espèces avaient été déposées sur l'autel, — comme cela se faisait d'ailleurs au commencement de toute messe papale, — l'on récitait la prière préparatoire à la sainte Communion, le *Pater*, et on les consommait. Plus tard, par un plus grand respect, on y ajouta l'encensement, tant des oblates présanctifiés que de l'autel, puis le lavement des mains, l'ostension des saints Mystères, la fraction, ainsi que d'autres prières, qui donnèrent à ce rite une certaine apparence de messe.

LA VIGILE PASCALE.

LA vigile précédant la solennité pascale peut être considérée comme le point de départ de tout l'office nocturne durant le cours de l'année. Du temps de Tertullien, les fidèles étaient libres d'intervenir ou non à la *Pannuchis* dominicale ordinaire, mais personne n'aurait pu se dispenser, sans pécher, de prendre part aux rites nocturnes de la vigile de Pâques; d'autant plus que dans certains milieux on ne renonçait pas à l'espérance de voir se réaliser, précisément durant cette veillée, les aspirations à la parousie. On était dans l'attente, comme le raconte saint Jérôme, jusqu'à minuit. Après cette heure, puisque le Christ n'était pas encore venu, on croyait que la parousie était remise à l'année suivante, et l'on célébrait à sa place la Pâque de

la Résurrection. Quoique complexes, les rites décrits dans le missel romain se réduisent tous cependant à un schéma très ordonné et très simple. Les prières du Lucernaire viennent d'abord, et sont suivies de la vigile proprement dite; en dernier lieu l'on administre le baptême aux catéchumènes, et la sainte Messe met fin à la cérémonie.

LES PRIÈRES DU LUCERNAIRE. Le rite du Lucernaire ou de l'*Eucharistia Lucernaris*, par lequel on offrait au Seigneur la lumière du soir que l'on allumait en son honneur au commencement de la synaxe nocturne, était très répandu dans tout l'Orient et commun à beaucoup d'églises d'Italie et des Gaules; Milan le conserve encore aujourd'hui. Toutefois après le III^e siècle il dut disparaître complètement de la liturgie romaine avec l'office du soir, dont il était comme le prélude ordinaire.

Donc le Lucernaire de la *Vigilia Paschae* décrit dans le missel romain est dû à son retour après quatre siècles, au moins, d'absence; et cette fois l'enfant prodigue se présente au père en habits de voyage presque méconnaissables. En effet, la bénédiction du feu, selon le missel de saint Pie V, celle de l'encens et celle du cierge, se rapportent toutes les trois à un rite identique, celui d'allumer la flamme sacrée qui devait éclairer l'ambon durant les lectures de la veillée, en sorte que la triple bénédiction actuelle ne représente que trois formules de rechange. Il ne s'agit donc ni du feu sacré ni des grains d'encens à enfoncer dans le cierge, mais, selon le texte des collectes encore aujourd'hui survivantes dans le missel, le *novus ignis* est précisément un *lumen Christi*, comme aussi l'*incensum* ne désigne point la résine parfumée de l'Arabie, mais bien le *nocturnus splendor* du cierge allumé, lequel figure le Christ, splendeur de la nuit de ce siècle.

Quoi qu'il en soit de l'interprétation erronée donnée postérieurement à ces textes, on ne peut nier cependant qu'ils représentent tout ce qu'on peut entendre de plus artistique et de plus profond à l'occasion de la Pâque. La *Préface* en particulier — chantée cette fois seulement par le diacre, parce que, à l'origine, c'est à lui que revenait le soin d'allumer la flamme — est d'une inspiration si sublime qu'à elle seule elle vaut

bien tout un traité théologique sur le mystère de la rédemption.

Saint Jérôme, écrivant à un diacre de Plaisance, a des paroles très fortes contre les diacres de son temps, qui, dans l'annonce pascale, faisaient parade de toute leur imagination et en arrivaient à enchâsser dans la composition sacrée les vers de Virgile où est chantée l'*apis mater* qui produit la cire. Le texte qui a pénétré dans le missel actuel date certainement de ce temps; mais, tout en accusant une certaine ardeur juvénile, il est sobre avec élégance, et, du point de vue théologique, un esprit étroit peut seul se méprendre sur les expressions enthousiastes *O felix culpa, o certe necessarium Adae peccatum* et s'en scandaliser. En certains endroits pourtant, entre autres à Cluny, elles furent exclues du sacramentaire.

LE RITE DE LA VIGILE. Après l'offrande de la lumière du cierge resplendissant — que, pour cette raison, l'on place à côté du *Lectorium* sur l'ambon — commence le rite de la vigile, qui, à Rome, consistait uniquement en une série de lectures en latin et en grec, séparées par des répons et des collectes. Ce type de veillée nocturne est très antérieur à celui des nocturnes actuels décrits dans le bréviaire, qui doivent leur origine à la dévotion monastique.

A Rome, il y avait régulièrement douze lectures; on les répétait tant dans la langue du Latium qu'en grec, et cela était dû à la population mélangée de la ville durant la période byzantine. Les répons intercalaires, au lieu d'être empruntés au psautier, comme à la messe, proviennent du recueil des Cantiques prophétiques des Laudes, déjà en usage chez les Juifs eux-mêmes. Mais, pour compléter tout le rite, tel qu'il était autrefois, il faut tenir compte des homélies des prêtres et du Pape, qui, à l'origine, devaient commenter successivement au peuple les pages sacrées; il ne faut pas non plus négliger la méditation et la prière individuelle à laquelle chacun se livrait quand le diacre en donnait l'avis: *Flectamus genua*. Prosternés sur le sol, tous priaient alors en silence, et seulement après quelque temps, le président faisait annoncer: *Levate*, pour résumer lui-même, en une unique formule euchologique — *collecta* — les vœux généraux de l'assemblée et les présenter à Dieu tous ensemble.

LE BAPTÊME. Ainsi s'écoulait la plus grande partie de la nuit ; vers l'aurore, la procession des catéchumènes et du haut clergé — excepté la *schola* restée dans l'église avec les fidèles pour exécuter la litanie qui mettait régulièrement fin à la veillée — descendait au baptistère. Je dis *descendait*, comme s'exprime aujourd'hui encore la rubrique du missel, soit que cette rubrique se rapporte primitivement au baptistère apostolique *ad Nymphas, ubi Petrus baptizabat*, entre les voies Nomentane et Salaria, soit au contraire qu'elle ait en vue les piscines baptismales érigées au Vatican par Damase, et dont le niveau était toujours de beaucoup inférieur à celui de la salle où l'on avait veillé, et d'où, par suite, le cortège devait descendre *ad fontes*.

La bénédiction de la fontaine baptismale s'accomplissait à Rome au moyen du chant d'une longue oraison eucharistique ou d'action de grâces, sur le modèle de celle dont nous avons déjà parlé pour la consécration du Chrême. Elle s'adresse au Père, et, après avoir rappelé toutes les significations symboliques attribuées à l'eau dans les saintes Écritures, et à l'institution du Baptême faite par Jésus-Christ dans le Jourdain, elle invoque (épiclese) la grâce de l'Esprit Saint, afin qu'il descende dans la piscine pour sanctifier l'onde régénératrice. A ce moment de la cérémonie, vers le ix^e siècle, deux assistants, et, dans la suite, le célébrant lui-même, commencèrent à immerger le cierge pascal dans l'eau avant qu'on y versât la fiole du saint Chrême.

A l'origine, à Rome même, le baptême s'administrait à la fois par immersion et par infusion. Comme l'eau de la vasque n'arrivait jamais au-dessus de la cheville, il y avait des jets d'eau sous lesquels le ministre sacré plaçait le catéchumène afin que l'onde purificatrice descendît de la tête sur tout le corps.

Vers le xiii^e siècle, de nombreux diocèses d'Italie gardaient toutefois l'ancien rite du baptême par immersion ; mais par la suite prévalut la forme d'infusion actuellement en usage, et dont le premier témoignage se trouve déjà dans la *Didachè* des douze Apôtres, c'est-à-dire à la fin du i^{er} siècle.

Avec le Baptême, les anciens avaient l'habitude d'administrer aussi la Confirmation, qui, après le sacrement de la régénération chrétienne, avait quelque analogie avec l'épiclese paraclétique post-consécratoire de la messe, à ce point qu'elle fut appelée

« Confirmatio » précisément du nom attribué à l'épiclese eucharistique dans la liturgie espagnole : *confirmatio sacramenti*. L'imposition épiscopale des mains, l'onction du Chrême et le signe de la croix sur le front, *consignatio*, sont donc trois actes sacramentels qui se complètent réciproquement et constituent un unique sacrement, que les Byzantins appellent : *Signaculum doni sancti Spiritus*. Ce don du Paraclet met pour ainsi dire le sceau au saint amour qui unit l'âme à Dieu comme en un mystique mariage; c'est une espèce d'onction intérieure qui dédie et consacre l'âme chrétienne pour en faire le temple de la très sainte Trinité.

LA MESSE. Ces rites étant accomplis, le cortège, accompagné cette fois de la troupe des néophytes vêtus de blanc, retournait enfin dans la nef où avait eu lieu la veillée, et dont les voûtes résonnaient encore des cris suppliants des invocations liturgiques, répétées chacune d'abord sept fois, puis cinq fois, puis trois fois.

Dans la nuit pascale, l'introït était superflu, puisque l'assemblée était entrée et se tenait là depuis huit heures au moins. Il est douteux que le *Gloria in excelsis* y ait trouvé place à l'origine, bien qu'à Rome on ait voulu le considérer comme le véritable chant pascal. Il peut difficilement avoir occupé au début la place qu'il a maintenant dans la messe de la vigile de Pâques, puisque même les deux lectures actuelles, de l'Apôtre et de l'évangile de saint Matthieu annonçant la résurrection, représentent une adjonction inutile au précédent office de vigile. Comme pour la *Coena Domini*, la messe pascale devait commencer directement par la préface *Sursum corda*.

Quand l'office de la vigile de Pâques fut anticipé à l'après-midi du samedi, — c'est-à-dire durant le bas moyen âge — on voulut ajouter à cette messe de la nuit pascale un autre petit office qui remplaçât les vêpres du samedi saint. La liturgie romaine se maintint toujours étrangère, tant qu'elle le put, à cette innovation qui ne tient pas même compte de l'anachronisme dans lequel elle tombe, en célébrant la triste soirée du samedi saint après que le diacre a, depuis plusieurs heures déjà, salué l'aube du dimanche de la Résurrection.

LA SAINTE LITURGIE DE LA SEPTUAGÉSIME A PAQUES

DIMANCHE DE SEPTUAGÉSIME.

Station à Saint-Laurent hors les Murs.

L'USAGE oriental considérait le samedi et le dimanche comme des jours de fête, exempts, par suite, du jeûne quadragésimal. Aussi, pour compléter la sainte quarantaine, les Grecs anticipèrent-ils l'abstinence de quelques semaines, et dès ce dimanche commencèrent-ils le cycle pénitentiel en s'interdisant l'usage de la viande. La semaine suivante, ils renoncèrent aussi aux laitages, et enfin, le lundi de quinquagésime, ils commenceront le jeûne rigoureux en préparation à Pâques.

Chez les Latins la pratique du jeûne eut des fluctuations. En commençant le cycle quadragésimal le 1^{er} dimanche de Carême, on a en réalité, comme l'observe fort bien saint Grégoire le Grand, quarante jours de préparation, mais, de ceux-ci, trente-six seulement consacrés au jeûne. Pour remplacer les quatre jours manquants, les personnes pieuses, les ecclésiastiques, commencèrent de très bonne heure à s'abstenir de chair le lundi de quinquagésime (*in carnis privio* ou *in carne levario* = Carnaval); il faut toutefois attendre jusqu'au temps de saint Grégoire le Grand pour retrouver dans l'antiphonaire la consécration liturgique du *caput ieiunii* au mercredi de quinquagésime.

Mais la piété des fidèles ne se contenta pas de ces quatre seuls jours supplémentaires. Les Grecs commençaient plus tôt, aussi, vivant avec eux durant la période byzantine il fallait que les Romains ne se montrassent pas inférieurs à eux. Saint Grégoire institua donc, ou du moins sanctionna définitivement un cycle de trois semaines préparatoires au Carême, avec trois

stations solennelles aux basiliques patriarcales de Saint-Laurent, Saint-Paul et Saint-Pierre, comme pour mettre le jeûne pascal sous les auspices des trois grands patrons de la Ville éternelle.

Le cycle stationnal commence aujourd'hui, mais dans l'ordre inverse, par la basilique de Saint-Laurent, laquelle occupe seulement le quatrième rang entre les basiliques papales. La raison en est, qu'il ne convenait pas de déplacer la station inaugurale du Carême au Latran, où effectivement, dès le iv^e siècle, les Pontifes eurent coutume d'immoler le *sacrificium quadragesimalis inivitii*, comme s'exprime le Sacramentaire.

Il semble que les trois messes de septuagésime, sexagésime et quinquagésime datent de la période grégorienne, car elles reflètent parfaitement la terreur et la tristesse qui avaient envahi l'âme des Romains, en ces années où la peste, la guerre et les tremblements de terre paraissaient devoir abattre au ras du sol l'antique reine du monde.

L'introït est pris du psaume 17 : « Les angoisses de la mort m'oppressèrent et les filets du Schéol m'entourèrent ; dans mon angoisse, j'ai appelé Yahweh, et Lui, de son saint temple, a entendu mon cri. »

Depuis ce dimanche jusqu'au jeudi saint, dans les messes *de tempore*, on n'entend plus l'hymne angélique qui, à l'origine, ne se chantait qu'à Noël et à Pâques. Dans la suite on l'étendit à tous les dimanches hors du Carême, et aux fêtes des martyrs, mais toujours comme par un privilège exceptionnel, en sorte que la collecte, qui, les jours de jeûne et de pénitence, se relie directement à l'invocation litanique, représente la conclusion naturelle, normale et ordinaire de la litanie, telle qu'elle était en usage dans l'ancienne liturgie de la messe et de l'office divin.

La collecte révèle la peine profonde qui débordait de l'âme de saint Grégoire devant le désolant état social de Rome et de l'Italie durant son pontificat. « Accueillez avec clémence, Seigneur, les prières de votre peuple ; et tandis que nous succombons sous les châtiments, l'ayant bien mérité par nos péchés, que votre miséricorde nous en délivre pour la gloire de votre nom. »

La lecture est tirée de la lettre aux Corinthiens (I, IX, 24-27,

et x, 1-5). Cela peut être seulement l'effet d'une coïncidence fortuite, mais cela peut être aussi l'effet d'un choix intentionnel : après le long chemin fait par les fidèles pour arriver à cette station suburbaine de l'*Agro Verano*, — dont l'éloignement fut cause qu'on désigna parfois à sa place, au moyen âge, quelque autre basilique dans l'intérieur de la Ville, — rien n'est plus approprié que la comparaison de la vie chrétienne avec l'exercice des gymnastes du stade, lesquels, grâce à la souplesse de leurs mouvements et à l'agilité de leurs membres, méritaient la couronne dans les joutes athlétiques.

Pour conclure, l'Apôtre nous dit que ce n'est pas le seul fait d'appartenir au Christ ou à Moïse, qui nous sauve. Les Israélites obtinrent bien tous ces dons, pain miraculeux, eau jaillie du rocher, passage à pied sec de la mer Rouge, etc., qui symbolisaient les sacrements de la Nouvelle Alliance; et pourtant, d'une troupe si nombreuse, deux hommes seulement entrèrent dans la terre promise. Ce n'est donc pas la caste à laquelle on appartient qui assure une place privilégiée devant Dieu, mais ce sont les bonnes œuvres, la lutte qu'on soutient pour les accomplir, la fermeté et la constance dans le bien.

Le graduel provient du psaume 9 : « Yahweh est le refuge de l'opprimé, le salut dans la tribulation; en Vous se confient ceux qui vous connaissent, parce que, Seigneur, vous n'abandonnez pas celui qui vous cherche. En effet, le pauvre ne sera pas toujours en oubli, l'espoir des malheureux ne périra pas éternellement. Levez-vous, ô Yahweh, et que l'homme ne prévale pas. »

Au lieu du verset alléluïatique, qui était peut-être à l'origine une simple acclamation après l'évangile, distincte, par suite, de la psalmodie, ou qui suivait la seconde lecture, celle du Nouveau Testament, on a aujourd'hui le *psalmus tractus*, qui, au début, c'est-à-dire avant que saint Grégoire étendît l'usage de l'alléluia à tous les dimanches en dehors du Carême, faisait partie de la psalmodie de toute synaxe de fête. « De l'abîme je vous appelle, ô Yahweh, écoutez ma voix. Que vos oreilles soient attentives à la prière de votre serviteur. Si vous regardez les fautes, ô Yahweh, qui jamais peut résister? Toutefois, la miséricorde est avec vous, et en raison de Votre loi je vous ai attendu, Seigneur. » (Ps. 129.)

La parabole évangélique (MATTH., XX, 1-16) du vigneron et des ouvriers fait allusion à la vocation des gentils à la foi. Ils ont été appelés à la onzième heure de l'histoire de l'humanité, mais, par un impénétrable jugement de la miséricorde divine, ils ont reçu le salaire complet et abondant, ni plus ni moins que les patriarches et les prophètes de la troisième, de la sixième et de la neuvième heure. Saint Grégoire, commentant aujourd'hui cette parabole au peuple réuni à Saint-Laurent, touche le profond mystère de la distribution gratuite de la grâce, qui trouve en Dieu seulement sa raison suffisante. A ce sujet il parle de ses trois tantes, vierges consacrées et de fervent propos, dont deux seulement persévérèrent, Tarsilla et Emilianiana, qui sont vénérées parmi les saintes. La troisième au contraire, Gordiana, viola son vœu et finit misérablement.

L'offertoire provient du psaume 91 : « Il est bon de louer Yahweh et de chanter des hymnes à votre nom, ô Très-Haut. »

La collecte sur les oblations est identique à celle de l'octave de Noël, qui est de caractère général.

L'antienne durant la distribution des Dons sacrés, est tirée du psaume 30 : « Faites resplendir votre visage sur votre serviteur; secourez-moi par votre grâce. Seigneur, que je ne reste pas confondu après que je vous ai invoqué. »

Voici la prière eucharistique : « Que vos dons, Seigneur, confirment vos fidèles dans la charité, afin qu'en y participant ils en soient toujours plus avides, et que leur avidité soit rassasiée par une possession impérissable. »

L'incertitude du salut éternel ! *Cum metu et tremore vestram salutem operamini*, comme le dit l'Apôtre (*Philipp.*, II, 12); voilà le fruit de la méditation de ce jour sur l'épître de saint Paul et sur la parabole du vigneron ! Combien de prodiges Dieu n'avait-il pas opérés durant les quarante années qu'Israël passa dans le désert ! Nourriture céleste, eau miraculeuse, nuée et colonne de feu, la mer Rouge et le Jourdain s'ouvrant à son passage ! Et pourtant, de tant de milliers de bénéficiaires de ces miracles, un grand nombre prévariquèrent, et deux à peine atteignirent le but. Ainsi ne suffit-il pas d'être baptisé, d'avoir été appelé de Dieu à un état saint, à la dignité sacerdotale, d'être devenu l'objet de ses spéciales complaisances moyennant

l'accès facile aux sacrements, et d'avoir entendu la parole divine. Il faut faire effort : *operamini* ; il faut suivre la voie étroite qui conduit à la vie ; il faut imiter le petit nombre, c'est-à-dire les saints, pour se sauver avec le petit nombre. Combien plus de force n'acquièrent pas ces grandes maximes évangéliques, quand on les médite, comme dans la station de ce jour, près des tombes des anciens martyrs qui ont sacrifié les richesses, la jeunesse et la vie dans le but d'obtenir le ciel !

DIMANCHE DE SEXAGÉSIME.

Station à Saint-Paul.

LA rigueur de la saison hivernale est déjà en partie adoucie, et la brise d'une belle matinée semble inviter les heureux habitants *urbis aeternae gentemque togatam* à faire une promenade sous les portiques qui, presque du centre même de Rome, conduisent directement à la basilique de Saint-Paul. Et cela, bien entendu, avant que commence le jeûne quadragésimal. C'est pourquoi la messe de ce jour est un mélange de triste sentiment de pénitence et d'expressions de grandeur solennelle en l'honneur de l'Apôtre des Gentils ; peut-être la première impulsion en faveur de la station d'aujourd'hui fut-elle donnée par une énigmatique *translatio sancti Pauli* signalée dans le Hiéronymien au 25 janvier, et dont se serait conservé le dernier souvenir à Rome dans la synaxe de ce jour.

On connaît, en effet, la tendance romaine, vers le VII^e siècle, à remettre au dimanche quelques fêtes locales de moindre importance qui se présentaient durant les jours de travail. Il faut aussi noter le fait que, dans différentes et anciennes liturgies, orientales et gallicanes, se trouve toujours une fête distincte ou commune, en l'honneur des saints apôtres Pierre et Paul, durant le cycle de Noël, ou immédiatement après Noël, ou même durant le mois de janvier.

La station d'aujourd'hui à Saint-Paul est imposée en outre par l'ordre qui doit être suivi pour solenniser les titulaires des grandes basiliques patriarcales romaines avant le Carême. Le « staurophore » Laurent vient d'abord, Paul et Pierre le suivent, et en dernier lieu vient le Sauveur.

L'introït est triste, mais solennel, tel qu'il convenait aux circonstances dans lesquelles la station fut instituée, c'est-à-dire quand les Lombards mettaient à feu et à sang une grande partie de l'Italie et menaçaient déjà la Ville éternelle. Il est pris du psaume 43 : « Éveillez-vous : pourquoi dormez-vous, Seigneur? Éveillez-vous, et ne nous repoussez pas tout à fait. Pourquoi cachez-vous votre visage et oubliez-vous notre oppression? Nos fronts sont penchés vers la terre. Levez-vous, ô Yâhweh, venez à notre secours et rachetez-nous. »

La collecte, qui est commune parmi les nombreuses collectes des Sacramentaires pour les temps de calamité, a une addition spéciale en l'honneur de l'Apôtre, dont le souvenir donne toute l'intonation, et je dirais presque son caractère, à cette messe : « Vous savez, Seigneur, que nous n'avons aucune confiance dans nos forces; aussi nous vous prions afin que, contre toute hostilité, le Docteur des Gentils nous protège par sa puissance. »

Le passage de la lettre aux Corinthiens (II, XI, 19-33; XII, 1-9) qui se lit ensuite, est comme une autobiographie de l'Apôtre, d'autant plus précieuse qu'elle supplée en partie aux lacunes des *Actes* et nous décrit au vif les peines incroyables soutenues par Paul dans son apostolat parmi les Gentils. Jésus le lui avait dit dès le premier moment sur le chemin de Damas : « Je lui montrerai — déclarait-il à Ananie — combien il devra souffrir pour mon nom ! » C'est une loi du royaume de la grâce, qui dans l'ordre présent de la divine Providence n'admet pas d'exception. La douleur est comme l'atmosphère surnaturelle dans laquelle doit vivre tout chrétien, baptisé, comme il l'est, dans la mort du Christ.

Ensuite, dans la lecture de ce jour, l'Apôtre est contraint de faire sa propre apologie, à cause du puissant parti des judaïsants, qui prétendaient asservir aux rites d'Israël même les églises de la gentilité. Les Corinthiens estimaient ces prédicateurs, sortis directement de la race d'Abraham, comme des surhommes, en comparaison de Paul qui, à cause de sa parole sans ornement et facile, passait à leurs yeux pour un pauvre homme simple. Saint Paul accepte de jouer ce rôle, et, en face des titres pompeux de ses adversaires il met les siens propres, lesquels confirment sa mission d'apôtre : Ceux-ci sont Hébreux,

et moi aussi je le suis; ils sont de la descendance d'Israël, et moi aussi; ils sont de la race d'Abraham, et moi aussi; ils sont serviteurs de Jésus-Christ, et moi — à présent je parle comme un homme simple — je le suis bien plus qu'eux. Et ici il démontre de quelle manière le service du Christ pèse terriblement sur ses épaules, désormais courbées par les fatigues, par les persécutions, par les flagellations subies pour la foi, lui qui, au milieu de tant de martyres, porte la sollicitude du gouvernement de toute l'Église d'Occident. Que dire ensuite de ses ravissements, de son élévation au troisième ciel, quand il lui fut révélé ce qui ne peut se traduire en langue humaine? Mais ces dons comptent peu ou point; ce qui vaut, ce sont les tribulations et les misères de la vie, quand elles donnent l'occasion au Seigneur d'ériger le trophée de sa grâce sur les ruines de la *superbia vitae*.

Le répons-graduel est tiré du psaume 82, et semble un puissant cri de guerre contre les ennemis du peuple de Dieu. « Que les nations connaissent votre nom, ô Yahweh, qui seul êtes le Très-Haut sur toute la terre. Mon Dieu, réduisez-les à n'être que balle qui roule, comme la paille emportée par le vent. »

Le trait provient du psaume 59, et il est de même ton et de même inspiration : « Vous avez bouleversé la terre, Seigneur, et vous l'avez déchirée; réparez ses brèches, car elle s'est écroulée. Afin que vos élus échappent à l'arc qui les vise, et qu'ils soient saufs. »

Le grand Semeur auquel aujourd'hui l'Église, en une heureuse adaptation scripturaire, rapporte la parabole évangélique (LUC., VIII, 4-15), est l'apôtre Paul, qui répandit la bonne nouvelle, de Damas et de l'Arabie jusqu'aux colonnes d'Hercule, dans la péninsule Ibérique. Comme alors, aujourd'hui aussi sa parole qui s'élève chaque jour durant l'action eucharistique, ne produit pas partout un fruit égal; car la légèreté des esprits, l'amour désordonné des choses terrestres et l'endurcissement volontaire du cœur aux attraites de la grâce, rendent souvent stérile l'action du semeur évangélique. Sous la figure du chemin, des rochers, des épines, sont désignées les diverses espèces d'obstacles qui s'opposent à la parole de Dieu, pour l'empêcher d'opérer dans l'âme avec toute son efficacité.

De son côté, saint Grégoire commenta cette parabole au peuple de Rome, rassemblé aujourd'hui près du sépulcre de saint Paul. L'affluence des Romains à la station continua même dans le bas moyen âge, et l'on sait qu'une fois sainte Françoise Romaine profita du concours du peuple pour se mêler à la troupe des pauvres qui, en ce jour, mendiaient à la porte de la basilique de la voie d'Ostie.

L'offertoire provient du psaume 16 : « Soutenez mes pas dans vos voies, afin que mes pieds ne vacillent pas ; prêtez l'oreille et écoutez ma prière ; exaltez votre miséricorde, vous qui sauvez ceux qui se confient en vous. »

La collecte sur les oblations, d'un caractère général, est la même que celle du dimanche dans l'octave de l'Épiphanie.

L'antienne pour la communion est prise au psaume 42 : « Je m'approcherai de l'autel de Yahweh, du Dieu qui réjouit ma jeunesse. »

La prière d'action de grâces est la suivante : « Seigneur, à tous ceux que vous daignez réconforter par vos sacrements, faites, nous vous en prions, la grâce que leurs œuvres et leur service vous soient agréables. »

Dans quel immense péril se trouve l'affaire du salut éternel au milieu du monde ! Le bon grain tombe, il est vrai, même au milieu de la route, mais pour ne rien dire du piétinement des passants, de la voracité des oiseaux et de la vigueur des broussailles et des épines qui étouffent la petite plante évangélique, on est terrifié de ce que dit Jésus sans ambage aucun : le diable vient et arrache du cœur la parole de Dieu, afin que les croyants n'arrivent pas au salut. Dans une affaire de telle importance, et d'où toute l'éternité dépend, aucune précaution n'est superflue, et, au pied du saint autel, chacun doit s'engager à employer, comme le veut saint Pierre, tous les moyens qui rendent moins douteuse l'affaire de notre fin dernière. C'est précisément cette pensée qui, sérieusement méditée, a ouvert dans l'antiquité tant de milliers de monastères, et a conduit au cloître un si grand nombre de fidèles de tout âge, de tout sexe et de toute condition. Qu'importe de gagner même le monde tout entier, quand avec cela on porte préjudice à son âme.

DIMANCHE DE QUINQUAGÉSIME.

Station à Saint-Pierre.

CETTE solennelle synaxe près de la confession vaticane, clôt le triduum de préparation à la *vénérable solennité des jeûnes* ; désormais, après nous être assuré la protection de Laurent, de Paul et de Pierre, nous pourrons inaugurer avec une pleine confiance, dimanche prochain, dans la basilique du Latran, le cycle sacré de la pénitence. A l'imitation des Grecs, les pieux fidèles et les familles religieuses avaient coutume, dès l'antiquité, de commencer cette semaine à s'abstenir de viande. L'Église a imité en partie cet usage, en anticipant les jeûnes à la IV^e férie suivante.

L'antienne d'introït vient du psaume 30 : « Soyez pour moi un Dieu protecteur, et un lieu de refuge où je trouverai le salut ; car vous êtes mon rocher et ma forteresse, et, pour votre Nom, guidez-moi et dirigez-moi. »

Le péché est la cause du malheur de l'humanité ; aussi en ce jour l'Église prie-t-elle le Seigneur, dans la collecte, afin que, les lacets de la faute une fois brisés, il éloigne tout mal de son peuple.

Celui qui, dimanche dernier, nous disait avoir été ravi au troisième ciel, et y avoir entendu des choses inexprimables pour le langage humain, aujourd'hui, dans une des pages les plus sublimes de ses épîtres (*I Cor.*, XIII, 1-13), tente de soulever un peu du mystère qui cache aux mortels la vie du souverain amour. L'objet premier et immédiat du précepte de la charité, c'est Dieu, fin dernière de la créature ; toutefois l'Apôtre insiste à décrire plutôt ses irradiations vis-à-vis des hommes, en tant qu'images de Dieu et membres mystiques du Christ ; puisque personne ne pourra facilement se flatter d'aimer Dieu, l'Invisible, si, en même temps, il ne l'aime à travers les créatures qui le représentent visiblement.

Aujourd'hui, le répons-graduel est pris au psaume 76 ; il est moins triste que celui des deux stations précédentes, parce que l'âme entrevoit déjà la victoire, grâce à son espérance dans l'aide de Yahweh : « Vous êtes le Dieu qui, seul, opérez des merveilles ; vous avez rendu célèbre votre puissance parmi les

nations. Par la force de votre bras vous avez racheté votre peuple, les fils d'Israël et de Joseph. »

Le trait est un bel hymne de reconnaissance à Dieu pour ses divins attributs de père et de pasteur de son peuple. « Exultez en Yahweh sur toute la terre, servez Dieu dans la joie. Approchez en sa présence avec jubilation; sachez que Yahweh est Dieu. C'est lui qui nous a faits, et non point nous; nous sommes son peuple et le troupeau de ses pâturages. »

L'annonce définitive du drame pascal vient ensuite (Luc., XVIII, 31-43). Jésus va vers la cité qui avait le triste privilège d'être le lieu où devait régulièrement se consommer le meurtre de chacun des prophètes : *Non capit Prophetam perire extra Ierusalem*; et quand Pierre, dans son amour impétueux, tente de dissuader le Rédempteur de s'exposer à ce péril, celui-ci le repousse loin de lui en l'appelant Satan, le tentateur, et en observant que celui qui n'aime pas la croix n'entend rien aux choses divines. Un miracle, celui de l'aveugle de Jéricho, vient reconforter la foi hésitante des douze disciples, en leur montrant que, si l'humanité du Christ succombait volontairement sous la violence de ses ennemis, la divinité, qui, en lui, opérait de si grandes merveilles, l'aurait bientôt, dès le troisième jour, rappelé à la lumière de la vie indéfectible et glorieuse.

L'antienne du psaume d'offertoire (ps. 118) bénit Yahweh de ce qu'il a donné la grâce au psalmiste de préférer intrépidement tous ses jugements, même en présence des puissants de la terre et des impies; en même temps elle le prie de continuer à l'instruire intérieurement relativement à ses commandements.

La collecte sur les offrandes est identique à celle du III^e dimanche après l'Épiphanie.

L'antienne pour la communion provient du psaume 77, et, littéralement, concerne les Hébreux, qui, dans le désert, se nourrirent miraculeusement de la chair des cailles qu'ils avaient convoitées. Mais elle s'applique aussi à la nourriture eucharistique, dont ces miracles de l'Ancienne Loi étaient autant de symboles ou de figures prophétiques : « Ils mangèrent et furent rassasiés, et le Seigneur contenta leur désir; leur espérance ne fut pas trompée. »

Dans la collecte eucharistique, nous demandons au Seigneur

que la nourriture céleste à laquelle nous avons participé, nous protège contre tout assaut hostile.

Combien profond est le mystère de la Croix, puisque même les apôtres, initiés depuis trois ans déjà aux enseignements de Jésus, ne le comprennent pas encore ! Non seulement ils ne le comprirent pas en montant ce jour-là à Jérusalem, mais ils n'y arrivèrent pas davantage le soir du banquet pascal, durant lequel ils furent consacrés pontifes du Testament Nouveau. Peu d'instants plus tard, *omnes, relicto eo, fugerunt* et laissèrent Jésus gravir seul le Calvaire. Combien donc il importe d'étudier et de méditer Jésus crucifié, afin de ne pas errer sur un point de la plus grande importance, vers lequel doit s'orienter toute notre vie surnaturelle : le mystère de l'expiation dans la douleur.

L'antiphonaire grégorien ne contient de chants propres que pour les messes du mercredi et du vendredi de quinquagésime, tandis que le jeudi et le samedi, aujourd'hui encore, empruntent leurs mélodies à d'autres messes. Cette anomalie est peut-être en relation avec le fait que, dès le II^e siècle, les stations hebdomadaires des IV^e et VI^e fêtes étaient en honneur en Afrique et à Rome ; le jeûne quadragésimal, étendu aux quatre derniers jours de la quinquagésime, put facilement se combiner avec la double messe stationnaire de cette semaine sans qu'il fût besoin de troubler par trop l'ordre de l'antiphonaire. Le Carême avait ses stations quotidiennes bien déterminées ; quant à ces abstinences supplémentaires qui avaient, au début, un caractère de dévotion particulière, on se contentait sans doute des deux messes traditionnelles qui, dès l'âge apostolique, avaient consacré le jeûne hebdomadaire chaque mercredi et chaque vendredi de l'année.

MERCREDI DES CENDRES.

DEPUIS le temps de saint Grégoire, ce jour inaugure à Rome la sainte quarantaine, et il est aussi appelé *in capite ieiunii* ; au IV^e siècle, il marquait le commencement de la pénitence canonique que les pénitents publics devaient accomplir, afin d'être absous le jeudi saint. Selon les rituels du VII^e siècle, le matin de ce jour, les pénitents se présentaient aux prêtres députés à ce ministère dans les différents titres et dans les

basiliques patriarcales; ils leur confessaient leurs fautes, et si celles-ci avaient été graves et publiques, ils recevaient des mains du pénitencier un vêtement de cilice rugueux couvert de cendre, avec l'ordre de se retirer dans l'un des monastères, — une centaine environ s'élevaient alors dans la Ville éternelle, — afin d'accomplir la pénitence de cette quarantaine qui leur était imposée. Voilà l'origine des *quarantaines* qu'on retrouve dans les anciennes formules de concessions d'indulgences.

Pour le rite de la bénédiction des cendres, le missel actuel conserve encore une dernière trace de la cérémonie de l'imposition de la pénitence canonique aux pénitents publics. A l'origine, le concept de la sainteté transcendante de l'état sacerdotal était si élevé et si vif, que les ministres sacrés n'étaient pas admis dans cette humiliante catégorie. Ce fut vers le XI^e siècle que, dans la cérémonie de ce jour, la discipline de la pénitence publique ayant cessé, aux pénitents d'autrefois se substituèrent indistinctement le Pape, les membres du clergé et le peuple romain, qui commencèrent dès lors à marcher pieds nus, et la tête couverte de cendre, jusqu'à la basilique de Sainte-Sabine.

Au IX^e siècle, l'imposition des cendres était encore un rite pénitentiel formant un tout à lui seul, sans aucune relation avec la station eucharistique. Vers la septième heure, — c'est-à-dire quand le Romain s'apprêtait à terminer sa journée civile de travail, pour aller prendre son bain aux thermes et se disposer ensuite à la *coena*, qui constituait le principal repas de tout le jour, — le peuple, ayant à sa tête le Pape et le clergé, se rassemblait d'abord dans le titre d'Anastasie, dans l'étroite vallée comprise entre le Palatin et l'Aventin, et, de là, au chant plaintif de la litanie, il se dirigeait processionnellement vers la basilique de Sabine. Quand on y était arrivé, l'introït étant omis puisqu'il avait déjà été exécuté dans le temple de la « collecte », on célébrait le sacrifice eucharistique; après la dernière prière de bénédiction, à l'invitation du diacre : *ite, missa est*, les fidèles rentraient chez eux et rompaient le jeûne.

Au XII^e siècle, ce rite apparaît beaucoup plus développé dans l'*Ordo Romanus* du chanoine Benoît. Le Pontife imposait

d'abord les cendres dans le titre d'Anastasie, puis, en habits de pénitence et nu-pieds, le cortège gravissait les pentes douces de l'Aventin, jusqu'à la basilique de Sabine, où se célébrait la messe. Avant la communion, un sous-diacre régional avertissait le peuple : « *Crastina die veniente, statio erit in ecclesia Sancti Georgii Martyris ad velum aureum* », et tous répondaient : *Deo gratias*.

Si le Pape était retenu par des occupations urgentes dans l'*episcopium* du Latran, un acolyte, après la messe, trempait un peu de coton dans l'huile parfumée des lampes qui brûlaient devant l'autel de l'église stationnale, et, se rendant au *patriarchium*, il se faisait introduire en présence du Pontife : *Iube, domne, benedicere*, lui disait respectueusement le cleric. Ayant obtenu la bénédiction, il présentait le coton en ajoutant : *hodie fuit statio ad Sanctam Sabinam, quae salutat te*. Le Pape baisait alors avec révérence ce flocon de coton, et le remettait au cubiculaire, pour que, après sa mort, on le mît dans son coussin funèbre. Ainsi avait-on coutume de faire toutes les fois que le Pontife n'intervenait pas à la station.

Collecte ou assemblée à Sainte-Anastasie.

Telle est précisément la signification de cette *collecta*, qui, dans les anciens *Ordines Romani*, est indiquée régulièrement pour chaque jour du Carême.

Le psaume d'introît est le 68^e, avec l'antienne : « Écoutez-nous, Seigneur, car votre miséricorde est bienveillante; regardez-nous selon la grandeur de votre bonté. »

La prière vient ensuite : « O Dieu éternel et tout-puissant, accordez le pardon aux pénitents, soyez propice à ceux qui vous supplient, et envoyez-nous du ciel votre saint Ange qui bénisse et consacre cette cendre, afin qu'elle devienne un remède salutaire pour quiconque invoque humblement votre saint Nom, s'avoue coupable de ses péchés, les déplore devant votre clémence, et, avec une véritable douleur et pleurant amèrement, se recommande à votre inaltérable bonté. En vertu de votre saint Nom, faites que ceux qui, pour la rémission de leurs fautes, sont couverts de cette cendre, obtiennent, avec la santé du corps, la protection de leur âme. Par le Christ notre Seigneur. »

Prière. « Seigneur, qui désirez non la mort des pécheurs, mais leur pénitence, regardez avec bonté la faiblesse de la nature humaine, et, dans votre miséricorde, daignez bénir cette cendre que nous nous proposons de répandre sur notre tête afin de nous humilier et de mériter le pardon; et puisque nous confessons que nous ne sommes que cendre, et que nous reconnaissons que, à cause des démerites de notre malice, nous devons tomber en poussière, faites, dans votre miséricorde, que nous obtenions le pardon de nos péchés et la récompense promise aux pénitents. Par notre Seigneur. »

Prière. « Seigneur, que l'humilité touche de pitié, et que la pénitence apaise, prêtez une oreille bienveillante à nos prières, et répandez avec miséricorde la grâce de votre bénédiction sur la tête de vos serviteurs couverte de cette cendre; remplissez-les de l'esprit de la componction du cœur; accordez abondamment ce que justement ils implorent, et ce que vous aurez donné, daignez ensuite le conserver pour toujours ferme et intact. Par le Christ. »

Prière. « Seigneur éternel et tout-puissant qui, aux habitants de Ninive, pénitents et recouverts de cilice et de cendre, avez accordé le remède de votre pardon, concédez-nous de les imiter nous aussi dans notre tenue extérieure, de manière à obtenir la grâce du pardon. Par le Seigneur. »

Ces prières ne se trouvent pas dans les anciens sacramentaires romains, aussi convient-il de penser qu'elles ont pénétré plus tard dans le missel romain au moyen des liturgies franques.

Selon une tradition médiévale, les cendres proviennent des rameaux d'olivier bénits l'année précédente. Le prêtre, après avoir récité sur elles ces prières, les asperge d'eau bénite et les encense; puis il les impose sur la tête des fidèles en disant : « Souviens-toi, ô mortel, que tu es poussière et que tu retourneras en poussière. » Durant l'imposition des cendres, la « schola » des chantres exécute les antiennes et les répons suivants, tirés de l'office nocturne du Carême :

a) « Changeons de vêtement et revêtons le cilice couvert de cendre; jeûnons et gémissons devant le Seigneur, car notre Dieu nous pardonne très facilement nos péchés. »

b) Entre le vestibule et le sanctuaire gémiront les prêtres, serviteurs du Seigneur, et ils diront : « Épargnez, Seigneur, épargnez votre peuple, et ne rendez pas muettes les lèvres de ceux qui chantent vos louanges. »

c) « Corrigeons-nous des fautes commises par ignorance, afin qu'une mort inattendue ne survenant, nous ne cherchions un délai pour faire pénitence et que nous ne puissions l'obtenir. »

« *Ry.* Regardez-nous avec compassion, Seigneur, parce que nous avons péché contre vous. *Y.* Ps. O Dieu, notre salut, aidez-nous, et, pour la gloire de votre nom, délivrez-nous. — Regardez-nous. — Gloire au Père. — Regardez-nous. »

Quand l'imposition des cendres est accomplie, le prêtre récite la prière suivante :

Prière. « Faites, Seigneur, que nous consacrons par les jeûnes sacrés les débuts de la milice chrétienne, et pour combattre contre les esprits de malice, fortifiez-nous par les armes de l'abstinence. Par le Christ. »

Dans les *Ordines Romani* du bas moyen âge, il est prescrit que, après l'imposition générale des cendres sur la tête du clergé et des fidèles, l'on monte en procession et nu-pieds la colline de l'Aventin jusqu'à la basilique de Sainte-Sabine, sous le portique de laquelle était alors un petit cimetière. Ces tombes, en un tel lieu, éveillaient tout de suite la pensée de la mort, et c'est pourquoi la *schola* chantait le répons funèbre : *Immutemur habitu... ne subito preoccupati die mortis...* conservé encore aujourd'hui dans le missel. Le cortège faisait alors un arrêt de brève durée, pour permettre au Pape de réciter une collecte d'absolution sur ces sépulcres; puis il faisait son entrée dans la vaste basilique de l'Aventin, au chant du répons : *Petre, amas me?* avec le verset : *Simon Ioannis...*, en l'honneur du Prince des Apôtres. Cette mémoire de saint Pierre, à ce moment de la cérémonie, est étrange; à moins que ce ne soit un usage papal provenant de la basilique Vaticane et répété chaque fois que, traversant le portique où étaient les sépulcres, on y entrait processionnellement; peut-être a-t-il été suggéré par le fait que, au XIII^e siècle, la résidence pontificale était à Sainte-Sabine, et, pour cette raison, cette basilique était considérée comme le siège habituel du successeur de saint Pierre.

Station au titre de Sabine.

Il fut fondé ou reconstruit sous Célestin I^{er} par un certain Pierre, prêtre illyrien, mais une femme appelée Sabine dut y contribuer elle aussi, en sorte que la basilique reçut son nom, avant même que l'on y transportât, de l'*area Vindiciani*, les restes de la martyre homonyme, Sabine.

Grégoire le Grand y intima sa fameuse litanie *Septiformis* de pénitence, et, au moyen âge, l'habitation qui y est annexée servit plusieurs fois de demeure au Pontife. Le pape Silvère y habitait quand il fut exilé de Rome par Bélisaire; Honorius III (Savelli) la munit de murailles et de tours qui subsistent en partie aujourd'hui encore; et à la mort d'Honorius IV, les cardinaux s'y réunirent pour le conclave qui dura une année environ.

Après ce temps, le prestige de la résidence pontificale sur l'Aventin décrut peu à peu, et l'ancien palais fortifié devint finalement l'asile paisible des Frères Prêcheurs, qui, maintenant encore, montrent avec vénération aux visiteurs les cellules jadis sanctifiées par la résidence de saint Dominique et de saint Pie V.

Sous l'autel majeur, avec les ossements de sainte Sabine et de sainte Sérapie, l'on conserve les corps des martyrs de Ficulea sur la voie Nomentane : Alexandre, Eventius et Théodule.

L'introït de la messe est tiré du chapitre XI de la *Sagesse* (vers. 24-27), où il est attesté qu'aucun pécheur, quelque impie qu'il soit, n'est jamais exclu de la miséricorde divine, qui regarde non le péché, œuvre de l'homme, mais la créature, œuvre et chef-d'œuvre de Dieu : « Vous, Seigneur, vous avez pitié de tous, et vous n'avez de haine contre rien de ce que vous avez créé; en raison de la pénitence, vous dissimulez la vue des péchés des hommes, et vous les épargnez, parce que vous, Seigneur, vous êtes notre Dieu. »

La prière veut consacrer les prémices du jeûne de ce jour : « Faites que vos fidèles entreprennent ce cours solennel de pénitence avec la piété convenable, et que, pleins de confiance, ils le mènent à bonne fin. »

On y ajoute deux autres collectes assez anciennes, et d'une profonde signification théologique, spécialement la seconde, qui touche au mystère si obscur de la prédestination. La première implore l'intercession des saints : « Défendez-nous, Seigneur, de tout péril de l'âme et du corps; et, par les prières de la bienheureuse et glorieuse Marie, mère de Dieu, vierge sans tache, du bienheureux Joseph, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, du bienheureux N. et de tous les saints, accordez-nous dans votre bonté le salut et la paix; afin que, toute hostilité ou erreur étant écartée, l'Église puisse vaquer à votre service, dans la paix et dans la liberté. »

La seconde collecte, qui est pour les besoins particuliers des chrétiens, se trouve souvent sous le nom de saint Augustin dans les manuscrits : « O Dieu éternel et tout-puissant, qui avez l'empire sur les vivants et sur les morts, et qui faites miséricorde à tous ceux que vous connaissez déjà comme devant être vos élus à cause des mérites de leur foi et de leurs œuvres; nous vous supplions par une humble prière, afin qu'à ceux pour qui nous avons l'intention d'intervenir par nos supplications, soit que la vie présente les retienne encore dans leurs corps, soit que, ayant déposé cette enveloppe mortelle, l'éternité les ait déjà accueillis, vous accordiez le pardon des péchés, par l'intercession de vos saints et dans la suavité de votre miséricorde. Par Jésus-Christ, etc. »

Le fruit de ce premier jour de jeûne est l'esprit d'intime contrition et de sincère retour à Dieu, les signes de pénitence extérieure étant inutiles, quand le cœur ne s'éloigne pas du péché. C'est précisément ce que nous enseigne Joël dans la lecture (II, 12-19). En signe de deuil et de douleur, les Hébreux avaient coutume de déchirer leurs vêtements, de s'arracher les cheveux, de se couvrir la tête de poussière, mais c'est bien autre chose que cherche le Seigneur, quand il envoie ses fléaux sur les peuples. Il entend alors les inviter à réformer leur vie, en leur arrachant violemment ces biens de nature, dont ils abusaient pour s'endurcir toujours davantage dans l'impiété.

Le répons-graduel est tiré du psaume 56 : « Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi, car mon âme met en vous

toute son espérance. Dieu envoya son secours du ciel et me délivra, remplissant de confusion mes persécuteurs. »

En règle générale, les messes quotidiennes n'avaient pas de trait; celui qui est aujourd'hui assigné par le missel, et qui sera répété en Carême trois fois par semaine, est de structure plus récente et irrégulière, puisqu'il consiste en fragments d'hémistiches de différents psaumes. Il semble avoir été introduit dans la liturgie par le pape Hadrien I^{er}, qui ordonna de le réciter à la demande de Charlemagne¹. Ps. 102 : « Seigneur, ne nous rémunérez pas selon les péchés que nous avons commis, et selon nos iniquités. » Ps. 78 : « Seigneur, ne vous souvenez pas des iniquités que nous avons commises, mais que votre miséricorde se hâte de nous aider, car nous sommes réduits à une grande misère. » *Ici tous se prosternent* : « O Dieu, notre salut, venez à notre secours, et, pour la gloire de votre Nom, délivrez-nous; pour l'honneur de votre Nom, soyez indulgent pour nos fautes. »

La lecture évangélique vient ensuite (MATTH., VI, 16-21); le Sauveur y donne lui-même les règles pour jeûner avec fruit. L'humble sincérité du cœur, la sainte joie de l'esprit, la fuite de la vaine ostentation, voilà les conditions de la pénitence chrétienne. Jésus recommande en outre de recueillir des richesses, non pas celles qui peuvent nous être ravies par les voleurs, mais celles de la vie éternelle. En effet, se fatiguer jour et nuit, vivre péniblement pour amasser de l'argent, être toujours à craindre que les malfaiteurs nous le dérobent, être tourmentés par le chagrin d'avoir un jour à abandonner nos biens sur le seuil de l'éternité, tout cela n'est-il pas un travail ingrat, *vanitas et afflictio spiritus* comme dit l'Ecclésiaste?

L'offertoire est tiré du psaume 29 : « Je vous célèbre, ô Yahweh, qui m'avez délivré du péril, et qui n'avez pas voulu que mes ennemis fussent transportés de joie par ma ruine; je vous ai invoqué, et vous m'avez sauvé. »

Dans la prière sur les oblations, nous supplions le Seigneur de nous accorder les dispositions convenables, afin que nous lui offriions ce sacrifice solennel qui inaugure les prémices du saint

1. Cf. *Ord. Rom. I, P. L., LXXVIII, col. 949.*

temps pascal. Dans l'ancienne terminologie liturgique, en effet, Pâques commençait précisément le jeudi saint par la *Coena Domini* ; de là vient que le sacrifice de ce premier jour du Carême est considéré, en une phrase fort élégante, comme le rite inaugural ou le prélude du cycle pascal : *ipsius venerabilis sacramenti celebramus exordium*.

A la *Secrète*, on ajoute les collectes suivantes :

Pour demander l'intercession des saints :

« Écoutez notre prière, ô Dieu notre Sauveur, et, par l'efficacité de ce sacrifice, protégez-nous de tout péril de l'âme et du corps, et donnez-nous la grâce dans la vie présente et la gloire dans la vie future. »

Pour les vivants et les défunts :

« O Dieu à qui seul est connu le nombre de ceux qui devront être admis à la félicité éternelle ; faites, par l'intercession de vos saints, que les noms de ceux que nous avons résolu de vous recommander, comme aussi les noms de tous vos fidèles, soient écrits sans en être jamais effacés, dans le bienheureux livre des prédestinés. »

Cette dernière prière, qui pénétra dans le missel romain au moyen des liturgies franques, conserve un souvenir précieux de l'*oratio post nomina*, c'est-à-dire de la prière sacerdotale qui terminait, dans les Gaules et en certaines régions d'Italie, la lecture des diptyques avant que ne commençât le canon. On sait, en effet, qu'autrefois, les noms des offrants, des évêques, des personnages insignes avec lesquels chaque Église entretenait une pieuse union de prières, étaient inscrits sur les diptyques, que le diacre récitait à haute voix après l'offertoire, en sorte que le canon eucharistique n'en souffrait aucune interruption.

L'usage romain actuel, quoiqu'il représente une innovation, date toutefois de l'époque d'Innocent I^{er}, qui, écrivant à ce sujet à l'évêque Decentius de Gubbio, en soutient la légitimité dans un sens rigoureusement exclusiviste. Pourtant, quoique le Pontife proteste contre l'innovation liturgique supposée de l'Église de Gubbio, il est permis de soupçonner que ce fut Rome au contraire qui a changé ses diptyques de place.

Le verset pour le psaume de la Communion appartient au gracieux chant qui sert comme de préface à tout le psautier : « Celui qui, jour et nuit, médite la loi du Seigneur, portera du fruit en son temps. » (Ps. 1, 3.)

Le psalmiste dit « en son temps » car, durant le Carême, l'on sème les jeûnes et les pénitences, mais le temps de récolter les fruits de la voie purgative est la sainte fête de Pâques, qui précisément nous initie aux mystères de la voie unitive.

La série des antiennes *ad Communionem* durant les messes fériales du Carême, est tirée du psautier dans l'ordre même des Psaumes, et constitue un cycle spécial. Les exceptions sont très rares, et représentent des additions postérieures. Dom Cagin, après avoir étudié soigneusement la question, a conclu que les deux messes des IV^e et VI^e feries de quinquagésime, avec les antiennes *ad Communionem*, tirées respectivement des psaumes 1 et 2, appartiennent vraiment au cycle grégorien primitif des messes quadragésimales.

Dans la prière eucharistique, nous implorons aujourd'hui du Seigneur que le divin Sacrement nous protège, que nos jeûnes soient acceptés par Dieu, et servent aussi à nous guérir de nos vices.

On ajoute deux autres collectes; la première, *pour demander l'intercession des saints* :

« Que l'offrande du divin Sacrifice nous protège et nous purifie, et que, par les mérites de la bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, du bienheureux Joseph, des bienheureux apôtres Pierre et Paul, du bienheureux N. et de tous les saints, elle nous purifie de toute tache et nous défende contre toute adversité. »

Pour les vivants et les défunts :

« Nous vous supplions, ô Dieu tout-puissant et miséricordieux, de nous purifier de nos fautes par le Sacrement que nous venons de recevoir. Faites que, par les prières de vos saints, la participation à vos Mystères ne nous soit pas imputée comme une faute, mais nous obtienne le pardon; qu'elle nous purifie de toute souillure, qu'elle donne la vigueur à ceux qui sont faibles, qu'elle soit notre défense contre tous les périls de la vie présente, qu'elle remette les fautes des fidèles vivants et défunts. Par notre Seigneur. »

Il y avait un rite très ancien, appartenant à toutes les liturgies, même orientales, c'était celui de réciter, avant de renvoyer l'assemblée, des formules spéciales de bénédiction sur les catéchumènes, sur les pénitents, sur les fidèles, sur les vierges, etc., à la fin de toute synaxe. Souvent, à Jérusalem par exemple, à ces invocations étaient jointe l'imposition des mains par l'évêque; si bien que, au dire de saint Augustin, les trois termes de bénédiction, *oratio super hominem* et imposition des mains du prêtre, devinrent synonymes. Dans les sacramentaires romains, cette collecte finale a pour titre : *Ad complendum*, et l'invitation précédente du diacre : *Humiliate capita vestra Deo* rappelle encore sa première signification euchologique.

Dans la liturgie romaine, ces formules de congé *ad complendum* se sont conservées seulement aux fêtes du Carême, car, ayant un caractère solennel et épiscopal, elles furent facilement omises par les copistes, dans les synaxes privées et toutes les fois qu'il n'y avait pas station une unique formule pouvant suffire, que le prêtre savait par cœur et répétait chaque jour. C'est précisément la même raison qui fait que nous avons perdu, aux matines et à l'offertoire, les différentes *missae* ou prières, par lesquelles on congédiait autrefois les pénitents, les catéchumènes, les possédés, etc.

Nous avons déjà dit ailleurs combien le peuple tenait à ces bénédictions; à ce point que, le pape Vigile ayant été arraché de l'autel de Sainte-Cécile tandis qu'il célébrait le *dies natalis* de la martyre dans sa basilique transtévérine, le peuple se souleva, exigeant que la barque qui devait conduire le prisonnier à Ostie pour le mener ensuite en exil à Constantinople, ne partît pas avant que Vigile ait récité la collecte *ad complendum*, laissant ainsi sa bénédiction aux Romains.

Le rite de la bénédiction qu'on donne maintenant au peuple après la formule de renvoi, représente une stratification postérieure. Elle dérive de ce fait que, quand le Pape retournait de l'autel au *secretarium*, les évêques, le clergé, les moines, etc. se prosternaient devant lui à son passage, lui demandant tous la bénédiction; et lui, traçant le signe de la croix, leur répondait : *Dominus nos benedicat*.

La formule euchologique *ad complendum* d'aujourd'hui est

très significative : « Regardez avec bienveillance, Seigneur, le peuple qui est prosterné devant votre majesté; et, après avoir daigné le ranimer par le divin Sacrement, fortifiez-le sans cesse par la protection céleste. »

JEUDI APRÈS LES CENDRES.

Collecte à Saint-Nicolas in Carcere.

Station à Saint-Georges au Vélabre.

LA basilique de Saint-Nicolas s'élève dans l'ancien forum où se tenait le marché aux légumes, près du théâtre de Marcellus; et, au moyen âge, en raison de sa situation centrale, elle devint très célèbre et fut érigée en diaconie.

La station à Saint-Georges fut instituée par saint Grégoire II, quand le culte envers le mégalomartyr oriental était devenu vraiment populaire à Rome. Le titre paraît avoir été déjà érigé en 482, puisqu'une épigraphe de cette année mentionne un *Augustus lector de Belabru*; mais la dédicace du temple au martyr saint Georges est certainement postérieure.

La lecture évangélique de ce jour, concernant le centurion de Capharnaüm, fait allusion au caractère militaire attribué à saint Georges par la tradition, si bien que, au moyen âge, ce saint fut spécialement invoqué comme le défenseur armé de la famille chrétienne.

L'introït est emprunté au psaume 54 : « Au cri de ma prière, Yahweh a écouté ma voix du milieu de ceux qui m'assiégeaient; Celui qui est avant tous les siècles et qui demeure pour toute l'éternité, les remplit de honte. Remets ton sort entre les mains de Yahweh, et Il prendra soin de toi. »

La collecte supplie le Seigneur offensé par le péché, mais qui pourtant est apaisé par la pénitence, d'accueillir les demandes d'un peuple tout entier en prière, et d'éloigner ces fléaux que les hommes auraient bien mérités par leurs fautes.

La messe de ce jour, composée sous Grégoire II, est un centon de chants et de lectures empruntés à d'autres synaxes, et adaptés à celle d'aujourd'hui. La scène d'Isaïe, qui prédit au roi Ézéchias sa fin prochaine (Is., xxxviii, 1-6) était assez populaire



LE PROPHÈTE ISAÏE EN PRÉSENCE
DU ROI ÉZÉCHIAS

Fresque du VIII^e siècle, à Sainte-Marie-Antique,
au Forum romain.

dans l'antiquité, et nous la voyons reproduite dans une peinture de la basilique de *Sancta Maria antiqua*, au forum romain. Comme cette scène ne semble pas être en relation avec saint Georges, il peut se faire qu'elle contienne quelque allusion à l'histoire de Grégoire II, lequel, par exemple, ayant échappé par miracle à quelque maladie mortelle, mais encore préoccupé par les menaces de siège de la part des Lombards, aurait institué les stations du jeudi de Carême, comparant précisément son cas avec celui d'Ezéchias, menacé de maladie mortelle, au temps même où, au dehors, l'armée assyrienne assiégeait Jérusalem.

Il est toutefois certain que, tandis qu'à Rome, à la fin des trente premières années du VIII^e siècle, on lisait ces paroles : « Je te délivrerai des mains du roi des Assyriens et je délivrerai cette cité », la pensée des citoyens devait se reporter sur Luitprand et sa *nefandissima gens langobardorum* comme les Romains appelaient alors les adversaires qui assiégeaient la capitale du monde.

A l'annonce de sa mort prochaine, Ezéchias, bien que juste et pieux, pleura, car la mort est un état violent, une peine qui répugne à la nature. Il pleura, car personne, sans la pénitence, ne doit oser se présenter au jugement de Dieu. Dieu accueillit sa prière et lui accorda un délai de trois lustres ; non pas que la vie présente soit un don plus précieux que la gloire éternelle, mais parce que les années de ce voyage terrestre représentent un temps estimable pour semer les fruits de la vie éternelle, fruits qu'on recueillera plus tard dans la gloire. Celui qui travaille et sème davantage, récolte aussi davantage et glorifie mieux le Seigneur dans le ciel.

Le répons-graduel est en intime relation, non seulement avec la lecture, mais aussi avec l'introït, à ce point que souvent, et aux dimanches après la Pentecôte en particulier, ces deux chants proviennent d'un même psaume. Le graduel d'aujourd'hui est tiré précisément du psaume de l'introït, le 54^e : « Confie ton sort à Yahweh, et il prendra soin de toi. A mon cri, au milieu de ceux qui m'assaillent, Yahweh a écouté ma voix. »

La lecture évangélique (MATTH., VIII, 5-13), avec l'histoire du centurion qui s'estime indigne d'accueillir Jésus sous son toit, mais le prie de dire au moins une parole pour que son ser-

viteur guérisse, prélude à la vocation des Gentils qui, tout en étant loin du Messie par la race, par les institutions, par la nationalité, ont part, grâce à leur foi dans sa divinité, aux privilèges réservés aux fils d'Abraham, et obtiennent le salut. L'exemple de ce centurion, comme aussi celui de saint Georges, tous deux adonnés aux lourdes charges de la milice, dans une ambiance trop souvent livrée au dérèglement des passions, démontre que la vertu n'est pas le privilège d'une caste, comme le prétendaient les Pharisiens superbes, et que, au contraire, l'humble confiance d'un pauvre centurion païen est aussi agréable au Seigneur que celle de Matthieu et de Nicodème.

L'offertoire est le même qu'au 1^{er} dimanche de l'Avent (ps. 24); c'est une sublime élévation vers Dieu, en qui l'âme met toute sa confiance, alors que ses ennemis la poursuivent de plus près.

La secrète est la même que celle du samedi des Quatre Temps : « Regardez favorablement, Seigneur, ce sacrifice, afin qu'il serve à augmenter notre piété et nous soit un gage de salut. »

L'antienne *ad communionem* trouble la série de ces chants eucharistiques, puisqu'elle devrait être tirée du psaume 2. Au contraire, la messe de ce jeudi étant de surplus, la *communion* d'aujourd'hui est empruntée au psaume 50, et le psaume 2 est réservé pour demain : « Sur votre autel, Seigneur, vous accueillerez le sacrifice d'un cœur pur, les oblations et les holocaustes. »

La collecte d'action de grâces a une exquise saveur classique qui, nécessairement, se perd en grande partie dans la traduction en langue vulgaire : « Après avoir participé au don béni du ciel, nous vous supplions, Dieu tout-puissant, afin que ce pain soit en même temps le signe visible du Sacrement et la cause de notre salut éternel. »

La bénédiction sur le peuple a un caractère nettement pénitentiel. Il s'agit des Romains frappés par la guerre, la famine et les épidémies. « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple que vous punissez maintenant à juste titre par vos fléaux, afin qu'il puisse se relever et respirer par votre grâce. »

La pensée de la mort est un puissant stimulant qui nous pousse à changer de vie. Ainsi, dès que le pieux Ezéchias sut qu'il était

temps de mettre ordre à ses affaires parce qu'il était sur le point de mourir, il se tourna vers le mur qui séparait du temple le palais royal et versa d'amères larmes de contrition. Si les chrétiens réfléchissaient à cette pensée, que le passage de ce monde à l'éternité arrivera à l'improviste, et que, au dire de l'Apôtre, il est terrible de tomber dans les mains du Dieu vivant, combien plus fortement ils sentiraient le besoin d'implorer *spatium verae poenitentiae*, et de l'accomplir résolument !

VI^e FÉRIE APRÈS LES CENDRES.

Collecte à Saint-Lucie « in Septizonio ».

Station aux Saints-Jean-et-Paul.

SAINTE-LUCIE *in Septizonio* est une ancienne diaconie détruite sous Sixte-Quint; elle s'élevait à l'angle méridional du Palatin, près du *Septizonium* de Septime Sévère. Le *Liber Pontificalis* la mentionne dans les biographies de Léon III et de Grégoire IV, qui y firent des offrandes. Nous savons qu'elle était très vaste et bien ornée.

La messe stationnale est sur le Coelius, dans la basilique de Bisantium, érigée par ce sénateur et par son fils Pammachius dans la maison des saints Jean et Paul. Les deux martyrs y avaient trouvé la mort pour la foi, et y avaient été secrètement ensevelis dans un souterrain. Ainsi arriva-t-il que, seuls entre tous les martyrs romains, — enterrés régulièrement dans les cimetières situés hors les murs, comme l'imposait la loi, — Jean et Paul reposèrent dans le cœur même de la Ville éternelle, privilège particulier que fait bien remarquer le Sacramentaire léonien dans la préface de la fête des deux saints.

L'introït est tiré du psaume 29 : « Le Seigneur a écouté mon cri et il a eu compassion de moi; Yahweh est venu à mon aide. »

La collecte supplie le Seigneur de favoriser par sa grâce le jeûne commencé, afin que l'abstinence de nourriture soit jointe à la purification de l'esprit.

La lecture d'Isaïe (LVIII, 1-9) insiste pour montrer l'inutilité des cérémonies extérieures, si celles-ci ne sont pas accompagnées d'un vif désir de plaire à Dieu, et de l'esprit intérieur d'une

pénitence sincère qui nous éloigne du péché et nous fait revenir au Seigneur. Sans cela jeûner, revêtir le cilice, marcher la tête inclinée et le cou tordu, comme Isaïe le reproche précisément aux Hébreux, sont dépourvus d'efficacité.

Le répons-graduel appartient au psaume 26 : « J'ai demandé une seule chose à Yahweh, et je la désire ardemment : Rester dans la maison de Yahweh et me réfugier dans son saint temple. » Le psalmiste souffre violence de la part d'adversaires, sans doute de la caste sacerdotale, qui voudraient l'expulser, comme indigne du service du Sanctuaire; il en fut de même pour Jésus, qui fut déclaré blasphémateur et digne de mort par les pontifes eux-mêmes et par le sanhédrin. Le psalmiste, figure du Christ, prie, et Dieu l'exauce, lui conférant un sacerdoce éternel.

La lecture évangélique (MATTH., V, 43-48; VI, 1-4) décrit aujourd'hui les lois suprêmes de l'amour envers le prochain et celles de la bienfaisance chrétienne. Répondre à l'amabilité d'autrui avec une égale politesse, c'est une bonne règle d'éducation à laquelle le païen lui-même peut adhérer; mais, pour pardonner les injures, pour faire du bien à celui qui est incapable de se montrer reconnaissant, pour se priver du nécessaire et le donner aux autres sans que personne ne vienne à connaître notre bienfaisance, l'exemple, le commandement et la grâce de Jésus-Christ sont nécessaires.

Peut-être le choix de cette péricope de saint Matthieu a-t-il été inspiré par les souvenirs mêmes de l'ambiance dans laquelle se déroulait aujourd'hui solennellement le rite sacré. Pammachius consacra ses biens aux pauvres, et, après avoir converti sa maison en titre, il fonda à Porto l'un des premiers hospices pour les pèlerins et pour les malades. Les Valerii chrétiens l'imitèrent, et là où, autrefois, étaient les riches palais de Mélanie, de Pinien, des Gordiani, des martyrs Jean et Paul, s'éleva au IV^e siècle le *Xenodochium Valerii*, qui fut uni dans la suite à un célèbre monastère dédié à saint Érasme.

L'offertoire est tiré du psaume 118 : « Seigneur, selon votre parole, établissez-moi dans une vie nouvelle, afin que j'apprenne vos vérités. »

Dans la collecte sur les oblations, nous supplions le Seigneur afin que le sacrifice qui accompagne le jeûne quadragésimal fasse

agréer nos cœurs, et nous obtienne la grâce d'une sainte ardeur spirituelle dans l'observance de l'abstinence sacrée.

Voici le verset de la Communion emprunté au psaume 2, ce qui nous démontre que la station d'hier n'est pas primitive : « Servez le Seigneur dans la crainte, et rendez-lui gloire en tremblant. Pénétrez-vous de la discipline, pour ne pas vous éloigner du droit chemin. »

La collecte eucharistique s'inspire de saint Paul. Comme le pain est le fruit de nombreux grains de blé qui, broyés, pétris, forment une masse unique; ainsi, la nourriture eucharistique symbolise et produit l'unité de l'Église, dans un seul idéal de foi et d'amour.

La prière sur le peuple avant de le congédier est ainsi conçue : « Protégez, Seigneur, votre peuple, et purifiez-le de toute tache; car aucune adversité ne pourra lui nuire, quand il ne sera plus dominé par aucune passion. »

Dieu ne nous veut pas seulement bons, mais parfaits; bien plus, parfaits selon l'exemplaire de l'infinie sainteté divine. Il nous a procuré largement tous les moyens d'y arriver, voulant que la rédemption fût, non seulement suffisante, mais copieuse et abondante; c'est pour cela qu'il a répandu tout son précieux Sang.

Quelle pernicieuse erreur est donc celle d'un grand nombre, qui estiment que, tout au plus, les religieux et les ecclésiastiques sont appelés à la perfection! A un Dieu qui nous a aimés infiniment, jusqu'à s'anéantir lui-même, selon la phrase énergique de saint Paul, quelle noire ingratitude de répondre : Je vous aimerai jusqu'à tel point, sans vous offenser gravement, mais pas plus!

SAMEDI APRÈS LES CENDRES.

Collecte à Saint-Laurent-in-Lucina.

Station à Saint-Tryphon.

SAINT-LAURENT-in-Lucina s'élève sur la *via Lata*, sur le champ de Mars, et doit peut-être son origine à une matrone nommée Lucine, qui tient une grande place dans les actes de saint Marcel pape et de saint Sébastien, et qui, vrai-

semblablement, dut, au IV^e siècle, laisser l'Église héritière de ses grandes richesses. Dans l'ordre hiérarchique, le titre de Lucine est, aujourd'hui encore, le premier des titres presbytéraux, et, dans la vaste basilique consacrée par le pape Célestin III en 1196, l'on conserve une grande partie du gril de fer sur lequel fut brûlé saint Laurent, et beaucoup de reliques d'anciens martyrs.

Le titre de Saint-Tryphon est d'origine médiévale; il semble avoir été érigé et refait au X^e siècle par les fameux Crescenzi qui y avaient tout auprès leur château fort. Sous l'autel étaient conservés les corps des martyrs Tryphon, Respice et Nympe, de qui l'on célèbre la commémoration (*dies natalis*) le 10 novembre. Mais, au temps de Clément VIII, l'édifice étant près de tomber en ruine, reliques et station furent transférées à l'église voisine de Saint-Augustin.

Du temps de saint Grégoire, tout en anticipant de quatre jours le jeûne quadragésimal, la semaine de quinquagésime n'avait, comme nous l'avons dit, que les deux traditionnelles synaxes des IV^e et VI^e feries; c'est pourquoi l'antiphonaire ne désigne aujourd'hui aucun chant pour la messe, et l'on répète ceux d'hier.

La collecte est ainsi conçue : « Écoutez, ô Dieu, nos supplications, et faites que nous accomplissions dévotement ce jeûne solennel institué pour purifier les âmes et les corps. »

La lecture d'Isaïe (LVIII, 9-14) est la continuation du chapitre d'hier. Le sujet est le même. Si Israël veut mériter les grâces divines, qu'il brise la chaîne de ses péchés, qu'il s'efforce de pratiquer les œuvres de miséricorde et rende à Dieu non seulement un culte extérieur et rituel, mais intime et spirituel. Le sabbat auquel tient par-dessus tout le Seigneur, c'est que l'homme s'abstienne de pécher et de faire sa volonté propre. L'Église, en ces premiers jours du Carême, s'applique par-dessus tout à nous insinuer cette élévation spirituelle de notre pénitence, qui n'a rien de commun avec l'observance pharisaïque, ni avec celle des musulmans.

La lecture évangélique (MARC., VI, 47-56) parle du Sauveur qui, après s'être montré aux apôtres tandis qu'il marchait à

pied sec sur les eaux de la mer en furie, retourne avec eux dans les campagnes de Genezareth, où il rend la santé à tous ceux qui se pressaient autour de lui et rivalisaient pour toucher au moins ses vêtements.

Le choix de cette péricope est en relation avec les nombreux miracles que les fidèles obtenaient à la tombe du martyr titulaire de la basilique.

La prière sur les oblations est la suivante : « Accueillez, Seigneur, ce sacrifice, dont l'immolation vous apaise à notre endroit, et faites que, purifiés par sa vertu efficace, nous puissions vous présenter l'offrande qui vous est toujours agréable, de notre cœur. »

La collecte eucharistique, ou d'action de grâces, est ainsi conçue : « Réconfortés par le don céleste, nous vous prions, Seigneur, afin que, ce qui dans la vie présente est pour nous un mystère, soit aussi le moyen qui nous fasse parvenir à l'éternité. »

Le sabbat symbolise la paix de Dieu et le repos de l'âme après les tempêtes de la vie. Beaucoup voudraient arriver à ce sabbat, mais en réalité peu nombreux sont ceux qui y parviennent, parce qu'on ne veut pas se persuader que pour y atteindre, il faut d'abord passer par le vendredi *in parasceve*. Qui veut reposer avec Jésus dans la tombe de Joseph d'Arimathie doit avant tout monter au Calvaire, mourir sur la croix et, ayant expiré, être décloué et descendu du gibet.

PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

Station au Latran.

EN quelques fêtes plus solennelles de l'année, la liturgie romaine célèbre la station dans la basilique de l'ancienne maison de Fausta, qui appartenait déjà sous Néron aux Latrani. Constantin la donna au pape Melchiade, et le palais devint dès lors, et pour tout le moyen âge, la résidence habituelle des Papes, l'*episcopium* ou le *patriarchium* du Latran. Saint-Pierre est l'antique cathédrale liturgique des pontifes romains, qui s'y transportaient pour officier en toutes les grandes solennités du cycle; pourtant, le siège habituel, la résidence normale

des Papes est au Latran, en sorte que sa basilique du Sauveur a pu revendiquer le titre de Mère et Maîtresse de toutes les églises de la Ville et du monde.

Il est donc convenable que le sacrifice inaugural de la sainte période quadragésimale soit immolé aujourd'hui au Latran, dans la basilique insigne consacrée au Sauveur, laquelle, plus tard seulement, et de l'usage établi, reçut le nom de Saint-Jean. Aux deux saints Jean, à la vérité, c'est-à-dire au baptiste et à l'évangéliste, n'auraient été dédiés que deux petits oratoires, érigés près du baptistère du pape Hilaire, en monument votif de son heureuse délivrance des violences de ce conciliabule que l'histoire a, par la suite, appelé *le brigandage d'Éphèse*.

Sous l'autel-majeur du Latran et dans les oratoires de Saint-Venance, de Saint-Laurent, etc., qui y sont contigus, l'on conserve beaucoup de précieuses reliques de martyrs, en sorte que l'antique chapelle papale du *Patriarchium* s'appelle encore aujourd'hui *Sancta Sanctorum*. Au moyen âge, il n'y avait pas moins de quatre monastères avec un nombreux chœur de chantres pour vaquer à l'office divin de jour et de nuit dans la basilique du Latran.

Le dimanche ne comportant pas le jeûne, il n'y a pas aujourd'hui de collecte précédant la procession stationnale, rite de caractère nettement pénitentiel, et peu conciliable par suite avec la solennité dominicale.

Dans la messe de ce jour, les honneurs sont réservés au psaume 90, celui-là même qui fut cité au Christ par le satan tentateur. Nous le répéterons à l'introït, au graduel, à l'offertoire et à la communion, comme pour faire acte de protestation et de réparation pour la suggestion téméraire. D'autre part, le psaume 90 exprime si bien les sentiments de l'âme qui revient à Dieu par la pénitence et met en lui toute sa confiance, que l'Église en a fait comme le chant quadragésimal par excellence.

L'introït commence en exprimant les magnifiques promesses que Dieu fait à celui qui recourt à Lui : « Il m'invoquera, et moi je l'écouterai; je le délivrerai des périls et l'exalterai; je lui donnerai de longues années de vie. »

Voici la collecte : « O Dieu qui purifiez annuellement votre

Église au moyen de l'abstinence quadragésimale, faites que votre famille rende fructueuses, au moyen des bonnes œuvres, ces grâces qu'elle s'efforce d'obtenir par la diminution des aliments. »

Les saints Pères, et saint Léon en particulier, font remarquer avec insistance que le Carême est le temps spécialement acceptable à Dieu, comme l'Apôtre l'explique bien dans la lecture suivante (*II Cor.*, VI, 1-10); temps de miséricorde, où, avec les catéchumènes et les pénitents, tous les fidèles sont invités à changer de vie. Dans l'antiquité en effet, le Carême avait pour ainsi dire la signification d'un grand cours d'exercices spirituels annuels pour toute la chrétienté. C'est pourquoi le passage de saint Paul qu'on lit aujourd'hui, contient comme un vaste plan de réforme intérieure qui demande à être bien médité, spécialement par le clergé à qui il s'adresse de préférence. L'Apôtre expose, telle qu'elle se réalise pour lui-même, la double signification de la profession chrétienne; signification négative, c'est-à-dire pauvreté, calomnies, persécutions, mortification du corps et de l'esprit; signification positive, qui est le résultat des conditions énumérées à l'instant, richesses intérieures, libéralités envers les pauvres, joie de l'esprit, édification du prochain, possession de toutes choses en Dieu.

Le répons-graduel annonce, en l'honneur de Jésus, cet hommage que tous les Anges doivent au *Caput hominum et Angelorum*, et dont, tout à l'heure, dans l'évangile, Satan prendra précisément motif pour le tenter : « Par égard pour toi, Dieu commanda à ses anges de garder partout tes pas. Ils t'élèveront sur leurs mains, pour que ton pied ne trébuche pas. » Ce verset se rapporte au Christ dans sa sainte humanité, et dans son corps mystique. Le service rendu par les anges à Jésus dans son humanité, est un service de juste adoration, car le Rédempteur n'a pu avoir besoin de l'aide des esprits angéliques. La garde de l'Église et des fidèles, confiée aux saints anges est, de la part de Jésus, un acte de condescendance qu'il accomplit en admettant ces esprits bienheureux à la gloire de coopérer avec lui au salut des hommes. De la part des anges, cette tutelle, outre qu'elle est un service de justice qu'ils rendent au Sauveur dans son corps mystique, est aussi un office qui leur convient

souverainement, en tant que par là ils reflètent sur la créature de degré un peu inférieur au leur, cette lumière et cette grâce qu'ils puisent aux sources divines. Ainsi rien n'arrive-t-il du centre d'un cercle jusqu'à la circonférence, sinon au moyen des rayons.

Quant au ministère et à la garde des saints anges à notre endroit, ils correspondent à un vrai besoin de notre part, et l'aide est tout à fait proportionnée à la nécessité. Nous devons en effet soutenir la lutte contre les démons, *spiritualia nequitiae in coelestibus*, comme saint Paul les appelle, il est donc nécessaire que d'autres créatures spirituelles, bonnes et plus puissantes, viennent à notre aide et soient égales et même supérieures à nos terribles adversaires. De plus, selon le sentiment des saints Pères, les prédestinés doivent remplir les vides laissés dans les phalanges angéliques par la défection de Lucifer et de ses adeptes. Il est donc convenable que les bons anges coopèrent avec Jésus-Christ à compléter leurs milices.

Le trait, cela va sans dire, est formé du psaume 90 : « Demeurant à l'abri du Très-Haut, et à l'ombre du Tout-Puissant, je m'adresse à Yahweh, mon refuge, ma forteresse, en qui je me confie. Car il te sauvera du lacs, du piège et du précipice; il t'accueillera sous ses ailes, et tu t'y réfugieras. Sa vérité est un bouclier, et tu ne craindras pas les angoisses de la nuit, ni la flèche volant pendant le jour, ni la peste qui erre dans l'obscurité, ni le malin désolant de midi. A tes côtés en tomberont mille, et dix mille à ta droite, néanmoins ils n'approcheront pas de toi. Car, pour toi, il commande à ses anges de te garder dans toutes tes voies. Ils t'élèveront sur leurs mains, de peur que ton pied ne trébuche sur les pierres; tu marcheras sur le reptile et sur la vipère, tu fouleras au pied le lionceau et le dragon. Parce qu'il est uni à moi, je le sauverai; je le protège parce qu'il confesse mon nom. Qu'il m'invoque, et moi je lui répondrai; je serai avec lui dans la tribulation; je le sauverai, je le glorifierai, je le rassasierai d'une longue suite de jours, et je lui révélerai mon Sauveur. »

Il faut remarquer que, à l'origine, le graduel et le trait non seulement avaient deux places distinctes, c'est-à-dire après la première et après la seconde lecture scripturaire, mais en outre

ils différaient complètement comme genre de psalmodie mélodique. Le trait de ce jour est un des rares exemples subsistants de l'extension qu'avait d'abord ce chant, qui consistait ordinairement en un psaume tout entier.

La lecture évangélique (MATTH., IV, I-II) décrit les tentations de Jésus dans le désert, quand Satan, mis en éveil par sa vie admirable, et voulant s'assurer si c'était lui le Messie promis, lui suggéra d'abord de prouver son caractère messianique en transformant les pierres en pain, puis en se précipitant en bas du pinacle du temple; et enfin de l'adorer comme maître du monde.

Jésus ne daigna pas lui donner une réponse directe, mais il lui fit observer, relativement à sa première suggestion, que l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de la parole divine, et que, par suite, le prodige demandé était superflu. Quant au second miracle, la présomption de l'obtenir sur un pur caprice du démon aurait été tenter Dieu. Enfin pour ce qui est de la troisième tentation, Jésus ne toléra plus désormais tant d'audace, mais il chassa de sa présence Satan, en disant que Dieu seul doit être adoré et servi.

Les saints Pères, et spécialement saint Grégoire, dans une homélie célèbre qui fut prononcée en ce même jour devant le peuple assemblé au Latran, se demandent comment Jésus put consentir à être tenté par Satan; ils observent qu'il agit ainsi pour participer à l'infirmité de notre nature, pour humilier et pour vaincre le tentateur à notre profit, et pour nous obtenir la grâce de surmonter nos tentations par les mérites de sa victoire. Jésus voulut nous montrer aussi que le mal n'est pas d'être tenté, mais de céder au tentateur. En outre, les tentations de Jésus furent tout extérieures, puisque sa très sainte humanité ne pouvait aucunement s'y complaire, et, moins encore, y consentir.

Les fidèles doivent professer une dévotion spéciale à ce mystère de Jésus tenté dans le désert, puisqu'il n'y a rien de plus profond que la manière dont la divine Providence fait rentrer dans le plan de notre sanctification les hostilités mêmes du démon, transformant la tentation en un creuset de purification, et en une occasion de plus grande grâce et de profit pour les voies spirituelles.

Voici l'antienne du psaume d'offertoire : « Dieu te cachera sous ses ailes, il t'y abritera; sa vérité est protection. »

Aujourd'hui s'inaugure le Carême; aussi l'Église le consacre-t-elle au moyen de ce Sacrifice parfait et définitif qui centralise en soi et sanctifie tout autre acte cultuel rendu à Dieu dans tout le cours des siècles, selon la pensée de l'Apôtre : *Una enim oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos* (Hebr., x, 14). Voici la splendide collecte sur les oblations : « Nous vous immolons, Seigneur, ce solennel sacrifice inaugural du Carême, vous suppliant que, par la restriction de la nourriture matérielle, nous refrénions aussi nos penchants pervers. »

Quoique les fidèles jeûnent depuis mercredi, la liturgie célèbre néanmoins aujourd'hui seulement le commencement du Carême. Jusqu'à ce dimanche en effet, rien n'est changé dans l'office divin ni dans la messe. Les deux stations des IV^e et VI^e fêtes sont un souvenir du primitif jeûne hebdomadaire du mercredi et du vendredi, dont il est parlé pour la première fois dans la Didachè, quand elle les oppose au *ieiuno bis in sabbato* des Pharisiens qui consacraient à l'abstinence le lundi et le jeudi. Les messes du jeudi et du samedi de quinquagésime représentent une addition postérieure, du temps de Grégoire II. Saint Grégoire le Grand est explicite sur ce point, quand il atteste, dans sa XVI^e homélie sur l'Évangile, que le Carême romain comprenait alors en réalité trente-six jours seulement de jeûne.

La secrète mentionnée plus haut se trouve déjà dans le Gélisien. Il faut remarquer ces mots : *sollemniter immolamus*. En effet, le véritable caractère des messes décrites dans les sacramentaires est, régulièrement, ce caractère public et solennel des synaxes stationnaires auxquelles prenait part, avec le clergé, toute la communauté des fidèles. Dans les messes privées *cotidianae*, comme on les appelait alors, de caractère quasi votif, on employait probablement un formulaire plus simple.

L'antienne *ad Communionem* est identique à celle de l'offertoire.

Voici le texte de l'*Eucharistia*, ou action de grâces après la sainte Communion : « Que l'offrande sacrée de votre sacrement,

Seigneur, nous fasse revivre; et, nous purifiant de nos fautes passées, qu'elle nous initie à la participation du mystère d'éternel salut. »

Dans cette collecte est insinuée l'idée, très commune dans les anciennes liturgies, que le carême, en tant qu'il commence déjà le drame pascal, est une période de renouvellement intérieur, à l'image du Christ ressuscité. Le Sacramentaire Gélasien revient plusieurs fois sur cette pensée en ces premiers jours de la sainte quarantaine. En voici quelques exemples : *Sacrificium, Domine, observantiae paschalis exerimus...* (Fer. VI in quinq.); *Aufer a nobis... ut ad Sancta Sanctorum (= Pâques)... mereamur... introire* (a quinquag. ad quadrag.); *ieiuniis paschalibus convenienter aptari* (Fer. VI in quinquag.); *Paschalibus actionibus inhaerentes* (Fer. VII in quinquag.)¹.

Il manque, dans le missel actuel du Concile de Trente, la préface propre à ce premier dimanche, et la collecte sur le peuple avant de le congédier de l'église. Cette collecte se retrouve toutefois, tant dans le Gélasien — le Léonien est mutilé dès le commencement — que dans le Grégorien. La voici : « Nous vous supplions, Seigneur, afin que votre bénédiction descende, abondante, sur votre peuple, et y répande la consolation, fortifie la sainte foi, rende fermes dans la vertu ceux qui ont été rachetés par vous. »

La famille chrétienne ne pourrait commencer le jeûne pascal sous de plus heureux auspices. Jésus la précède au désert de l'expiation; puis vient l'Apôtre, qui, en l'un des plus sublimes passages de ses lettres, oppose aux jeûnes, aux persécutions, aux souffrances corporelles, les dons surabondants du Saint-Esprit, la longanimité, la suavité, le bonheur de souffrir pour l'amour de Dieu, la joie d'aider le prochain, en coopérant avec le Christ au sublime ministère de la rédemption du monde.

1. Il s'agit du samedi de quinquagésime, qui, dans le Gélasien, est indiqué ainsi. (N. de l'A.)

LUNDI APRÈS LE 1^{er} DIMANCHE DE CARÊME.

Collecte aux Saints-Côme-et-Damien.

Station à Saint-Pierre « ad Vincula ».

LA basilique où se fait la collecte de ce jour, et qui est dédiée aux deux célèbres anargyres orientaux, fut érigée par Félix IV dans les salles du *templum Romuli* et du *templum sacrae Urbis*, où étaient conservées les archives de la Ville. Durant la période byzantine, elle fut en grande vénération, et le peuple affluait au sanctuaire des deux martyrs *médecins*, comme à une source assurée de santé. Les vers que Félix IV fit apposer sous la mosaïque de l'abside l'attestent encore :

Martyribus medicis, populo spes certa salutis

Fecit, et ex sacro crevit honore locus.

Optulit hoc Domino Felix antistite dignum

Munus ut aetheria vivat in arce poli.

Après le Latran, pour bien inaugurer le jeûne, l'Église désigne aujourd'hui pour la station la basilique *in exsiliis*, dédiée par Sixte III aux apôtres Pierre et Paul, les grands patrons de Rome. Bien que leurs sépulcres soient distincts et se trouvent aux deux extrémités de la Ville, Rome ne les a toutefois jamais séparés dans sa vénération, et, quand, dans la liturgie, elle fête la mémoire de l'un, elle y unit immédiatement la commémoration de l'autre.

L'insistance avec laquelle le pontife fondateur du titre joint ensemble les gloires des deux princes du collège apostolique est digne de remarque :

Haec Petri Paulique simul nunc nomine signo

Xystus, Apostolicae Sedis honore fruens.

Unum quaeso, pares, unum duo sumite munus

Unus honor celebrat quos habet una fides.

Plus tard, toutefois, le titre de Saint-Pierre *ad Vincula* prévalut, en raison des chaînes de l'apôtre Pierre, conservées en ce lieu. Celles de saint Paul, comme l'atteste saint Grégoire le Grand, sont conservées dans la basilique de la voie d'Ostie.

Les lectures d'Ezéchiel et de saint Matthieu, que l'on fait

à la messe, évoquent le souvenir du *munus pastorale* des deux apôtres, *quos operis vicarios... eidem* (c'est-à-dire à Rome), *contulisti praeesse pastores*. Sous l'autel, sont également conservées des reliques des sept martyrs Macchabées.

L'introït est pris au psaume 122. Remarquons-le ici une fois pour toutes : la psalmodie de la messe était destinée à être revêtue des splendeurs mélodieuses de l'antiphonaire grégorien. En conséquence, celui qui veut goûter tout l'art liturgique romain, ne doit pas se contenter de lire, ni même de méditer les textes du missel ; ceux-ci peuvent être comparés à un livret de théâtre, qui ne peut donner l'idée de toute la beauté de la pièce ; il faut la voir et l'entendre interpréter. C'est pourquoi la liturgie romaine veut être goûtée dans les basiliques, avec les chants, dans l'appareil solennel des ministres sacrés, des rites et des processions qui la rendent si riche et si variée, si sublime et si efficace. Réalisée comme le prescrivent le cérémonial des évêques et le missel, la liturgie est un chef-d'œuvre de tant de beauté et de grâce céleste qu'elle dépasse tout art et toute manifestation de culture.

Voici le texte de l'antienne d'introït : « Comme les yeux des serviteurs sont attentifs au signe des maîtres, ainsi nos yeux sont levés vers Yahweh notre Dieu, afin qu'il soit touché de pitié envers nous ; ayez pitié de nous, Seigneur, ayez pitié de nous. »

La collecte conjure le Seigneur d'éclairer notre âme par sa céleste lumière ; afin que le jeûne soit quelque chose de plus qu'une simple affliction du corps, et s'élève au caractère d'un vrai sacrifice de l'esprit contrit et pieux.

La belle lecture d'Ézéchiel (xxxiv, 11-16) vient ensuite, où le Seigneur se compare au bon Pasteur qui paît amoureusement son troupeau. Il le conduit à travers les prés fleuris et rafraîchis par les ruisseaux, et si quelque brebis se sépare et se perd, il va à sa recherche et la reconduit au bercail.

La docilité de l'âme aux soins du divin Pasteur l'éloigne de tout péril et fait qu'elle devient l'objet des ineffables sollicitudes de son Cœur si tendre. La scène décrite ici par Ézéchiel avait été souvent reproduite dans les *cubicula* des anciens cimetières, et, peut-être, dans l'abside même de la basilique

de l'Esquilin. Lorsqu'on lisait ce passage du Prophète, le peuple pouvait probablement le voir représenté dans la coquille absidale, telle une première page de cette célèbre *Biblia pauperum* imaginée dans le bas moyen âge, et qui servit tant à l'instruction catéchétique des classes populaires.

Le répons-graduel est tiré du psaume 83 : « O Dieu, notre gage de protection, regardez-nous; dirigez votre regard sur vos serviteurs; Seigneur, Dieu des puissances, écoutez les prières de vos serviteurs. »

La lecture de saint Matthieu (xxv, 31-46) revient à l'image du bon Pasteur qui sépare les brebis des boucs, mettant les premières à sa droite et les seconds à sa gauche. Le divin Maître insiste sur l'absolue nécessité, pour notre foi, d'être agissante, sans quoi elle est morte et ne peut nous sauver. En effet, les élus et les réprouvés sont récompensés ou condamnés, non précisément pour avoir ou non écouté l'Évangile, mais pour l'avoir, ou non, vécu. Le christianisme n'est pas simplement une philosophie, une conception abstraite; c'est une vie qui se révèle dans l'action et dans le sacrifice.

L'antienne d'offertoire vient du psaume 118 : « Je porterai mes yeux en haut, et je considérerai les merveilles de votre loi; enseignez-moi les voies de votre sainteté, et donnez-moi la lumière pour comprendre vos commandements. »

Dans la secrète, présentant à Dieu notre oblation pour qu'il la sanctifie, nous le prions de nous purifier aussi de toute tache de péché.

L'antienne de la communion devrait être tirée du psaume 3; elle a été remplacée de bonne heure par une autre, empruntée à l'évangile d'aujourd'hui : « Je vous le dis en vérité, tout ce que vous aurez fait à l'un de ces malheureux qui sont miens, vous l'aurez fait à moi-même. Venez donc, bénis de mon Père; entrez en possession du royaume qui vous a été préparé depuis le commencement du monde. » La série des antiennes psalmodiques présente une lacune, puisque, le 3^e psaume étant omis, nous aurons demain le 4^e. Ces stratifications de la liturgie romaine sont donc fort anciennes.

Voici la belle collecte eucharistique : « Fortifiés par le don du salut éternel, nous vous prions, ô Dieu, afin que le Sacrement

auquel nous venons de participer avec une sainte joie nous renouvelle par son efficacité. »

La collecte sur le peuple est ainsi conçue : « Brisez, Seigneur, les lacs de nos péchés ; et, dans votre bonté, éloignez de nous les châtiments que nous méritons. »

La brebis est docile et douce, telle que doit être précisément l'âme à l'école de Celui qui est doux et humble de cœur. Le bon Pasteur nourrit une amoureuse sollicitude pour son troupeau, alors que les brebis qui s'éloignent de lui et qui ont la présomption de se suffire, soustraites à ses tendres soins, rencontrent le loup et périssent.

MARDI APRÈS LE 1^{er} DIMANCHE DE CARÊME.

Collecte à Saint-Nicolas « in Carcere ».

Station à Sainte-Anastasie.

NOUS connaissons déjà la basilique diaconale de Saint-Nicolas au *forum olitorium*, laquelle, au moyen âge, devint l'une des églises les plus centrales et les plus importantes de Rome, quand les Pierleoni, les Orsini, les Frangipani, etc., se furent retranchés, pour ainsi dire, autour du Capitole. Tout auprès, en 1099, expira le pape Urbain II, hôte des Pierleoni, et son corps reçut les honneurs funèbres, précisément à Saint-Nicolas « in Carcere ». L'appellation « in Carcere » remonte au moyen âge, mais il ne faut pas confondre la prison « *ad Elephantum* » du *forum olitorium*, avec les latomies du *Tullianum*, sous le Capitole.

La célébrité du culte de sainte Anastasie, plus ancien peut-être à Rome que la fête même de Noël, fit que, sous l'influence des Césars byzantins, son titre, qui, placé au pied du *Palatium* impérial, était considéré comme l'église de la cour, fut choisi pour la seconde messe de Noël et pour la seconde station quadragésimale. En effet, il ne semble point résulter d'une pure coïncidence que, après la basilique de Pierre-et-Paul sur l'Esquilin, vienne aussitôt la basilique impériale au pied du *Palatium*.

Une tradition veut que le *titulus Anastasiae*, déjà mentionné dans un synode de 499, rappelle la maison de la martyre ; mais il ne faut pas exclure l'opinion suivant laquelle il s'agissait au

contraire d'une simple identité de nom entre la fondatrice de la basilique et la sainte titulaire. Saint Léon I^{er} fit, à Sainte-Anastasie, une énergique homélie contre l'hérésie d'Eutychès, probablement pour Noël. L'église est enrichie de très précieuses reliques.

L'antienne du V^e mode pour l'introït, dans le texte de l'antiphonaire grégorien, a tant de souplesse et d'élan qu'elle demande qu'on l'entende : « Seigneur, vous êtes pour nous un refuge d'âge en âge, de siècle en siècle. » (Ps. 89.)

Voici le texte de la première prière après l'invocation liturgique : « Regardez, ô Dieu, votre famille, et faites que, tandis que la chair est refrénée par la mortification, notre âme resplendisse à vos yeux par l'ardeur des saints désirs. »

La lecture suivante (Is., LV, 6-11) décrit les qualités de la vraie pénitence, qui doit être accompagnée d'un ferme propos de conversion. L'homme n'arrive pas à comprendre tout le mystère de miséricorde qui se cache dans la propension qu'a Dieu à pardonner au pécheur. Sa grâce est comparée à une pluie bienfaisante, qui rafraîchit et féconde le sol, et le fait germer.

Le graduel est pris au psaume 140, lequel, dans toutes les liturgies orientales, est propre à l'office lucernaire du soir : « Que ma prière monte comme l'encens en votre présence, ô Yahweh ; que l'élévation de mes bras soit comme le sacrifice du soir. »

Il faut remarquer l'importance liturgique de ce psaume du *Lucernaire* d'un usage presque universel, sauf à Rome. En effet, si la Ville éternelle connut au III^e siècle l'office *ad incensum lucernae* du soir, bien vite du moins en abandonna-t-elle l'usage. Aussi saint Benoît déterminait-il librement son propre *cursus* psalmodique des vêpres, sans égard pour les traditions orientales d'aucune sorte, précisément parce que Rome ne connaissait pas ces traditions.

Dans le rit bénédictin, le psaume 140 ne fait partie de l'office des vêpres que le jeudi ; tandis que dans l'antiphonaire grégorien, nous trouvons au contraire le répons-graduel tiré de ce même psaume, tant dans la messe vespérale d'aujourd'hui que dans la messe nocturne des vigiles dominicales après le samedi des Quatre Temps. Il ne faut pas oublier que, durant

plusieurs siècles, Rome ne connut pas l'office canonial de Vêpres; la messe stationnale, célébrée, en Carême ou au jour de vigile de quelque fête solennelle, à l'heure du coucher du soleil, à laquelle les Orientaux célébraient l'office du *Lucernaire*, en tenait lieu.

La lecture évangélique (MATTH., XXI, 10-17) décrit Jésus qui, au milieu des Hosannah des petits enfants, expulse les marchands, profanateurs du temple. Le parti dominant, les Phari-siens, le sanhédrin, se fâchent et veulent que le Sauveur impose silence à ces foules : mais Il fait remarquer que ces acclamations accomplissent la prophétie messianique, qui, par la bouche du psalmiste, annonçait que Dieu mettrait sur les lèvres des petits enfants un hymne de louange contre l'envie des dénigreur de son Christ.

Comme, à l'époque byzantine, le titre d'Anastasie était l'église palatine, il est probable que le choix de la lecture évan-gélique a été causé par quelque abus contre le respect dû au lieu saint, ayant nécessité l'intervention ecclésiastique.

L'antienne pour l'offertoire appartient au psaume 30 : « J'ai espéré en vous, ô Yahweh; j'ai dit : « Vous êtes mon Dieu; » mes jours sont dans vos mains. »

Prière sur les oblations : « Soyez apaisé, Seigneur, par l'of-frande de cette oblation, et défendez-nous de tout péril. » Voici exprimés, en peu de mots, les fruits propitiatoires et impétra-toires de la communion.

L'antienne pour la communion est empruntée au psaume 4 : « A mon cri vous avez répondu, ô Dieu, Auteur de ma justice; dans l'angoisse vous m'avez mis au large; ayez pitié de moi, Seigneur, et écoutez ma prière. »

La collecte d'action de grâces est celle du V^e dimanche après l'Épiphanie.

Voici la collecte sur le peuple : « Seigneur, que nos prières montent jusqu'à vous, et éloignez de votre Église toute ma-lignité. »

Aujourd'hui l'Évangile nous décrit quatre sortes de personnes qui entrent en relation avec Jésus dans le temple : ce sont les marchands, les infirmes, les enfants et les membres du sanhé-drin. Chacun en retira un fruit proportionné aux dispositions

de son âme. Les vendeurs sacrilèges et les scribes orgueilleux s'obstinèrent de plus en plus dans leur malice, tandis que l'innocente simplicité des petits enfants et l'humilité des malades émurent de miséricorde le Cœur de Jésus, qui répandit sur leur faiblesse les trésors de son amour. Tant il importe, donc, de s'approcher des sacrements, de prier, de méditer, avec la préparation convenable.

IV^e FÉRIE DES QUATRE-TEMPS DE CARÊME.

Collecte à Saint-Pierre « ad Vincula ».

Station à Sainte-Marie-Majeure.

PARLER de Quatre-Temps en Carême semble vraiment chose superflue, puisque les trois jours de cette semaine, consacrés au jeûne *IV Temporum* rentrent simplement dans la série de la sainte quarantaine et ne s'en distinguent aucunement. Les sources romaines antiques nous parlent en effet du jeûne du IV^e, du VII^e et du X^e mois, et le *Liber Pontificalis* dit du pape Callixte : *Hic constituit ieiunium die sabbati ter in anno fieri*¹, sans rien dire des trois jeûnes des *Tempora* de mars.

Le Carême était un jeûne à part, et n'entrait pas dans le cycle *III Temporum*, à moins que la première semaine de ces Quatre-Temps n'eût coïncidé avec la Quinquagésime, ou que la fixation actuelle du jeûne à la sixième semaine avant Pâques ne date d'un temps où le jeûne pascal commençait seulement trois semaines avant la grande solennité. Pour conclure nous dirons : ou que le jeûne de ces *Tempora* en Carême est une addition privée de signification spéciale, ou qu'il faut leur trouver une place, hors du jeûne pascal.

Les ordinations *mense martio* ne sont pas, elles non plus, primitives; la première fois qu'il en est question, c'est dans une lettre du pape Gélase I^{er} aux évêques de Lucanie², tandis que du temps de Léon I^{er}, elles étaient permises durant la vigile dominicale, ou au matin du dimanche³.

Quoi qu'il en soit, à Rome le rite veut qu'à la IV^e férie

1. Ed. Duchesne, I, 141.

2. *P. L.*, LIX, col. 47.

3. *Ep. ad Diosc.*, *P. L.*, LIV, col. 626.

précédant la cérémonie sacrée, les scrutins des candidats au sacerdoce se fassent dans la basilique Libérienne, où se tient pour cette raison la station, comme pour les mettre sous le patronage de celle que Proclus de Constantinople saluait en ces termes : *O templum, in quo Deus sacerdos factus est!*

La basilique Libérienne, au sommet de l'Esquilin, fut établie à l'origine par le pape Libère dans un édifice civil, qui avait pris son nom de Sicininus; de là vient qu'Ammien Marcellin l'appela simplement : *Basilica Sicinini*. Au temps de Damase, elle fut occupée par les schismatiques du parti d'Ursicin. Sixte III la fit restaurer et décorer de mosaïques représentant la vie de la Vierge; peut-être est-ce aussi de son temps que date l'érection de l'oratoire de la Crèche, minuscule reproduction romaine du sanctuaire de la Nativité à Bethléem. Sous l'autel-majeur sont les corps de saint Mathias et de saint Epaphras, disciple de saint Paul à Colosses.

L'introït est triste, au delà de toute expression, mais plein de confiance, et l'art du compositeur grégorien a su exprimer étonnamment cet état d'âme dans la mélodie de l'antiphonaire. Le texte est emprunté au psaume 24 : « Souvenez-vous, Seigneur, de vos miséricordes, et de votre éternelle compassion. Ah ! que nos ennemis ne prévalent jamais. Dieu d'Israël, délivrez-nous de toute angoisse. »

Après la prière litanique, le diacre invite l'assemblée à se prosterner à terre : *flectamus genua*; puis, après une courte prière que chacun fait pour son compte, le même lévite avertit qu'on doit se lever : *levate*, afin que le prêtre puisse résumer dans la collecte — telle est la véritable signification de ce mot — les vœux de chacun pour les présenter à Dieu. Voici le texte de la collecte de ce jour : « Accueillez avec bonté, Seigneur, nos prières, et étendez votre droite puissante contre tous nos adversaires. »

Le jeûne de la sainte quarantaine, et la catéchèse aux aspirants au Baptême, évoquent le souvenir de l'Horeb (*Ex.*, xxiv, 12-18), quand Moïse demeura quarante jours dans le jeûne et les colloques avec Yahweh sur les cimes granitiques du Sinaï, afin de recevoir les tables de la Loi.

Solitude, prière, jeûne, nuée, feu, éclairs, devaient purifier

dans la pénitence et l'humilité l'âme du grand conducteur des Israélites, et inspirer à celui-ci une grande crainte de Dieu et une très haute idée de la transcendance et de la sainteté de Yahweh. Et pourtant, sur le Sinaï, ce fut seulement un ange qui remplit l'office d'envoyé de Dieu. Quelle sainteté ne requiert donc pas de nous le ministère de l'autel sacré, où est contenue non plus l'ombre, mais la réalité même des mystères préfigurés dans l'Ancienne Loi ?

Le répons-graduel est tiré du psaume 24, comme l'introït : « Les angoisses de mon cœur se sont accrues; délivrez-moi de mes peines, Seigneur. Voyez le peu que je suis et ma tribulation, et pardonnez-moi mes fautes. »

Après cela vient la seconde collecte, qui ne fait qu'un avec la lecture précédente et avec le graduel, dont elle est comme la conclusion : « Regardez favorablement, ô Dieu, la piété de votre peuple, afin que l'âme se fortifie, portant un fruit abondant de bonnes œuvres, tandis que le corps s'exténue par le jeûne. »

Dans l'hymne nocturne du Carême, nous chantons, à propos du jeûne sacré :

*Lex et Prophetæ primitus
Hoc prætulerunt...*

Après Moïse et la Loi, vient Élie, le prophète par excellence. Élie, en un moment d'indicible angoisse, sent tout le découragement de l'isolement et des persécutions de Jézabel; mais, fortifié par le pain *subcinericius* du jeûne et par la grâce, il soutient la fatigue d'une quarantaine tout entière, qu'il passe sur la sainte montagne où auparavant avait été promulguée la Loi (*III Reg.*, XIX, 3-8). Cette nourriture miraculeuse qui reconforte le prophète, préfigurait le pain eucharistique, véritable azyme de mortification, qui fait germer, comme le dit l'Écriture, des pensées virginales et élève l'âme sur la cime du Calvaire.

Le trait est tiré du même psaume 24, comme cela est de règle dans les messes les plus anciennes, où un seul psaume fournit tous les chants, tant antiphoniques que responsoriaux.

Il faut remarquer qu'en ce jour, le *trait*, séparé du répons-graduel, est à sa vraie place, c'est-à-dire après la seconde lecture :

« Délivrez-moi, ô Yahweh, de mes angoisses; voyez ma misère et mes peines, et pardonnez-moi toutes mes fautes. Yahweh, j'élève mon âme vers vous; mon Dieu, en vous je me confie; ah! que je ne sois pas déshonoré, et que mes ennemis ne se réjouissent pas à mon sujet. Non, ils ne seront pas confondus, ceux qui espèrent en vous; au contraire, tous ceux qui, bien en vain, se révoltent, seront couverts de honte. »

En ce jour où la station est dans la principale basilique mariale de Rome, le saint Évangile (MATTH., XII, 38-50), en une allusion très délicate et très profonde relativement à Notre-Dame, met en relief sa sainteté et l'intime union qui joint le cœur de la Mère à celui de son divin Fils. Celui-ci était occupé à enseigner les foules, quand on l'avertit qu'au dehors sa Mère et ses cousins le cherchent. Jésus profite de la circonstance pour insinuer que les vertus intérieures et la soumission absolue au bon plaisir divin, nous unissent beaucoup mieux à Dieu que les simples liens d'une parenté charnelle.

L'offertoire est tiré du psaume 118 : « Je méditerai vos commandements dont je me délecte souverainement. Je me mettrai à exécuter vos préceptes, où je trouve un si grand réconfort. »

La secrète sur l'oblation est la même qu'au V^e dimanche après l'Épiphanie.

L'antienne pour la communion est empruntée au psaume 5 : « Écoutez mon cri, prêtez l'oreille à la voix de ma douleur, mon Roi et mon Dieu, car c'est vous que je supplie, ô Yahweh. »

Voici la belle collecte eucharistique : « Que la participation à votre Sacrement, Seigneur, serve à nous purifier des fautes les plus intimes et à nous délivrer des embûches de l'ennemi. »

La collecte sur le peuple insiste à nouveau sur la nécessité de la lumière divine pour découvrir toute la malice qui se cache dans les replis de notre conscience : « Que le rayon de votre splendeur illumine nos âmes, afin que nous puissions connaître ce qui doit se faire, et que nous ayons la force d'exécuter ce qui est juste. »

C'est le propre de toute époque frivole et incrédule, comme la nôtre, de manifester une certaine curiosité d'*expérience religieuse*, comme on l'appelle; mais celle-ci, à cause des mau-

vaises dispositions de l'âme, si elle peut atteindre le cœur, n'arrive jamais à le ramener sincèrement à Dieu. De telles générations incroyables, qui, à la façon d'Hérode, durant la Passion de Jésus, cherchent le sensible, l'émotion, — aujourd'hui sont revenus à la mode le spiritisme, la théosophie, etc., — le miracle, comme pour assouvir le prurit morbide de leur curiosité religieuse, se trompent entièrement. Dieu se cache aux curieux et aux investigations orgueilleuses du savant qui prétend vouloir scruter les empreintes divines sur le terrain de la création; il dissimule sa gloire sous le voile de l'humilité, dans l'anéantissement de la Croix et du tombeau. Voilà le signe préfiguré par le prophète Jonas, qui seul est accordé, comme l'atteste aujourd'hui le saint Évangile, à une génération souriante de scepticisme et d'incrédulité.

JEUDI APRÈS LE 1^{er} DIMANCHE DE CARÊME.

Collecte à Sainte-Agathe « in monasterio ».

Station à Saint-Laurent « in Panisperna ».

SAINTE-AGATHE est titulaire de la célèbre diaconie de la Suburra, ornée jadis de mosaïques par Flavius Ricimer, puis transformée en église arienne par les Goths. Elle passa ensuite au culte catholique par les soins de saint Grégoire le Grand, qui la dédia à la célèbre martyre sicilienne, Agathe, très vénérée à Rome. Au VIII^e siècle un monastère y était annexé; plus tard elle devint une collégiale.

La station de ce jour, à Saint-Laurent sur le Viminal, fut instituée par Grégoire II, qui lui appliqua l'introït de la messe de la fête de saint Laurent. Avec une très gracieuse allusion à sa basilique sépulcrale, que sa beauté fit surnommer *speciosa*, l'antienne de l'introït célèbre la sainteté du grand archidiacre, aux prières duquel les Pères attribuèrent spécialement le triomphe final de la Croix sur le paganisme à Rome. Pour exprimer ce concept, les mosaïques antiques nous représentent saint Laurent soutenant le trophée de la Rédemption, faisant fonction de staurophore et porte-étendard de l'Église romaine. Une tradition veut que le martyr ait subi le tourment du feu près de l'église stationnaire de ce jour, appelée aussi « *in For-*

moso ». Le monastère contigu était, au moyen âge, l'une des vingt abbayes privilégiées de la Ville éternelle.

Introït (ps. 95) : « La gloire et la splendeur sont devant lui, la puissance et la majesté sont dans son sanctuaire. »

Comme hier, la collecte demande au Seigneur de regarder favorablement la dévotion de son peuple, afin que, tandis que celui-ci afflige sa chair par le jeûne, l'esprit soit nourri par les œuvres d'une vie sainte.

La liturgie revient souvent, en ces jours, sur l'idée de la mortification corporelle au moyen du jeûne : *Qui per abstinentiam macerantur in corpore*. En effet, le jeûne était pour nos pères tout autre chose qu'une cérémonie rituelle, comme il y est souvent réduit pour beaucoup de chrétiens d'aujourd'hui, mais il comportait l'abstinence de toute sorte de nourriture et de boisson jusqu'au soir. Au coucher du soleil, c'est-à-dire après la messe stationnale, on dressait la table, mais on usait seulement, même le dimanche, d'aliments strictement maigres, et le vin, la viande, les œufs et les laitages étaient toujours exclus. On devine qu'une pénitence aussi rigoureuse n'était pas apte à fortifier le corps.

La lecture d'Ézéchiel pour ce jour (xviii, 1-9) explique comment les mérites ou les démérites sont quelque chose de personnel, et non pas une espèce de blason nobiliaire hérité des ancêtres.

Il fallait par suite que le Juif ne participât pas aux cultes idolâtriques qui se célébraient sur les hauteurs et dans les bois sacrés, lesquels, dans le royaume d'Israël, après le schisme des dix tribus, avaient été plantés de toutes parts en l'honneur des fausses divinités. Ceci relativement à Dieu; quant à ce qui regardait le prochain, il y avait le sixième et le neuvième préceptes du décalogue, la loi qui réglait les prêtres entre Israélites et les diverses œuvres de miséricorde. Celui qui pratique tout cela, conclut le prophète, celui-là est juste, et il vivra en présence du Seigneur. Il faut remarquer ici la part essentielle attribuée aux bonnes œuvres, sans lesquelles la foi seule ne sauve point, étant morte en elle-même, semblable à un tronc desséché qui ne produit ni feuilles ni fleurs.

Le répons-graduel provient du psaume 16. C'est le martyr Laurent qui, torturé sur son gril, en appelle au jugement de Dieu : « Protégez-moi, ô Yahweh, comme la pupille de vos yeux ; cachez-moi à l'ombre de vos ailes. Que de votre puissance sorte mon droit ; que vos yeux voient avec rectitude. » On a choisi pour ce jour l'épisode de la Chananéenne qui, aux pieds de Jésus, — même quand le Sauveur, pour l'éprouver et stimuler de plus en plus sa confiance, la traite apparemment avec dureté, — obtient, à force de prières et d'humilité, la guérison de sa fille. Ce choix a été suggéré à Grégoire II par un magnifique répons de l'office nocturne de cette première semaine du Carême : *Tribularer, si nescirem misericordias tuas... qui Caneanam et publicanum vocasti ad poenitentiam...*

Il est intéressant de constater ce merveilleux développement de la liturgie romaine, qui, même après son âge d'or, l'époque de saint Grégoire, déploie avec tant de naturel ses propres richesses, qu'elle produit toujours de nouveaux chefs-d'œuvre. Le répons en question est probablement traduit du grec, mais de ce thème oriental, Rome a su d'abord tirer une magnifique mélodie responsoriale, puis le motif d'une des plus émouvantes lectures évangéliques (MATTH., XV, 21-28) pour la solennité stationnale de Saint-Laurent.

La pauvre Chananéenne est le symbole de la gentilité, qui, sans le privilège de la circoncision israélite, mais par le mérite de la foi, demande le salut. Grâce à cette foi, Rome chrétienne prend la place de Jérusalem déicide ; car Dieu ne regarde pas la descendance charnelle, mais l'humble pureté du cœur.

Le premier refus du Sauveur d'opérer le miracle en faveur d'une femme de la Gentilité, outre les motifs allégués ci-dessus, avait pour but de faire comprendre que le Seigneur est le Dieu de l'ordre, et que, par conséquent, il ne voulait pas prévenir le moment fixé par sa Providence pour la vocation des gentils à la foi, jusqu'à ce qu'Israël se fût rendu, par sa propre faute, indigne de la grâce, en fermant volontairement les yeux à la lumière de l'Évangile.

De plus, Jésus voulait éviter de fournir à ses ennemis un nouveau prétexte d'attenter avant le temps à ses jours, en entrant en relations avec une païenne, qui, devant le fanatisme

judaïque, n'aurait pas mérité d'autre titre que celui encore en usage parmi les Arabes, de *chien d'infidèle*.

L'antienne de l'offertoire, prise du psaume 33, fait allusion à saint Laurent, lequel, selon les actes de son martyr, fut réconforté par un ange qui essuyait sa sueur, tandis qu'il était étendu sur le gril incandescent : « Que l'ange du Seigneur campe autour de ses fidèles et les sauve. Goûtez et voyez que Yahweh est bon. »

Voici la collecte sur les oblations : « Dans votre bonté, Seigneur, faites que le sacrifice qui accompagne ces jeûnes salutaires, soit pour nous le gage du salut. »

Les messes de Grégoire II ont souvent pour la communion une antienne de caractère eucharistique. Celle d'aujourd'hui est empruntée à l'Évangile selon saint Jean et accuse en conséquence une double infraction aux lois qui réglaient autrefois la psalmodie de la messe à l'âge d'or de la liturgie romaine. Les antiennes étaient alors régulièrement psalmodiques, et, en tout cas, n'étaient jamais tirées du saint Évangile. En un temps quelque peu postérieur, l'antienne *ad Communionem* provient au contraire, comme cela se rencontre au Commun des Saints, de la lecture évangélique assignée à la messe du jour.

Aujourd'hui toutefois, l'antienne est empruntée à l'évangile selon saint Jean, et n'a aucune relation, pas même de pensée générale, avec la précédente lecture de saint Matthieu sur la vocation de la Chananéenne.

Dans la collecte eucharistique de ce jour, on admire un équilibre admirable entre deux excès : celui du matérialisme, qui reconnaît seulement les lois de la matière, et celui de l'illumination gnostique, qui ne veut connaître que la morbidité d'un esprit égaré.

L'Église s'est toujours opposée à ces aberrations hérétiques qui ne tiennent pas compte de la nature du composé humain, et qui réduisent pour cela l'homme à l'état de brute, ou à une construction très élevée qui s'écroule parce qu'elle manque de base. La nature est le substratum de la grâce ; elle n'est jamais détruite, même quand elle est soulevée par l'action du Saint-Esprit. « Seigneur, qui êtes si magnifique dans vos dons, soutenez-nous matériellement par vos secours

temporels, et renouvez-nous intérieurement par vos secours éternels. »

La collecte sur le peuple a, elle aussi, un caractère eucharistique : « Accordez, Seigneur, au peuple chrétien une intelligence toujours plus claire de la foi qu'il professe, et un amour plus intense pour le Sacrement qu'il fréquente. »

Dans le cantique qui termine le Deutéronome, Moïse dit que Dieu fait comme l'aigle qui incite ses petits à prendre leur vol pour la première fois. Nous admirons aujourd'hui cela dans l'attitude de Jésus avec la Chananéenne. Il la traite d'abord avec une grande austérité, mais sous ces paroles dures, il cache une miséricorde et une grâce si attirante, que la pauvre femme, au lieu de s'en aller, sent au contraire se fortifier sa foi, méritant à la fin d'entendre de la bouche même du Sauveur ce bel éloge : « O femme, ta foi est grande ! »

C'est toujours la fin que Dieu se propose quand il nous traite avec rudesse, quand il nous tient en arrière ou qu'il s'éloigne un peu de nous. Le Seigneur vise toujours à nous faire avancer dans la voie de la perfection, nous contraignant, pour ainsi dire, à nous entraîner, pour hâter le pas afin d'y atteindre avant la douzième heure, avant l'heure de la mort.

VI^e FÉRIE DES QUATRE-TEMPS APRÈS LE 1^{er} DIMANCHE DE CARÊME.

*Collecte à Saint-Marc.
Station aux Saints-XII-Apôtres.*

UN *Lector de Pallacine* est déjà mentionné dans une épigraphe de l'an 348, car le titre édifié par le pape Marc est compté parmi les premiers de la Ville. Il est possible que la dédicace à l'évangéliste d'Alexandrie soit postérieure; le *titulus Marci* serait devenu, avec le temps, la basilique de Saint-Marc, comme les titres de Sabine, de Balbine, etc., devinrent respectivement consacrés aux martyres homonymes.

Dans la basilique *ad balneas pallacinas* les deux célèbres diacres de Sixte II, Félicissime et Agapit, représentés dans la mosaïque de l'abside du temps de Grégoire IV, ainsi que les deux martyrs persans Abdon et Sennen, ensevelis sous l'autel

de la confession, reçurent dans l'antiquité un culte particulier.

Dans l'ancienne liturgie romaine s'accomplissait aujourd'hui le second scrutin des candidats au sacerdoce et au diaconat ; c'est pourquoi, après la station de la IV^e férie à la basilique mariale de l'Esquilin, l'Église sollicite fort à propos en ce jour la protection de tout le collège apostolique, dont les ministres sacrés continuent sur la terre la grande mission.

La vénérable basilique des Saints-Apôtres, édiflée jadis par Pélage et dédiée ensuite par Jean III comme monument votif de la délivrance de Rome reprise aux Goths par Narsès, garde sous son autel les reliques des apôtres Philippe et Jacques. Au moyen âge, on y transporta du cimetière d'Apronien sur la voie Latine plusieurs corps saints, parmi lesquels celui de la martyre Eugénie, en l'honneur de qui on célébrait la station le IV^e dimanche de l'Avent.

L'antienne d'introït est tirée du psaume 24 : « Arrachez-moi aux angoisses, voyez ma misère et mon labeur, et pardonnez mes fautes. »

La collecte est ainsi conçue : « Seigneur, soyez propice à votre peuple, et, tout en vous le rendant dévot, reconfortez-le par votre secours. »

Pour les anciens, et spécialement alors que, à l'époque de Tertullien, par exemple, *Christiani non nascuntur, sed fiunt*, le baptême étant administré aux adultes devait déterminer les catéchumènes à une parfaite conversion du cœur. C'est pourquoi la liturgie quadragésimale, surtout en ces premières journées, insiste tant sur la réforme de la vie. La lecture de ce jour est la continuation de celle d'hier (EZECH., XVIII, 20-28). Les œuvres et la responsabilité sont strictement personnelles, et Dieu ne regarde pas aux mérites de la race. Voici déjà esquissée l'universalité du Nouveau Testament, différent de l'Ancien dont le caractère était national. Celui donc qui, par son libre arbitre, s'éloigne de Dieu en transgressant sa sainte loi, celui-là peut retourner sur ses pas, refaire le chemin en sens contraire, pour revenir au Seigneur, repenté et pénitent.

Le répons est pris au psaume 85 : « Sauvez, ô Yahweh, votre

serviteur qui se confie en vous; prêtez l'oreille à ma prière, Seigneur. »

La piscine de Bethesda dont parle le saint Évangile (IOAN., V, 1-15) symbolise aujourd'hui les fonts baptismaux pour les catéchumènes, et le Cœur adorable de Jésus pour tous les fidèles, qui, à travers le côté transpercé du Rédempteur, trouvent un océan de compassion et d'amour. Dans les cinq portiques de la piscine Probatique, les saints Pères voient le symbole des cinq plaies du divin Crucifié, dont saint Augustin disait : *Vulnera tua, merita mea*. L'homme paralysé depuis trente-huit ans restait en cet état, sans trouver une âme bienveillante pour le déposer dans la piscine quand l'ange en agitait les eaux, soit parce que l'aide des créatures est défaillante, celles-ci ne pouvant ou ne voulant nous secourir; soit encore parce que la piscine Probatique symbolisait la grâce, qui excède la puissance et les exigences de l'homme, et qui ne peut nous être donnée que par Celui qui, dans les Écritures, s'appelle précisément *Vir oriens, Vir, Filius hominis*, l'homme par excellence.

L'antienne de l'offertoire provient du psaume 102 : « Bénis Yahweh, ô mon âme, n'oublie jamais ses récompenses; il renouvellera ta jeunesse comme celle de l'aigle. »

Voici la collecte sur les oblations : « Accueillez, Seigneur, l'offrande qui accompagne le service divin, et daignez miséricordieusement sanctifier vos dons. » Le concept romain de l'oraison sur les oblations nous est révélé par le pape Innocent, quand il écrit à Décentius de Gubbio : *Oblationes sunt commendandae*; non pas que la transsubstantiation eucharistique ait besoin d'autres prières d'intercession de la part du prêtre — puisque les sacrements tirent leur valeur de l'institution divine — mais afin que le sacrifice soit agréé et accepté quant au ministre et aux fidèles qui l'offrent, et soit profitable à leur salut commun.

L'antienne pour la communion est tirée du psaume 6 : « Que mes adversaires rougissent et se troublent, qu'ils soient vite repoussés en arrière et couverts de honte. » Les imprécations et les châtements dont le psalmiste menace souvent dans les saintes Écritures, concernent l'impénitence finale des ennemis du Christ au dernier jugement, ou ont simplement un caractère pénal dans le but de stimuler leur conversion.

La collecte eucharistique est semblable à celle du dimanche dans l'octave de Noël.

La prière sur le peuple, avant de le congédier, implore du Seigneur la lumière intérieure qui éclaire les ténèbres du cœur et de l'âme, et nous découvre ce que nous sommes, et ce qu'est Dieu à notre égard. *Noverim te, noverim me*, comme demandait le grand saint Augustin.

Voilà le bénéfice qu'on a à mettre sa confiance dans les créatures ! Après une attente anxieuse de trente-huit ans, il faut pourtant finir par confesser qu'on n'a trouvé personne qui veuille et puisse nous secourir ! *Hominem non habeo*. Quand donc se dissipera pour nous aussi cet enchantement qui nous lie aux choses d'ici-bas ? Quand nous persuaderons-nous, avec le célèbre chancelier de Paris, Gerson, que *omnis copia quae Deus tuus non est, tibi inopiae est* ?

SAMEDI DES DOUZE LEÇONS, AUX QUATRE-TEMPS APRÈS
LE PREMIER DIMANCHE DE CARÊME.

*Collecte à Sainte-Marie « in Transpontina »
Station à Saint-Pierre.*

SAINTE-MARIE *Transpontina* s'élevait, comme nous l'attestent les auteurs, *in capite porticus*, c'est-à-dire entre le pont Aelius et le portique qui conduisait à Saint-Pierre. Tout auprès était le *terebinthus Neronis*, d'où partait la procession du clergé, quand elle accompagnait le nouvel empereur allant recevoir la couronne à Saint-Pierre des mains du Pape. Cette église fut détruite, sous Pie IV peut-être, et celle qui en porte actuellement le nom n'est pas ancienne et ne s'élève pas au même endroit, mais environ à trois cents mètres plus près du Vatican.

Ce samedi était autrefois aliturgique, devant se passer dans un jeûne absolu, et la messe était retardée jusqu'au terme de la veillée dominicale que l'on célébrait à Saint-Pierre. Pourtant depuis plusieurs siècles déjà, l'Église mue par un sentiment exquis de condescendance maternelle, anticipe les rites de la vigile à la matinée du samedi.

Le choix de la station dans la basilique vaticane a été suggéré par l'idée éminemment romaine que toute transmission de puis-

sance ecclésiastique grâce à la collation d'un ordre sacré, provient de Pierre qui en a la plénitude. C'est pour cette raison qu'à Rome, les saintes ordinations doivent être célébrées au Vatican, avec cette différence que, tandis que celle du Pape avait lieu à l'autel même qui recouvrait la tombe du Prince des Apôtres, la cérémonie se déroulait pour les autres dans l'un des oratoires contigus à la basilique.

L'ambiance était extrêmement suggestive : cette basilique, qui ne sera jamais assez pleurée par les archéologues, depuis qu'elle a été rasée pour faire place à celle du Bramante et de Michel-Ange, était comme le trophée des victoires du christianisme sur l'empire païen, là même où Néron avait crucifié le premier Pape. Autour de la tombe du pêcheur de Galilée, élevé par le Christ à la dignité de pierre fondamentale de l'Église, dormaient leur sommeil de mort une couronne élue de pontifes ; toutes les nations catholiques avaient érigé à l'entour des hospices pour leurs compatriotes pèlerins, en sorte que l'on pouvait bien dire que le sépulcre de saint Pierre était le but des aspirations de la chrétienté, le centre du monde catholique.

Autrefois, tout le peuple passait cette nuit en prière, chantant des psaumes et écoutant la lecture de douze passages de l'Écriture, en grec et en latin. La cérémonie était embellie par les mélodies harmonieuses de la *Schola*, par la vive lumière qui tombait des lampadaires d'argent pour dissiper les ténèbres de la nuit, et par le parfum de l'encens et des aromates asiatiques dont, à chaque lecture, on encensait la tombe de saint Pierre. Saint Grégoire le Grand réduisit de moitié les douze lectures primitives de la *Pannuchis* romaine et les cinq lectures qui précèdent actuellement l'épître conservent l'ultime souvenir de cette antique solennité nocturne.

L'introït emprunte son antienne au psaume 87, que nous pourrions appeler le chant nocturne par excellence, car, en raison des mots : *In die clamavi et nocte coram te*, il revient chaque fois qu'on célèbre la *Pannuchis*.

Du *Liber Pontificalis*, dans la notice sur le pape Callixte, il semble résulter que primitivement à Rome, l'on célébrait uniquement le rite des jeûnes des *Trois-Temps*, correspondant

aux anciennes fêtes champêtres de la moisson, de la vendange et du décuvage, c'est-à-dire au commencement de l'été, de l'automne et de l'hiver. Le printemps n'était pas compris en ce cycle, puisqu'il tombait régulièrement durant la sainte quarantaine pascale. Toutefois quand, vers l'âge d'or de Léon I^{er}, l'on tint à faire coïncider le jeûne hébraïque du premier mois avec le commencement du Carême et de la saison printanière, la liturgie dut nécessairement subir quelques retouches, et les lectures de la vigile en particulier furent mises en relation plus intime avec le caractère agricole propre à ces fêtes solennelles des anciens Romains.

Après la première litanie, la collecte supplie Dieu de regarder favorablement son peuple, afin d'éloigner de lui les fléaux de sa justice. Puis vient un passage du Deutéronome (XXVI, 12-19), relatif à la présentation des dîmes pour les Lévites et pour les pauvres. Une espèce de contrat entre Yahweh et le peuple intervient. Celui-ci s'engage à observer la loi du Seigneur et à être un spécial disciple de Dieu parmi les autres nations idolâtres; et, d'autre part, le Seigneur promet d'exalter Israël par toutes sortes de prospérité, tant matérielle que spirituelle.

Comme l'explique saint Paul aux Galates, l'idée de contrat est le propre de l'Ancienne Loi; cela n'empêche pas que la lecture de ce jour ait une signification profonde, avec une claire allusion aux catéchumènes, qui, moyennant les promesses baptismales, s'engagent à observer l'Évangile, héritant de la sorte en un sens beaucoup plus élevé, des privilèges messianiques promis à celui que l'apôtre appelle *Israel Dei*, en opposition avec l'*Israel secundum carnem*.

Le graduel est emprunté au psaume 78, où l'on invoque la protection de Dieu contre les Gentils. Pendant le Carême, le lundi, le mercredi et le vendredi s'ajoute dans le missel un *tractus* avec une mélodie d'un genre tout différent, mais avec un texte d'inspiration analogue. Cela représente deux genres psalmodiques absolument indépendants; aussi bien, l'introduction du trait *Domine, non secundum*, etc. durant les messes quadragésimales, date seulement de la première période carolingienne.

Après le répons, la collecte. On supplie le Seigneur de nous

délivrer du poids opprimant de nos fautes, poids d'autant plus intolérable qu'il ne s'agit pas seulement de la dépression des facultés de l'âme en raison des passions dérégées, mais aussi du châtement par lequel, dès cette vie, Dieu punit le mal.

La seconde lecture est tirée également du Deutéronome (XI, 22-25). Le Seigneur propose au peuple de choisir entre la bénédiction et la malédiction. Si Israël garde la *Thora* et le pacte conclu avec Dieu, il aura toute sorte de prospérités, symbolisées par ces avantages matériels qui pouvaient produire une impression plus profonde sur ce peuple grossier et sensuel. Si, au contraire, le peuple vient à abandonner Dieu, Yahweh de son côté abandonnera Israël à son sort.

Le répons-graduel *Protector* est le même qu'à la messe du lundi précédent; la collecte supplie Dieu d'imprimer lui-même dans notre conduite ce juste milieu que les anciens estimaient plus excellent que tout, et que Cassien appelle la reine des vertus, en sorte que ni la prospérité excessive ne nous enorgueillisse, ni l'adversité ne nous déprime.

C'est là l'état d'une âme affermie dans les vertus les plus ardues; cette âme, bien établie sur la roche solide de la conformité à la volonté de Dieu, jouit d'une paix inaltérable, que n'arrive pas à troubler la variation des événements humains.

La troisième lecture est tirée des Chroniques des Macchabées (III, I, 23-27), et rapporte la prière de Néhémie quand, après le retour de l'exil, le feu céleste descendit sur le sacrifice et que le culte fut restauré dans le temple.

Le répons est pris au psaume 89, qui, de toute antiquité, appartenait aux psaumes matutinaux. On prie le Seigneur de regarder favorablement et d'accueillir les supplications du peuple fidèle, dont, à travers tous les siècles, il a toujours été le suprême refuge.

La collecte est identique à celle du dimanche de septuagésime.

La quatrième lecture est tirée de l'Ecclésiastique, mais sous le titre général de la Sagesse, conformément à la coutume romaine à l'égard de tout le recueil des livres sapientiaux. C'est une émouvante prière (XXXVI, I-10), mais qui se ressent par trop du caractère de servage de l'Ancienne Loi de crainte; en effet, tout en désirant la bénédiction de Yahweh sur le peuple d'Israël,

on invoque le bras de sa justice sur les *goïim*, afin qu'eux aussi, après avoir été les ministres de cette même justice sur la nation juive prévaricatrice, reçoivent à leur tour le châtiment mérité, et apprennent à craindre le Dieu d'Israël.

Le répons est celui de la messe du mardi précédent, et parce que nous avons vu plus haut un cas analogue pour la messe du lundi, cela nous indique que l'office de la *Pannuchis* de printemps a été composé un peu plus tard, tirant ses éléments de messes plus anciennes. La collecte vaut, à elle seule, un beau traité sur la grâce à l'époque des controverses pélagiennes. On y invoque en effet le secours divin, afin que, moyennant l'inspiration céleste, il prévienne en nous le bien faire et le seconde dans l'exercice actuel de notre vouloir et de notre agir. Si ce concours préalable et simultané, comme disent les scolastiques, vaut pour l'opération humaine dans l'ordre purement naturel, il devient absolument nécessaire dans l'ordre surnaturel, en sorte que nature et grâce opèrent en recevant de Dieu la première impulsion, et, avec son concours simultané, atteignent l'effet proposé.

La dernière lecture — comme le samedi des Quatre-Temps d'Avent — est celle de Daniel, avec l'histoire des trois jeunes gens jetés dans la fournaise de Babylone; elle est suivie, comme il est de règle au terme de la vigile, du cantique des *Benedictiones* — ainsi l'appelaient les anciens — qui fait fonction de chant de transition entre l'office nocturne et la messe proprement dite.

Dans le haut moyen âge, durant ces lectures, le Pape se retirait dans l'Oratoire de Saint-André, contigu à la confession de Saint-Pierre, et là il consacrait les nouveaux prêtres et diacres. L'ordination accomplie, il rentrait dans la grande basilique au milieu des acclamations de l'hymne des trois enfants, et célébrait le divin Sacrifice; la Communion mettait fin au long jeûne soutenu rigoureusement par le peuple depuis le vendredi soir.

Les deux lectures qui suivent — c'est-à-dire l'épître aux Thessaloniciens et l'évangile selon saint Matthieu — constituent une sorte de répétition de l'office précédent; on sait en effet que toute la première partie de la messe actuelle reproduit, en des proportions plus restreintes, le rite de la vigile qui, dans l'antiquité, précédait régulièrement la messe dominicale. Par suite,

conformément à un très ancien usage ecclésiastique, l'hymne des Bénédictiones devrait précéder immédiatement l'anaphore consécrationnaire.

Dans le passage de la lettre aux Thessaloniens choisi pour ce jour (I, v, 14-23), l'Apôtre trace un beau tableau de la vie chrétienne, avec une allusion particulière aux dons charismatiques, très opportune pour les nouveaux candidats au sacerdoce. Plus que jamais en effet, le clergé doit aujourd'hui travailler et agir. *Spiritum nolite extinguere*; le renouvellement, pour ne pas dire la révolution sociale à laquelle nous assistons, exige peut-être de nouvelles formes, de nouvelles méthodes de propagande et d'apostolat. Néanmoins, les ecclésiastiques ne doivent pas, dans leur saint ministère, se laisser attirer par les systèmes qu'emploie le prosélytisme laïque. Ce qui a apparence de nouveau, de bien et d'utile, ne doit pas être accepté d'emblée et introduit dans l'Église, mais d'abord être examiné par l'autorité compétente : *Omnia probate*; l'Église seule peut donc choisir ce qu'il y a de vraiment bon dans tous ces systèmes récents : *Quod bonum est tenete*.

Le psaume d'action de grâces, le 116^e, vient ensuite, et forme comme la conclusion du rite des saintes ordinations. La liturgie romaine le réserve toujours, en effet, au terme de la vigile, et avant le chant solennel de l'évangile.

Il est conforme à l'esprit de l'ancienne liturgie que la péricope évangélique soit plus ou moins en relation avec le titulaire de l'église stationnaire. Cette nuit, la *Pannuchis* se célébrant autour de la tombe de saint Pierre, vient le récit de la Transfiguration (MATTH., XVII, 1-9) où, parmi les Apôtres, Pierre seul prend la parole, pour devenir en son temps le témoin le plus autorisé de cette théophanie. Le sommet haut et solitaire sur lequel Jésus se revêt de splendeur, symbolise l'état sacerdotal, qui exige un grand détachement des choses terrestres, une vie intérieure intense, et un sublime esprit de contemplation. Au ciel, la majesté de Dieu siège sur les *chérubins*; sur la terre les prêtres remplissent cet honorable office.

Le verset de l'offertoire est pris, comme à l'ordinaire, du psaume vigiliaire 87^e : « J'ai élevé jour et nuit ma prière vers



LES TROIS ENFANTS DANS LA FOURNAISE

Fresque du III^e siècle, au cimetière de Priscille.

vous, Seigneur. » Il est de règle que ce psaume se présente chaque fois qu'on célèbre à Rome la *Pannuchis* dominicale.

Dans la collecte sur les oblations, nous prions Dieu de sanctifier notre jeûne par les mérites du divin Sacrifice, afin que l'abstinence corporelle de nourriture soit accompagnée de celle, intérieure, de l'esprit renonçant à toutes ses inclinations déréglées.

Durant le carême, les psaumes pour la communion constituent une série à part dans l'antiphonaire grégorien, et ils se succèdent selon l'ordre du psautier. Quand quelque antienne *ad Communionem* vient troubler cet ordre, nous pouvons être certains qu'elle représente une interpolation ou une addition à la disposition primitive de saint Grégoire. Aujourd'hui vient le psaume 7 avec l'antienne qui répand tant d'espérance dans le cœur : « Seigneur, j'ai mis ma confiance en vous, délivrez-moi de mes ennemis. »

La petite collecte eucharistique demande au Seigneur que le divin Sacrement devienne en nous un remède efficace contre nos vices, et un gage de la récompense éternelle.

Voici le texte de la bénédiction avant de congédier le peuple : « Que votre bénédiction tant souhaitée, Seigneur, confirme vos fidèles dans le bien, afin que, ne nous éloignant jamais de votre volonté, nous ayons toujours à nous réjouir de vos bienfaits. »

Combien la Croix est profondément enracinée dans le cœur de Jésus ! Même au milieu des gloires du Thabor, il s'entretient avec Moïse et Élie de sa mort prochaine, pour nous montrer toute la véhémence de l'amour qui le pousse à s'immoler pour nous.

II^e DIMANCHE DE CARÊME.

Station à Sainte-Marie « in Dominica ».

AUJOURD'HUI il ne devrait pas y avoir, à vrai dire, de messe stationnelle, puisque celle-ci a déjà été célébrée à Saint-Pierre à la fin de la *Pannuchis*. Et en effet, dans les anciens Sacramentaires, ce jour se trouvait indiqué comme *Dominica vacat*, pour cette raison aussi, que le peuple était fatigué de la veillée et du jeûne prolongé. Quand le Sacramentaire Romain eut été transporté hors de Rome, là où ne se célébraient ni stations

ni vigiles, on sentit le besoin de doter ce dimanche, au moyen d'éléments empruntés à d'autres messes, d'une liturgie qui finit par être acceptée également à Rome. Le nom de la basilique de Sainte-Marie sur le Coelius *in Dominica* a une saveur antique, au moins du IV^e siècle, époque où la maison du Seigneur était généralement appelée le *Dominicum*, comme aujourd'hui encore chez les peuples de race anglo-saxonne et germanique.

L'introït est celui du mercredi précédent.

Dans la collecte, nous nous présentons au Seigneur comme des pauvres, privés de force et ayant besoin de son aide, afin que le corps ne succombe pas à la maladie, ni l'esprit au péché.

La péricope de la lettre aux Thessaloniens (I, IV, 1-7) précède, dans le texte, la lecture d'hier. Le grand écueil des premières générations chrétiennes d'Asie et de Grèce, étant donnée l'extrême corruption de l'ambiance dans laquelle elles vivaient et dont elles avaient auparavant fait partie, était la luxure, élevée par l'idolâtrie à l'état de culte religieux. Avec une franchise un peu rude, mais qui était nécessaire à ses correspondants, l'Apôtre explique la fin et la sainteté du mariage. « Chacun de vous a sa propre femme; qu'il agisse avec elle saintement et honnêtement; que les noces s'imposent au respect de chaque fidèle, en sorte que personne n'attente à l'épouse d'un autre, car Dieu est le vengeur de la fidélité conjugale. »

Le graduel provient du psaume 24 : « Les angoisses de mon cœur se sont multipliées; soustrayez-moi à mes afflictions. Voyez mes humiliations et mes peines, et pardonnez-moi mes fautes. »

Le trait est emprunté au psaume 105, qui est un bel hymne d'action de grâces : « Qui racontera les prodiges de Yahweh, et qui publiera sa louange tout entière? Bienheureux ceux qui gardent la justice, et qui, en toute circonstance, accomplissent ce qui est droit. Souvenez-vous de nous, Seigneur, en favorisant votre peuple; visitez-nous par votre salut. »

La lecture évangélique est identique à celle de la messe de la *Pannuchis* précédente. Dans le haut moyen âge, plusieurs

églises et monastères, imitant les Orientaux, dédièrent une solennité distincte à la célébration du mystère de la Transfiguration du Seigneur. Rome ne s'y décida qu'en 1457, en mémoire d'une éclatante victoire remportée sous Callixte III contre les ennemis de la Foi; mais jusqu'à cette époque, la liturgie traditionnelle de ce second dimanche de carême, célébrée dans l'antiquité avec la plus grande splendeur, et méditée comme il convient, avait satisfait amplement à ce besoin du cœur. La liturgie romaine primitive n'admettait pas, il est vrai, beaucoup de fêtes, pas même en l'honneur des plus importants mystères de la vie et de la passion de notre adorable Rédempteur; mais le cycle liturgique annuel offrait aux fidèles l'occasion de s'arrêter périodiquement à méditer les augustes mystères du rachat de l'homme. C'est ainsi que les homélies de saint Léon I^{er} sur la Transfiguration, prononcées en cette même nuit à Saint-Pierre, sont un chef-d'œuvre du genre.

Plus tard, quand on ne comprit plus à fond l'esprit de la liturgie romaine qui consacre, par exemple, toute la quinzaine précédant Pâques, à célébrer la Passion du Seigneur; qui dédie le second samedi et le second dimanche de Carême au prodige de la Transfiguration; la fête du 1^{er} janvier au saint Nom de Jésus; l'Invention de la sainte Croix dans la pleine splendeur des joies pascales, à la célébration des gloires de l'instrument de la Rédemption, on voulut instituer autant de commémorations de la Passion, de la sainte Lance, etc. pieuses en soi et pleines d'amour, mais qui altèrent l'harmonie des lignes de la liturgie romaine, dans laquelle elles représentent une inutile répétition, au préjudice de l'ordonnance antique. Ce sont des adjonctions qui veulent paraître combler de vieilles lacunes, mais qui montrent qu'on n'a pas pleinement compris tout la richesse du patrimoine liturgique traditionnel de l'Église romaine, de qui l'on peut redire : *floribus eius nec rosae nec lilia desunt*.

L'antienne qui accompagnait le psaume d'offertoire est celle du mercredi précédent; la prière sur les offrandes est la même que dans l'autre *dominica vacat* après la *Pannuchis* de décembre; l'antienne durant la communion est prise de la messe du mercredi, tandis que la collecte eucharistique provient du dimanche de sexagésime. Et ainsi le centon de cette messe dominicale

confirme deux principes importants : l'un est d'ordre liturgique, à savoir que la messe de la *Pannuchis* dispensait primitivement de toute autre messe, si bien que, en certains lieux, le jour même de Pâques l'on ne célébrait pas le saint Sacrifice. L'autre est d'ordre théologique, et veut que l'esprit ecclésiastique, spécialement dans le champ de la liturgie, qui, pour le fidèle, fait comme partie de son catéchisme, abhorre ce prurit de nouveauté qui plaît tant au monde. A tout symptôme d'innovation les âmes simples et pieuses se troublent, comme si tombait en ruines l'édifice de leur foi, fortifié par la muraille de la tradition séculaire. Prier Dieu avec ces mêmes formules composées par les Pères, réciter ces mêmes chants qui les reconfortèrent dans leurs douleurs et dans leurs luttes pour l'Église, signifie entrer plus intimement dans leur piété, être solidaires de leurs espérances et de leur idéal.

LUNDI APRÈS LE II^e DIMANCHE DE CARÈME.

*Collecte aux Saints-Côme-et-Damien.
Station à Saint-Clément.*

LA basilique des deux médecins anargyres s'élève sur le Forum; elle n'est autre que l'adaptation, faite par Félix IV, des antiques salles de l'*Eroon* de Romulus, et du temple *Sacrae Urbis* où l'on gardait les archives cadastrales de la Ville. A l'époque byzantine, elle eut le renom d'un insigne sanctuaire, où les deux martyrs accomplissaient toutes sortes de guérisons miraculeuses en faveur de leurs dévots.

La basilique de Saint-Clément s'élève sur les salles d'une ancienne *domus* romaine qu'une tradition très accréditée met en relation avec le pontife homonyme. Rien n'empêche de croire que Clément, au lendemain des massacres néroniens, ait recueilli en effet le troupeau dispersé des chrétiens sous ces mêmes voûtes de la maison que nous visitons aujourd'hui, et les y ait exhortés à persévérer avec constance dans la foi. Il semble que par la suite, durant la dernière persécution, on ait voulu délibérément en profaner le souvenir chrétien, y installant Mithra, qui, toutefois, sous Constantin, dut à nouveau céder la place au Christ. D'une étude attentive sur la

topographie de l'édifice basilical, on peut conclure que l'architecte a voulu faire correspondre l'autel à une ancienne salle située à un étage inférieur, et qui était peut-être particulièrement indiquée comme celle ayant naguère servi à Clément.

Saint Jérôme mentionne expressément le *dominicum Clementis*; et comme à Rome, dans les premiers temps, on n'érigéait de basiliques aux martyrs que sur leur tombe ou dans leur habitation, ainsi la tradition romaine relativement à la maison de Clément semble-t-elle ne pouvoir admettre aucun doute. La basilique actuelle fut érigée par Paschal II, après que, dans l'incendie de Robert Guiscard, la basilique primitive, qui maintenant se trouve à un niveau inférieur, eut été gravement endommagée.

L'introït est tiré du psaume 25 et dégage une exquise saveur de circonstance. Rappelons-nous que nous sommes dans la maison d'un martyr, et, qui plus est, dans l'un des premiers édifices ecclésiastiques de Rome. « Rachetez-moi, ô Yahweh, et ayez pitié de moi, car j'ai marché dans la voie droite, — c'est le martyr titulaire qui parle ; je vous magnifierai au milieu de l'assemblée », — c'est-à-dire ces synaxes organisées par Clément dans sa maison, et qui préludaient à nos réunions stationnelles. « Levez-vous pour me rendre justice, Seigneur, parce que je suis innocent et, me confiant en Vous, je ne tomberai pas en défaillance. »

Dans la collecte, nous demandons à Dieu que, en outre du jeûne corporel qui affaiblit le corps, il nous donne la grâce de nous abstenir des vices et de pratiquer la justice. Il s'agit donc de deux dons : l'un, négatif, *declina a malo* ; l'autre, positif, *et fac bonum*, sans quoi la piété ne serait pas vertu. Toute vertu en effet nous exerce à bien faire, et l'on ne saurait concevoir une vertu qui ne tendrait à aucun acte.

La lecture si décourageante de Daniel (IX, 15-19), reflète aussi les tristes conditions de Rome au VII^e siècle, alors que, à plusieurs reprises, elle fut enserrée par les sièges, dévastée par la guerre, par la famine, par la peste et par les tremblements de terre, à ce point que Grégoire le Grand n'attendait plus désormais que le cataclysme final du monde. Pourtant

une confiance illimitée en Dieu, et une espérance assurée gît au fond de toute cette pathétique supplication, bien plus, elle l'inspire, et comme Daniel en Babylonie, ainsi à Rome les Romains sont certains que les mérites de leurs saints Apôtres sauveront la Ville sainte, et la mettront au niveau des destins qui lui furent promis par le divin Rédempteur.

Le trait provient du psaume 69 : « Ne tardez pas, Seigneur, mon bouclier et mon salut. Que soient confondus et couverts de honte tous ceux qui attentent à ma vie. »

Après sa prédication et son épiscopat à Rome, où alla Clément ? Une antique tradition le fait mourir en Chersonèse, et peut-être la lecture de ce jour (Saint JEAN, VIII, 21-29), avec Jésus qui annonce son départ de la Judée et l'impossibilité où sont les Juifs de le suivre, veut-elle être une application liturgique à la situation de Clément, exilé de Rome même après sa mort, sans que son entourage païen qui ne voulut pas accueillir sa prédication romaine, mais le traîna en exil dans les mines de Crimée, ait pu le suivre dans les sublimes régions de la foi et de la gloire céleste.

Le verset d'offertoire tiré du psaume 15 remercie Yahweh qui s'est fait le docteur intérieur de l'âme fidèle. Celle-ci considère sans cesse le Seigneur comme lui étant présent, puisque en effet Il est à ses côtés, afin qu'elle ne soit pas ébranlée par la tentation.

La collecte sur les oblations supplie le Seigneur afin que l'Hostie de propitiation et de louange nous vaille sa protection.

L'antienne pour la communion est tirée du premier verset du psaume huitième : « Seigneur, quelle magnificence rayonne de votre nom sur toute la terre ! » Ce nom de Dieu qui, sur notre terre, le représente, c'est, avant tout, Jésus-Christ, Verbe éternel de Dieu, et, dans sa nature humaine, image parfaite du Père. En second lieu c'est nous, en tant que créés à la ressemblance de Dieu, et élevés, au moyen de la grâce, à participer, à notre manière, à la nature divine, et à la reproduire à la suite de Jésus-Christ par la sainteté de notre vie chrétienne.

La prière après la communion est commune à de nombreuses messes : « Que cette communion, Seigneur, nous purifie de nos fautes et nous rende participants de votre céleste rédemption. »

Dans la bénédiction finale sur le peuple, nous supplions le

Seigneur afin que, nous ayant mis au cœur l'espérance du pardon, il nous accorde aussi la grâce de son habituelle miséricorde.

Les ravages faits par l'envie sont terribles, et nous les voyons décrits au vif par saint Clément dans son épître à l'Église de Corinthe, où il attribue à cette passion honteuse le martyre même des apôtres Pierre et Paul et des foules immolées par Néron, dans le cirque vatican. L'évangile de ce jour décrit la jalousie de la Synagogue — l'implacable marâtre de l'Église dans tous les siècles de l'histoire — contre le divin Rédempteur, mais son châtiment est annoncé : « Vous me chercherez dans votre rage, dans votre désespoir, mais vous ne me trouverez pas; vous ne pouvez arriver à me nuire, et vous succomberez, au contraire, à votre iniquité elle-même. »

MARDI APRÈS LE II^e DIMANCHE DE CARÊME.

Station au titre de Balbine.

EN ce jour, il n'y avait pas de collecte, peut-être parce que la basilique de Sainte-Balbine s'élevait, solitaire, à l'extrémité du mont Aventin, et n'avait dans son voisinage aucune autre église de laquelle pût partir la procession stationnale.

La fondatrice du *titulus Balbinae* — consacré autrefois au divin Rédempteur, avant qu'il ne prît le nom de la martyre Balbine ensevelie dans le cimetière de Prétextat — est peut-être cette même matrone Balbine dont se réclame un terrain de la vaste nécropole de Callixte. Il semble en effet que la liturgie de ce jour, avec l'histoire de la veuve de Sarepta recevant Élie dans sa maison, ait voulu rendre hommage à la foi de cette Balbine qui, au déclin du IV^e siècle, transforma son palais en titre et y accueillit le Sauveur.

L'introït est emprunté au psaume 26. L'âme aspire à la contemplation de la face de Dieu, et ne se contente pas d'une connaissance quelconque des vérités éternelles. « Mon cœur vous dit : j'ai cherché votre visage. C'est là tout mon désir; ah ! ne détournes pas de moi votre face ! » Le désir est excellent, mais combien purs doivent être ces yeux qui souhaitent de fixer la lumière éblouissante de Dieu !

Dans la collecte, on prie Jésus de nous accorder la persévérance dans l'exercice du jeûne que nous avons entrepris, afin que nous puissions conduire à bonne fin une pratique que Lui-même voulut accomplir le premier, pour notre exemple.

La lecture de l'histoire de la veuve de Sarepta de Sidon, est tirée du Livre des Rois (III, xvii, 8-16) et symbolise Jésus Rédempteur qui, rejeté par Israël, est accueilli par la Gentilité, veuve après de nombreux mariages, et jusqu'alors stérile et sans postérité. Quand elle rencontre le prophète, la pauvre femme est en train de ramasser deux morceaux de bois, autant qu'il en faut justement pour le gibet de la croix, puisque c'est dans la croix seulement que Dieu a placé le salut, tant des Juifs que des Gentils.

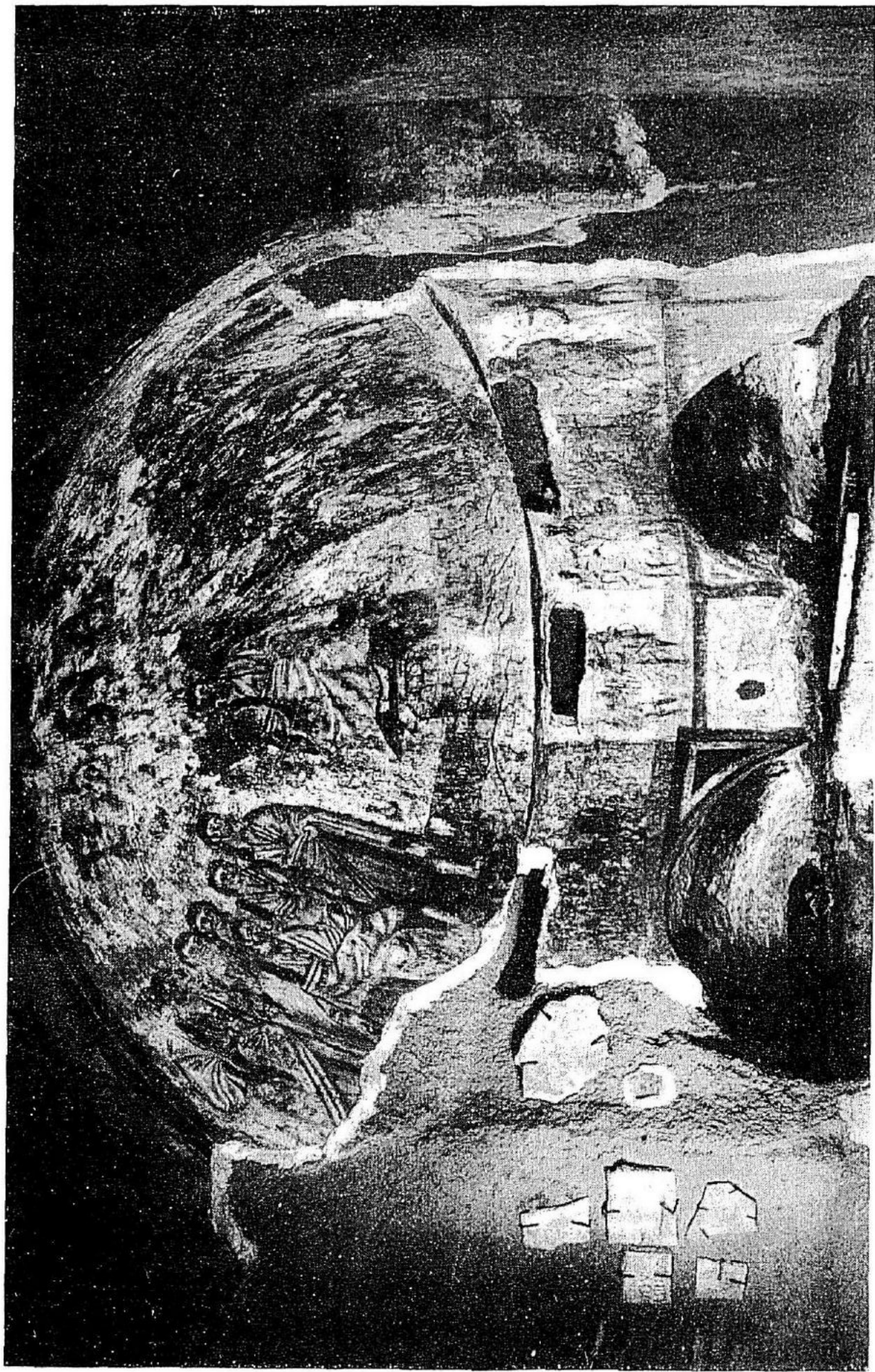
Le répons est celui qui a déjà été récité le jeudi après les cendres, dont la messe date du temps de Grégoire II; mais la place primitive du graduel *Iacta* est dans la liturgie de ce jour.

La lecture évangélique est tirée de saint Matthieu (xxiii, 1-12) et nous avertit de ne pas imiter la vaine gloire des rabbins d'Israël qui faisaient montre de zèle et de sagesse relativement à la *Thora* uniquement par orgueil, pour occuper les premières places dans les assemblées, pour être honorés et salués par le peuple. Tous nous sommes des disciples à l'école du Christ, et Lui est l'unique et le véritable Maître et Père de nos âmes. Il est vrai que, à cause de Lui, nous faisons aussi l'honneur de ces noms à ceux qui le représentent ici-bas; mais la vénération que nous professons pour la sainte hiérarchie est comme celle que nous nourrissons envers les images sacrées. Notre culte ne s'arrête pas aux tableaux ni aux statues religieuses, mais il va à ce Dieu qu'ils représentent.

Le verset de l'offertoire est le premier d'un des psaumes pénitentiels, le 50^e : « Ayez pitié de moi, Seigneur; dans votre infinie miséricorde, effacez mon péché. »

Dans la collecte sur les oblations nous supplions Dieu d'accomplir, au moyen des saints Mystères, l'œuvre de notre sanctification, et, nous purifiant de nos vices, de nous rendre dignes des dons célestes.

Le psaume pour la communion est le 9^e avec l'antienne si pleine d'un saint élan : « Je raconterai vos prodiges; je me



LE CHRIST AU MILIEU DES APOSTRES

Fresque du IV^e siècle, au cimetière de Domitille.

réjouirai, j'exulterai en vous; je chanterai des psaumes à votre nom, ô Très-Haut ! »

La collecte eucharistique de ce jour est fort belle : « Afin de nous rendre dignes de l'oblation sacrée, faites, Seigneur, que nous soyons toujours dociles à vos commandements. »

Dans la bénédiction finale sur le peuple, nous invoquons la pitié divine, pour qu'elle accueille favorablement les vœux de tous et guérisse la langueur de l'esprit; en sorte que, ayant ainsi obtenu la rémission de nos fautes, nous puissions vraiment nous réjouir des bénédictions divines.

C'est une tendance morbide d'esprits mélancoliques et peu pénétrés par le divin amour, que celle de s'approcher de Jésus en tremblant, comme d'un Juge inexorable et sans pitié. Son Cœur cache au contraire un tel trésor de miséricorde pour nos faiblesses, que personne n'arrivera jamais à le sonder; plus en effet le péché nous rend misérables, plus Il se sent attiré vers nous par la miséricorde. L'Apôtre disait que le Pontife de notre confession n'est pas de telle nature qu'il ne puisse avoir pitié de nous; tout différent, pour cette raison, des pharisiens de l'Évangile, qui imposaient au pauvre peuple des charges arbitraires et insupportables, lesquelles, au lieu de pousser les âmes en avant, les écrasaient le long de la route. L'expérience démontre que les méchants, que les plus imparfaits, sont toujours aussi les plus exigeants envers autrui, tandis que les âmes vraiment remplies d'amour de Dieu se montrent pleines de douceur envers le pauvre prochain.

MERCREDI APRÈS LE II^e DIMANCHE DE CARÊME.

Collecte à Saint-Georges.

Station à Sainte-Cécile.

LA basilique où, en ce jour, se groupait le peuple pour la première collecte avant la procession, est celle qui, maintenant encore, s'élève de l'autre côté du pont sénatorial, dans la région du Vélabre.

Le *titulus Caeciliae*, lui, se dresse dans le Transtévère, dans la maison même de la martyre. Des découvertes récentes ont rendu à la lumière une grande partie de ces salles romaines où

Cécile convertit d'abord à la foi son époux Valérien et son beau-frère Tiburce, et qu'elle sanctifia ensuite par son martyre. En 1595, on ouvrit le sarcophage qui, sous l'autel majeur, enfermait sa dépouille virginale, et celle-ci fut trouvée dans la même position qu'elle avait prise après le coup du bourreau, étendue sur le côté, avec les bras étendus le long du corps et les genoux légèrement pliés. Elle était vêtue d'habits précieux tissés d'or, mais sous ces étoffes de soie, l'on put sentir les nœuds du cilice avec lequel, selon les *Actes*, Cécile maîtrisait sa propre chair. A côté d'elle, mais en des sarcophages distincts, Paschal I^{er} déposa les corps des martyrs Tiburce, Valérien, Maxime et des papes Lucius et Urbain.

L'introït, pris au psaume 37, est un cri énergique de la martyre, qui, au milieu de ses tourments, invoque le Seigneur pour qu'il ne l'abandonne pas et lui vienne en aide.

Dans la collecte on demande un regard bienveillant du Seigneur sur son peuple affligé qui s'exténue par les jeûnes, dans l'espoir que la grâce lui donnera la force d'éviter les péchés.

Cécile, qui parée de bracelets d'or et de gemmes byzantines resplendit sur la mosaïque absidale de Paschal I^{er}, évoque le souvenir d'Esther demandant au roi persan le salut de sa propre nation. La prière de Mardochée, rapportée dans la lecture de ce jour (*Esth.*, XIII, 8-17), décrit au vif les préoccupations des Romains du VII^e siècle, quand la ville éternelle fut assiégée plusieurs fois, en sorte que, les cimetières des martyrs ayant été abandonnés au saccage des Lombards, et les basiliques suburbaines ayant été délaissées, il semblait que la douleur et les larmes étouffaient dans la gorge les joyeux chants psalmodiques qui, en d'autres temps, avaient réjoui la liturgie. On trouvait son compte à répéter la prière de Mardochée : « Ne fermez pas la bouche de ceux qui vous chantent un hymne de louange » ; ces paroles éclairent aussi la position de Cécile — la céleste patronne du chant sacré — quand, au son des cithares, durant le banquet nuptial, elle chantait intérieurement au Seigneur : « Gardez mon cœur sans tache, afin que je ne sois pas outragée. »

Le graduel provient du psaume 27 : « Sauvez votre peuple, ô Yahweh, et bénissez votre héritage. Vers vous j'ai élevé la voix, ô mon Dieu; ah ! ne soyez pas muet pour moi, afin que je ne ressemble pas à un cadavre insensible qui descend déjà dans la fosse. » Le trait habituel vient ensuite : *Domine, non secundum*, etc.

Semblable en cela à la bonne mère de Jacques et de Jean, dont parle aujourd'hui l'Évangile (MATTH., XX, 17-28), Cécile se présente au Seigneur et demande que ses deux fils spirituels, Valérien son époux, et son beau-frère Tiburce, convertis par elle à la foi, siègent à ses côtés dans le ciel. Le vœu est accueilli, mais à une condition, celle de boire le calice du martyre. Elle est acceptée : Tiburce et Valérien ploient le cou sous l'épée du persécuteur et tandis que leurs corps reposent en paix sous l'autel, près de celui de Cécile, leurs âmes sont pour toujours réunies dans le ciel.

Le verset de l'offertoire est identique à celui du premier dimanche de l'Avent. C'est une élévation de l'âme affligée vers Dieu, dans la ferme espérance que les ennemis n'auront pas l'avantage sur elle.

Voici la prière sur les oblations : « Regardez, Seigneur, avec bonté, cette Hostie, et, à cause de ce gage sacré d'alliance, tranchez les liens de nos passions. »

Le psaume durant la communion est le 10^e : « Yahweh est juste, et il aime la justice avec prédilection; son visage voit ce qui est droit. »

Dans la collecte eucharistique, nous demandons que le divin Sacrement réalise et complète en nous la céleste rédemption, dont le Christ nous a rendus participants.

Jésus se nourrit parmi les lis et aime, d'un amour de préférence, l'innocence des vierges. Son sang néanmoins blanchit les vêtements des pénitents; aussi, dans la bénédiction sur le peuple, le prêtre invoque-t-il aujourd'hui cette aspersion purificatrice afin que les fidèles enflammés d'une sainte ferveur, soient fermes dans la foi, et se montrent actifs dans le bien.

Le privilège que Jésus accorde à ses plus intimes est celui de boire à son propre calice. Il est amer, mais fortifiant pour l'âme. L'amour a besoin de sacrifice et de douleur et s'en nourrit. Plus

on aime Jésus, et plus on souffre pour Jésus. On souffre parce que l'on aime, et l'on aime, justement parce que la douleur alimente la chaste flamme de l'amour. Aussi le Séraphin d'Assise, stigmatisé aux mains, aux pieds et au côté, prêchait-il au peuple l'amour et la souffrance dans ces vers :

Si grand est le bien que j'attends,
Que toute peine m'est délice.

JEUDI APRÈS LE II^e DIMANCHE DE CARÊME.

Collecte à Saint-Chrysogone.

Station à Sainte-Marie au delà du Tibre.

LA basilique de Saint-Chrysogone au Transtévère s'élève sur l'emplacement de l'habitation de ce martyr, dont les salles furent transformées en sanctuaire ou en hypogée sous l'autel majeur. Ce temple prétend remonter à Constantin, et le culte de saint Chrysogone était très célèbre à Rome au IV^e siècle, à ce point que son nom se trouve encore dans les diptyques du canon romain.

La basilique stationnaire transtévérine de la Vierge est une des plus antiques de la Ville, et peut être considérée comme une continuation et une extension du *titulus Callisti* qui s'élève à côté.

Nous savons en effet par Lampride que, par une sentence légale, Alexandre Sévère maintint les chrétiens en possession d'un lieu de réunion au Transtévère, possession qui leur était contestée par les tenanciers de la *Taberna emeritoria*. Or, d'anciens documents identifient ce lieu avec le titre de Callixte, duquel, en toute rigueur, l'on distinguerait l'actuelle *basilica Iulii*, érigée par le pape Jules I^{er} *iuxta Callistum*. Mais les deux édifices étaient si voisins qu'au moyen âge ils formèrent un seul corps de bâtiment, et que précédemment, l'emplacement avait été intitulé, du nom du premier fondateur, *Area Callisti*.

Une ancienne tradition veut que Callixte, jeté dans un puits, ait consommé précisément ici son martyre. Dans son libelle contre le pape Callixte, Hippolyte tait complètement ce détail. Pourtant il est démontré souverainement probable par le fait

que le Pontife fut enterré sur la voie Aurélia, dans le cimetière de Callépole, contrairement à l'usage papal du III^e siècle, qui voulait qu'il fût enseveli dans le vaste cimetière que Callixte lui-même avait fait agrandir sur la voie Appia, et qui, pour cette raison, porte son nom. De graves raisons durent conseiller cette mesure, et peut-être ne s'éloignerait-on pas de la vérité, en pensant que le Pape, très connu au Transtévère avant même son admission dans le clergé, aura péri victime d'une émeute populaire, et que l'agitation des païens aura déterminé les fidèles à déposer son corps dans le cimetière voisin, sur la voie Aurélia, car il aurait semblé trop risqué en ce jour de faire son transport funèbre jusqu'au second mille de la voie Appia.

Le corps de Callixte, uni à ceux du prêtre martyr Callépole et du pape Jules I^{er}, repose maintenant sous l'autel majeur de la splendide basilique de la Vierge où se célèbre aujourd'hui la station.

L'introït est pris du psaume 69, si cher aux anciens Pères du désert, qui en récitaient très souvent le verset initial en guise d'oraison jaculatoire avant toute action de la journée, en toute tentation, devant tout péril : « Levez-vous, ô Dieu, à mon aide ; hâtez-vous de me porter secours ; que mes ennemis soient confus et couverts de honte. »

Dans la prière, nous supplions Dieu, afin que, adonnés comme il convient à la prière et à l'abstinence, nous puissions tenir loin de nous cette terrible engeance des démons qui, selon la parole évangélique, ne peut se chasser précisément que *oratione et ieiunio*.

La lecture de Jérémie (xvii, 5-10) prépare la parabole évangélique du mauvais riche. Ici aussi se trouvent en regard deux sortes de personnes : celles qui cherchent leur paradis en ce monde et placent leur espérance dans la chair et dans les plaisirs de la vie ; et celles qui s'appuient, comme sur une colonne inébranlable, sur le bras du Seigneur. Qui s'appuie à la chair pourrira avec la chair, tandis que celui qui espère dans le Seigneur ne sera jamais confondu.

Le répons-graduel *Propitius* est celui de la I^{re} lecture de la *Pannuchis* dominicale après les Quatre-Temps de Carême.

Si le souvenir de la *Taberna Emeritoria* a suggéré aujourd'hui le choix de la parabole du mauvais riche, l'application ne pouvait en être plus à propos. A l'égal de ceux qui, au dire de l'Apôtre, se font un Dieu de leur ventre, les païens passent leur vie plongés dans l'abondance de tout bien sensuel, tandis que la famille chrétienne, déshéritée le plus souvent des biens temporels, va, déchirée, affligée, jeûnant, et toute courbée sous le poids de la croix.

Voilà l'histoire de l'Église durant ses dix-neuf siècles et plus. Elle est une greffe de la Croix de Jésus, et il ne peut se faire que la vie chrétienne change de nature et soit heureuse selon le monde. Mais le dernier jour viendra rétablir la justice foulée aux pieds. Lazare est porté par les anges dans le sein d'Abraham, tandis que le mauvais riche orgueilleux est enseveli dans l'enfer.

L'antienne de l'offertoire est celle du XII^e dimanche après la Pentecôte; mais le texte seul, quelque sublime qu'il soit, ne dit pas tout et il faut l'entendre, revêtu des mélodies de la Schola grégorienne : « Moïse se tenant devant son Dieu, se mit à le conjurer : « Pourquoi, Seigneur, êtes-vous irrité contre votre » peuple ? Retenez votre colère et souvenez-vous d'Abraham, » d'Isaac, de Jacob, auxquels vous avez promis avec serment » de leur accorder une terre sur laquelle couleraient le lait et le » miel. » Et l'indignation du Seigneur s'apaisa, alors qu'elle était prête à se décharger sur son peuple... » Ce texte (*Exod.*, xxxii) est très important, même au point de vue théologique, puisqu'il démontre contre les protestants avec quelle efficacité sont invoqués par les fidèles les mérites des saints, pour se rendre propice la miséricorde divine.

L'Évangile avait rappelé au mauvais riche Moïse et les prophètes à qui il convient de prêter foi, sans attendre de nouveaux prodiges de morts venant nous apporter des nouvelles de l'enfer; et voici que Grégoire II trouve un gracieux moyen d'introduire également le souvenir de ces anciens patriarches dans l'offertoire.

La collecte sur les offrandes a toujours en vue le but du sacrifice stationnal, qui est celui de consacrer le jeûne. Aussi à Rome, dès l'antiquité, le principe prévalut-il, qu'il n'y eût pas de jeûne sans que sa cessation en fût sanctifiée par l'oblation eucha-

ristique. Messe et jeûne sont comme deux termes corrélatifs. La messe indique toujours la cessation du jeûne — aussi durant le jeûne ne célèbre-t-on pas le banquet eucharistique — mais on ne conçoit pas un jeûne ne se terminant pas par la Messe.

La collecte d'aujourd'hui reflète fort bien cette conception des anciens : « Que par les mérites de ce sacrifice les jeûnes entrepris en votre honneur opèrent notre sanctification, afin qu'intérieurement s'accomplisse dans l'âme ce qu'à l'extérieur nous exprimons par ces rites. »

L'antienne *ad Communionem*, comme il arrive souvent en ces messes de Grégoire II, est tirée de l'Évangile; pourtant, contrairement à la règle, elle provient d'une péricope tout à fait différente de celle qui a été lue aujourd'hui à la messe. C'est une antienne eucharistique : « Qui mange ma chair et boit mon sang demeurera en moi et moi en lui, dit le Seigneur. » (IOAN., VI.)

Dans la collecte après la communion nous prions Dieu de ne pas nous laisser manquer de sa grâce, afin que nous nous appliquions toujours plus volontiers au service divin, et que nous en ressentions ces effets salutaires que l'on peut attendre du contact intime avec Dieu.

La bénédiction finale sur le peuple se propose d'obtenir du Seigneur qu'Il accepte avec bienveillance les supplications de ses fidèles; et, puisque ceux-ci se glorifient d'être l'œuvre de ses mains, et d'être gouvernés par sa Providence, que cette même Providence répare donc les défauts de la famille chrétienne, et, l'ayant renouvelée selon la plénitude de son type, qu'elle la conserve perpétuellement telle, une, sainte, catholique et apostolique dans la charité divine.

Le mauvais riche vient de mourir, et il est enseveli dans l'enfer ! Quel sujet de terreur pour tous ceux qui trouvent leur bonheur dans les jouissances de la vie mondaine ! *Recepisti bona in vita tua*. Voilà la part que la justice divine réserve à Ésaï et à ceux qui, sans se rendre indignes de la vie éternelle en raison de leurs fautes, attendent une récompense temporelle quelque du peu de vertus ou du peu de bien qu'ils auront à leur actif.

VENDREDI APRÈS LE II^e DIMANCHE DE CARÊME.

Collecte à Sainte-Agathe in Monastero.

Station à Saint-Vital.

LE rendez-vous de ce jour est dans la diaconie suburrienne de Sainte-Agathe des Goths, rendue au culte catholique par saint Grégoire le Grand. De là, la procession se dirigeait vers le titre de Vestina, qui s'élève dans le voisinage et fut dédié sous Innocent I^{er} au martyr Vital. Qui est ce Vital ? Certains ont pensé qu'il s'agit probablement d'un martyr romain confondu par Adon, dans le Martyrologe, avec le martyr homonyme de Ravenne, et, dans cette hypothèse, ce titre consacrerait le souvenir de son ancienne habitation.

Toutefois, il semble plus sûr d'identifier le titulaire du titre romain de Vestina avec le martyr bolonais, compagnon d'Agri cola, auquel était également dédiée la basilique de Saint-Vital à Ravenne.

Dans la célèbre litanie *septiformis* de saint Grégoire, pendant la peste, la basilique de Vestina fut choisie comme lieu de rendez-vous ou de collecte, d'où la procession des veuves devait se diriger vers Saint-Pierre; dans l'antiquité, son clergé avait l'administration du cimetière de la voie Nomentane *in agello* où sainte Agnès était ensevelie.

A la messe, le choix de l'histoire de Joseph descendu dans la citerne vide et de la péricope évangélique des vigneron perfides qui lapident le fils du maître, s'inspire des actes de saint Vital, selon lesquels ce martyr aurait d'abord été enseveli jusqu'à la ceinture dans une fosse, puis tué à coups de pierres.

L'introït est pris du psaume 16 : « A cause de la justice, je verrai votre face, et je me rassasierai quand resplendira votre gloire. » C'est le martyr qui parle, et qui, au déclin de sa vie tourmentée, salue déjà par la foi l'aube du triomphe.

Dans la collecte, nous prions le Seigneur afin que le jeûne sacré nous purifie, et que, avec un cœur pur de toute souillure charnelle, nous puissions nous approcher du sacrement pascal.

La lecture est prise de la Genèse (xxxvii, 6-22). Joseph, vendu par ses frères aux marchands Ismaélites qui l'emmenent en

Égypte où, par la suite, Dieu l'élève au rang de vice-roi et de sauveur de l'humanité, est le symbole de Jésus-Christ, livré par ses propres compatriotes au gouverneur romain pour être crucifié. Dieu toutefois exalte l'humble obéissance de son Fils, le ressuscite, et lui donne la gloire d'un nom qui est tout un programme de salut.

Dans le répons-graduel, c'est toujours le juste persécuté, le martyr, qui, dans la tribulation, invoque Yahweh et est écouté : « Sauvez, dit-il avec le psalmiste (ps. 119), ô Dieu, sauvez mon âme des lèvres du méchant et de la langue trompeuse. »

Ensuite vient la parabole évangélique des vigneron perfides (MATTH., XXI, 33-46) où est annoncé clairement le rejet de l'indigne Synagogue et l'élection de la gentilité. Terrible condamnation qui, depuis plus de dix-neuf siècles, pèse sur Israël et sur tous les ennemis du Christ. Lui, il est vrai, est la pierre rejetée par ceux qui bâtissaient, mais Dieu en a fait la pierre angulaire. Qui tombera sur cette pierre se brisera, et celui sur qui elle tombera en sera écrasé. L'histoire tout entière de plus de dix-neuf cents ans de christianisme confirme la vérité de cette prédiction. Néron, Galère et Dioclétien sont passés comme un ouragan terrible, certes, mais de brève durée; toutes les idoles de Rome païenne gisent au fond de la Méditerranée, où firent en effet naufrage les navires des Vandales qui, pendant deux semaines, avaient saccagé la Ville éternelle. Au commencement du IV^e siècle, Lactance écrivit son livre *De mortibus persecutorum*, mais outre les noms des persécuteurs venus ensuite, combien de pages sont laissées encore en blanc pour y noter le châtement de tous les futurs ennemis du Christ ? Tous les siècles défilent devant lui comme dans une revue; Lui seul *vincit, regnat, imperat, heri, hodie, Ipse et in saecula*.

L'antienne de l'offertoire provient du psaume 39; c'est le cri de l'opprimé, qui appelle Dieu à l'aide. Ses ennemis attendent à sa vie, mais le Seigneur accueille le martyr dans sa gloire, tandis que la honte du sacrilège tombe sur les assassins.

La collecte sur les oblations est concise, et, traduite, perd beaucoup de sa valeur. On y demande deux choses : que le divin Sacrifice *actione permaneat et operatione firmetur*; c'est-à-dire que l'efficacité et le contenu mystique du Sacrement aient leur

pleine et stable réalisation dans l'âme des communians; et que, même, la correspondance assidue des fidèles à ces grâces eucharistiques en intensifie l'effet. Ceci n'est qu'une paraphrase qui ne vaut pas la beauté sculpturale de l'original latin.

La *Communion* provient du psaume 11 : « Seigneur, conservez-nous et gardez-nous maintenant et toujours. » Conservez-nous non seulement dans notre être naturel, mais dans votre grâce et dans votre amour, puisque, sans le soutien continu de votre bras, nous ne pouvons, je ne dirai pas faire un pas, mais même nous tenir debout devant vous.

La collecte a une saveur exquise d'antiquité classique : « Ayant reçu dans nos cœurs le gage du salut éternel, faites, Seigneur, que nous y aspirions avec tant d'insistance que nous l'obtenions heureusement. » Mais, je le répète, la traduction gâte l'original si concis et si élégant.

Dans la bénédiction sur le peuple, le prêtre invoque la grâce divine, pour qu'elle garde les fidèles dans l'esprit et dans le corps. C'est en un sens meilleur, la *mens sana in corpore sano* du poète; puisque un spiritualisme outrancier qui divise ce que Dieu a uni, est aussi ennemi de la droite piété que le naturalisme sensuel. La chair et l'âme ont eu toutes deux part au péché; il est nécessaire que l'une et l'autre aient part à l'expiation, à la sanctification, et, finalement, à la glorification.

L'Église, craignant que la splendeur de sa liturgie puisse induire les simples en erreur, comme si le christianisme consistait tout entier à faire des cérémonies ou à participer aux sacrements, insiste continuellement, dans les formules quadragésimales, pour que, au moyen des œuvres, nous donnions une réalité à l'élévation de l'expression liturgique. Sans ce travail assidu de réalisation personnelle et intime, la liturgie se réduisant à une sorte de formule magique, on s'explique très bien ce que dit l'Évangile de tous ceux qui, dans la vie, occupent les premières places à la suite de Jésus, qui prophétisent et opèrent des prodiges en son nom, et qui, après la mort, sont reniés et condamnés par le Christ lui-même, *Nescio vos* : Je ne vous connais pas. Éloignez-vous de moi, vous tous qui opérez l'iniquité. Ce n'est pas le rite ni la foi inerte, ce sont les œuvres selon la foi qui comptent.

SAMEDI APRÈS LE II^e DIMANCHE DE CARÊME.*Collecte à Saint-Clément.**Station aux Saints-Pierre-et-Marcellin.*

L'ÉGLISE du rendez-vous est déjà connue : c'est le *dominicum Clementis*, distant d'environ 300 mètres du titre des Saints-Pierre-et-Marcellin. Cette dernière basilique fut érigée du temps du pape Sirice, et, selon l'habitude romaine, consacre probablement le souvenir de l'habitation en ce lieu, de l'un, au moins, des deux martyrs. Nous savons par le pape Damase que, dans son enfance, il apprit les détails de la passion des saints Pierre et Marcellin de leur bourreau lui-même :

Percussor retulit mihi Damaso cum puer essem,

et comme aujourd'hui la liturgie s'occupe fort du contraste entre deux frères, Ésaü et Jacob, le fils fidèle et le prodigue, il est à croire qu'il y a là une allusion à ce bourreau, qui expia son crime par le baptême et la pénitence.

L'introït provient du psaume 18; c'est l'éloge de la loi du Seigneur, qui est parfaite, irréformable, et qui, tout en illuminant l'intelligence par la connaissance du devoir, excite aussi le cœur et donne à la volonté la force de l'accomplir. C'est là qu'est la différence entre la loi si suave de l'Évangile et celles des hommes — et aussi pour une grande part celles de la Synagogue. Ceux-ci prêchent et disent fort bien, mais tiennent trop peu de compte de la déchéance de la nature humaine, qui ne peut s'élever par elle-même, si Dieu ne la soulève et ne lui donne de vouloir ce qu'Il veut.

La collecte développe encore la même notion du jeûne : à savoir, que la macération du corps tourne en profit spirituel.

La lecture de la Genèse (XXVII, 6-40), avec Jacob qui se substitue à son frère aîné Ésaü et obtient la bénédiction paternelle, fait allusion aux Gentils, qui, dans l'économie divine de la Rédemption, prennent la place du peuple juif, protégés qu'ils sont par les mérites de notre Seigneur Jésus-Christ symbolisés par ces peaux d'agneaux dont Jacob s'est couvert le cou et les mains.

Le chant responsorial provient aujourd'hui du psaume 91 : « Combien il est doux de chanter vos louanges, Seigneur, et de jouer de la cithare en votre honneur, afin d'annoncer dès l'aurore vos miséricordes, et de glorifier votre lumière et votre vérité parmi les ténèbres de la nuit. » Le juste sent le besoin de s'élever et de communiquer sans cesse avec Dieu dans la prière. C'est pourquoi, de bon matin, il rend grâces à Dieu de la miséricorde avec laquelle il le prévient avant que le soleil dore les montagnes de ses rayons ; et le soir, quand tout se tait autour de lui, et qu'un voile de ténèbres enveloppe le nature, à l'exemple de Jésus qui *erat pernoctans in oratione Dei*, il élève son âme vers le Seigneur et il puise Là-Haut ces lumières et cette force qui lui sont nécessaires pour les œuvres de la journée. Ainsi agit l'Église dont il est écrit dans la Sagesse : *De nocte surrexit deditque praedam domesticis suis... non extinguetur in nocte lucerna eius* ; ainsi ont toujours fait les grands apôtres et les saints, par exemple, saint François Xavier, qui, durant le jour, se fatiguait dans les œuvres de son apostolat chez les Indiens, et, la nuit, traitait les affaires de son ministère avec le divin Sacrement de l'autel.

La parabole évangélique de l'enfant prodigue (Luc., xv, 11-32) continue l'allégorie commencée déjà dans la lecture précédente. Le prodigue est le peuple Gentil, qui a dissipé ses biens naturels en suivant les instincts des passions. Et parce qu'il n'a pas voulu reconnaître Dieu, comme il convenait, à la lumière de la droite raison, il fut, en vertu d'un jugement divin, abandonné, comme l'enseigne saint Paul : *in reprobum sensum et in passionem ignominiae*. Voilà les glands dont se nourrissent les animaux immondes.

Le frère dédaigneux, qui se plaint parce que son père fait si grande fête au pauvre prodigue, revenu, repentant, sous le toit paternel, c'est le peuple hébreu, qui a fait l'impossible pour que les apôtres n'ouvrent pas les portes de la Rédemption aux païens.

L'offertoire est tiré du psaume 12 : « Illuminez-moi, Seigneur, pour que je ne m'endorme pas dans le sommeil de mort, et que l'ennemi n'ait pas à dire : « j'ai prévalu sur lui ». Le sommeil de mort signifie non seulement la mort corporelle, mais aussi l'assoupissement de l'âme égarée dans l'impénitence finale.

De telles âmes ne sentent plus ni honte ni remords; elles font le mal et s'en font gloire, puisque, extérieurement, tout leur réussit selon leurs désirs. Cet état est le prélude de la réprobation finale, et la félicité apparente dont jouissent ces âmes, les fit comparer par Jérémie à un troupeau qui se laisse engraisser dans les pâturages fertiles pour le jour du sacrifice. Ce sommeil de mort désigne aussi la tiédeur, qui est l'une des maladies spirituelles les plus difficiles à guérir. Il faut la prévenir avec toute la diligence possible, et, dans ce but, il est nécessaire de tenir l'âme en contact assidu avec la lumière divine, afin que la pénombre et la monotonie des exercices faits simplement par habitude ne vaillent pas à l'esprit ce funeste sommeil.

La secrète s'inspire d'un verset du psaume 18 : *Ab occultis meis munda me, et ab alienis parce servo tuo*, selon le texte des Septante et de la Vulgate, sens qui est probablement inexact. Au lieu de *alienis* ou étrangers, il semble en effet qu'on devrait lire et traduire : tenez loin *des superbes* votre serviteur. La collecte modifie quelque peu l'expression du psaume, et, par les mérites du sacrifice eucharistique, implore la rémission tant des fautes personnelles que des fautes collectives, extérieures et sociales commises parfois par simple omission, quand quelqu'un serait tenu d'empêcher le mal et s'en abstient. C'est un aspect un peu inaccoutumé, mais très vrai, de la responsabilité que nous avons devant notre conscience et devant Dieu, pour les fautes que nos inférieurs, ou la communauté tout entière, peuvent commettre grâce à notre acquiescement ou par solidarité avec ceux qui violent les règles de la justice. Dans les temps modernes spécialement, quand les peuples se gouvernent par eux-mêmes au moyen du régime représentatif, combien de délits se peuvent commettre, ne fût-ce que par l'abstentionnisme dans les élections politiques et dans les parlements, et dont est solidaire, non pas un seul individu, mais une nation tout entière.

L'antienne durant la distribution des Dons sacrés est tirée de l'évangile de ce jour : « Mon fils, il convient que tu t'en réjouis- ses : voici que ton frère était mort, et maintenant il revient à la vie; il était perdu, et il est retrouvé. »

Après la communion, nous prions pour que la vertu du Sacrement pénètre dans le plus intime de notre être; mais il faut

pour cela que nous ouvrons toutes les portes de notre âme, et qu'il ne s'y trouve pas de replis réservés et inaccessibles à Jésus qui nous visite.

Dans la bénédiction finale sur le peuple, le prêtre supplie Dieu de garder miséricordieusement sa famille, c'est-à-dire l'Église militante, et puisque, à la différence de l'Église triomphante qui se recrute exclusivement parmi les saints dans le ciel, celle-ci, sur la terre, s'appuie uniquement sur l'infinie miséricorde de Dieu pardonnant les péchés des hommes, nous prions le Seigneur de nous assister par sa grâce, afin que la ferme espérance que nous avons en Lui ne soit pas déçue.

Ne nous montrons pas durs envers ceux qui arrivent de loin, comme l'enfant prodigue. Nous aussi, un jour, nous étions très éloignés, et si maintenant nous sommes unis ensemble pour former un seul peuple, le peuple de Dieu, cela vient de ce que le Bon Pasteur nous a ramenés au bercail. Il faut aplanir les difficultés, faciliter les conversions, imiter les anges du ciel, qui font fête autour de Jésus quand un pécheur égaré rentre dans le droit chemin.

III^e DIMANCHE DE CARÊME.

Station à Saint-Laurent.

LA basilique de Saint-Laurent doit ses premières origines à Constantin, mais, comme elle était trop petite, Pélage II lui ajouta une grande salle supérieure qui fut dédiée à la sainte Vierge. Ce fut la raison qui amena Léon IV à y établir la station le jour octave de l'Assomption. A ce caractère marial de l'édifice, fait aujourd'hui allusion la lecture évangélique, avec l'éloge de la Mère de Dieu, qui donna bien, de son propre sang, l'humanité au Christ du Seigneur, mais qui se nourrit spirituellement à son tour de sa parole et en vécut. Les autres parties de la messe se rapportent au martyr titulaire de la basilique Tiburtine.

L'introït est emprunté au psaume 24 : « Mes yeux sont tournés vers Yahweh, car c'est lui qui dégage mes pieds des lacets, alors que je suis pauvre, seul et sans aide. » Voici Laurent, le *staurophage* de l'Église romaine, qui, environné d'ennemis, et placé sur le gril embrasé, supplie, obtient et triomphe.

La collecte a un caractère général. On y implore un regard de Dieu, afin que, voyant notre misère, il étende son bras pour nous défendre.

Selon les *actes* de saint Laurent, tandis que l'intrépide lévite était enveloppé de la lumière rouge du bûcher, une autre lumière supérieure éclairait son âme. C'est pourquoi, après qu'il eut accompli de grands travaux de transformation dans la primitive basilique du martyr (au niveau du cimetière de Cyriaque), baignée désormais de la lumière qui émanait de la salle supérieure contiguë, Pélage III s'inspira de cette pensée pour composer un gracieux distique qu'on lit encore aujourd'hui autour de la mosaïque du grand arc triomphal.

*Martyrium olim flammis Levita subisti
Iure tuis templis lux beneranda redit.*

C'est à dessein qu'aujourd'hui, dans la lecture de saint Paul aux Éphésiens (v, 1-9), il est parlé de la lumière et de ses fruits, qui nous sont d'abord décrits sous leur aspect négatif, comme s'abstenir des instincts sensuels, des paroles inconvenantes, du culte de l'argent; puis, sous leur aspect positif, *in omni bonitate, iustitia et veritate*.

La bonté et la justice sont pour la volonté, et la vérité pour l'intelligence. Les deux premières vertus se complètent, afin que l'une sans l'autre n'excède pas; la vérité resplendit aux yeux de l'âme, afin que le jugement qui précède l'action soit conforme au bon plaisir divin. C'est justement dans cette conformité que consiste le vérité.

Le répons est tiré du psaume 9, et invoque l'aide de Yahweh pour que, malgré l'apparent moment de triomphe remporté par le tyran sur le martyr, la victoire finale soit à Dieu. Bien plus, Laurent prédit déjà la gloire de ce jour, et voit les ennemis qui reculent, perdent toute force et disparaissent quand Dieu se montre. Dans son *Peri-Stephanon*, Prudence a admirablement exprimé ces sentiments de saint Laurent sur son gril, quand il lui fait apercevoir, en une vision lointaine, Constantin accordant la paix à l'Église, et édifiant aux martyrs de la foi des basiliques somptueuses.

Le trait, conclusion primitive de la seconde lecture qui précé-

dait l'évangile, est le chant 122 du psautier de David. On y décrit les sentiments de l'âme qui, étreinte de toutes parts par les tribulations d'ici-bas, lève ses regards vers le ciel; et, comme l'esclave et la servante sont attentifs au moindre signe des maîtres, ainsi ne perd-elle jamais de vue le Seigneur.

Le passage évangélique de ce jour (LUC., XI, 14-28) ne pouvait être plus approprié à la circonstance. Avant la venue de Jésus, le démon opprimait cruellement le monde, et ses citadelles étaient l'idolâtrie et la sensualité. Le Messie est arrivé, et il a affranchi l'humanité de ce joug honteux, au moyen de la Rédemption par la Croix. La maison, ou l'atrium symbolique, dont parle aujourd'hui l'Évangile, fait allusion au monde, et en particulier à Rome païenne, qui était la ville forte du royaume de Satan, et dont le Seigneur triompha au moyen de ses martyrs. Dès l'antiquité, saint Laurent fut salué comme le porte-étendard de cette phalange — et c'est aussi comme tel qu'il est représenté sur les anciennes mosaïques, avec la croix en main; mourant, il salua déjà le monogramme du Christ reproduit *ad Saxa rubra* sur le labarum triomphal, et prédit la conversion du premier César chrétien.

Une femme du peuple prend prétexte des paroles de Jésus pour louer sa Mère bénie; Jésus ne le lui défend point, mais, de préférence au privilège tout gratuit d'avoir été la Mère de Dieu selon la chair, privilège sur lequel il n'était pas opportun que ce peuple charnel insistât trop, il relève le mérite et la grandeur d'une âme qui accueille spirituellement et garde dans son cœur le Verbe divin.

L'antienne de l'offertoire chante avec le psalmiste (ps. 18) les louanges de ce Verbe divin, règle éternelle de sainteté qui réjouit les cœurs et ne les opprime pas, puisque la grâce plie aussi la volonté à obéir, tout en la laissant libre pour agir. La parole de Dieu est douce comme le miel parfumé qui coule du rayon.

La secrète est celle du III^e dimanche après l'Épiphanie.

L'antienne durant la communion est empruntée au psaume 83: « Le passereau se trouve une maison, et la tourterelle un nid pour ses petits. Ma demeure est près de vos autels, Ô mon Dieu. Bienheureux ceux qui habitent dans votre maison et vous louent

sans cesse. » Ce sont là en particulier, les sentiments d'une âme religieuse qui habite sous le même toit que Jésus au saint Sacrement, et qui, nuit et jour, rivalise, par les cantiques de la sainte liturgie, avec les séraphins du ciel, pour louer la majesté de Dieu.

Voici la petite collecte d'action de grâces : « Seigneur, faites que ceux que vous avez rendus participants d'un si grand Mystère, soient aussi absous par vous de toute faute. » En effet, selon l'enseignement du concile de Trente, la sainte Communion n'est pas seulement l'antidote contre la rechute dans le péché, mais le bain salubre, le bain de feu, où l'âme se purifie des taches contractées dans les faiblesses de chaque jour.

L'Église célèbre ses solennelles stations dans les sanctuaires des martyrs, pour affirmer que nous sommes les héritiers de leur patrimoine spirituel. Leur sang a cimenté l'édifice chrétien primitif, et nous maintenant, fils des martyrs, nous leur succédons dans la profession d'une foi identique.

LUNDI APRÈS LE III^e DIMANCHE DE CARÊME.

Collecte à Saint-Adrien.

Station à Saint-Marc.

LA diaconie de Saint-Adrien s'élève sur le Forum, dans l'ancienne salle du Sénat et elle fut dédiée par le pape Honorius I^{er} à la mémoire de ce célèbre martyr de Nicomédie, qui, durant la période byzantine, eut des églises, des monastères et un culte très populaire à Rome même.

La basilique stationnaire *de Pallacine*, dédiée par la suite à l'évangéliste Marc, fut érigée par le Pape du même nom, et est l'unique monument consacré dans Rome à la mémoire de ce dévot disciple de Paul et fidèle interprète de Pierre, qui, outre la part qu'il eut, avec les apôtres, dans la première évangélisation de la Ville éternelle, écrivit son évangile après la mort de ceux-ci à la prière des Romains.

Sous l'autel principal du *titulus Marci* repose le corps du fondateur, avec les reliques des martyrs Abdon et Sennen. Nous nous trouvons donc comme en un sanctuaire oriental au cœur de la ville, avec Marc d'une part, le grand fondateur du siège patriarcal d'Alexandrie — l'élément égyptien à Rome était

important — et les Persans Abdon et Sennen de l'autre. La péricope scripturaire de ce jour tient précisément compte de ce caractère oriental des titulaires de la basilique, et nous fait lire pour cette raison l'histoire de Naaman le Syrien, qui, ayant laissé les bains voluptueux de Damas, guérit de la lèpre après s'être plongé dans le Jourdain. Ce passage s'adapte admirablement aux catéchumènes, qui, hier, en effet, ont commencé le cours d'instruction préparatoire au baptême. Pierre, observe Tertullien, a baptisé dans le Tibre, et, si les aspirants veulent guérir de la lèpre de l'infidélité et du péché originel, ils doivent s'humilier, abandonner les fleuves de Damas, c'est-à-dire les satisfactions de leur ancienne vie sensuelle, et se plonger dans les eaux limpides du saint Baptême.

L'introït est tiré du psaume 55. Le fidèle oppose à la gloire humaine, la gloire qui lui est réservée en Dieu; sa parole ne disparaîtra jamais, et toutes les menaces des hommes ne pourront modifier le splendide programme de salut que le Seigneur a promulgué.

Dans la collecte, on revient avec insistance sur la qualité de notre jeûne, qui ne doit rien avoir de commun avec le Ramadan des fils de l'Islam ou avec celui d'Israël. Le jeûne chrétien consiste essentiellement à refréner les passions et à s'abstenir du péché.

Suit la lecture du livre IV des Rois (v, 1-15) avec la guérison de Naaman le Syrien, opérée par le prophète Élisée moyennant un septuple bain dans le Jourdain. L'étranger, couvert de lèpre, mais cependant orgueilleux au milieu de toute la misère de ses plaies, se considère presque offensé de ce que le Voyant d'Israël n'emploie pas à son égard des rites solennels et des moyens hors du commun; bien plus, qu'il ne sorte même pas pour lui parler, mais qu'il lui ordonne simplement de se laver dans le Jourdain. Et pourtant il en est ainsi. Voulant vaincre le démon superbe, Dieu s'est complu à le faire par des moyens humbles, c'est-à-dire par l'œuvre des Sacrements et des Sacramentaux, afin d'humilier de plus en plus l'ennemi dans sa défaite. C'est pourquoi, si Naaman veut guérir, il doit d'abord déposer tout orgueil, se reconnaître impur, et aller pour cela se plonger dans le Jourdain, là précisément où, quelques siècles

plus tard, Jean préludera à notre baptême chrétien par son baptême de pénitence.

Comme il est de règle, le répons provient du même psaume que l'introït : « O Dieu, mes jours vous sont connus ; devant vous j'ai recueilli mes larmes. Ayez pitié de moi que l'ennemi poursuit ; mes agresseurs me pressent tout le jour. »

Le passage évangélique qui suit est appelé par la lecture qui vient d'être faite au IV^e Livre des Rois. Dans la synagogue de Nazareth, le Sauveur reprochera à ses concitoyens d'avoir imité l'incrédulité de leurs ancêtres du temps d'Élisée, eux qui obligèrent le prophète à opérer des prodiges seulement en faveur des étrangers. Exemple terrible, qui nous donne matière à réflexion. Les grâces divines, répandues parfois si abondamment sur certaines âmes privilégiées, trouvent en elles très peu de correspondance, si bien que, par la suite, s'y ajoute la paresse et le dégoût pour les choses les plus saintes. Ces sacrements, ces prédications, ces exercices de piété qui parfois touchent tant le cœur des pécheurs, n'ont plus aucune efficacité pour ces âmes religieuses attiédies, rendues comme apathiques par l'abondance des dons divins, à l'égal de ces malades qui ne digèrent plus la nourriture qu'ils prennent.

Le verset *ad offerendum* est tiré du psaume 54 : « Écoutez, ô Yahweh, ma prière, ne rejetez pas de vous mon cri, mais tournez-vous vers moi et m'écoutez. » Dieu écoute toujours la prière d'un cœur humble et droit ; même quand l'indignité du suppliant rend inopportunes certaines grâces de spéciale importance qu'il ose demander, Dieu ne rend pas son oraison inutile, mais il lui accorde ce qui est plus essentiel, c'est-à-dire le retour à la grâce sanctifiante moyennant la conversion du cœur.

La prière de ce jour sur les oblations est fort belle : « Ce qui est pour nous un acte dû, de culte et de sacrifice, hommage de notre dévotion, vous, Seigneur, faites que cela devienne aussi sacrement de rédemption. »

L'antienne pour la communion est elle aussi comme un cri de victoire. Elle est tirée du psaume 13 : « Qui enverra de Sion le Sauveur à Israël ? Quand le Seigneur délivrera son peuple de la servitude, Jacob exultera, et Israël tout entier fera fête. »

La collecte eucharistique répète, en d'autres termes, un con-

cept qui revient souvent dans les formules correspondantes de la liturgie romaine : « Faites, Seigneur, que, en outre de la participation matérielle à votre sacrement, nous expérimentions aussi son efficacité au moyen de la foi et de la dévotion actuelle. »

La bénédiction finale sur le peuple s'exprime ainsi : « Que votre miséricorde, Seigneur, vienne à notre secours, afin que votre droite victorieuse nous fasse échapper aux fléaux imminents mérités par nos péchés » ; allusion à Rome, continuellement exposée aux sièges des Goths, des Visigoths, des Lombards, démantelée par les tremblements de terre, dépeuplée par la famine, décimée par la peste, durant les v^e, vi^e et vii^e siècles.

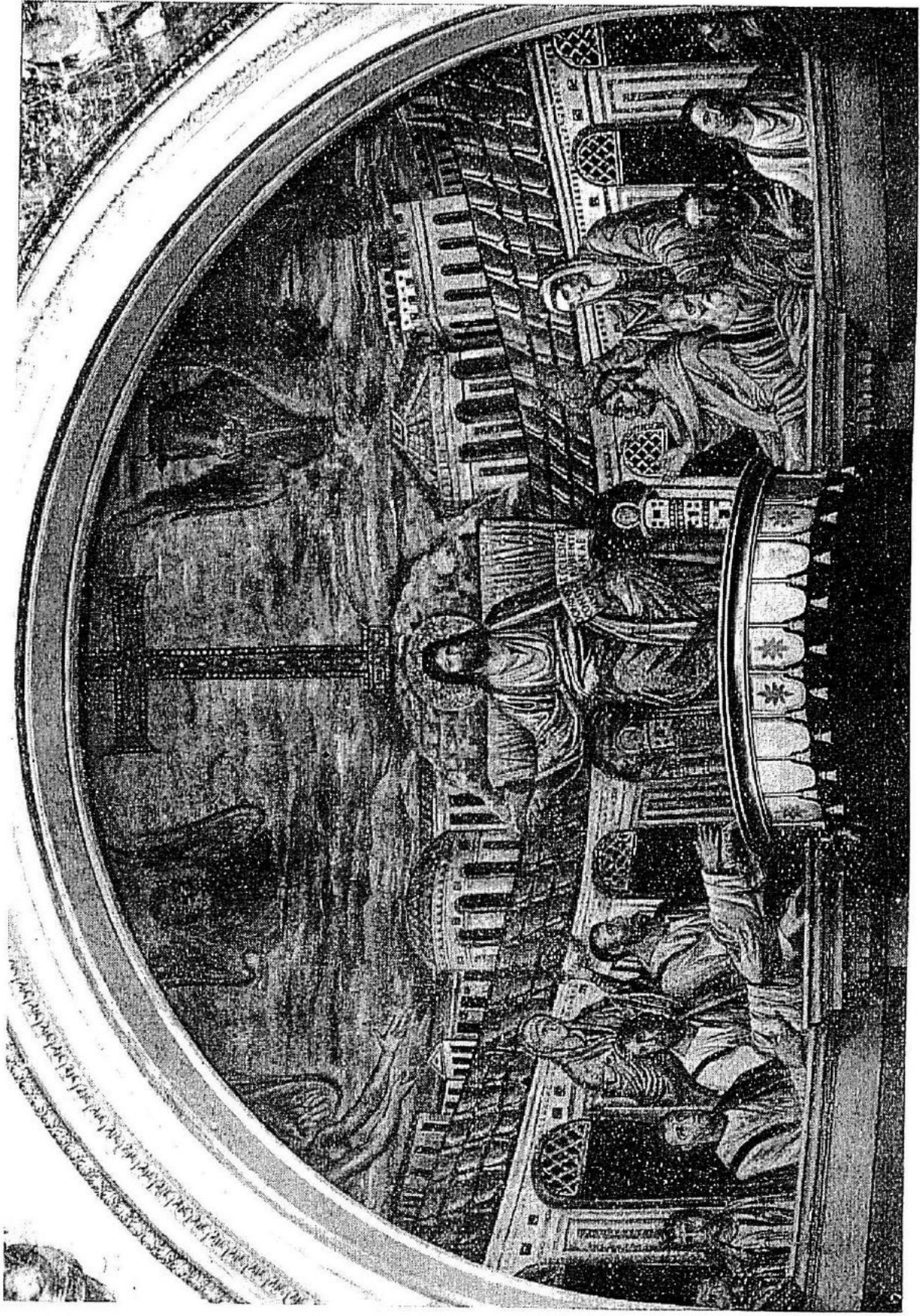
Si Venise se glorifie des reliques de saint Marc, Rome peut, à plus juste titre, lui adresser le salut en usage dans la sérénissime république : *Pax tibi, Marce, Evangelista meus*. « Meus » en effet, à bon droit, puisque saint Marc et saint Luc exercèrent ensemble leur apostolat dans la Ville éternelle, à la suite des deux princes des apôtres Pierre et Paul ; ils y écrivirent leur évangile, et l'antiquité chrétienne se plaisait en particulier à donner à Marc le glorieux titre d'interprète de Pierre.

MARDI APRÈS LE III^e DIMANCHE DE CARÈME.

Collecte aux Saints-Serge-et-Bacchus.

Station à la Basilique Pudentielle.

L'ÉGLISE du rendez-vous doit son origine aux Byzantins, qui élevèrent à Rome au moins cinq temples en l'honneur des martyrs Serge et Bacchus. L'un d'eux se trouvait dans la région des *Monti*, le *Canelicum*, ayant auprès un monastère, où, précisément aujourd'hui, se rassemblait le peuple romain pour la procession stationnale à la basilique de Pudens. La *domus Pudentiana* ou le *titulus sancti Pudentis* fut l'un des plus anciens titres urbains, et rien jusqu'à présent ne dément l'antique tradition ecclésiastique qui veut qu'elle ait été sanctifiée par le séjour de Pierre dans la maison du sénateur Pudens. Les souvenirs du pape saint Pie I^{er}, de son frère Hermas l'auteur apocalyptique du *Pastor*, de Priscille, de Pudentielle, de Praxède, de Justin le Philosophe, d'Hippolyte le Docteur, se groupent tous sur le Viminal, et se rattachent à l'histoire de la maison de Pudens,



**DOMINUS CONSERVATOR ECCLESIAE
PUDENTIANAE**

Mosaïque de l'abside de la basilique
Pudentienne (iv^e siècle).

en sorte qu'il semble qu'elle ait vraiment été au II^e siècle la résidence pontificale.

La sainte liturgie s'est fait l'écho de cette tradition locale, et la lecture évangélique de ce jour, avec l'histoire de Pierre interrogeant le Seigneur relativement à l'usage du pouvoir des clefs, a été précisément choisie pour évoquer le souvenir de l'Apôtre qui fut l'hôte de Pudens en cette maison.

L'introït est tiré du psaume 16, où est exprimée avec tant de beauté l'espérance que le Seigneur gardera sous les ailes de son patronage tous ceux qui mettent leur confiance en lui. Ce verset du psaume est à mettre en regard de la mosaïque absidale de la basilique Pudentienne, où l'on voit le Sauveur étendant la main pour protéger le titre apostolique et l'antique résidence des papes du second siècle. Il tient un volume ouvert sur lequel on lit : *Dominus conservator Ecclesiae Pudentianae*, pour indiquer la protection spéciale réservée à cette basilique, qui, autrefois, était comme l'expression visible et le trophée de l'apostolat et de la primauté romaine de saint Pierre.

La collecte insiste dans la demande des fruits du jeûne, qui sont précisément ceux qu'exprime la préface quadragésimale : *corporali ieiunio vitia comprimis, mentem elevas, virtutem largiris et praemia...*

La lecture du IV^e Livre des Rois (IV, 1-7) où il est question de l'huile multipliée par Élisée en faveur d'une pauvre veuve à laquelle le créancier allait prendre ses fils pour les traîner en esclavage, fait peut-être allusion à Pierre, dont la présence dans la maison de Pudens fut cause d'abondance et de prospérité.

Le graduel provient du psaume 18 : « Purifiez-moi, ô Yahweh, des fautes occultes, et tenez loin de moi ceux qui vous sont étrangers ; s'ils n'obtiennent pas d'empire sur moi, alors je serai pur et indemne de toute faute grave. » Il s'agit des Gentils idolâtres, avec qui le psalmiste ne veut rien avoir de commun, de peur qu'ils ne le contaminent légalement. La compagnie des méchants constitue trop facilement un péril pour les bons.

La lecture évangélique (MATTH., XVIII, 15-22) établit trois liens puissants qui conservent à l'Église son unité mystique dans l'amour de Dieu et dans la charité du prochain. Ce sont :

le sacrement de Pénitence, pour la rémission des péchés; le pardon fraternel des offenses réciproques que nous pouvons nous faire les uns aux autres; la solidarité de tous les membres du corps mystique de Jésus dans un unique esprit. Le chrétien n'agit jamais solitairement. En vertu de la communion des Saints, il vit, souffre, prie et agit dans l'Église et avec l'Église, ce qui revient à dire : avec Jésus.

L'antienne *ad offerendum* est la même qu'au III^e dimanche après l'Épiphanie; mais en ce jour elle entend signifier tout un chant de triomphe en l'honneur de la *domus Pudentiana*, dont le *conservator* est le Rédempteur lui-même.

La collecte sur les oblations veut nous obtenir les fruits de la rédemption, afin que, les passions vicieuses étant refrénées, rien ne mette obstacle à l'opération de la grâce eucharistique.

L'antienne pour la communion est tirée du psaume 14 : « Seigneur, qui habitera sous votre tente ? ou qui reposera sur votre montagne sainte ? Celui qui marche sans faute et opère la justice... » Quelle pureté en effet, ne faut-il pas pour entrer au paradis, où ne peut pénétrer une tache de péché, ou un défaut si petit soit-il !

La collecte eucharistique est comme la conséquence de la pensée exprimée dans le verset précédent : « Purifiés que nous sommes, Seigneur, par l'oblation sacrée, faites qu'avec le pardon nous méritions aussi votre grâce. »

La formule de la bénédiction finale sur le peuple est gracieuse : « Prenez-nous sous votre protection, Seigneur, et gardez-nous de tout péché. » Tous les autres maux, en effet, ou bien ne sont qu'apparens, ou bien sont réparables, ou de courte durée. Seul le péché sépare l'âme d'avec Dieu, et doit être terriblement redouté.

Répétons encore une fois le souhait du pape Sirice, inscrit sur la mosaïque de la basilique Pudentienne ; — la dédicace à la sainte homonyme est postérieure — *Dominus conservator Ecclesiae Pudentianae*. La charité et l'hospitalité n'ont jamais appauvri personne, et un malheureux, accueilli dans une maison pour l'amour de Dieu, y attire les bénédictions de la divine Providence.

MERCREDI APRÈS LE III^e DIMANCHE DE CARÊME.*Collecte au titre de Balbine.**Station à Saint-Sixte.*

Nous connaissons déjà le titre de Balbine sur le petit Aventin; l'église de Saint-Sixte est à peu de distance de là, sur la voie Appia, et, avant qu'on y ait transporté, du cimetière de Callixte, le corps du martyr Sixte II, elle était connue sous le nom de titre de Tigride, qui était celui de sa fondatrice. Un monastère de vierges y était annexé; Honorius III le céda par la suite à saint Dominique.

Dans l'antiquité, c'est aujourd'hui que commençait le scrutin des catéchumènes qui voulaient être admis au baptême la veille de Pâques; la messe a donc un caractère nettement catéchétique, spécialement dans ses lectures.

L'introït est emprunté au psaume 30. C'est l'âme qui exulte dans le Seigneur, parce que l'espérance en son aide n'a pas été vaine.

La collecte s'adresse au Seigneur, afin que, complétant le jeûne corporel par la purification intérieure de l'esprit qui se tient éloigné de toute faute, nous puissions plus sûrement espérer obtenir le pardon. Il faut avoir toujours présent à la pensée le caractère nettement pénitentiel qu'assumait le Carême autrefois pour ceux qui se préparaient au baptême. Le plus souvent, il s'agissait d'adultes, de *convertis*, et, par suite, la sainte quarantaine était pour eux le temps par excellence de faire pénitence, de détester le péché et de se préparer au bain régénérateur *in remissionem peccatorum*.

La lecture de l'Exode, avec la promulgation solennelle du Décalogue (xx, 12-24) s'adresse surtout aux catéchumènes.

Le Nouveau Testament suppose l'Ancien, dont il est la continuation, et la loi évangélique de l'amour n'est que l'achèvement et la dernière perfection donnée par le Verbe incarné à la Thora mosaïque. La catéchèse chrétienne commence donc avec le Décalogue, et se termine avec le dernier sermon prononcé à la Cène par Jésus.

Il convient de remarquer que l'ordre primitif des lectures aux jours des scrutins baptismaux a été un peu troublé ; les documents romains du VIII^e siècle prescrivent en ce jour la lecture d'Ézéchiel (XXXVI, *Effundam super vos aquam*) qui, dans le missel actuel se lira mercredi prochain, jour où se faisait le second scrutin. L'évangile de ce jour, au lieu d'être celui du XV^e chapitre de saint Matthieu, assigné maintenant par notre missel, était la péricope *Confiteor tibi Pater* (MATTH., XI) désormais réservée à la fête de saint Mathias. Ces passages de rechange pour les scrutins n'avaient probablement pas de place fixe, comme les jours assignés aux scrutins eux-mêmes, qui, de trois qu'ils étaient d'abord, passèrent à sept au VII^e siècle.

Le graduel est tiré du psaume 6 : « O Yahweh, ayez pitié de moi, parce que je suis infirme. Mes os me font mal et mon esprit est dans l'angoisse. » Voilà ce que saint Paul appelle *stipendium peccati*, les conséquences de la faute : l'affliction et la mort.

La lecture évangélique (MATTH., XV, 1-20) rappelle celle de l'Exode, faite tout à l'heure. Aux futiles questions des pharisiens relativement à l'observance des traditions du Sanhédrin, Jésus répond en les accusant d'avoir perverti le Décalogue avec leurs usages, et il cite le cas des fils qui, grâce à la tradition du Talmud, toute au profit des ministres intéressés du Sanctuaire, laissaient mourir de faim leurs parents. La sainteté des pharisiens était toute rituelle et toute extérieure, tandis que Jésus-Christ insiste sur la valeur spirituelle et morale que doit revêtir en nous le culte de Dieu. Il n'est pas dit pour cela que les rites extérieurs soient à négliger ; il est nécessaire que le composé humain tout entier, c'est-à-dire l'âme et le corps, adorent et servent Dieu selon leur nature propre, mais la part principale revient évidemment à l'âme, appelée comme elle l'est à adorer le Père *in spiritu et veritate*. Le corps doit servir simplement d'instrument et d'aide.

L'antienne *ad offerendum* est prise du psaume 108 : « Seigneur, pour votre nom lui-même, agissez avec moi selon votre miséricorde, puisque suave est votre bonté. » Voici le motif dernier et décisif de l'amour que Dieu nourrit pour l'homme. Ce ne sont pas nos mérites ni notre amabilité qui le poussent à nous aimer, mais Il nous aime gratuitement, Il aime parce qu'il est

amour, et en nous aimant, Il crée en nous les vertus correspondantes à son amour, Il nous fait bons : *imagini bonitatis suae conformes*.

Dans la collecte sur les oblations, nous supplions le Seigneur d'accueillir notre sacrifice et nos prières, afin que sa grâce nous fasse échapper à tout péril. Il faut remarquer cette dernière phrase qui peut être mise en relation avec l'histoire de Sixte II et de ses six diacres, qui, surpris dans le cimetière de Callixte tandis qu'ils célébraient la synaxe eucharistique, et décapités à l'autel même, joignirent leur sacrifice à celui du Christ.

Les voies de la vie chantées par l'antienne pour la communion (ps. 15) sont celles de la croix, du sépulcre et de la descente aux limbes, qui conduisirent en effet Jésus à la gloire de la résurrection. Dieu veut éprouver l'âme dans le creuset de la douleur, avant de se révéler à elle dans les splendeurs de la gloire.

La collecte eucharistique exprime le vœu que le céleste banquet sanctifie le peuple fidèle, lui obtienne le pardon de ses erreurs et le dispose à mériter ce qui a été promis par Dieu.

Dans la bénédiction finale sur le peuple, le prêtre — comme encore impressionné par la sanglante tragédie de Sixte II et de ses diacres massacrés non loin de là — insiste auprès du Seigneur pour réclamer sa protection, afin que libres de tout péril et avec un cœur dégagé de toute crainte, nous puissions vaquer à son divin service.

Le respect et la vénération pour l'autorité paternelle qui est la première de toutes les autorités naturelles, est la condition essentielle et la base de tout ordre social. L'enfant — et, en beaucoup de choses, l'humanité est toujours enfant — avant de comprendre, a besoin de croire à l'autorité de celui qui l'enseigne et qui le dirige. Sans cette docilité, toute éducation est impossible, ainsi que tout progrès. Si la société moderne commence à sentir toute l'horreur de l'état d'anarchie où elle se débat, elle doit toutefois en rechercher l'origine première dans ce renversement des bases de l'ordre social, substituant au Décalogue le code de l'égoïsme et du culte de l'état.

JEUDI APRÈS LE III^e DIMANCHE DE CARÊME.*Collecte à Saint-Marc.**Station aux Saints-Côme-et-Damien.*

AUJOURD'HUI le rendez-vous est à Saint-Marc, qui, resplendissant d'or et de marbres précieux, s'élève près de ces fameux *balnea pallacina* où, au dire de Cicéron, fut consommé l'assassinat de Sextus Roscius. Pour nous chrétiens ce titre est bien plus important, car sous son vénérable autel sont conservés les corps des saints martyrs Abdon, Sennen et Hermès, transférés en ce lieu par Grégoire IV.

La basilique stationnale doit son origine au pape Félix IV, qui, vers 530, transforma pour l'usage ecclésiastique deux édifices antiques — le *templum Romuli* et le *templum Sacrae Urbis* auquel les archives civiles étaient annexées — sur la voie sacrée, et voulut qu'ils fussent dédiés aux médecins Anargyres Côme et Damien. Alors, grâce aux Byzantins, le culte de ces deux martyrs orientaux était fort en vogue, si bien que leur sanctuaire devint très célèbre, et les fidèles y obtenaient toutes sortes de guérisons et de grâces; à ce point que l'Église se trouva dans la nécessité de prémunir ses fils contre l'illusion d'une piété toute extérieure et matérielle, sans cette intime conversion du cœur qui est la condition première pour qu'une âme s'approche de Dieu.

Le dimanche précédent, les Grecs célébraient un jour de fête en l'honneur de la Croix, c'était une trêve rapide dans l'âpre chemin du jeûne. A Rome, où le jeûne quadragésimal commence une semaine plus tard, cette solennité est renvoyée au dimanche suivant, mais, du temps de Grégoire II, pour ne pas priver totalement les fidèles de cette innocente satisfaction au milieu de la sainte quarantaine, l'on institua la station de ce jour à l'église des martyrs Côme et Damien. Ils sont — médecins « Anargyres » — c'est-à-dire de cette catégorie de saints médecins byzantins qui méprisent l'argent et prêtent *gratis* leur service thaumaturgique — et, étant donnée la rigueur de l'antique pénitence quadragésimale, l'on comprend facilement combien était opportun le recours aux médecins célestes.

La messe a été adaptée dans ce sens; elle se rapporte plutôt

à l'anniversaire de leur martyre, et l'on y parle trop souvent de santé, de malades, de guérisons, pour ne pas se souvenir de la popularité du culte que recevaient autrefois les saints anargyres.

L'introït est scripturaire quant au sens, mais ne semble pas emprunté à un texte déterminé; il appartient à un cycle d'introïts non psalmodiques, tels que ceux des derniers dimanches après la Pentecôte, et son application à la fête des martyrs Côme et Damien est l'œuvre de Grégoire II : « Je suis le salut du peuple. En quelque calamité qu'ils se trouvent, ils élèveront vers moi leur prière, je les exaucerai et je serai leur Dieu pour toujours. »

La collecte se rapporte au *Natale* des anargyres : « Que la glorieuse solennité des bienheureux Côme et Damien exalte, ô Dieu, votre magnificence; en ce jour où vous leur ouvrites les portes de l'éternelle gloire, et à nous celles de votre ineffable secours. »

La lecture de Jérémie (VII, 1-7) vient ensuite; on y décrit les conditions de pureté intérieure que Dieu requiert des fidèles, si toutefois ceux-ci veulent expérimenter l'efficacité de son séjour dans l'arche sainte du Testament. Il est inutile de vanter les gloires du temple et de croire qu'un simple symbole matériel de religion soit ce que nous pouvons donner de mieux au Seigneur. Il veut, certes, le culte extérieur, et dans le Lévitique il a même daigné en prescrire les rites, mais il aime par-dessus tout la religion de l'esprit.

Le verset graduel (ps. 144) est emprunté au XX^e dimanche après la Pentecôte, et par la suite il fut également adapté à la messe du *Corpus Domini* : « Les yeux de tous sont fixés sur vous, Seigneur, attendant que vous leur donniez la nourriture en son temps. Vous ouvrez les mains et remplissez de bien tout ce qui vit. »

Le passage évangélique de saint Luc (IV, 38-44) raconte la guérison de la belle-mère de saint Pierre, et les autres miracles opérés par Jésus en faveur des énerguènes et des malades de Capharnaüm. Tandis que les docteurs se vantent de ne pas connaître Jésus et de ne rien comprendre à sa mission messianique, les pauvres et les infirmes viennent en foule autour de

lui pour qu'il les aide et ne les abandonne plus. Heureux le besoin qui nous prédispose si bien à l'humilité et à la pauvreté d'esprit, vertus précisément qui émeuvent davantage le Cœur de Jésus !

Il faut remarquer que la scène touchante de Capharnaüm se répétait au v^e siècle à Rome dans le sanctuaire des Anargyres.

L'antienne *ad offerendum* (ps. 137) est celle du XIX^e dimanche après la Pentecôte. La protection du Seigneur par l'intermédiaire de ses martyrs est si évidente, que désormais les fidèles ne craignent plus ni tribulations ni calamités. Dieu les soustraira au péril, il leur tendra la main et les mettra en sûreté.

La collecte suivante est très belle ; elle traite du *natalis* des martyrs : « Pour célébrer la précieuse mort de vos élus, nous vous offrons, ô Dieu, ce sacrifice, dont tire son mérite tout autre martyre. »

L'antienne eucharistique est tirée du psaume 118 : « Vous avez voulu, Seigneur, que votre loi fût fidèlement observée. Que mes pas soient pour cela dirigés dans le chemin de votre justice. »

Dans la collecte d'action de grâces on insiste de nouveau sur cette pensée, que le sacrifice de ce jour obtienne la plus entière efficacité, accompagné qu'il est de l'intercession des martyrs Côme et Damien.

La bénédiction finale sur le peuple implore la miséricorde divine, qui, tout en donnant accroissement au troupeau, en intensifiera l'esprit, si bien que tous obéissent docilement aux commandements du Seigneur.

Comment se fait-il que tant d'antiques sanctuaires de martyrs, et même les tombes des saints Apôtres, ne soient plus illustrés par cette abondance de grâces et de miracles des premiers siècles du christianisme ? Le Seigneur agit avec nous comme jadis avec son peuple choisi. A cause de nos péchés, et par-dessus tout du manque de foi, Il se tait, comme naguère le Rédempteur dans la maison d'Hérode. C'est pourquoi tombent en ruine, et parfois sont profanés, les sanctuaires les plus chers à tout cœur chrétien : c'est le même fait qui se réalisa sur la colline de Silos et sur celle de Sion, où résida jadis l'arche sainte. Le fait est identique, et identiques en sont aussi les causes.

VENDREDI APRÈS LE III^e DIMANCHE DE CARÊME.*Collecte à Sainte-Marie « ad Martyres ».**Station à Saint-Laurent-in-Lucina.*

SAINTE-MARIE *ad Martyres* est la belle rotonde du Panthéon d'Agrippa, convertie en église par Boniface IV. Au moyen âge, les Romains étaient très affectionnés à ce majestueux sanctuaire, où, entre autres reliques, se conservait, dans un coffre fermé de treize clefs, l'image de la sainte Face; si bien qu'au XIII^e siècle le *Senator Urbis*, prenant possession de sa charge, jurait de défendre et de conserver au Pape *Mariam rotundam*.

La basilique de Saint-Laurent-in-Lucina est du IV^e siècle; mais malheureusement la légende s'est par trop emparée de la personnalité de Lucine, et après lui avoir fait jouer un rôle dans les actes des saints apôtres Pierre et Paul, elle la met en relation avec saint Laurent, saint Sébastien, saint Marcel, en sorte qu'il est difficile de déterminer dans quelles limites historiques se tient la vérité. Il s'agit vraisemblablement d'une matrone contemporaine du pape Marcel, qui mit ses maisons de la *via Lata* à la disposition de l'autorité ecclésiastique, laquelle y érigea le *titulus Marcelli*, et, celui-ci ayant été confisqué; on en créa un autre, dit *in Lucina*, à peu de distance du premier.

Saint-Laurent-in-Lucina est le premier des titres presbytéraux dans les listes hiérarchiques; le pape Célestin III le consacra le 26 mai 1196, et plaça sous l'autel une partie considérable du gril sur lequel fut brûlé le martyr titulaire. Le plus ancien document qui nous garantit l'authenticité de ce trophée sacré est un sermon de Léon le Grand, qui, pour la fête de saint Laurent, en parle comme d'une relique universellement vénérée par les Romains. Les martyrs de la voie Nomentane, Alexandre, Eventius et Théodule; les papes Pontien et Eusèbe, les saints Vincent, Peregrinus, Gordien, Felicola et Sempronius, reposent aussi dans cette vénérable basilique.

Dans l'introït (ps. 85) le psalmiste demande au Seigneur un signe de protection, non pas pour lui-même, qui croit pleinement en Yahweh, mais pour réprimer l'audace de ses adversaires qui sont aussi les adversaires de la gloire de Dieu.

La collecte revient encore une fois sur cette pensée que Dieu daigne aider nos jeûnes par sa protection, afin que, réprimant la sensualité au moyen de l'abstinence, notre âme aussi domine ses passions.

La lecture de ce jour, avec la scène de Moïse faisant jaillir l'eau du rocher (*Num.*, xx, 1-13), était très familière aux anciens, car ils la voyaient reproduite mille fois sur les parois et sur les *arcosolia* des cimetières suburbains. Dans l'art chrétien primitif à Rome, Moïse a quelquefois les traits iconographiques de Pierre; cela se rencontre spécialement dans les verres cimitériaux, où, autour de la tête du thaumaturge qui frappe la roche avec sa verge, est écrit PETRVS, cette scène du Livre des Nombres symbolisant le bain de la régénération chrétienne, dont le premier ministre était le prince des Apôtres. Ce parallélisme entre Moïse et Pierre dans l'art chrétien primitif est d'une importance théologique exceptionnelle pour l'histoire de la primauté pontificale : de même que Moïse fut le premier prophète et le législateur de l'Ancien Testament, ainsi le Pêcheur de Galilée est le premier pontife et le vicaire de Jésus-Christ, au nom et par l'autorité de qui tous les autres pasteurs de l'Eglise paissent, chacun, son propre troupeau. A Rome surtout, le baptême est mis en relation avec saint Pierre. Celui-ci, au dire de Tertullien, baptisait dans les eaux du Tibre; en effet, au iv^e siècle, une ancienne tradition vénérât, dans le *Cimetière majeur* de la voie Nomentane, une chaire attribuée à l'Apôtre, et les *Nymphae* voisines gardaient le souvenir du ministère baptismal qu'il avait exercé en ce lieu. Bien avant de baptiser au Latran, c'est près de la tombe vaticane de saint Pierre que les Papes du iv^e siècle administraient le baptême solennel; et, qui plus est, ce fait du bain de régénération, s'accomplissant près du sépulcre du prince des Apôtres et par son autorité, semblait de telle importance et si honorable pour l'Église romaine, qu'on voulut le mettre en relief par les vers suivants, gravés jadis dans le marbre sur le baptistère Damasien de Saint-Pierre :

*Auxit Apostolicae geminatum Sedis honorem
Christus et ad coelos hanc dedit esse viam;
Nam Cui siderei commisit limina regni,
Hic habet in terris altera claustra poli.*

Le Christ voulut accroître la gloire du Siège romain sur lequel resplendissaient les deux apôtres Pierre et Paul, décidant que ce siège serait précisément la voie du Paradis ; en sorte que celui à qui il confia le portique du royaume céleste, fût aussi, sur cette terre, le gardien de la première porte du ciel.

Le répons-graduel provient du psaume 27 qui décrit les angoisses, puis les gloires de Jésus en sa résurrection. « Mon cœur se confie en Dieu, et il m'a aidé ; ma chair a fleuri, et, avec tout l'élan de mon cœur, je chante ses louanges. A vous, ô Yahweh, j'ai élevé ma prière. Ah ! ne soyez pas muet et ne vous éloignez pas de moi. »

Désormais, la liturgie prend un caractère nettement baptismal. Après l'eau jaillie du rocher, voici les sources vives que, dans l'évangile, Jésus promet à la Samaritaine (IOAN., IV, 5-42). Cette seconde scène était, elle aussi, bien connue des fidèles comme une figure du saint Baptême, et nous la voyons en effet représentée dès le II^e siècle dans le cimetière de Prétextat. Tout le récit de saint Jean respire la grâce la plus attirante. Jésus, pour commencer, va à la recherche de l'âme pécheresse ; bien plus, Il se fatigue pendant trente-trois années le long des sentiers de la rédemption, et, au midi du monde, c'est-à-dire quand le dégoût des choses humaines poussera le cœur désillusionné à chercher un rafraîchissement dans les choses de l'esprit, Lui, il attend l'égarée au bord de la route, sur la margelle d'un puits, pour lui offrir de l'eau vive qui calme toute soif d'humaines affections. Entendons la voix de tous dans celle du grand Ignace d'Antioche, qui s'était largement abreuvé de cette eau vive et écrivait : « Je sens en moi comme le jaillissement impétueux d'une eau, et une voix me répète : Viens au Père. »

Le verset de l'offertoire, pris du psaume 5, est une humble prière : « Écoutez le cri de ma demande, ô mon roi et mon Dieu, puisque je m'adresse à vous. » Dieu est toujours attentif à nos prières, quand nous le sommes nous-mêmes, et que nous lui demandons avec une foi vive ce qui entre dans le plan divin de notre éternelle prédestination.

La collecte pour présenter les oblations au Seigneur — collecte qui sert de prélude à l'anaphore d'action de grâces, *prae-*

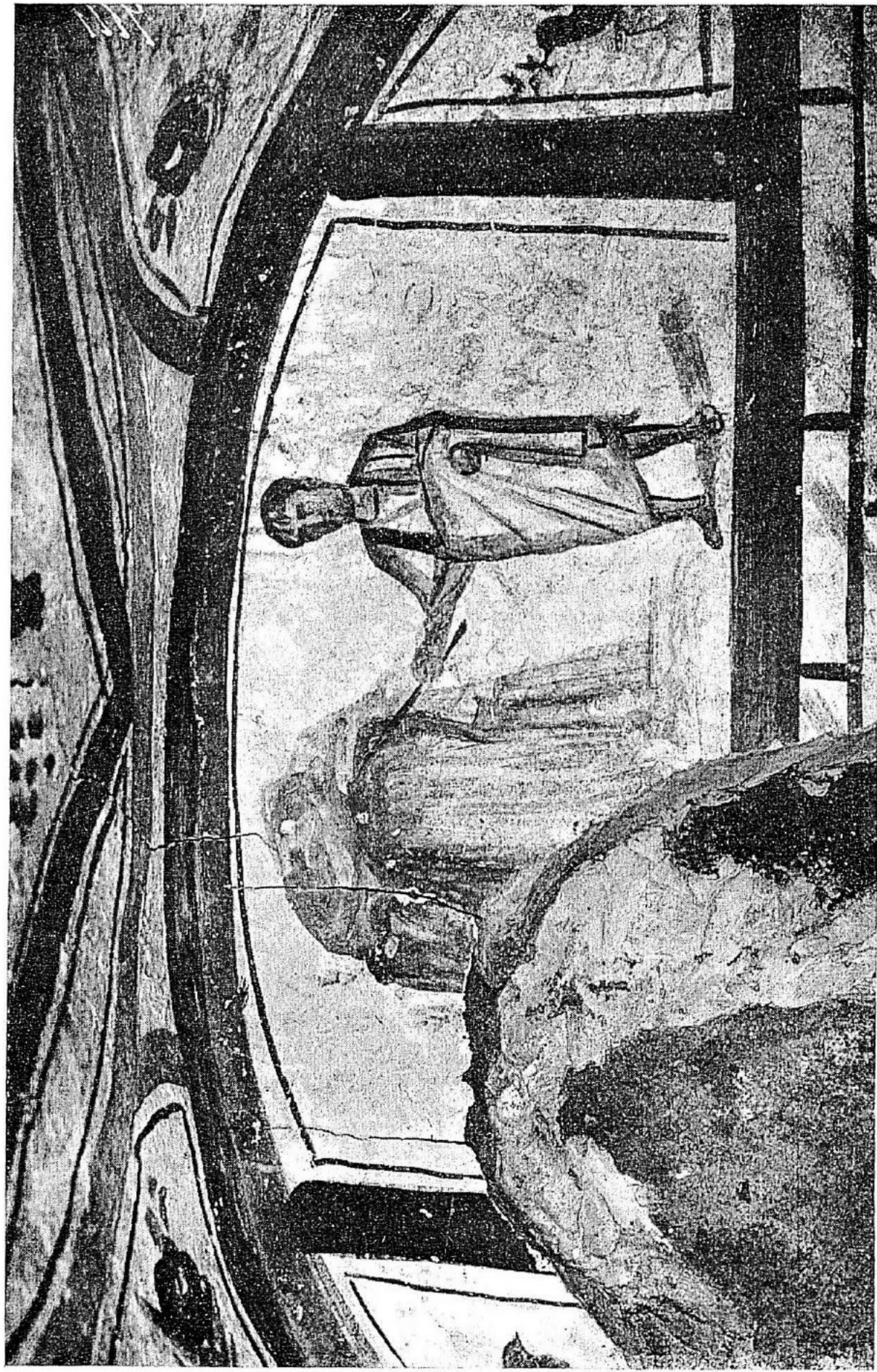
fatio — est ainsi conçue : « Regardez avec bonté, Seigneur, l'oblation que nous vous consacrons, afin qu'elle vous soit agréable et nous soit salutaire. »

L'antienne *ad Communionem*, avec la promesse du Sauveur que l'eau de la grâce sera pour celui qui la boit comme un jet impétueux le portant en haut, est une des rares antiennes quadragésimales qui interrompent le cycle des psaumes et proviennent de l'évangile. Demain le même cas se présentera à nouveau. Si toutefois l'on tient compte de ce que la *Communion* de mercredi dernier était tirée du psaume 15 — le jeudi ne comptant pas puisqu'il est d'introduction postérieure — tandis qu'avec celle de lundi prochain nous en serons déjà au psaume 18, il faudra conclure que les belles antiennes évangéliques d'aujourd'hui et de demain ne sont pas primitives, et qu'elles ont pris la place de deux autres antiennes tirées des psaumes et maintenant disparues de la série.

La collecte eucharistique est de caractère général, on y demande que, par la participation au divin Sacrement, Dieu nous purifie du péché et nous conduise à la vie éternelle.

Dans la bénédiction finale, le prêtre demande au Seigneur que, nous confiant dans sa protection, il nous donne la grâce de surmonter toute adversité.

Jésus fait aujourd'hui devant la convertie de Samarie une nouvelle promulgation du devoir qui incombe aux vrais fidèles, d'adorer le Père en esprit et en vérité, sans se soucier que ce soit sur le mont Sion ou sur le Garizim. Ce culte parfait n'est propre qu'à Jésus-Christ, Pontife du Nouveau Testament. Lui seul adore le Père en vérité, parce qu'il le connaît pleinement. Lui seul l'adore en esprit, parce que, sur Lui seulement s'est posé l'Esprit Saint avec toute la plénitude de ses dons. C'est pourquoi les chrétiens, pour rendre à Dieu un culte parfait, doivent s'unir à Jésus-Christ, afin d'offrir par lui au Père le sacrifice de leur esprit et de leur cœur. C'est pour cette raison que l'Église termine toutes ses collectes par ces paroles adressées au Père : « Par notre Seigneur Jésus-Christ », — voici l'adoration en vérité, — « lequel règne avec vous dans l'unité de l'Esprit Saint », voilà l'adoration en esprit.



MOISE FRAPPANT LE ROCHER DE SA VERGE

Fresque du 1^{er} siècle, au cimetière des Giordani.



Fresque du 1^{er} siècle, au cimetière de Prétextat.

LE CHRIST ET LA SAMARITAINE

SAMEDI APRÈS LE III^e DIMANCHE DE CARÊME.*Collecte à Saint-Vital.**Station à Sainte-Susanne « ad duas domos ».*

L'ÉGLISE de Saint-Vital, appelée également, du nom de sa fondatrice, *titulus Vestinae*, fut dédiée par Innocent I^{er} aux martyrs Vital, Gervais et Protas.

La basilique de Sainte-Susanne est l'antique *titulus Gaii*, aussi désignée par les noms des Saints-Gabin-et-Susanne, le frère et la nièce du Pontife qui la dédia. Elle s'élève sur les ruines d'un ancien édifice romain *ad duas domos* déjà mentionnées dans le martyrologe de Berne, et ses prêtres titulaires apparaissent au concile romain de 497, sous le pape Symmaque. Léon III qui la restaura de fond en comble, y déposa le corps de sainte Félicité, mère des sept frères martyrs.

Dans le haut moyen âge, s'accomplissait en ce jour le second scrutin pour les aspirants au baptême, et les *Ordines Romani* prescrivent, en conséquence, des chants et des lectures de circonstance, différents de ceux indiqués par le missel.

L'introït est tiré du psaume 5 : « Écoutez, ô Yahweh, ma parole; prêtez l'oreille à mon gémissement; soyez attentif au cri de ma prière, mon roi et mon Dieu. » Nous avons ici un *crescendo* d'un effet superbe. C'est l'âme opprimée qui cherche un refuge suprême dans la prière, et là, isolée et abandonnée, elle ne cesse de frapper à la porte de Dieu, elle parle, elle gémit, elle clame, toujours en invoquant le secours de Yahweh. Qui est-ce, sinon Celui que nous décrit l'évangile dans le jardin de Gethsémani, qui *factus in agonia, prolixius orabat?*

La collecte ne fait que répéter un concept qui se trouve, presque stéréotypé, dans les diverses messes du Sacramentaire grégorien : « Faites, Seigneur, que ceux qui affligent leur corps par le retranchement de la nourriture, jeûnent aussi des péchés moyennant la pratique des vertus. » Voici le côté négatif de l'abstinence quadragésimale exprimé ici : Jeûne corporel et refrénement des passions; la pratique des vertus, voilà le côté positif.

La scène de Susanne, décrite aujourd'hui avec tant de vie

et de réalisme dans le texte sacré (DANIEL, XIII, 1-62), était très familière aux anciens, qui la voyaient souvent représentée dans les *cubicula* des catacombes. Elle était un symbole des conditions de l'Église, persécutée et calomniée principalement par les Juifs, par les hérétiques et par les païens. Quand vient à manquer toute autre espérance humaine de salut, c'est alors le moment de Dieu. Susanne prie, et elle est sauvée. En général, l'histoire de Susanne nous apprend à ne rien craindre plus que le péché, et à mettre notre confiance en Dieu. Le choix de l'histoire de Susanne a été suggéré par l'homonymie avec la martyre titulaire de la basilique.

Le chant du répons-graduel, tiré du psaume 22, lequel est une véritable idylle entre l'âme et Dieu, est des plus suaves : « Si même j'allais dans les ténèbres de la mort, je ne craindrais rien parce que vous êtes avec moi. Votre bâton et votre houlette me soutiennent. »

Après cela vient la scène évangélique de la femme adultère convertie par Jésus-Christ. Cette scène est quelque peu appelée par la lecture précédente ; mais, si l'imputation du délit est la même, la condition des accusées est bien différente. Dieu sauve l'innocence de Susanne ; par analogie, en un geste de sage miséricorde, il renvoie confondus les accusateurs de l'adultère de Jérusalem, il la convertit et lui pardonne. La justice humaine n'oublie pas certains délits auxquels le monde ne réserve aucun pardon. Combien plus suave est la grâce de l'Esprit Saint, qui efface l'ancienne souillure, régénère l'âme, la réhabilite, et, d'une pauvre pécheresse, fait une Madeleine, une Pélagie, une Marguerite de Cortone !

Comment toutefois Jésus dit-il à l'adultère de l'évangile : « Moi non plus je ne te condamnerai pas ? » Sa loi ne s'oppose-t-elle pas à l'impudicité ? Elle s'y oppose, et c'est précisément pour cela que Dieu se dresse contre le pécheur tant que celui-ci conserve de l'affection au péché ; si pourtant le pécheur s'en repent et le déteste, il se met d'accord avec Dieu dans cette contrition de sa faute, et Dieu ne le condamne plus et l'admet à se réconcilier avec lui. Quelle consolation pour les pauvres âmes tombées, pour ceux qui espèrent en vain une réhabilitation quelconque devant les hommes, quand ils s'en-

tendent dire intérieurement par le Seigneur : « Je ne te condamnerai plus désormais. »

L'antienne de l'offertoire est tirée du psaume 118 : « Dirigez *par votre grâce* mes pas selon la loi, afin que l'iniquité ne l'emporte pas sur moi. »

La collecte sur les oblations est la même qu'au IV^e dimanche après l'Épiphanie.

L'antienne pour la communion est tirée de l'évangile du jour. Elle exprime toutefois, avec la miséricorde de Jésus, la condition essentielle de tout pardon et de toute réconciliation avec Dieu : « Femme, personne ne t'a-t-il condamnée? — Personne, Seigneur. — Eh bien, moi non plus je ne te condamnerai pas. Va, mais dorénavant ne pèche plus. » Tel est le propos que doit avoir tout pénitent, et sans lequel l'accusation même du péché au prêtre, au tribunal de la pénitence, ressemble trop à celle que fit Judas devant le Sanhédrin, quand il jeta dédaigneusement le prix de la trahison du divin Maître en s'écriant : *Peccavi, tradens sanguinem iustum*. Sa confession était complète, mais l'Écriture nous dit que, sorti de là, il courut à un arbre pour se pendre. Judas manquait donc du propos de ne plus pécher, il manquait d'espérance, il manquait d'amour.

Dans la collecte d'action de grâces, nous supplions Dieu afin que la communion du Corps et du Sang de Jésus serve à raffermir en nous la communion avec le Chef du corps mystique de l'Église, en nous faisant participer avec plus d'intensité à son esprit et à sa vie.

La bénédiction finale prie le Seigneur d'étendre sa droite sur nous, et de nous faire la grâce de le rechercher avec toute l'impétuosité de notre cœur. Rechercher Dieu : quel beau programme ! On recherche Dieu quand on ne veut que lui seul, et on le recherche par la voie des divins commandements et des conseils évangéliques de perfection.

L'histoire de Susanne, qui était si familière à nos pères, et apparaît si souvent dans les peintures cimitérielles, doit répandre dans notre âme une suave confiance. Susanne préfère succomber à la vengeance de ses accusateurs, plutôt que de se rendre coupable devant Dieu. Elle met sa confiance dans le Seigneur, et sa prière la sauve.

IV^e DIMANCHE DE CARÊME.*Station à Sainte-Croix-en-Jérusalem.*

A l'instar des églises byzantines qui, le IV^e dimanche de Carême, célèbrent une fête en l'honneur du saint Bois de la Croix, la liturgie romaine dédie ce dimanche, appelé jadis *in vigesima*, à la célébration des gloires de l'étendard triomphal de la rédemption. Une partie considérable du Bois de la sainte Croix est gardée depuis le temps de sainte Hélène dans la basilique *in aedibus sessoris* : d'où le choix de la station de ce jour.

Ce vénérable temple, avec ses sanctuaires *ante Crucem* et *post Crucem* veut être à Rome une libre reproduction du *Martyrium* de Jérusalem. Son titre primitif était *Basilica Heleniana*, ou, communément, *Sancta Hierusalem*, d'où les fréquentes allusions à Jérusalem dans la messe de ce dimanche.

Au moyen âge, le Pape allait à la station à Sainte-Croix-en-Jérusalem, tenant en main une rose d'or, dont ensuite il expliquait au peuple la signification mystique. Au retour, il en faisait présent au préfet de Rome; de là est venu l'usage encore en vigueur, qui veut que la rose d'or bénite par le Pontife soit envoyée en cadeau à quelque prince catholique. Il est difficile de trouver l'origine de cette solennité, qui entoure à Rome d'un caractère spécial le IV^e dimanche de Carême. Peut-être dérive-t-elle de la fête byzantine de la mi-carême, mais il ne faut pas rejeter complètement l'hypothèse qui, dans la solennité de ce jour, sous le nom de *Dominica in vigesima*, reconnaît l'antique *caput ieiunii* romain, trois semaines avant Pâques.

L'introït est tiré d'Isaïe (LXVI, 10-11), là où le Prophète, entrevoyant les destinées futures de l'Église, exhorte Jérusalem à se réjouir, et invite aussi à faire fête avec elle ceux qui furent jadis dans le deuil à cause d'elle, alors que le Seigneur veut l'inonder de consolation. Le psaume qui suit est le 121^e, choisi en raison de la mention fréquente qui y est faite de Jérusalem. Ce jour est proprement la fête de la *Sancta Hierusalem*.

Nous confessons au Seigneur, dans la collecte, que les fléaux qui nous accablent ne sont que trop mérités par nos péchés. Cela nous est dû en toute justice. Pourtant, nous ne pouvons

oublier que Dieu se doit à lui-même d'user de grâce et de bonté à notre égard ; et c'est pourquoi, avec une humble confiance de fils contrits, nous implorons, comme le Prophète pénitent du psaume 50^e : *redde mihi laetitiam salutaris tui*.

La lecture est prise de la lettre aux Galates (IV, 22-31). Il convient qu'en un jour de fête comme celui-ci, l'Église, devant l'étendard triomphal de la rédemption, proclame son propre affranchissement du péché, représenté par la Synagogue, et revendique cette noble liberté à laquelle le Christ l'appela du haut de sa Croix. Comme autrefois Ismaël persécuta le *Fils de la promesse*, ainsi le monde persécuta le Sauveur et le cloua sur un gibet. Mais le déicide, loin de nuire à la victime, en prépara le triomphe, tandis que les bourreaux, tout comme le fils d'Agar, sont sous le coup de la malédiction divine. La victoire des méchants n'est qu'éphémère et apparente : l'avenir est au Christ et à l'Église, à qui les âmes appartiennent.

Le répons-graduel vient du psaume 121, et loue Jérusalem. La seule annonce du retour de l'exil de Babylone à la Cité sainte remplit de joie l'âme fidèle, qui se sent déjà délivrée des liens du corps et libre de prendre son vol vers le ciel.

Le psaume du trait est le 124^e, d'inspiration et de conception presque identique au 121^e. La disposition chorographique de la capitale de la Judée devient le type et le symbole de l'âme qui se confie dans le Seigneur. Semblable à la colline de Sion qui est inébranlable, l'espérance en Dieu empêche la foi du juste de vaciller ; de même que les collines environnent Jérusalem, ainsi la grâce du Seigneur forme une muraille de bronze autour de son peuple, afin que ses ennemis ne l'attaquent pas.

En ce jour où, par respect pour la solennité dominicale, est suspendu le jeûne, — non pas l'abstinence de chair, qui, pour les anciens, durait, rigoureuse, tout le Carême, comme maintenant encore chez les Russes et les Orientaux, — l'Église nous invite presque à prendre saintement un peu de répit pour poursuivre ensuite avec plus d'énergie, le cycle de la pénitence. La liturgie, dans ce but, évoque pour nous le souvenir de Jésus qui, dans le désert, multiplie les pains (IOAN., VI, 1-15) et les poissons afin de rassasier cinq mille personnes. Cette nourriture figure la parole de Dieu, nourriture de l'âme, mais elle symbolise aussi

les biens matériels que la divine Providence ne manque pas de nous distribuer avec libéralité pour le soulagement de la nature. Il ne convient pas, en effet, que, exagérant le spiritualisme, on sépare ce que Dieu a joint. La nature est le point d'appui et la base de l'ordre surnaturel et de la grâce; aussi, tout en mortifiant nos appétits désordonnés, faut-il toujours satisfaire les exigences légitimes de notre faible humanité. Communément parlant, sauf d'évidentes exceptions en faveur d'âmes privilégiées prévenues par la grâce, les maîtres de la vie spirituelle insistent beaucoup sur la vertu de discrétion, qui est le juste milieu entre deux excès contraires. Quelques-uns pour avoir témérairement tenté de s'en passer dans les choses spirituelles, ont donné raison au proverbe : Qui veut faire l'ange finit par faire la bête.

L'antienne de l'offertoire est tirée du psaume 134 : « Louez Yahweh parce qu'il est bon ; chantez en son honneur, parce qu'Il est doux. Il a fait ce qu'il a voulu au ciel et sur la terre. » Dieu est terriblement puissant, mais cette puissance infinie s'identifie en Lui avec un amour et une suavité infinies; aussi ne devons-nous jamais séparer dans nos considérations un attribut de Dieu d'avec l'autre. Une justice infinie nous épouvante, mais quand cette justice est la bonté elle-même et la miséricorde, elle nous inspire le respect filial qui est un mélange harmonieux de sainte crainte et d'amour.

La collecte sur les oblations est la même que pour le IV^e dimanche de l'Avent, qui, à l'origine, n'avait pas de messe propre.

Le verset pour le psaume (121) de la communion recommence à chanter les gloires de la mystique cité de Dieu, la Jérusalem céleste. Elle s'élève sur la montagne de la foi, à l'égal d'une ville munie de tours; ses artères communiquent entre elles moyennant le lien de la charité, par quoi les saints sont unis entre eux. A travers ses douze portes apostoliques, toutes les tribus du Seigneur entrent pour glorifier le nom de Yahweh.

La collecte veut obtenir du Seigneur que la fréquente participation du Sacrement nous confère les dispositions eucharistiques, c'est-à-dire la grâce de recevoir Jésus dans un cœur pur, et avec une volonté docile. La meilleure préparation à la communion de demain, c'est d'en bien faire une aujourd'hui.

Combien est différente la mesquine providence des hommes de celle, si magnifique, de Dieu ! La charité de Philippe et des apôtres ne va pas au delà de la compréhension de la difficulté qu'il y a à ravitailler cette foule nombreuse. Qu'y puis-je, moi ? disent encore aujourd'hui tant d'âmes bonnes, mais inertes. Jésus, au contraire, ne nous refuse jamais son aide, et, quand la nature a épuisé ses ressources, il recourt aux miracles de sa Toute-Puissance divine.

LUNDI APRÈS LE IV^e DIMANCHE DE CARÊME.

Collecte à Saint-Étienne sur le Mont-Coelius.

Station aux Quatre-Saints-Couronnés.

NOUS connaissons déjà la rotonde du protomartyr sur le Coelius, où a eu lieu la station le 26 décembre. Elle est éloignée de moins de cent mètres de la basilique des Martyrs-Couronnés, qui domine aujourd'hui encore sur tout l'agreste Coelius. L'écheveau embrouillé que, jusqu'à ces derniers temps, présentait la légende des Couronnés, a été démêlé. Il s'agit d'un premier groupe de martyrs romains, Clément, Simpronianus, Claude et Nicostrate, ensevelis sur la voie Labicane *ad duas lauros*, non loin donc de la résidence impériale, et de qui, récemment, fut rendue à la lumière la crypte sépulcrale avec ses *graffiti*. A ces saints, l'on doit ajouter un second groupe de tailleurs de pierre de Pannonie, martyrisés dans le Save, et enfin un troisième groupe de quatre autres martyrs d'Albano. Dans l'hypogée sous l'autel majeur, sont conservées les reliques des saints titulaires, mais l'église n'est plus celle qui fut élevée au v^e siècle, puisqu'elle fut considérablement réduite de proportions sous Paschal II, après que l'incendie des Normands eut ruiné l'édifice primitif. On y conserve encore le chef de saint Sébastien, dans un antique et précieux reliquaire.

L'introït est pris au psaume 53 : « Seigneur, sauvez-moi par votre nom, et délivrez-moi par votre puissance ; car les tyrans attentent à ma vie. » Déjà, à l'horizon lointain, le Calvaire apparaît, et les prières de la divine Victime qui, avec tant d'in-

sistance, parle à Dieu de ses ennemis, servent d'introduction au drame de la Parascève pascale.

Nous supplions le Seigneur, dans la collecte, que la pieuse fidélité avec laquelle le peuple chrétien célèbre annuellement l'abstinence quadragésimale, lui mérite cette grâce, que les œuvres corporelles, non moins que celles de l'esprit, soient toujours selon le bon plaisir divin.

La lecture du livre des Rois (III, III, 16-28) vient ensuite, avec le récit du jugement de Salomon rappelé jusqu'en une peinture de Pompéi. De même que les sentiments de tendre compassion pour l'existence de l'enfant survivant découvrent au fils de David laquelle est la vraie mère, contre les prétentions de l'autre prostituée, ainsi l'Église, en face de la légalité cruelle de la synagogue, se montre mère de toutes les âmes à cause de la vive sollicitude qu'elle éprouve à leur égard. « Peu importe, dit le Sanhédrin israélite, qu'une épée divise l'humanité par moitié; l'héritage d'Abraham ne doit rien avoir de commun avec les *Goïim*, tous destinés à la perdition. » Mais le Christ, véritable Salomon, prononce déjà la sentence. La Synagogue, qui se montre marâtre impitoyable, est repoussée, tandis que les tendres sentiments de l'Église témoignent en faveur de sa maternité. Qu'à elle soit donc attribué l'enfant, c'est-à-dire le monde.

Le graduel emprunte son premier verset au psaume 30, et le second au 70^e. C'est le Christ qui demande de l'aide à l'approche de sa passion : « O Yahweh, soyez mon protecteur, mon refuge, mon salut. Ah ! que je ne demeure pas confondu pour avoir compté sur vous. » De quelle façon Dieu a-t-il fait tout cela vis-à-vis de Jésus ? En le ressuscitant et en le constituant unique Sauveur de tout le genre humain.

Au III^e siècle, à Rome, le jeûne pascal qui comprenait trois semaines avant la solennité de la résurrection, commençait aujourd'hui, et le dernier souvenir de cette période liturgique spéciale est le cycle des lectures de saint Jean qui, désormais, se poursuivront jusqu'à Pâques. Le petit nombre de messes qui font exception confirment la règle, puisqu'il s'agit ou bien de stations postérieures instituées par Grégoire II, ou bien de péricopes scripturaires non primitives. Le passage évangélique

de ce jour (IOAN., II, 13-25) parle de Jésus qui, ayant chassé du temple les vendeurs ambulants, discute avec les divers représentants du Sanhédrin, auxquels, pour leur prouver sa divinité, il annonce, sous les voiles du mystère, sa mort violente et sa résurrection. Les Juifs ne laissèrent pas tomber dans le vide cette confession messianique; mais, l'ayant détournée en un sens tout matériel, ils s'en servirent pour accuser Jésus au tribunal de Caïphe. Le temple immatériel dont parlait Jésus était son humanité très sainte, qui fut rendue par Dieu à la vie glorieuse, le troisième jour après que les Juifs l'eurent mis en croix; mais il signifie aussi l'Église catholique, qui, après la résurrection de Jésus, remplaça la vieille Synagogue tombant en ruines sous les coups que lui donnèrent ses fils eux-mêmes.

Le verset de l'offertoire est celui du I^{er} dimanche après l'Épiphanie. C'est un vrai *inbilus*, avec sa luxuriante mélodie grégorienne, qui, autrefois, s'adaptait admirablement à ce premier jour du grand jeûne pascal, où devait dominer plus que tout autre, un intime sentiment d'allégresse. Dieu, dit l'apôtre, préfère celui qui donne avec le cœur joyeux; et saint François de Sales ajoute spirituellement qu'« un saint triste est un triste saint ».

La prière d'introduction à la préface est pareillement empruntée au I^{er} dimanche après l'Épiphanie; on y implore de la divine miséricorde que le sacrifice que nous allons offrir, ravive et confirme en nous la grâce qui est la vie de l'âme.

Le verset *ad Communionem* provient du psaume 18 : « Seigneur, purifiez-moi des péchés cachés, et qui échappent à mon examen à cause de l'amour-propre qui les voile à mes yeux et de l'inattention qui m'empêche d'approfondir tout ce qui regarde la vie de l'esprit. Tenez-moi loin des rebelles à votre loi, dont la compagnie licencieuse peut aplanir mes voies pour le mal et être pour moi et pour les autres une pierre d'achoppement. »

Dans la collecte d'action de grâces, nous supplions Dieu, afin que la participation au divin Sacrement intensifie en nous l'œuvre de notre rédemption, nous rachetant de la servitude des passions, et orientant nos pas sur le chemin de l'éternité. En effet, l'Eucharistie, en tant qu'elle nous communique la vie

de Jésus crucifié, est pour l'âme un principe de vie et de mort à la fois. De mort, parce que l'esprit de crucifiement entraîne avec soi la mort au péché et à la nature corrompue; de vie, en tant qu'elle nous donne part à la vie de Jésus, vie de sainteté parfaite, vie entièrement en Dieu, pour Dieu, de Dieu. C'est cela qu'entendait l'Apôtre quand il écrivait du Christ : *Quod mortuus est peccato, mortuus est semel, quod autem vivit, vivit Deo.*

La *missa*, ou prière sacerdotale de bénédiction sur le peuple, au moment de le congédier, supplie la divine clémence afin que, après nous avoir fait la grâce d'élever vers Dieu notre prière, pour nous arracher aux périls qui nous menacent, elle fasse que cette prière nous vaille aussi le fruit désiré du salut.

La grâce de la prière, l'esprit d'oraison, est l'une des plus insignes faveurs que Dieu fasse à une âme. L'oraison est, en effet, l'atmosphère ordinaire dans laquelle se développe le germe de la sainteté; elle est la condition, la qualité requise d'abord pour que l'Esprit Saint se communique à l'âme et se l'unisse par les liens de la charité. Le précis de l'ascèse est tout entier dans ce mot : prière. On commence à prier pour que Dieu nous assiste par sa grâce dans les exercices laborieux de la voie purgative; et dans les opérations propres à la voie contemplative, se présente à nouveau la prière. Bien plus, au ciel même, on ne fera rien autre que prier, aussi pouvons-nous considérer l'oraison comme le principe de notre béatitude future.

MARDI APRÈS LE IV^e DIMANCHE DE CARÊME.

Collecte au monastère « Sanctae Mariae dominae Rosae ».

Station à Saint-Laurent « in Damaso ».

L'ÉGLISE de la collecte correspond à l'actuelle Sainte-Catherine *dei Funari*, et la fondatrice du couvent peut être cette *nobilissima foemina* dont, en 967, le père concéda une terre au monastère de Subiaco. Jadis, *Sancta Maria dominae Rosae* fut le siège du primicier de la *schola* du Latran; en 1536 Paul III l'octroya à saint Ignace de Loyola qui y institua un pensionnat pour les jeunes filles pauvres.

La basilique de Saint-Laurent *in Damaso* prend son nom du grand Pontife des catacombes, qui la fit reconstruire à côté des

anciennes archives de l'Église romaine, là précisément où son père avait passé sa longue carrière ecclésiastique, et où lui-même avait commencé la sienne dès son enfance. Il s'agit donc d'un vrai souvenir domestique, d'autant plus qu'une tradition veut que la famille du pape Damase, tout comme celle de saint Laurent, fût originaire d'Espagne; en outre les hypothèses de ces archéologues qui identifient le célèbre évêque Léon, enseveli dans l'*Agro Verano* près de la tombe de l'archidiaque Laurent, avec l'époux de cette *Laurentia* qui est précisément la mère de notre Damase, ne semblent pas absolument dénuées de fondement. Quoi qu'il en soit, nous savons par les documents que Damase naquit d'une famille établie depuis longtemps à Rome; la haute position ecclésiastique de son père faisait facilement prévoir que son fils lui-même arriverait en son temps aux suprêmes honneurs, en sorte que, dans une solennelle épigraphe, Damase put être ainsi désigné comme pape par droit de naissance :

Natus qui antistes Sedis Apostolicae.

Sous l'autel principal de la basilique stationnaire, on conserve les saintes reliques de son fondateur, transportées là de son hypogée sépulcral qui s'élevait dans le voisinage de celui de Marc sur la voie Ardéatine.

L'introït provient du psaume 54, qui est celui des martyrs : « Écoutez ma voix, ô Yahweh, ne méprisez pas ma supplication, parce que je vais de côté et d'autre dans la tristesse, épouvanté rien qu'en entendant la voix de l'ennemi et de l'inique oppresseur. » C'est là le cri du juste, la prière de Jésus dans le jardin de Gethsémani, quand il soutint pour nous une âpre lutte avec le tentateur, qui se faisait fort contre lui, innocent et saint, des droits du péché, de la mort et de l'enfer.

Dans la collecte nous demandons à Dieu que l'observance de l'abstinence corporelle nous obtienne le pardon désiré, tout en nous donnant la maîtrise sur nos sens, au grand avantage de la piété véritable.

La lecture (*Exod.*, xxxii, 7-14) rapporte la belle prière de Moïse à l'occasion du péché d'idolâtrie commis par son peuple.

C'est là la charité parfaite, souhaiter d'être effacé du livre des amis de Dieu, plutôt que de laisser périr ses propres frères sous le poids de la justice céleste. La charité fit que Moïse, au dire de l'Écriture, se trouva presque aux prises avec cette divine mais terrible justice ; il s'y trouva : mais la charité triompha.

Le graduel est pris au psaume 43 ; nous inspirant en lui de la prière du grand législateur hébreu, qui, pour apaiser la colère de Dieu, avait invoqué les mérites des premiers patriarches, nous supplions le Seigneur d'aider les derniers descendants, comme, dans les anciens temps, il a aidé leurs pères. Les merveilles alors accomplies par le Seigneur doivent nous animer de la plus filiale espérance, puisque ni son bras ne s'est raccourci avec les années, ni son cœur n'a diminué ses battements d'amour en notre faveur.

La rébellion des Israélites contre Moïse, dont il est parlé dans la lecture précédente, contient peut-être une allusion au schisme qui éclata à Rome à l'occasion de l'élection de Damase comme Pontife, quand il fut abandonné par une grande partie du clergé lui-même ; en même temps elle est une figure symbolique de ce qui arriva au divin Sauveur pour la fête des Tabernacles selon la lecture évangélique d'aujourd'hui (IOAN., VII, 14-31). La famille de Jésus aurait aimé que le Sauveur, par ses prodiges et par son éloquence, appelât l'attention sur soi, spécialement dans la capitale et en un jour solennel ; Lui, au contraire, préfère l'obscurité et l'humilité, et, s'Il monte à Jérusalem, c'est en cachette et sans aucun apparat ressemblant à un drame messianique. C'est qu'Il ne se recherche pas Lui-même, ni sa propre gloire, mais seulement l'honneur du Père.

Du reste, aux Juifs qui voulaient toujours voir des miracles, Il donnait l'une des plus fortes preuves de sa divinité, en ce que, malgré toute la haine que Lui portait le Sanhédrin, Il le défiait en se montrant en public, prêchant, guérissant les malades ; et, jusqu'à ce qu'arrivât l'heure établie par Lui-même, personne ne put Lui toucher un cheveu. Quand, par la suite, cette heure bénie arriva, les Juifs, dans la passion même du Christ, ne purent Lui faire rien de plus que ce qui avait été prédit par l'Esprit Saint parlant par les Prophètes, de nombreux siècles auparavant. Les moindres circonstances de temps, de lieu et

de personne avaient été prévues, si bien que saint Pierre priant put dire que le Sanhédrin avait conspiré contre le Christ : *Facere quae manus et consilium tuum decreverunt fieri.*

Il faut remarquer que, dans la terminologie liturgique romaine, cette première semaine de la seconde moitié du Carême prenait le nom de *mediana*, en relation avec la lecture évangélique d'aujourd'hui, *die festo mediante*, qui cependant, en d'autres Églises, était remise au milieu du temps pascal.

Le verset de l'offertoire est tiré du psaume 39 : « J'ai attendu avec patience le Seigneur, et Il s'est tourné vers moi; Il a exaucé mon cri, et Il a mis sur mes lèvres un nouveau cantique à sa louange. » Quel est ce nouveau cantique de louange? L'hymne de la résurrection, l'*Eucharistia* du Testament Nouveau dans le Sang du Seigneur.

La collecte qui sert de prélude au Canon est la même qu'au III^e dimanche après l'Épiphanie.

Pour le chant de la communion, le psaume 119 nous fournit aujourd'hui le verset : « Nous nous réjouissons de ce que vous nous avez accordé le salut, et nous célébrons Votre saint Nom, ô Très-Haut. » Le nom de Dieu, c'est le Verbe, c'est Jésus, qui dit toute la gloire, la beauté, la puissance et la bonté du Père; et Il est précisément le salut divin envoyé aux hommes, la source de l'allégresse, en qui seulement il convient de se réjouir.

La collecte pour l'Eucharistie, ou l'action de grâces après la communion, est celle du vendredi précédent. Dans les anciens Sacramentaires, l'ordre des collectes est moins rigoureux que celui des lectures, parce qu'il y en avait un grand nombre de rechange. L'un choisissait celle-ci, l'autre celle-là, et ainsi s'explique que dans le texte actuel du missel, malgré tant de richesse, l'on rencontre des lacunes, auxquelles on supplée tant bien que mal par des répétitions.

Dans la *missa* du peuple, le prêtre invoque sur lui la divine miséricorde, pour qu'enfin cessent les fléaux — primitivement l'on entendait par là le siège de la Ville par les barbares, les tremblements de terre, la peste, la famine, les catastrophes publiques — qui l'affligent, et qu'il puisse se relever dans la douce espérance de la clémence divine.

Quelles sont les sources premières des malheurs, non seule-

ment privés, mais publics et sociaux? L'Esprit Saint nous l'apprend : *miseros facit populos peccatum*. Éloignons de nous le péché, et alors cessera sa sanction de la part de la justice divine, et n'auront plus de raison d'être la mort, les afflictions, les maladies, etc. tout ce qu'en somme l'Apôtre appelle, en une phrase lapidaire : *stipendia peccati*.

Ce n'est pas sans raisons que Jésus se rend à la fête des Tabernacles quand la solennité était déjà à la moitié de son accomplissement. Par là, tout en nous inculquant l'amour que nous devons porter à la sainte liturgie et aux rites du culte, il veut nous apprendre qu'Il est le centre de la création comme de l'histoire. Tout converge vers lui, et l'ordre et l'harmonie de la création résident précisément dans cette relation de finalité qui relie toute la création au Verbe de Dieu. Malheur à qui violente et brise cette divine organisation du monde, et immole la créature à l'adoration de soi-même, au culte de la propre excellence ! Dieu seul est tout, et c'est Lui *in quo vivimus, movemur et simus*.

MERCREDI « IN MEDIANA » APRÈS LE IV^e DIMANCHE DE CARÊME.

Collecte à Saint-Mennas.

Station à Saint-Paul « in aperitione aurium ».

L'ÉGLISE de Saint-Mennas fut probablement érigée au IV^e siècle par la colonie alexandrine de Rome, et elle s'élevait sur la rive gauche du Tibre, au premier mille de la voie d'Ostie, donc presque en face de l'autre sanctuaire alexandrin des martyrs Cyr et Jean, bâti sur la rive opposée, sur la voie de Porto. La dévotion de ses compatriotes donna de la popularité parmi nous à ce saint Égyptien, à ce point que, au VII^e siècle, son *natalis*, au II novembre, était encore honoré de la station liturgique à son sanctuaire, où saint Grégoire le Grand prêcha une fois.

La station de ce jour est fixée à Saint-Paul, parce que l'histoire de la conversion de l'Apôtre, quand il fut ébloui par la lumière céleste sur la voie de Damas, en fait le prototype et le modèle des catéchumènes. La fonction s'intitule aussi *in aperitione aurium*, parce que, au sens spirituel, on y renou-

velait le miracle que Jésus accomplit en guérissant un sourd. Avec des rites magnifiques, le Pontife expliquait pour la première fois aux candidats au baptême, le symbole de la Foi, l'oraison dominicale et le commencement des quatre saints Évangiles; les oreilles des catéchumènes, jusqu'alors sourdes aux paroles de la vérité, s'ouvraient pour la première fois à l'audition des paroles de vie éternelle.

Toute la messe a un caractère particulièrement baptismal.

L'antienne d'introït est tirée d'Ézéchiël (xxxvi, 23-26), là où Dieu promet à son peuple que, quand il aura rendu justice à sa sainteté qu'il avait violée, il le rassemblera à nouveau de toutes les régions où il a été dispersé, il répandra sur lui une eau purificatrice et lui infusera un esprit nouveau.

Voici la collecte : « O Dieu, qui, grâce au jeûne, vous apprêtez à donner aux justes la récompense de leurs vertus, et accordez aux pécheurs la rémission de leurs dettes, ayez pitié de nous, afin que la confession de notre culpabilité puisse nous en obtenir la rémission. »

Après cette collecte, autrefois, le diacre invitait les catéchumènes à entrer dans la basilique pour l'*aperitio aurium*; nous en résumerons le rite, selon les *Ordines Romani* :

LE DIACRE : *Catechumeni procedant.* — « Que les catéchumènes approchent. »

L'ACOLYTE : *N. N., N. N., N. N., etc.* (Suit l'appel nominal fait par un acolyte.) *N. N., N. N., etc.*

LE DIACRE : *Orate, electi, flectite genua.* — Le diacre range les hommes à droite et les femmes à gauche, et dit : « Priez, élus, agenouillez-vous. »

LES CATÉCHUMÈNES : *Pater noster, etc.* — « Notre Père, etc. » (Un catéchumène le récitait probablement au nom de tous.)

LE DIACRE : *Levate. Complete orationem vestram in unum, et dicite : Amen.* — « Levez-vous; terminez tous ensemble votre prière et dites : « Ainsi soit-il. »

LES CATÉCHUMÈNES : *Amen.* — « Ainsi soit-il. »

LE DIACRE : *Signate illos, accedite ad benedictionem.* — S'adressant aux parrains et aux marraines : « Faites sur eux le

signe de la croix. » S'adressant aux catéchumènes : « Approchez pour recevoir la bénédiction. »

LES PARRAINS OU LES MARRAINES : *In nomine Patris, et Filii et Spiritus Sancti.* — Les parrains et les marraines font avec le pouce le signe de la croix sur le front de leurs filleuls, en disant : « Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. »

L'ACOLYTE : *In nomine Patris, etc.* — L'acolyte, ou peut-être à l'origine, l'exorciste, répète le même rite sur les garçons : « Au nom du Père, etc. » ; il impose les mains sur chacun ; et, à haute voix, dans un acte de commandement, il récite la formule suivante d'exorcisme :

1^{er} Exorcisme.

« O Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, Dieu qui, sur le mont Sinaï, apparûtes à votre serviteur Moïse, et qui avez tiré d'Égypte les fils d'Israël, leur assignant l'Ange de votre miséricorde pour les garder jour et nuit ; nous vous prions, Seigneur, envoyez-nous votre saint Ange, qui garde pareillement tous vos serviteurs ici présents, et les fasse arriver à la grâce de votre baptême.

» C'est pourquoi, ô maudit adversaire, reconnais ta condamnation, glorifie le Dieu vivant et véritable, glorifie son Fils Jésus-Christ et le Saint-Esprit. Sors de ces serviteurs de Dieu, puisque Jésus-Christ, Dieu et notre Seigneur, a déjà daigné les appeler à sa sainte amitié, à sa bénédiction et à la grâce de la source baptismale. Toi, ô maudit adversaire, n'ose donc plus jamais profaner ce saint signe de la Croix que nous imprimons maintenant sur leurs fronts. »

Le même rite s'accomplit sur les filles, mais l'exorcisme est ainsi conçu : « O Dieu du ciel et de la terre, Dieu des Anges, des Archanges, Dieu des Prophètes, des Martyrs, Dieu de tous les justes, Dieu dont confesse la gloire toute langue dans le ciel, sur la terre et dans les abîmes, nous vous invoquons, Seigneur, afin que vous daigniez garder vos servantes ici présentes et les faire parvenir à la grâce de votre baptême.

» C'est pourquoi, ô maudit adversaire, etc. »

II^e Exorcisme.

A l'invitation du diacre : « Priez, élus », etc. (on répète toute la première partie de la cérémonie) un second acolyte trace une croix sur le front des catéchumènes, leur impose les mains et dit :

« Écoute, ô adversaire maudit, je te conjure au nom du Dieu éternel et de notre Sauveur Jésus-Christ, de t'en aller, plein de tristesse et de douleur, victime de ta jalousie même. Tu n'as plus rien de commun avec ces serviteurs de Dieu, qui nourrissent déjà des pensées célestes, et qui sont prêts désormais à te renier, toi et le monde, afin de vivre dans l'immortalité bienheureuse. Rends gloire à l'Esprit Saint qui va venir; qu'Il descende du plus haut des cieux, et tes fraudes étant déjouées, qu'il fasse le temple et le séjour de la divinité de ces cœurs déjà purifiés et sanctifiés à la source divine. Qu'ainsi ces serviteurs de Dieu, délivrés de toute tache de faute précédente, rendent perpétuellement grâces à Dieu, et durant l'éternité, bénissent son saint Nom. Par notre Seigneur Jésus-Christ, qui, au moyen du feu final, viendra juger les vivants et les morts et le monde présent. »

On accomplissait un rite identique sur les filles; seule la formule de l'exorcisme variait :

« Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob, Dieu qui avez instruit les tribus d'Israël et avez justifié Susanne du crime qui lui avait été attribué, je vous prie et vous conjure, Seigneur, de libérer vos servantes ici présentes, et de daigner les faire arriver à la grâce de votre baptême.

» C'est pourquoi, ô maudit adversaire, etc. »

III^e Exorcisme.

Un autre acolyte répète pour la troisième fois le rite précédemment décrit; seul l'exorcisme change :

« Je t'adjure, esprit immonde, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, de sortir de ces serviteurs de Dieu. O damné et maudit, cela t'est commandé par celui-là même qui marcha sur les eaux à pied sec, et qui tendit sa droite pour soutenir Pierre qui était près de se noyer.

» C'est pourquoi, ô maudit adversaire, etc. »

Pour les femmes, l'exorcisme était ainsi conçu :

« Je t'adjure, esprit immonde, par le Père, le Fils et le Saint-Esprit, de sortir et de t'en aller de ces servantes de Dieu. Il te le commande celui-là même, ô damné maudit, qui ouvrit les yeux à l'aveugle-né et qui, du tombeau, rappela à la vie Lazare mort depuis quatre jours.

» C'est pourquoi, ô maudit adversaire, etc. »

IV^e Exorcisme (sacerdotal).

Après le triple exorcisme des acolytes vient celui du prêtre :

LE DIACRE : « Priez, élus, etc. » Les parrains font un nouveau signe de croix sur le front de leurs filleuls ; un des prêtres trace lui aussi le signe de la croix et impose ensuite ses mains sur la tête de chacun des élus, en récitant l'oraison suivante :

(Remarquons auparavant que, à la différence des exorcistes qui s'adressent au démon pour le menacer, le prêtre ne l'estime pas digne même d'une parole ; mais il s'adresse directement à Dieu dont il est ministre.)

« Je conjure Votre éternelle et très juste miséricorde, Seigneur Saint, Père tout-puissant, Dieu éternel de toute lumière et vérité, en faveur de vos serviteurs et de vos servantes ici présents, afin que vous daigniez les illuminer par la lumière de votre connaissance. Accordez-leur la vraie sagesse, pour qu'ils soient dignes d'aspirer à la grâce de votre baptême. Qu'ils aient une ferme espérance, un propos droit, une doctrine sainte, afin d'être disposés à recevoir votre grâce. »

LE DIACRE : « Priez, élus, etc. » (Comme ci-dessus.)

LE DIACRE (aux parrains et marraines) : « Faites sur eux le signe de la croix. Levez-vous en ordre et faites silence. »

Depuis le IX^e siècle, on lisait aujourd'hui à Rome, comme aux jours les plus solennels, les deux leçons de l'Ancien Testament assignées dans le missel actuel. Toutefois, comme, à l'origine, celles-ci devaient déjà avoir été lues lors du premier scrutin de la semaine précédente, les *Ordines Romani* attribuent à la station de ce jour ces autres lectures : « *In aurium aperitione* » ; ISAIAE : « *Audite, audientes me, et comedite bonum* », et : *Ad Coloss.* : « *Expoliantes vos veterem hominem.* » Dans la première, le Prophète décrit la douceur des conseils de Dieu sur les âmes, con-

seils de miséricorde et d'une sollicitude plus que maternelle. La lecture achevée, on chante le répons tiré du psaume 33, qui semble vraiment s'adresser aux catéchumènes, leur promettant par l'accès au baptême, lumière, sécurité et esprit filial de sainte crainte de Dieu.

« Venez, mes enfants, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte de Dieu. ¶. Allez à lui et vous serez illuminés, et votre visage n'aura point à rougir. »

La prière sacerdotale met fin à la psalmodie responsoriale : « O Dieu, tandis que le jeûne afflige les membres, faites que la grâce de la véritable piété et l'onction de votre divin Esprit apportent un réconfort intérieur à l'âme, afin que, l'ardeur des sentiments terrestres étant apaisée, nous puissions nous élever plus facilement aux choses célestes. » Voilà ce qui a fortifié les martyrs, les anciens anachorètes et les pénitents. Ils supportaient pour le Christ d'âpres luttes, mais la grâce les soutenait, et aussi la joie intérieure du cœur, qui est l'un des fruits du Saint-Esprit.

Dans la seconde lecture, tirée de l'épître aux chrétiens de Colosses (III, 9-17) l'Apôtre explique le symbolisme des rites baptismaux : Le vicil homme, avec ses inclinations, est dépouillé, et l'on revêt le nouveau, c'est-à-dire le Christ. Les vertus qui distinguent le nouvel état sont l'humilité, la patience, et pardessus tout la charité qui est le lien de la sainteté. Le chrétien doit être comme une harmonie continuelle, une harmonie divine sur la harpe de l'Esprit Saint, et son diapason est le Christ.

Le graduel vient du psaume 32 ; il décrit la félicité du peuple qui accueille le Verbe pour son héritage : « Bienheureux ce peuple qui a Dieu pour Seigneur, peuple que le Seigneur s'est choisi en partage. Les cieux furent créés par la parole de Dieu, et tout leur ornement vient du souffle de ses lèvres. »

Pendant ce temps, sortent du *Sacrarium* quatre diacres portant les volumes des saints Évangiles, qu'ils déposent aux quatre angles de l'autel. Le Pontife prend la parole pour initier enfin les candidats au baptême, à l'étude du verbe évangélique.

LE PRÊTRE : « Fils bien-aimés, avant de vous manifester l'Évangile, c'est-à-dire les œuvres de Dieu, nous devons vous

en expliquer le caractère; ce qu'est cet évangile, d'où il vient, quelles paroles il rapporte, pourquoi il y a quatre évangiles et non davantage, quels en furent les auteurs, quels hommes étaient ces quatre personnages qui furent annoncés par le Prophète inspiré du Saint-Esprit; et tout cela nous devons vous le déclarer brièvement, de peur que, sans ces explications, quelque doute demeure dans votre esprit, et qu'étant venus ici pour que vos oreilles s'ouvrent à la vérité, vous demeuriez surpris par la nouveauté de la chose.

» Évangile signifie proprement heureuse nouvelle telle que l'est, précisément, l'annonce de notre Seigneur Jésus-Christ. Il s'appelle ainsi parce qu'il annonce et démontre comment celui qui autrefois parlait par les prophètes, est venu lui-même à la fin des temps, revêtu de chair humaine, selon les paroles de l'Écriture : « Celui qui autrefois parlait au moyen d'envoyés, « c'est moi, je suis venu en personne. » (Is., LII, 6.)

» Pour vous expliquer ensuite brièvement ce que signifie cet évangile, et qui sont ces quatre personnages annoncés par le Prophète, commençons par identifier au moyen de leurs noms personnels les symboles qui les préfiguraient.

» Voici ce que dit Ézéchiël : « Tel était l'aspect de leur visage : » l'un avait la face d'un homme, l'autre, à droite, d'un lion, » le troisième, d'un taureau et le quatrième, à gauche, d'un » aigle. Il n'y a aucun doute que les quatre personnages représentés sous ces symboles ne soient les évangélistes. Les noms » des auteurs des évangiles sont : Matthieu, Marc, Luc et Jean. »

LE DIACRE : « Faites silence, et écoutez avec attention :

» Commencement du saint évangile selon Matthieu, etc. Il délivrera son peuple de leurs fautes. »

LE PRÊTRE : « Fils bien-aimés, pour ne pas vous tenir plus longtemps en suspens, nous voulons vous exposer le symbole et la manière d'écrire de chacun des évangélistes. Pourquoi donc Matthieu est-il préfiguré sous le symbole d'un homme? Parce que, dès son exorde, il narre longuement la naissance de notre Sauveur, décrivant minutieusement sa généalogie. Il commence ainsi : « Arbre généalogique de Jésus-Christ, fils de » David, fils d'Abraham. » Vous voyez vous-mêmes que ce n'est pas sans une bonne raison qu'on attribue à cet évangéliste

le symbole de l'homme, puisqu'il commence immédiatement à parler de la naissance humaine du Christ. C'est donc à juste titre que ce symbole fut attribué d'une façon spéciale à Matthieu. »

LE DIACRE : « Faites silence, etc. Commencement du saint évangile selon Marc, etc. Il vous baptisera ensuite dans le Saint-Esprit. »

LE PRÊTRE : « L'évangéliste Marc a pour symbole le lion, parce qu'il commence son récit par la description de la vie de Jean dans le désert. Il dit en effet : « Voix de celui qui crie dans le désert : préparez la voie au Seigneur. » Marc a également le lion pour symbole, parce que celui-ci est le roi des animaux et qu'aucun ne peut l'emporter sur lui. Ce symbolisme du lion a des sens nombreux dans l'Écriture, selon cette parole : « Juda, mon fils, petit lion, tu descends vraiment de ma race. Tu t'es étendu pour dormir comme un lion et comme un lionceau. Qui osera le réveiller? »

LE DIACRE : « Faites silence, etc. Commencement du saint évangile selon Luc, etc. pour préparer au Seigneur un peuple fidèle. »

LE PRÊTRE : « L'évangéliste Luc a pour figure le taureau, à la ressemblance de qui notre Sauveur lui-même fut immolé comme une victime. Il commence l'évangile de Jésus-Christ par l'histoire de Zacharie et d'Élisabeth, desquels, malgré leur âge avancé, naquit Jean le Baptiste. Luc est justement symbolisé par le taureau, puisque les deux cornes signifient l'un et l'autre testament, les ongles des quatre pieds représentent les quatre évangiles qui paraissent bien sortir d'un faible principe, mais qui contiennent au contraire en eux-mêmes toute perfection et toute sagesse. »

LE DIACRE : « Faites silence, etc. Commencement du saint évangile selon Jean, etc. la plénitude de la grâce et de la vérité. »

LE PRÊTRE : « Jean est comparé à l'aigle, parce qu'il s'élève très haut. Il dit en effet : « Au commencement était le Verbe, » et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement en Dieu. »

» David dit aussi du Christ : « Votre jeunesse, comme celle de l'aigle (qui renouvelle son plumage) sera renouvelée »,

c'est-à-dire la jeunesse de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, ressuscité des morts, monta au ciel.

» C'est pourquoi l'Église qui vous a conçus, et qui vous porte encore dans son sein, se glorifie à présent, et à bon droit; car elle voit que tous ses vœux et tous ses désirs tendent au renouvellement de la Foi chrétienne, du moment que, au jour prochain de la sainte Pâques, vous renaîtrez à la grâce au moyen du bain baptismal. Ainsi, vous aussi, comme tous les saints, puissiez-vous obtenir la récompense promise fidèlement à l'enfance spirituelle par Jésus-Christ, notre Seigneur, qui vit et règne dans tous les siècles. »

L'initiation des catéchumènes à l'étude du saint Évangile étant accomplie, on leur enseignait le symbole de Foi, qui, à l'origine, était une formule baptismale de doctrine chrétienne, que les aspirants au baptême avaient coutume d'apprendre par cœur pour la réciter ensuite publiquement le samedi saint. Tant que dura la loi de l'arcane, il était défendu d'écrire le *Credo* sur parchemin ou papyrus, mais on devait l'imprimer dans sa mémoire, afin de faire du symbole comme un bouclier spirituel de défense, dans les tentations et les périls. Aujourd'hui encore, l'Église en impose la récitation plusieurs fois par jour, à la messe, au commencement et à la fin de l'Office divin. Au moyen âge on avait l'habitude de le réciter particulièrement quand on assistait les agonisants.

Traditio Symboli.

LE PRÊTRE : « Mes bien-aimés, avant de recevoir le sacrement du Baptême, et avant d'être régénérés en une autre créature par l'œuvre du Saint-Esprit, accueillez avec tout votre cœur cette foi, au moyen de laquelle vous devez être sanctifiés. Par une sincère conversion, changez désormais d'esprit, et tournez-vous vers Dieu, qui répand sa lumière dans nos âmes; d'autant plus que maintenant vous êtes initiés à l'arcane sacré de la formule évangélique doctrinale, inspirée par le Seigneur et promulguée par les apôtres, concise dans les mots, mais profonde dans ses mystérieuses pensées. En effet, le Saint-Esprit, qui la dicta aux premiers maîtres de l'Église, exposa cette Foi salutaire avec une grande lucidité de concept et une grande

concision de langage, afin que ce que vous devez précisément croire et dont vous devez toujours faire l'objet de vos considérations, ne pût demeurer caché à votre perspicacité ni fatiguer votre mémoire. Mettez donc une grande attention à apprendre le symbole et tout ce que nous vous enseignons maintenant, comme cela nous fut enseigné à nous-mêmes autrefois. Ne l'écrivez pas sur une matière corruptible, non, mais sur les pages de votre cœur. Voici la profession de la Foi que vous avez déjà embrassée. »

Au VI^e siècle, quand le baptême des adultes était devenu chose rare, puisque tous, désormais, recevaient le sacrement de régénération dans leur enfance, l'acolyte prenait dans ses bras ou par la main un des petits catéchumènes et se présentait au Pontife.

LE PRÊTRE : « En quelle langue confessent-ils notre Seigneur Jésus-Christ? »

L'ACOLYTE : « En grec. »

LE PRÊTRE : « Proclame donc leur foi, telle qu'ils la professent. »

La population de Rome comprenait alors un bon nombre de fonctionnaires byzantins. C'était pour eux que l'acolyte répondait :

L'ACOLYTE (en grec) : « Je crois en un seul Dieu, Père tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et invisibles. Et en un seul Seigneur, Jésus-Christ, fils unique de Dieu, né du Père avant tous les siècles ; lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu ; engendré, non fait, de la même substance que le Père, par qui tout fut fait. Lequel pour nous, hommes, et pour notre salut, descendit du ciel, prit chair de l'Esprit Saint et de la Vierge Marie, et devint homme. Crucifié également pour nous sous Ponce Pilate, il souffrit, fut enseveli et ressuscita le troisième jour, selon les Écritures. Il est monté au ciel, il siège à la droite du Père et de nouveau il reviendra avec gloire, pour juger les vivants et les morts ; son règne n'aura pas de fin. (Je crois) en l'Esprit Saint, Seigneur et vivificateur, qui procède du Père, et qui, avec le Père et le Fils, est adoré et glorifié, lui qui a parlé par les prophètes. (Je crois aussi) en une unique Église, sainte, catholique et apostolique. Je reconnais un unique bap-

tême pour la rémission des péchés, j'attends la résurrection des défunts et la vie du siècle futur. Il en est ainsi. »

LE PRÊTRE : « Petits enfants très chers (les Byzantins), vous avez entendu le Symbole en grec; maintenant entendez-le en latin. »

L'acolyte présentait alors les catéchumènes latins.

LE PRÊTRE : « En quelle langue confessent-ils notre Seigneur Jésus-Christ? »

L'ACOLYTE : « En latin. »

LE PRÊTRE : « Proclame leur foi, telle qu'ils la professent. »

L'ACOLYTE (en latin) : « Je crois, etc. »

Le PRÊTRE : « Voici, ô mes bien-aimés, le précis de notre Foi; voici le texte du symbole, composé non pas selon les règles du langage humain ordinaire, mais disposé par Dieu. Personne ne peut s'estimer incapable de comprendre et d'observer ces choses. Ici est annoncée l'unité et l'égalité de pouvoir du Père et du Fils; ici est démontré que le Fils unique de Dieu naquit, selon la chair, de la Vierge Marie et de l'Esprit Saint; ici est déclaré son crucifiement, sa sépulture et sa résurrection le troisième jour; ici l'on professe son ascension au ciel, on proclame qu'Il siège à la droite du Père de toute majesté, et l'on confesse qu'il devra venir un jour pour juger tous les vivants et les morts. Ici l'on reconnaît à l'Esprit Saint la même divinité indivise du Père et du Fils; ici, en outre, l'on enseigne la vocation supérieure de l'Église, la rémission des péchés et la résurrection des corps. Vous donc, ô mes bien-aimés, de semblables au vieil Adam que vous étiez, maintenant vous êtes réformés selon le prototype de l'homme nouveau (Jésus); de charnels, vous commencez à devenir spirituels; de terrestres, célestes. Avec une foi ferme et inébranlable, tenez pour certain que la résurrection qui a été accomplie à l'égard du Christ, se doit accomplir aussi en nous tous, puisque ce qui arrive au Chef doit se vérifier aussi dans les membres du Corps. En effet, le sacrement même du Baptême, que vous vous disposez à recevoir, exprime par ses rites cette espérance; car en lui sont figurées une certaine mort et la résurrection. On laisse le vieil homme et le nouveau se lève; le pécheur descend dans les eaux, et il en sort justifié. On rejette celui qui nous conduisit à la mort,

et l'on accueille celui qui nous rendit la vie. C'est par sa grâce que vous êtes fils de Dieu, engendrés, non pas par la volonté de la chair, mais par la vertu du Saint-Esprit. Vous devez donc imprimer tellement dans vos cœurs ce symbole très bref mais complet, que, en toute circonstance, vous puissiez vous munir de la protection de cette profession de Foi. Les vrais soldats de Jésus-Christ expérimentent toujours la force invincible de ces armes contre toutes les embûches de l'ennemi. Que le démon, qui ne cesse jamais de tenter les hommes, vous trouve toujours munis de ce symbole, afin que, ayant vaincu l'adversaire auquel vous renoncez désormais, vous puissiez, avec la divine protection de Celui que vous confessez, conserver jusqu'à la fin, intègre et immaculée, la grâce du Seigneur. Qu'ainsi, en Celui par qui vous obtenez la rémission des péchés, vous puissiez arriver aussi à la gloire de la résurrection.

» Vous avez entendu, ô bien-aimés, le symbole de la Foi catholique; maintenant, quand vous serez sortis d'ici, apprenez-le par cœur, sans en changer une syllabe; la miséricorde de Dieu peut tout; qu'elle vous conduise, altérés, à la foi et au baptême, afin que nous, qui vous enseignons les Mystères divins, nous puissions arriver, avec vous qui les écoutez, jusqu'au royaume des cieux. Par le même notre Seigneur Jésus-Christ, qui vit et règne dans tous les siècles. Amen. »

LE DIACRE : « Gardez le silence, et faites attention. »

Alors venait probablement une lecture évangélique avec le texte de l'oraison dominicale.

LE PRÊTRE : « Jésus-Christ, notre Seigneur et Sauveur, parmi les autres préceptes d'éternel salut, un jour que ses disciples lui demandèrent comment ils devaient prier, leur enseigna cette formule de prière que vous aussi, après la lecture que vous venez d'entendre, avez bien comprise. Que votre charité daigne pourtant écouter de quelle manière Jésus enseigna à ses disciples à prier Dieu, Père tout-puissant. « Quand tu veux prier, » dit-il, entre dans ta chambre, ferme la porte et fais oraison à ton Père. » Parlant de la chambre, Jésus ne veut pas parler d'une partie secrète de la maison, mais il nous rappelle que les secrets de notre cœur sont connus de Lui seul. Il dit aussi de fermer la porte pour adorer le Père, puisque, comme avec une

clef mystique, nous devons interdire l'entrée du cœur aux mauvaises pensées, et les lèvres fermées par le silence, nous devons converser avec Dieu au moyen d'un esprit sans tache. Notre Dieu, en effet, regarde la foi et non le son de la voix. Nous fermons donc notre cœur avec la clef de la foi contre les embûches de l'adversaire, pour qu'il demeure ouvert seulement à Dieu, à qui il est dédié comme un temple. Celui qui habite dans notre cœur plaide lui-même notre cause quand nous prions. Le Verbe et la Sagesse de Dieu, le Christ Jésus, nous enseigna cette prière, afin que nous fassions oraison ainsi :

Le prêtre commence à expliquer l'oraison dominicale.

« *Notre Père qui êtes aux cieux.*

» Voilà un cri de liberté et de confiance absolue ! Vous devez donc vous comporter de telle sorte, que vous puissiez être vraiment fils de Dieu et frères du Christ. En effet, celui qui s'éloigne de ses volontés, aurait-il la témérité d'appeler Dieu son père ? C'est pourquoi, mes bien-aimés, montrez-vous dignes d'une aussi divine adoption, puisqu'il est écrit que tous ceux qui crurent en Lui obtinrent la grâce de devenir fils de Dieu.

« *Que votre nom soit sanctifié.*

» C'est-à-dire, non pas que Dieu, qui, en Lui-même est éternellement saint, devienne tel parce que nous le reconnaissons saint ; mais nous demandons au contraire que son nom soit sanctifié en nous, afin que, devenus saints nous-mêmes grâce à son baptême, nous puissions persévérer dans une si grande pureté de vie.

« *Que votre règne arrive.*

» Quand donc ne règne pas notre Dieu, dont l'empire est immortel ? C'est pourquoi, lorsque nous disons : que votre règne arrive, nous demandons qu'advienne aussi pour nous notre règne, le règne messianique qui nous a été promis par Dieu, et mérité par le sang et par la passion du Christ.

« *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.*

» C'est-à-dire, que votre vouloir s'accomplisse, en sorte que ce que vous voulez dans le ciel, nous l'exécutions exactement sur la terre.

« *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien.*

» Ici nous devons entendre la nourriture spirituelle. En effet,

notre pain est le Christ, lui qui a dit : « Je suis le Pain vivant » descendu du ciel. » Nous l'appelons quotidien, parce que nous devons demander de nous tenir toujours éloignés du péché, pour être dignes de l'aliment céleste.

» *Remettez-nous nos dettes, comme nous aussi les remettons à nos débiteurs.*

» Par ce précepte on nous fait entendre que nous ne pouvons obtenir le pardon de nos péchés, si auparavant nous ne pardonnons à ceux qui nous ont offensés, conformément à ce que dit Jésus dans l'évangile : « Si vous ne pardonnez pas au prochain » ses offenses, votre Père ne vous pardonnera pas non plus » vos péchés. »

» *Et ne nous induisez pas en tentation.*

» C'est-à-dire, ne permettez pas que l'auteur du mal, celui qui nous tente, nous pousse (au péché). L'Écriture dit en effet : Ce n'est pas Dieu qui nous pousse au mal, mais le diable; et c'est pour abattre celui-ci que le Seigneur a dit : « Soyez éveillés, » et priez pour ne pas succomber à la tentation. »

» *Mais délivrez-nous du mal.*

» Cela est ajouté parce que l'Apôtre a dit : « Vous ne savez » pas ce pour quoi vous devez prier. » Nous devons supplier Dieu, unique et tout-puissant, afin que, ce que la faiblesse humaine ne réussit pas toujours à fuir, nous ayons la force de l'éviter par Jésus-Christ, notre Seigneur, qui, Dieu, ensemble avec l'Esprit Saint, vit et règne dans tous les siècles. »

LE DIACRE : « En ordre, attention et silence. »

LE PRÊTRE : « Avez-vous entendu, ô mes bien-aimés, le sens profond et sacré de l'oraison dominicale? Allez, maintenant, et méditez-le dans votre cœur, afin que vous puissiez être parfaits en Jésus-Christ, et obtenir ainsi la miséricorde implorée. Notre Dieu le peut; qu'Il vous fasse arriver au bain de l'eau régénératrice, vous qui aspirez à embrasser la foi; à nous qui vous avons enseigné les mystères de la Foi catholique, que le Seigneur nous accorde d'arriver avec vous au royaume céleste; Lui qui, avec le Père, dans l'unité du Saint-Esprit, vit et règne dans tous les siècles. »

Ici finit la première partie de la messe. Les redoutables Mystères vont commencer; aussi, conformément à la discipline

de l'arcane, renvoie-t-on les excommuniés, les pénitents et les catéchumènes. Les portiers surveillent les portes, le sous-diacre défend l'entrée du *vima* et le diacre proclame :

« Que les catéchumènes se retirent ; que celui qui est encore catéchumène s'en aille ; que tous les catéchumènes sortent. »

Les catéchumènes étant partis, le divin sacrifice commence. Les parents et les futurs parrains étaient admis à présenter l'oblation au nom de leurs fils et filleuls, afin que le diacre lût ensuite leurs noms sur les diptyques.

Le verset *ad offerendum* est tiré du psaume 65, et n'est qu'un hymne de reconnaissance au Seigneur pour le bienfait de la vocation à la grâce du baptême, et au saint et sublime état de chrétien : « Nations, bénissez le Seigneur notre Dieu, que la voix de sa louange retentisse bien haut ; Il maintient mon âme en vie et Il fait que mon pied ne glisse pas. Béni soit Yahweh qui n'a pas rejeté de Lui ma prière, et qui ne m'a pas retiré sa miséricorde. »

La prière d'introduction à l'anaphore consécrationnaire est ainsi conçue : « Nous vous prions humblement, ô Dieu Tout-Puissant, de faire que par les mérites de ce Sacrifice, vous nous purifiez de nos péchés ; puisque c'est ainsi que vous nous donnez la véritable santé de l'âme et du corps. Par notre Seigneur, etc. »

Après la communion, l'archidiacre annonçait le jour et le lieu du futur scrutin.

☩ L'antienne *ad Communionem* est tirée du récit de saint Jean au sujet de l'aveugle-né, qui se lit maintenant à la messe de ce jour. La salive du Seigneur, qui rend la vue à l'aveugle, est le symbole de l'eau baptismale qui illumine le néophyte. « Le Seigneur, avec sa salive, a fait de la boue, et il m'a enduit les yeux. Je m'en allai, je les lavai, j'ai recouvré la vue et j'ai cru qu'Il est Dieu. »

Après la communion. La prière d'action de grâces est celle-ci : « O Dieu, notre Seigneur, faites que le sacrement que nous avons reçu, nous rassasiant de sa céleste nourriture, nous soit aussi une aide matérielle. Par notre Seigneur, etc. »

Bénédiction sur le peuple. Pour congédier le peuple, on invoque sur lui la bénédiction : « Que vos oreilles miséricordieuses, Seigneur, soient attentives aux prières de ceux qui vous sup-

plient; et pour que vous puissiez aider le vœu de celui qui prie, faites qu'il vous demande ce qui vous plaît. Par notre Seigneur, etc. »

On parle beaucoup aujourd'hui de la vocation ecclésiastique ou religieuse, mais trop peu de la vocation à la vie chrétienne, qui nous est donnée moyennant la grâce du saint Baptême. Et pourtant, la vocation religieuse elle-même ne fait rien autre que développer et donner en nous sa suprême réalisation à la vocation chrétienne au moyen des conseils de perfection. Il n'y a pas deux christianismes, comme l'ont rêvé certains protestants modernes, celui de l'Évangile et celui des règles monastiques; mais il y a une unique profession chrétienne, où les promesses baptismales reçoivent, grâce à la profession monastique, la sanction la plus efficace et l'exécution idéale et parfaite. Le religieux, le moine, n'est donc rien autre que le chrétien parfait, celui qui, ayant pris tout à fait au sérieux ses relations baptismales avec le Christ, s'est mis à sa suite dans la voie plus étroite et plus sûre des conseils de perfection. Cela ne veut toutefois pas dire que le simple fidèle ne soit pas dans un état saint, et qu'il ne soit pas obligé de tendre à la perfection dans son propre état. Au contraire, moindres sont les garanties de sécurité et de secours qu'il a au milieu du siècle, plus grande doit être sa diligence pour garder sa vocation chrétienne, en réalisant ses promesses baptismales. Le sacrement de régénération tient lieu, pour chaque fidèle, de la profession religieuse; le catéchuménat équivaut au noviciat, les promesses du baptême représentant les vœux, le vêtement blanc est l'habit régulier, l'Évangile est la règle qu'on s'engage à observer.

JEUDI APRÈS LE IV^e DIMANCHE DE CARÊME.

Collecte à Saint-Cyr.

Station à Saint-Martin-aux-Monts.

L'ÉGLISE de Saint-Cyr, au pied du Quirinal, fut dédiée par le pape Vigile en l'honneur, probablement, des saints diacres Étienne et Laurent; mais plus tard, grâce à l'influence des Byzantins, elle changea de nom et prit celui des martyrs orientaux Cyr et Julitte, les mêmes qui sont vénérés particu-

lièrement dans un oratoire de Sainte-Marie-Antique au Forum romain.

La basilique stationnale est l'ancien titre d'Équitius, érigé au temps du pape saint Sylvestre. Par la suite, s'élevèrent à ses côtés, par les soins du pape Symmaque, deux célèbres oratoires, celui de Saint-Martin de Tours et celui de Saint-Sylvestre pape, les premiers confesseurs auxquels, après les martyrs, ait été attribué un culte liturgique. Ils attirèrent vite à eux toute la dévotion du peuple; si bien que le fondateur du titre étant tombé en oubli, son nom fut changé en celui des Saints-Sylvestre-et-Martin.

Serge I^{er} y entreprit des restaurations grandioses; mais n'ayant pu les conduire à bonne fin, prévenu qu'il fut par la mort, Léon IV les acheva, et annexa aussi à l'église un monastère pour le service divin.

COENOBIVMQVE • SACRVM • STATVIT • MONACHOSQVE • LOCAVIT
QUI • DOMINO • ASSIDVAS • VALEANT • PERSOLVERE • LAVDES

Cette basilique est très riche en corps d'anciens martyrs, transportés des cimetières suburbains au IX^e siècle. Le bienheureux cardinal Tommasi en fut prêtre titulaire, et il voulut y être enseveli.

Comme la station de ce jour n'est pas primitive et remonte seulement à l'époque de Grégoire II, les divers chants de la messe sont empruntés à d'autres jours. L'introït est celui du vendredi des Quatre-Temps de septembre, et provient du psaume 104 : « Que le cœur de ceux qui cherchent le Seigneur se réjouisse. Cherchez le Seigneur et sa puissance; cherchez sans cesse son visage. » Chercher le Seigneur, veut dire l'avoir, Lui et sa gloire, pour fin de nos actions; c'est vivre et agir en présence de Dieu, pour Lui et non pour nous.

Dans la collecte, identique à celle d'hier après la première lecture, on invoque la joie du Saint-Esprit et une dévotion fervente, en faveur de ceux qui mortifient leur corps par le jeûne. Il est impossible d'unir les consolations des sens et celles de l'esprit; leurs goûts sont en parfaite opposition. Quand les sens jouissent, l'esprit devient comme obscurci par la fumée des passions charnelles; au contraire, plus l'âme

imprime dans la chair les stigmates de la croix, plus elle se sent libre et pure, plus son regard est clair et perspicace.

Les lectures de la messe racontent deux résurrections opérées, l'une par Élisée, l'autre par le Sauveur. Ce choix semble inspiré par les souvenirs de la voisine nécropole de la *via Merulana*; toutefois ces lectures contiennent une belle allusion au thaumaturge de Tours, si célèbre chez les anciens, parce que *in fide Trinitatis trium mortuorum suscitator meruit esse magnificus*. La résurrection miraculeuse des défunts arrive à propos pour nous rappeler aussi que la sainte abstinence et la communion nous confèrent un droit spécial à la résurrection glorieuse au dernier jour.

La première lecture est tirée du IV^e livre des Rois (IV, 25-38) où nous devons remarquer que l'enfant qui ne put être rappelé à la vie par le bâton du prophète Élisée, se réveilla toutefois au souffle léger de sa bouche. Cela doit apprendre aux supérieurs, et, en général, à tous, que dans nos relations avec le prochain les moyens les plus énergiques ne sont pas toujours les plus efficaces, et que, comme le disait spirituellement le saint évêque de Genève, on prend plus de mouches avec le miel qu'avec le vinaigre.

Le graduel est tiré du psaume 73, et il est emprunté au XIII^e dimanche après la Pentecôte : « Souvenez-vous de votre alliance, et n'abandonnez pas à jamais vos pauvres. Levez-vous, Seigneur, jugez votre cause; n'oubliez pas les outrages que souffrent vos serviteurs. » L'alliance de Yahweh est la promesse messianique faite à Abraham et aux patriarches; cette promesse, à la différence de l'ancien pacte bilatéral conclu entre Dieu et les Juifs par l'intermédiaire de Moïse, a un caractère parfaitement gratuit et elle est irrévocable.

La lecture évangélique (LUC., VII, 11-16), avec le récit de la résurrection du fils de la veuve de Naïm, est empruntée au XV^e dimanche après la Pentecôte. Cette veuve symbolise l'Église, qui, à force de prières et de larmes, obtient du Seigneur la conversion des pécheurs et leur renaissance à la grâce. Les fossoyeurs qui transportent au tombeau notre cercueil, ce sont les sens, les passions, menant grand bruit autour de l'âme qui, comme prise de vertige, est morte et ne le sait pas. La première

grâce que Dieu nous accorde est de faire arrêter ces funestes porteurs de notre bière ; quand le tumulte des passions se calme, il se fait dans l'âme un profond silence, et alors elle commence à réfléchir sur son sort. Combien donc il est nécessaire que la grâce divine dissipe en nous tant d'illusions qui nous font croire être ce que nous ne sommes point ! Semblables en cela à cet ange de l'Apocalypse, à qui Dieu dit : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es* (III, 1).

L'offertoire est pris du psaume 69 et il était particulièrement cher à la piété des anciens Pères du désert, qui récitaient ce verset comme prière jaculatoire très souvent durant la journée : « Seigneur, accourez à mon aide. Qu'ils demeurent confondus ceux qui font des complots contre moi. » Le cœur de Dieu ne sait pas résister à la voix d'un fils qui l'appelle à son secours, et nous avons le Seigneur à nos côtés toutes les fois que nous criions vers lui avec amour.

Les prières et le sacrifice de l'Épouse mystique du Christ, l'Église, sont toujours agréables à Dieu, et toujours efficaces sur son cœur. Néanmoins, si la dévotion des fidèles s'y ajoute, le sacrifice eucharistique ne pourra qu'être encore plus cher au Seigneur, et plus profitable aux croyants. Telle est la pensée si élégamment exprimée dans la brève collecte qui aujourd'hui se récite sur les oblations. En d'autres termes, les sacrements et l'Eucharistie produisent, il est vrai, leur effet en vertu de l'institution divine ; le fruit toutefois dépend beaucoup des dispositions subjectives de celui qui les reçoit. Il en est comme d'un mets exquis et nutritif, qui peut être moins opportun et peu salulaire à un estomac malade et faible.

L'antienne durant la communion du peuple est tirée du psaume 70 : « Seigneur, je me souviendrai seulement de votre sainteté. Vous qui avez été mon maître dès ma jeunesse, ah ! ne m'abandonnez pas maintenant que je plie sous le poids de la vieillesse. » Avec la marche des années et l'expérience amère que, en ce monde, tout, sauf Dieu, est vanité et affliction d'esprit, l'âme à qui tout échappe, jeunesse, santé, applaudissements et richesse, lasse et précocement vieillie, sent qu'il n'y a que le Seigneur que nous puissions étreindre pour ne plus jamais l'abandonner. Il est l'unique ami fidèle qui ne nous délaisse pas

dans l'adversité, selon la parole de l'Esprit Saint : *Omni tempore diligit qui amicus est.*

Dans la collecte d'action de grâces nous demandons que notre indignité et notre froideur dans la réception de la nourriture angélique du saint Autel, ne transforme pas en sujet de condamnation le sacrement qui fut institué pour la rémission des péchés. La prière s'inspire du texte connu de saint Paul dans la première épître aux Corinthiens, là où il traite des sacrilèges qui, en recevant indignement l'Eucharistie : *iudicium sibi manducant et bibunt.*

Dans la prière pour le renvoi du peuple, le prêtre prie Dieu de détourner des fidèles les fautes qui les accablent, afin qu'à l'avenir leur conduite lui soit toujours agréable, et qu'ils puissent se promettre la grâce de sa protection. Tel est l'ordre parfait institué par Dieu : d'abord il faut écarter le péché, puis il est nécessaire d'agir en conformité avec les divins commandements, et c'est seulement à ce prix que nous pouvons nous promettre les faveurs de Dieu.

Contemplons une fois encore le prophète Élisée quand il ressuscite l'enfant mort. Il s'étend doucement sur lui, pose son visage sur le sien, ses mains, ses pieds sur ceux de l'enfant, il s'adapte, se fait petit avec ce petit, et réussit ainsi à répandre dans le cadavre glacé la chaleur de la vie. Quel bel exemple de discrétion ! Il faut avant tout aux supérieurs, pour faire du bien, un certain esprit de prudente adaptation, pour mesurer d'abord ce qu'ils exigent des autres, et les forces de ceux qui doivent exécuter leurs commandements. Il ne faut pas regarder trop exclusivement ce que l'on devrait faire, mais il est nécessaire de peser ce qui se peut effectivement, tant de notre part que de celle d'autrui.

VENDREDI APRÈS LE IV^e DIMANCHE DE CARÊME.

Collecte à Saint-Vith « in Marcello Liviae ».

Station à Saint-Eusèbe.

L'ÉGLISE de la collecte, sur l'Esquilin, s'appela aussi *ad Lunam*, et tire peut-être son origine du pape Hilaire ; plus tard seulement elle fut élevée au rang de diaconie avec le nom de Saint-Vith, quand, au VII^e siècle, le culte de ce martyr devint

très populaire en Italie, à ce point qu'on érigea de très nombreuses églises en son honneur. A la diaconie était annexé un monastère d'hommes d'où fut élevé à la papauté, pour un jour seulement, certain moine nommé Philippe, qui fut opposé à Étienne IV par le parti adverse.

Le *Dominicum Eusebii* rappelle l'habitation privée de cet héroïque prêtre romain, victime de la cruauté de l'empereur arien Constance. Après la mort du saint, sa maison fut immédiatement convertie en titre, si bien que, au concile tenu sous le pape Symmaque en 499, apparaît parmi les signataires un *Valentinus presbyter in titulo sancti Eusebii in Esquilinis*. Plus ancienne encore est l'épigraphe *graffite* sur un tombeau, dans le cimetière des Saints-Pierre-et-Marcellin :

OLYMPI LECTORIS DE DOMINICO EVSEBII LOCUS EST

qui nous reporte au IV^e siècle.

Tout auprès du titre s'étendait l'antique nécropole de la *via Merulana* ; cette circonstance peut avoir influé sur le choix des deux lectures de la messe, où il s'agit de défunts rappelés à la vie.

L'introït est emprunté au psaume 118 : « La pensée de mon cœur est toujours tournée vers vous, Seigneur, ma forteresse, mon refuge. » La pensée elle-même de Dieu est pour nous une forteresse inexpugnable, dans laquelle nous pouvons toujours trouver un abri contre toutes les tentations et les difficultés de la vie. En effet, quand les tentations nous assaillent, quand la fascination de la volupté menace d'étouffer en nous cette aspiration innée à un bien infini que nous avons tous, quand le poids des iniquités commises nous fait voir comme désespéré notre atterrissage au port du salut, quand, dans la dernière agonie spécialement, Satan nous fera sentir toute la violence de sa tyrannie pour nous réduire définitivement en son pouvoir, il suffit de se souvenir de Dieu, de l'invoquer avec le cœur, et voici que la sérénité revient, que les ennemis s'enfuient honteux, et l'âme sent toute cette douceur qu'exprime le saint Nom de Dieu, quand on l'invoque avec dévotion. En un mot, tout notre mal vient de ce que nous oublions Dieu, alors que selon la parole du Prophète : *Memor fui Dei et delectatus sum*.

La collecte prélude déjà à la renaissance pascale, quand le sacrement eucharistique, nous communiquant l'esprit et la vie du Christ, accomplira dans notre âme le mystère de sa résurrection spirituelle. Mais cette renaissance est, pour le moment, simplement spirituelle, et l'Église ne cesse pourtant pas d'être une société visible, composée d'hommes passibles et mortels, qui ont aussi des besoins matériels qu'il faut satisfaire. Avec un équilibre parfait entre les aspirations de l'âme et les nécessités de la nature corporelle, l'Église se garde bien de séparer ce que Dieu a voulu réunir, et elle prie donc le Seigneur afin que la famille du Christ, tout en amassant les biens célestes, ne manque pas néanmoins des ressources matérielles nécessaires.

La lecture concernant le petit enfant ressuscité par Élie (*III Reg.*, XVII, 17-24) est appelée par la péricope de saint Jean racontant la résurrection de Lazare. Ces grands amis de Dieu, qu'étaient Abraham, Moïse, Élie, le traitaient avec cette confiance qui atteste tout leur amour et qui plaît tant au Seigneur. Elle est l'indice d'une âme qui croit, comme le dit saint Jean, à la charité de Dieu, et qui, par suite, ose tout. Dans ses besoins elle s'adresse à lui avec une simplicité parfaite, et elle exige presque, avec de fortes paroles, comme celles qu'aujourd'hui Élie emploie, ce qu'elle estime uniquement glorieux pour Dieu, et digne de la bonté divine.

Le graduel est tiré du psaume 117 qui est l'un des anciens cantiques de la cène pascale : « Il est doux d'espérer dans le Seigneur plutôt que d'attendre le salut des hommes. » En effet, ceux-ci ne veulent ou ne peuvent toujours nous aider, même quand ils en auraient le désir. Seul l'amour de Dieu ne nous manque jamais, et il peut tout le bien qu'il nous veut.

La péricope évangélique décrit aujourd'hui la résurrection de Lazare (*IOAN.*, XI, 1-45) précédant ainsi d'une semaine l'Église grecque, qui la célèbre par une solennité spéciale la veille du dimanche des Rameaux.

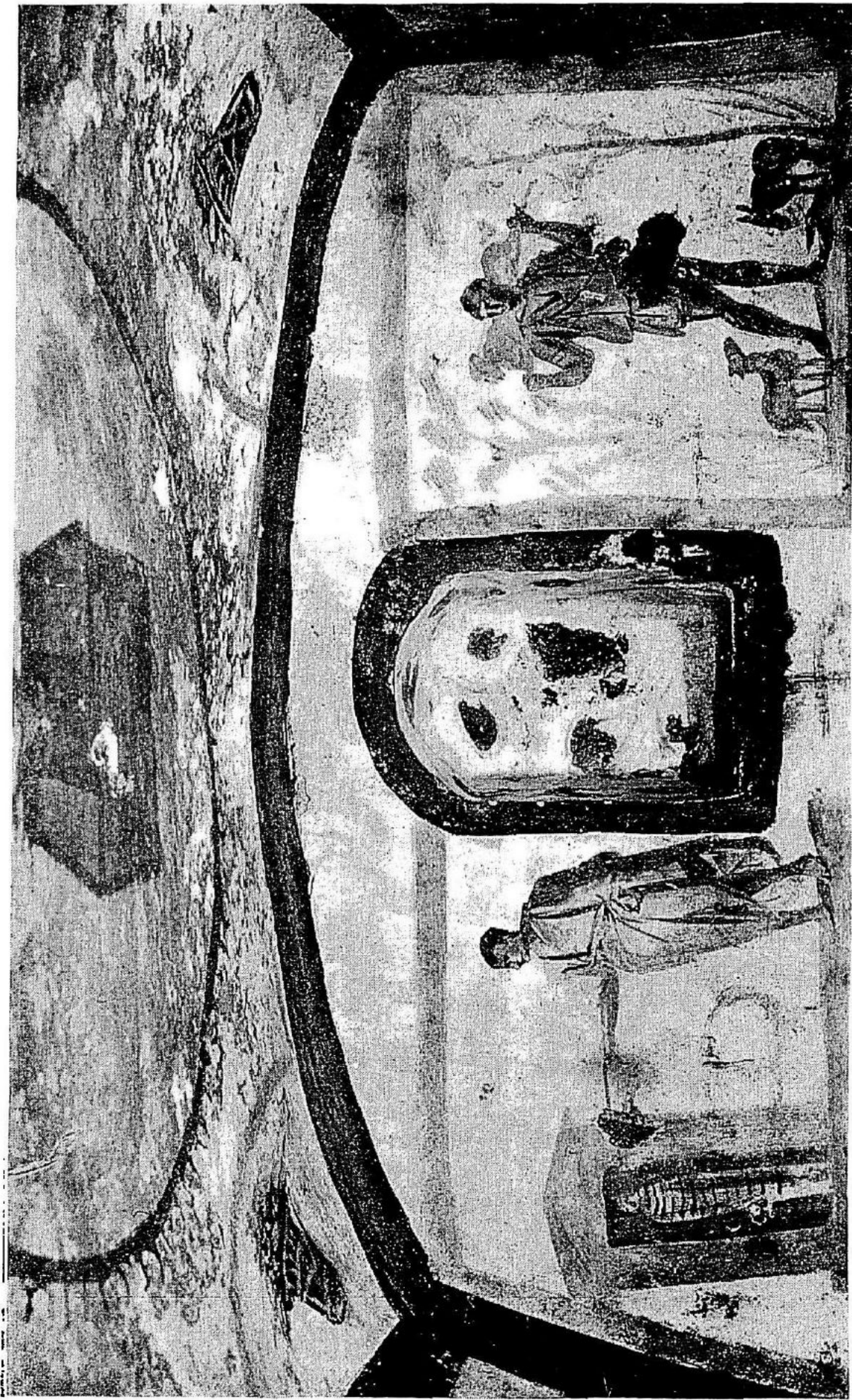
Entre tous les miracles accomplis par le Sauveur, celui de rappeler Lazare du sépulcre quatre jours après sa mort fut le plus admirable, non pas tant par la difficulté de l'œuvre en elle-même que par les circonstances qui l'accompagnèrent; car il n'est pas plus difficile à la toute-puissance de Dieu de ressus-

citer tout le genre humain à la fin du monde, que de faire épanouir la fleur des champs. Il s'agit ici d'un prodige absolument constaté et indéniable, accompli presque aux portes de Jérusalem, et devant une multitude de témoins. Les adversaires de Jésus sentirent si bien la puissance décisive de ce nouveau signe messianique, qu'ils allèrent jusqu'à comploter de supprimer Lazare et de le renvoyer une autre fois au tombeau, comme si tuer Lazare eût été, comme l'observe spirituellement saint Augustin, ôter au Sauveur le pouvoir de le rappeler une seconde fois à la vie.

Jésus aimait Marie, Marthe et Lazare, et, dans leur maison, Il se réconfortait des amertumes que lui valaient les Juifs. Voilà le symbole des maisons religieuses et les prototypes des âmes aimantes, attachées à Jésus par les liens d'une intime union. Jésus persécuté dans le monde se réfugie dans les cloîtres, et cherche une compensation d'amour dans les cœurs de ses amis. Il frémit et Il pleure devant le tombeau de l'ami, et cela autant pour nous montrer combien Il l'aimait, que pour nous apprendre que la mort de Lazare est la figure de la mort qui domine sur toute la postérité d'Adam. Jésus, qui est l'ami de cette postérité déchue et prévaricatrice, en éprouve la peine la plus intime, Il pleure des larmes de sang, et, enfin, par sa parole évangélique, il le rappelle de la tombe, pour que, désormais, *vivat Deo*, elle vive pour Dieu.

L'antienne du psaume 17 pour l'offertoire peut bien s'appliquer au monde des morts qui dorment dans les tombes. « Vous, ô Yahweh, vous sauverez un peuple humilié, et vous confondrez le froncement de sourcil des orgueilleux. Qui peut jamais opérer d'aussi divines entreprises, sinon vous, Seigneur ? » Voilà comment l'adaptation liturgique de ce verset met en évidence le caractère messianique de la résurrection des morts. La première conséquence de la fraude que nous fait celui qui, dans les Écritures, est, pour cette raison, appelé *homicida ab initio*, fut la mort. Or, le Sauveur est venu en ce monde pour détruire les effets du péché, et par suite, il aura sa victoire définitive quand, au jour de la parousie, il ressuscitera le genre humain et mettra ses fidèles en possession de sa vie glorieuse.

La prière d'introduction à l'anaphore eucharistique supplie



LA RÉSURRECTION DE LAZARE
ET LE BON PASTEUR

Fresque du 5^e siècle, au cimetière des Giordani.

le Seigneur afin que la vertu expiatoire du sacrifice eucharistique nous purifie de nos fautes et que son efficacité propitiatrice nous concilie les faveurs divines.

L'antienne pour la communion, contrairement à l'usage quadragésimal, est empruntée au texte évangélique précédemment lu, et provient de la liturgie ambrosienne, qui, dans le recueil de ses chants, accuse une certaine antériorité relativement à la liturgie romaine. Le *videns Dominus*, avec sa mélodie syllabique dans l'antiphonaire grégorien, est d'un effet merveilleux, surtout par l'élan du *Lazare, veni foras*, où l'artiste a voulu exprimer toute la puissance de l'affection de Jésus pour son ami.

Dans la collecte pour l'Eucharistie, ou l'action de grâces, nous supplions le Seigneur que la participation à la Table sainte nous vaille le pardon de nos fautes, et nous serve de défense contre toute adversité. Dans ses collectes eucharistiques, l'Église met toujours en relief tantôt l'un tantôt l'autre des fruits du divin sacrement. En effet, l'Eucharistie est tout pour nous, puisqu'elle est Jésus même; et Jésus est non seulement notre paix et notre propitiation pour les fautes passées, mais aussi l'antidote qui préserve l'âme de la corruption des tentations et inocule dans le corps le germe de la résurrection pour l'éternité.

Dans la collecte de bénédiction, avant de congédier l'assemblée, le célébrant rappelle à Dieu que si, conscients de notre faiblesse, nous mettons en Lui toute notre espérance de salut, qu'Il fasse de son côté, par sa grâce, que nous ayons toujours sujet de nous réjouir de sa douce condescendance.

C'est précisément ce que Dieu désire; Il hait le superbe qui se vante de pouvoir se passer du Seigneur, et s'Il le renverse, c'est pour lui faire comprendre que sans Dieu on ne peut rester debout. Quand, au contraire, une âme est humble, qu'elle reconnaît et confesse qu'elle a un besoin absolu du Seigneur, celui-ci s'abaisse jusqu'à son néant, lui tend la main pour l'aider et l'élève jusqu'au plus haut des cieux.

La résurrection de Lazare symbolise aussi le sacrement de la Pénitence. Jésus a seul la vertu de convertir les cœurs, mais il confie aux apôtres et aux prêtres la tâche de délier Lazare des

bandelettes et du suaire sépulcral, pour que désormais il puisse marcher d'un pas rapide dans la voie des divins commandements.

SAMEDI APRÈS LE IV^e DIMANCHE DE CARÊME.

(Station à Saint-Laurent)

Collecte à Saint-Ange « *in Piscibus* ».

Station à Saint-Nicolas « *in Carcere* ».

DEPUIS le temps de Gélase I^{er}, ce jour était destiné à Rome aux ordinations. Toutefois comme celles-ci comportaient le grand jeûne avec la Pannuchis près du tombeau de saint Pierre et qu'il était de règle de ne les célébrer qu'à l'aube du dimanche, il est probable qu'à l'origine ce samedi fut aliturgique, comme toujours à Rome avant la veillée dominicale. La station à Saint-Laurent, signalée par les anciens sacramentaires, valait donc seulement pour les années où le Pape n'avait à ordonner aucun prêtre ou diacre titulaire, puisque, en tout cas, l'initiation des ministres sacrés ne pouvait se faire que près de la tombe apostolique du Vatican.

La synaxe à l'Agro Verano — quand elle pouvait se célébrer — semble avoir été en relation avec la préparation des catéchumènes au baptême. Après les scrutins accomplis à Saint-Paul, il fallait conduire aussi ces virginales recrues de l'Église à la tombe de Laurent, le glorieux *staurophore* du Siège apostolique. Elles y retourneront après leur initiation, le mercredi de Pâques, mais il convient de solliciter d'ores et déjà son patronage.

Dans le bas moyen âge, la discipline du catéchuménat ayant disparu, et la procession à l'Agro Verano étant devenue difficile durant les jours si incertains du pluvieux mois de mars, on substitua à la basilique de Saint-Laurent l'église de Saint-Nicolas *in Carcere*, qui était parmi les plus populaires de la Ville, surtout après que les Pierleoni eurent érigé tout auprès leur château.

D'une soixantaine, au moins, de chapelles et d'églises dédiées autrefois au thaumaturge de Myre, celle du Forum Olitorium fut la plus célèbre, parce qu'elle était aussi une diaconie. Elle s'élève sur les ruines du temple de la *Piété* érigé en 604 par le

consul Acilius Glabrio, et s'appelle *in Carcere*, parce que, au temps de Pline, et jusqu'au VIII^e siècle au moins, existait là une prison publique, confondue à tort avec le *Tullianum* du mont Capitolin. Sous l'autel majeur, on vénère une partie des corps des martyrs de la voie de Porto, Faustin et Viatrice. L'église fut consacrée à nouveau par Honorius II, le 2 mai 1128.

La basilique où se rassemblent aujourd'hui les fidèles fut dédiée à l'origine à l'apôtre saint Paul, mais, ensuite, prévalut le nom de Saint-Ange, avec l'addition *in Piscina* ou *in Piscibus*, à cause du marché aux poissons qui s'y tint presque jusqu'à nos jours. Son origine est certainement antérieure au VIII^e siècle, puisque l'on sait que Théodore, oncle d'Hadrien I^{er}, la réédifia depuis les fondations. On y conserve beaucoup de saintes reliques, entre autres les corps des martyrs de Tibur, fils de sainte Symphorose.

La messe s'inspire des pieux sentiments que devaient éprouver dans leur cœur les catéchumènes, à mesure qu'approchait le jour du saint Baptême. L'évangile traite à nouveau de la lumière intérieure de la Bonne Nouvelle, thème qui semble désormais devenu conventionnel près du sépulcre du martyr, qui, par les flammes de son bûcher, dissipa de Rome les ténèbres de l'idolâtrie.

L'introït est tiré d'Isaïe (LV) : « O vous qui êtes altérés, vous en qui les biens terrestres, les plaisirs de la vie, n'ont fait qu'attiser davantage, au lieu de l'éteindre, la soif de bonheur qui brûle votre cœur, accourez aux eaux de la grâce divine, qui peut seule satisfaire vos désirs. Que votre misère ne vous arrête pas; venez, puisez sans frais et désaltérez-vous joyeusement aux sources pures de la grâce, qui ne serait plus telle si elle était donnée en échange des œuvres de la justice humaine par le Dieu infiniment miséricordieux et généreux. » Puis vient le psaume 77 qui est un hymne d'action de grâces pour les bienfaits dont Dieu combla les anciens patriarches.

Nous prions le Seigneur, dans la collecte, de nous accorder le fruit spirituel que se propose notre dévotion; car le jeûne nous sera alors vraiment profitable, si toute notre existence chrétienne est une vivante expression de la sainteté divine.

Dans la première lecture, Isaïe (XLIX, 8-15) annonce avec une précision minutieuse la mission évangélique qui appelle les âmes à la liberté de l'esprit, les illumine par les splendeurs du dogme émanant de l'inaccessible lumière de la vérité divine, les désaltère par les eaux fraîches des sacrements. L'idolâtrie, les rites et les cérémonies légales étaient autant de lacs qui liaient le corps et entravaient l'esprit; le culte intime du cœur les a remplacés. Il est bien vrai que le monde, par ses aberrations, ne méritait pas la miséricorde de Dieu; mais une mère — et Dieu aujourd'hui se compare à la plus tendre des mères — trouve toujours dans son cœur une source inépuisable d'affection, pour aimer ses fils même dans leurs égarements.

Le répons est tiré du psaume 9. C'est un pauvre qui parle, opprimé par la domination du superbe, sans que personne vienne à son secours. Il se compare à un orphelin, parce que, de fait, il n'a pas de père ici-bas, et il invoque l'aide du Père céleste. Qui est ce pauvre, cet orphelin, sinon Jésus-Christ, qui, à l'approche de sa passion, ressent une vive horreur des souffrances que lui prépare la Synagogue, et se recommande au Père, afin que celui-ci le secoure au jour de la revanche, à l'aurore de la résurrection ?

Dans les lectionnaires romains du IX^e siècle, il y avait une seconde lecture d'Isaïe : *Omnes sitientes venite ad aquas*, appelée par l'introït et qui sollicitait les catéchumènes à accourir à la piscine baptismale. Puis l'on continue la lecture du quatrième évangile commencée le jour des grands scrutins à Saint-Paul. Aujourd'hui il est question de l'illumination intérieure de l'âme au moyen de la foi; et parce que les pharisiens ne veulent pas accueillir le témoignage de Jésus dans sa propre cause, celui-ci en appelle à l'autorité du Père qui l'a envoyé. Cette discussion a lieu dans la salle des offrandes, dite, en grec, *gazophylacium* pour indiquer peut-être que la bienfaisance et la compassion envers les pauvres nous mettent sur la voie pour trouver Jésus. Bienheureux vraiment celui qui trouve Jésus, car il trouve un trésor. C'est pourquoi un saint disait : « Mon Jésus, qui veut quelque chose en dehors de vous ne sait pas ce qu'il veut ! »

Le verset *ad offerendum* est tiré du psaume 17 : « Yahweh est devenu ma force, mon salut et mon libérateur. C'est pourquoi

en Lui je me confierai. » Il est devenu ma force, parce que sa grâce m'aguerrit contre les assauts de mes adversaires spirituels ; mon salut, par ce qu'en Lui je trouve toujours un repos contre le heurt des ennemis, lesquels, à m'entendre seulement invoquer le nom de Jésus, s'enfuient épouvantés ; mon libérateur, parce que le Seigneur ne permet que je sois tenté par le démon que pour me donner le mérite et la gloire du triomphe.

Dans la prière d'introduction à l'anaphore, nous demandons au Seigneur d'accueillir notre oblation et d'apaiser son courroux — voici le fruit propitiatoire du sacrifice ; et, parce que le plus grand obstacle à la grâce divine peut être mis par notre mauvaise volonté, nous supplions Dieu, par l'efficacité de son pouvoir, de changer ces tendances perverses et rebelles en autant de dispositions favorables pour agir selon la motion de l'Esprit Saint.

Le verset pour la communion est pris au psaume 22, qui est une suave idylle de l'âme, que le Pasteur éternel paît dans des champs fleuris, au bord des eaux : « Le Seigneur est mon guide ; que peut-il me manquer ? Il me conduit dans les pâturages fertiles, — l'Église catholique, les saints sacrements, la grâce intérieure, qui nourrit toujours la foi de l'âme croyante, — et Il me mène aux eaux rafraîchissantes, là où cesse la soif et la convoitise des joies humaines, pour ne plus goûter rien autre que les choses éternelles. »

Nous supplions Dieu, dans la collecte eucharistique, que son sacrement nous purifie — c'est le fruit satisfactoire de la messe — et que, par son efficacité, il nous orne de vertus pour mériter les divines complaisances. L'école de sainteté la plus accréditée est assurément la communion. Elle commence par nous rendre Dieu propice, par nous purifier, par nous obtenir le don des vertus nécessaires, et enfin par les liens d'un très suave amour unitif et transformant, elle nous attache à notre Dieu, en sorte que, nous nourrissant de Lui, de Lui aussi nous vivons. C'est alors que la sainte communion opère en nous la plénitude de ses effets.

Dans la bénédiction finale avant de congédier le peuple, le prêtre prie ainsi : « O Dieu qui, plutôt que de vous irriter, préférez user de miséricorde envers ceux qui se confient en vous, faites-nous la grâce de pleurer convenablement les péchés commis afin de mériter ensuite votre consolation. » En cette

vie en effet, les larmes des pénitents éteignent non seulement les flammes de l'enfer, mais aussi le feu de la juste colère de Dieu.

Si, au dire de Jésus, la maison terrestre du Père divin n'est pas une maison de négoce, le paradis l'est moins encore. La grâce ne s'achète pas, mais Dieu, dans sa magnificence, la donne généreusement à tous. Donc, pour devenir saint, il suffit de correspondre fidèlement à la vocation divine qui nous a été manifestée dans le saint Baptême, accourant joyeusement, *bibite cum laetitia*, aux sources de la grâce qui jaillissent de l'Eucharistie. Dans la messe de ce jour, le divin Sauveur insiste dans son invitation.

DIMANCHE DE PASSION OU « IN MEDIANA ».

Station à Saint-Pierre.

LA station fixée en ce jour au Vatican est comme le dernier souvenir de la *Pannuchis* qui, du temps du pape Gélase, se célébrait cette nuit près de la tombe du prince des Apôtres, avant qu'on procédât aux ordinations des prêtres et des diacres romains.

Aujourd'hui en outre commence la quinzaine d'immédiate préparation à la solennité pascalle, qui, au III^e siècle, comportait aussi le jeûne d'une douzaine de jours avant l'aurore de Pâques. Dans la sainte liturgie, et spécialement dans le bréviaire, il nous est donné de distinguer encore le cycle spécial qui forme ce temps sacré de la Passion. Tandis que durant le Carême — d'origine, comme nous l'avons dit, quelque peu postérieure — l'Église est préoccupée de l'instruction des catéchumènes et de la préparation des pénitents à la réconciliation solennelle qui se faisait le jeudi saint, pendant la quinzaine de la Passion tout cela passe comme en seconde ligne. Une seule idée prime et domine durant ces deux semaines, dans le missel comme dans le bréviaire : celle du Juste qui sait que l'on trame contre lui la persécution la plus impie ; Il est innocent, mais la haine de ses adversaires l'a isolé de tout défenseur, il s'adresse donc sans cesse au Père céleste, le prend à témoin de son innocence et le conjure de ne pas l'abandonner au jour de l'épreuve.

Le cycle liturgique de la Passion commence par la messe au Vatican, sur cette colline où Néron avait jadis élevé la croix

du premier Vicaire du Christ, et où Symmaque construisit en l'honneur de l'étendard triomphal de la Rédemption un oratoire appelé *Sancta Hierusalem*, comme l'oratoire de Sessorius. C'est de cet oratoire près de Saint-Pierre, qu'ont pénétré dans la liturgie les vers suivants :

*Salva nos, Christe Salvator, per virtutem Crucis,
Qui salvasti Petrum in mari, miserere nobis.*

La messe de ce dimanche est toute dominée par le souvenir du sacrifice du Golgotha, et elle est parmi les plus riches de sentiment et les plus belles de l'antiphonaire romain. Durant cette quinzaine où la liturgie évoque d'une façon si dramatique la haine du Sanhédrin, qui croît sans cesse contre le Christ, les anciens *Ordines Romani* prescrivent de supprimer, après la psalmodie, tant antiphonée que responsoriale, la doxologie finale. On omet au commencement de la messe le psaume *Iudica*, mais cet usage n'est pas très ancien, et n'a pas de signification spéciale, puisque les prières que le prêtre récite maintenant au pied de l'autel avant de commencer l'introït s'introduisirent pour la première fois dans les pays francs vers le VIII^e siècle. Comme aujourd'hui le psaume 42 est chanté à l'introït, on l'omettait, pour cette raison, avant de faire la confession et de monter à l'autel du sacrifice.

Dans l'introït, tiré du psaume 42, le Christ, contre la sentence de mort que trament contre lui ses ennemis, race prévaricatrice et pleine de fraude, le Christ en appelle au jugement du Père, afin qu'il leur en fasse rendre compte au jour de sa résurrection. C'est précisément le jour où se révèlent cette lumière et cette vérité dont parle ici le psalmiste.

Nous prions Dieu dans la collecte de tourner son regard vers l'Église, qui est sa famille, afin que la Providence maintienne les corps dans la force tandis que la grâce gardera les cœurs.

Quelle splendide synthèse, qui tient un compte exact tant de l'élément animal que de l'élément spirituel dont l'homme se compose ! La sainteté réside dans l'âme ; mais, pour que celle-ci puisse s'orner de ce vêtement précieux, il est nécessaire que le corps et les sens agissent courageusement selon les enseignements du saint Évangile.

Dans la lecture de la lettre aux Hébreux (IX, 11-15), l'Apôtre met en relief l'excellence du Nouveau Testament en comparaison de l'Ancien, et il en tire la preuve du caractère définitif et parfait du Sacrifice du Calvaire. En effet, tandis que dans l'ancienne Loi il fallait répéter incessamment les mêmes offrandes pour les transgressions du peuple, et que le grand prêtre lui-même avait coutume de pénétrer chaque année dans le Saint des Saints afin d'y offrir le sang de victimes sans raison, Jésus-Christ couvert de son propre sang, et à la tête de l'interminable cortège de l'humanité rachetée, expie une fois pour toutes le péché de la race entière d'Adam, et pénètre définitivement dans le sanctuaire céleste.

Le répons est tiré des psaumes 142 et 17. C'est le Seigneur qui, à l'approche du jour de l'épreuve, a peur et supplie le Père de le soustraire au triomphe de l'impie. Il ne se décourage pas, il est même assuré déjà qu'au jour de Pâques Dieu le soustraira aux mains de ces hommes cruels et de leur alliée, la mort, pour l'exalter et lui soumettre ses meurtriers eux-mêmes.

Le psaume *in directum* ou trait (ps. 128) s'inspire du même ordre d'idées, mais il décrit avec une plus grande précision de détails la passion du Sauveur : « Combien de fois, depuis ma première jeunesse, Hérode et la Synagogue m'ont-ils combattu ; mais ils n'ont pas réussi à me vaincre. Des laboureurs ont tracé leurs sillons sur mon dos, spécialement durant ma terrible flagellation à la colonne dressée dans l'atrium du prétoire de Pilate. Ils ont creusé profondément leurs sillons sur mon dos, mais le Seigneur est juste ; pour ses fins impénétrables, mais toujours magnifiques, Il permet que l'inique opprime l'innocent pour un temps ; mais au jour de son triomphe, à l'aurore pascale, il écrasera la tête des pécheurs. »

Désormais la rupture entre le sanhédrin et Jésus est inévitable ; bien plus, elle a été officiellement décidée et proclamée dans toutes les synagogues — trois cents et plus — de la cité sainte. Jésus est banni de l'héritage d'Israël, et quiconque communique avec lui encourt pareillement la peine d'excommunication. Les Juifs le tiennent pour un possédé de Satan, tandis que le Sauveur les défie de le convaincre d'un seul péché. De la défense passant à l'offensive, il démontre que ses adversaires

ne sont pas de Dieu, car autrement ils auraient foi en ses paroles.

Terrible sentence, qui fournit aussi aux chrétiens un facile critérium pour juger s'ils ont, ou non, l'esprit du Seigneur ! La langue et la pensée reflètent la surabondance du cœur. Si celui-ci est rempli de l'esprit et de l'amour de Dieu, on se délecte à penser à Lui et à parler de Lui ; autrement, non.

Le verset de l'offertoire est tiré du psaume 118, qui exprime le désir et la complaisance du juste en suivant la voie des commandements de Dieu, même en face des menaces de ses adversaires. En outre, Jésus, qui est par excellence le Juste chanté par le psalmiste, insiste pour demander au Père, *ut vivam*, maintenant surtout que les Juifs sont décidés à le faire mourir. Toutefois l'objet de la prière du Sauveur n'est pas d'échapper à la mort temporelle, Lui qui, au contraire, est venu mourir pour nous ; mais il veut la vie de la résurrection, celle qu'au moyen de la grâce, et ensuite, de la gloire, Il devait précisément communiquer à son corps mystique.

Dans la prière d'introduction à l'anaphore eucharistique, nous supplions le Seigneur afin que les mérites du saint Sacrifice brisent les liens de notre malice et nous obtiennent les trésors de la divine miséricorde. Il s'agit en effet de vrais liens, selon la parole du Sauveur : *Omnis qui facit peccatum, servus est peccati*. Tandis que le pécheur, violant la loi, se croit rendu à la liberté, il s'enchaîne dans les liens les plus honteux qu'on puisse jamais imaginer, se constituant l'esclave des passions et, par suite, de Satan même.

Le verset pour la communion, contrairement à la règle, n'est tiré ni d'un psaume ni de la lecture évangélique de ce jour. Il est au contraire emprunté, avec quelques retouches, à saint Paul (*I Cor.*, II, 24-26), et il exprime fort bien comment le sacrifice eucharistique commémore la passion du Seigneur, dont le souvenir liturgique s'inaugure précisément aujourd'hui. C'est pour le même motif que saint Ambroise put dire que l'Église célèbre chaque jour les funérailles de Jésus, en tant que la vie chrétienne tout entière avec ses peines, ses austérités, ses sacrifices, ne fait que compléter et développer le drame unique du salut, inauguré jadis sur le Golgotha, accomplissant un seul sacrifice, celui de Jésus-Christ, qui centralise, sanctifie et

consacre tous nos sacrifices. *Una enim oblatione consummavit in sempiternum sanctificatos* ¹.

Dans la collecte d'action de grâces ou *Eucharistie*, — qu'il faut distinguer de l'antique et primitive *Eucharistie* ou action de grâces, qu'était l'anaphore consécrationnaire elle-même, — nous prions Dieu de continuer à protéger par sa grâce tout ceux qu'il a fortifiés avec le remède du Sacrement. Il ne suffit pas, en effet, de s'approcher de la sainte Communion, mais il faut développer ensuite, par une correspondance docile, ces germes de vie divine, que Jésus-Christ dans son sacrement vient déposer dans notre âme.

Une des plaies les plus nuisibles de notre temps est l'absence de force surnaturelle, qui fait que les prédicateurs évangéliques eux-mêmes hésitent quelquefois à dénoncer à la frivole génération contemporaine ce qui, dans la doctrine chrétienne, est en opposition avec les aspirations des mondains. Les fidèles, en outre, cherchent des adoucissements, des compromis, qui finissent souvent par faire une absurde mystification de l'Évangile du Christ. On ne veut pas penser aux fins dernières, on doit taire les droits imprescriptibles de Dieu et de l'Église, pour ne pas heurter les susceptibilités des hommes. De la sorte, ce ne serait plus le christianisme qui convertit le monde, mais c'est le monde qui se pare d'un christianisme à sa manière. Et pourtant, Jésus et les martyrs, pour notre instruction, n'hésitèrent pas à annoncer l'évangile dans son intégrité, sachant bien cependant que cela leur coûterait la vie.

LUNDI APRÈS LE DIMANCHE DE PASSION.

Collecte à Saint-Georges.

Station à Saint-Chrysogone.

L'ÉGLISE de Saint-Georges de *Belabru* est déjà connue du lecteur. Elle s'élève au pied du Palatin, là où se dresse l'arc de Janus *quadrifrons* et où, depuis l'antiquité la plus reculée, le vulgaire païen allait consulter les devins, et où, presque jusqu'à nos temps, la superstitieuse plèbe romaine

1. *I Hebr.*, x, 14.

venait demander aux âmes des condamnés à mort les numéros devant sortir au prochain tirage du *loto*.

La basilique de Saint-Chrysogone au Transtévère, tout près du classique *excubitorium* des *Vigiles*, conserve, sous son *presbyterium*, le souvenir de l'habitation du martyr homonyme, et remonte à l'époque constantinienne. La période byzantine contribua sans doute à développer et à rendre populaire le culte de ce martyr d'Aquilée, dont le nom, en vertu d'un privilège tout spécial, trouva place dans les diptyques pontificaux de la messe romaine.

Vers l'an 731, Grégoire III restaura cette église et érigea à côté un monastère qu'il dédia aussi aux martyrs Étienne et Laurent. Plus tard, vers 1123, le cardinal titulaire Jean de Crema suréleva le temple, l'édifiant à nouveau avec des proportions moindres, en sorte que les restes de la basilique primitive demeurent maintenant à quelque profondeur sous le niveau actuel du pavement.

L'introït est tiré du psaume 55 ; c'est un cri du Juste opprimé par le pécheur, ou plutôt par de nombreux pécheurs, puisque tous les péchés de l'humanité entière retombèrent sur Lui et attirèrent sur Lui la peine suprême.

Nous supplions Dieu, dans la collecte, de nous accorder deux grâces : la première, c'est qu'Il sanctifie notre jeûne quadragésimal, c'est-à-dire qu'Il fasse que les dispositions intérieures de l'âme qui déteste le vice concordent avec l'abstinence corporelle d'aliments ; la seconde, que les mérites de la pénitence et de la contrition du cœur nous vailent le pardon de nos fautes passées.

La lecture est prise de Jonas (III, 1-10) dont l'histoire était si familière à l'antiquité chrétienne que nous en retrouvons le cycle exprimé bien des fois sur les sarcophages de marbre et sur les parois des cimetières. Les Ninivites qui, au moyen de la pénitence et du jeûne, éloignent de leur cité l'extermination dont elle était menacée, invitent le peuple chrétien à imiter leur exemple. On sait qu'avant le Carême quelques peuples orientaux, Arméniens, Abyssins, etc., pratiquent un jeûne spécial, dit jeûne de Ninive. Les Grecs l'ont âprement combattu,

mais quoi qu'il en soit, les différentes liturgies, la liturgie latine comprise, se sont plu à reconnaître dans le jeûne des Ninivites une des anticipations typiques de l'abstinence pénitentielle chrétienne.

Il faut remarquer le caractère social que prend la pénitence à Ninive, où Jonas l'ordonne par l'autorité du roi et des notables. En effet, il ne suffit pas que la religion et les pratiques du culte soient le tribut privé et personnel de l'individu, mais il faut qu'elles soient en outre collectives et sociales, puisque la société, la famille, la cité, la nation, etc. sont des entités réelles, et pour cela ont, *comme telles*, à rendre à Dieu le culte dû.

En outre, Dieu n'a pas créé l'homme en l'isolant en lui-même, mais il l'a constitué membre d'une société, tant dans l'ordre naturel que dans l'ordre surnaturel, et c'est seulement au moyen de cette double société que l'homme peut arriver au perfectionnement qu'il doit atteindre. Il s'ensuit que, surtout quand il s'agit de l'âme, il convient d'adhérer intimement et de donner la plus grande importance à tous les actes qui expriment le culte surnaturel et parfait rendu à Dieu par l'Église. Il faut se sanctifier, se mortifier, prier, méditer, jeûner, penser avec l'Église toujours, puisque c'est du corps que se répandent dans les membres la vie, la santé, et la joie qui en découle.

Le graduel est pris au psaume 53, où le Juste invoque le salut et en appelle au jugement de Dieu contre les calomnies de ses oppresseurs.

Dans la lecture de l'évangile de saint Jean (VII, 32-39), prenant occasion de la cérémonie de l'eau qui était puisée par les prêtres pour être ensuite portée au temple, Jésus annonce la mission de l'Esprit Saint et la prédication de l'évangile aux Gentils. La grâce est ici comparée à l'eau, parce qu'elle apaise les ardeurs de la concupiscence, rafraîchit l'esprit, éteint la soif des appétits désordonnés, donne vie et accroissement aux plus belles fleurs de vertu.

Le verset *ad offerendum* provient du psaume 6 : « Seigneur, tournez-vous vers moi et délivrez-moi par votre miséricorde. » Cela veut dire : après que votre justice aura été satisfaite, regardez-moi de nouveau avec bienveillance, vous qui, à cause des péchés sous le poids desquels je plie, avez détourné de moi

votre visage. Délivrez-moi et accordez-moi cette vie surabondante à laquelle j'aspire, vie qui me soustraira pour toujours à la cruauté de mes ennemis.

Dans la collecte qui nous prépare à l'anaphore, nous prions pour que l'Hostie de salut, que nous allons offrir, nous purifiant de nos fautes, nous rende propice et généreuse la divine clémence. Tel est l'ordre des choses : d'abord la propitiation, puis la distribution des grâces.

L'antienne pour la communion est tirée du psaume 23. Le Seigneur des armées est le roi de la gloire. Il convient de bien le répéter à notre foi, car dans quelques jours nous verrons ce même roi voiler sa gloire sous les ignominies de la passion, et, bien loin de faire preuve de force, succomber de faiblesse. C'est justement là le *mysterium Fidei*. Celui qui, suspendu au gibet, est la dérision des impies, est en même temps acclamé par des myriades d'anges, qui, durant le sacrifice du Golgotha, chantent en tremblant le Trisagion. Celui qui expire, l'âme en proie à la plus déchirante agonie et aux humiliations, c'est le très fort Lion de Juda et le véritable Samson qui, par sa mort, broie les phalanges des Philistins. Aux yeux de la foi, le Christ n'apparaît jamais plus glorieux et plus terrible que sur la croix, quand il emprunte les paroles d'Osée pour dire à la mort : *O mors, ero mors tua, morsus tuus ero, inferne.*

Voici l'oraison après la sainte Communion : « Que la salutaire participation à votre Sacrement, Seigneur, nous purifie et nous rende la santé. » En effet, la sainte Messe et la communion possèdent l'efficacité propitiatoire, et l'Eucharistie est en outre un antidote contre le venin du péché. Fils d'une nature corrompue avec un sang gâté qui circule dans nos veines, nous avons besoin d'un remède reconstituant, d'un sang virginal et sain qui nous rende la santé. Ce sang est celui du Christ, lui qui a dit : « Qui mange de moi, vit de moi. » :

Dans la prière avant de congédier le peuple, nous supplions Dieu de répandre la vigueur non seulement dans notre esprit mais même dans notre corps, qui ne peut pas toujours ce que veut l'esprit — *Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma* ; — afin que la pratique constante des bonnes œuvres — ni la foi, ni les belles paroles ne constituent le royaume intérieur de Dieu,

mais il faut y unir les bonnes œuvres — nous mérite la grâce d'être défendus, sous sa protection, des assauts de notre terrible adversaire.

Combien délicate a été la pieuse sollicitude de l'Église romaine pour garder les souvenirs de ceux qui en cimentèrent par leur sang l'édifice spirituel. Quand on n'avait pas le bonheur de posséder leur tombeau, comme c'était le cas pour saint Chrysogone, on vénérât du moins leur habitation, c'est-à-dire le lieu où le futur athlète s'était exercé au combat pour la foi. Rome a consacré en églises un nombre considérable d'anciennes maisons de ses martyrs; et que ne dit pas au cœur d'un croyant la maison d'un martyr ! Ces salles, jadis ornées de peintures et de mosaïques dont subsistent encore des vestiges, sont silencieuses et vides, précisément parce que les martyrs ont volontairement tout abandonné pour suivre le Christ sur le chemin du Calvaire.

MARDI APRÈS LE DIMANCHE DE PASSION.

Station à Saint-Cyriaque aux thermes de Dioclétien.

LES *Ordines Romani* observent qu'aujourd'hui on ne célébrait pas de station, ce qui, en cette semaine de la Passion au caractère si archaïque, peut être un reste de la très ancienne discipline qui excluait la procession et la messe stationnale les lundis, mardis et jeudis de toute l'année, sauf aux fêtes des martyrs.

Les origines du *titulus Cyriaci* remontent au commencement du IV^e siècle, mais son fondateur doit, selon toute probabilité, être distingué de l'autre Cyriaque martyr, enseveli sur la voie d'Ostie, et qui, en raison de l'homonymie, finit par devenir le patron titulaire de la basilique de Cyriaque sur le Quirinal.

Cet édifice fut restauré successivement sous Hadrien I^{er}, Léon III et Grégoire IV. Saint Bruno, le célèbre fondateur des Chartreux, sanctifia lui aussi ce lieu où il établit un groupe de ses moines qui y résidèrent presque jusqu'à nos jours. Mais la vénérable église tombant en ruines, elle fut remplacée par un nouveau temple, dédié à la Reine des Anges, et le génie de Michel-Ange sut merveilleusement y adapter les antiques salles

des Thermes de Dioclétien. La station de ce jour passa au contraire à la basilique de Sainte-Marie *in Via Lata*. Dans cette église, à côté de laquelle s'élevait dès le 1^x^e siècle un célèbre monastère de femmes, le culte de saint Cyriaque est très ancien, puisqu'il semble que dès le haut moyen âge on y ait transporté, du cimetière de la voie d'Ostie, le chef de ce célèbre martyr.

L'introït est tiré du psaume 26 : « Attends le Seigneur et sois courageux : ton cœur sera fortifié; espère en Yahweh. » Tous les temps, en effet, ne sont pas semblables, mais Dieu atteint ses fins sublimes en coordonnant les circonstances les plus diverses et les plus disparates; et la magnificence de la Providence divine resplendit surtout en ce qu'elle fait servir à ses propres buts les événements qui semblaient précisément de plus grands obstacles. « Il y a un temps pour édifier, dit l'Esprit Saint au livre de l'Ecclésiaste, et un temps pour détruire, un temps pour aimer et un temps pour haïr, un temps pour pleurer et un temps pour se réjouir. » Toute chose a son temps, et dans les moments obscurs de la vie il faut rester inébranlable, espérant toujours en Yahweh qui, selon la parole du prophète, pousse jusqu'aux portes du Schéol et ensuite en ramène.

Nous prions le Seigneur, dans la collecte, d'avoir pour agréables nos jeûnes, afin que leur efficacité expiatoire nous mérite cette abondance de grâces qui nous assure de la dernière, *aeterna remedia*, après les douleurs du pèlerinage présent. Il faut remarquer l'ordre observé dans cette prière. D'abord l'expiation, car *qui non placet, non placat*, et Dieu peut refuser des grâces spéciales à celui qui a encore de grosses dettes à solder à la justice divine. Quand les dettes sont payées et que l'âme a pleinement recouvré l'amitié de Dieu, alors elle peut lui demander avec confiance ces grâces particulières que seule l'amitié peut donner la hardiesse d'implorer, parce qu'elles sont accordées seulement aux amis : *Et adicias quod oratio non praesumit*. Comme, en outre, toute l'économie divine de la grâce n'est que le prélude d'une dernière grâce, la gloire éternelle dans le Ciel, nous prions sans cesse le Seigneur que ses dons

ici-bas atteignent leur ultime développement et la fin à laquelle ils sont ordonnés, c'est-à-dire la vision béatifique dans le Paradis.

L'épisode de Daniel au milieu des lions (DAN., XIV, 27-42) était très familier aux chrétiens des premiers siècles, aussi est-il fréquemment reproduit dans les catacombes; on en trouve une très belle représentation, de la première moitié du II^e siècle, au cimetière de Priscille dans la *chapelle* dite *grecque*. Son choix peut avoir été suggéré par les traditions légendaires relatives à saint Cyriaque, qui aurait d'abord exercé son apostolat, à l'instar de Daniel, à la cour du persan Sapor; puis aurait été condamné à mort pour la foi par Dioclétien, qu'un peintre du IV^e siècle assimila à Nabuchodonosor, dans la crypte du martyr Crescention appartenant au même cimetière priscillien.

Daniel dans la fosse aux lions est une figure de l'Église primitive, lorsque toute la société contemporaine la poursuivait jusqu'à la mort et confiait à la loi la mission d'exécuter ce décret sanglant : *non licet esse vos*. Comme Daniel, l'Église aussi éleva ses bras, et plus encore son cœur, vers Dieu; et Dieu ne manque jamais à qui se confie en Lui.

Il faut donc faire comme Daniel : descendre tranquillement dans la fosse aux lions chaque fois qu'il plaira au Seigneur, et attendre là, avec confiance, l'heure de la divine miséricorde. Ce ne sont pas les tribulations qui nuisent à l'âme, mais l'inquiétude.

Désormais les graduels se rapportent tous au divin Patient de Jérusalem, lequel, contre le jugement des impies qui le condamnent à mort, en appelle au Père, afin qu'au jour de Pâques il lui rende la vie. Le graduel de ce jour provient du psaume 42. La lumière et la vérité que l'Opprimé invoque ici, proclament la mission spéciale du Paraclet, qui est, selon l'évangile, celle de convaincre le monde d'injustice et de malignité. Le Paraclet vint en effet, et par l'effusion de ses charismes sur les disciples du Crucifié, alors qu'il laissait au contraire dans l'abandon les Juifs obstinés, il démontra d'une façon authentique que la mission du Seigneur était vraiment divine.

Le cycle de l'évangile de saint Jean continue à se dérouler avec l'épisode de Jésus allant à la fête des Tabernacles au mois

de *Tischri* (IOAN., VII, 1-13). A l'invitation des siens, Jésus répond qu'Il ne veut pas aller à la fête, en ce sens qu'Il n'entendait pas s'associer à la caravane tapageuse qui montait à Jérusalem vraiment pour y faire fête ! Il dit donc qu'il ne veut pas. — De fait, il ne prit pas part à la fête, mais Il se rendit toutefois à la Cité sainte secrètement et quand la fête était déjà commencée, afin d'instruire le peuple qui se rassemblait en foule pour cette circonstance. La présence habituelle du divin Sauveur à toutes les solennités de la Loi nous enseigne la grande diligence avec laquelle nous devons cultiver la piété liturgique, fréquentant les églises, intervenant aux fonctions sacrées, spécialement les jours de fête, afin de contribuer à rehausser toujours davantage la splendeur du culte extérieur qui rend tant de gloire à Dieu. La désolation du sanctuaire désert et abandonné par le peuple qui n'accourt plus aux solennités de la vraie religion était l'un des malheurs les plus graves que déplorât Jérémie dans ses Lamentations quand il écrivait : *Viae Sion lugent eo quod non sit qui veniat ad solemnitatem.*

Dans le verset *ad offerendum*, pris au psaume 9, est exprimée toute l'inébranlable espérance que Jésus nourrit en son Cœur, même au moment redoutable où la justice paternelle l'abandonne à la haine de ses ennemis : « Qu'ils se confient en Toi, dit-il, tous ceux qui connaissent ton nom, expression d'un ineffable amour. Tu n'abandonnes que celui qui t'abandonne, ou plutôt, tu n'abandonnes personne; en effet, si le pécheur fuit loin de Toi, tu le poursuis pour l'exciter à la pénitence. Comment donc pourrais-tu manquer à celui qui te cherche ? » Le divin Crucifié sait en outre qu'Il ressuscitera glorieux; et en effet, il entonne déjà sur la Croix le chant pascal : « Chantez des hymnes au Seigneur, s'écrie-t-il, Lui qui, de Sion où Il habite n'a pas oublié le cri du pauvre. » De quel pauvre ? Du Christ, dont saint Paul écrit : *Propter nos egenus factus est cum esset dives, ut nos illius inopia divites essemus.* Et de quel cri parle ici le psalmiste ? De celui que nous rapportent les évangélistes : « *Eloi, Eloi, lamma sabactani*, mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-Tu abandonné ? »

Dans la prière d'introduction à l'anaphore consécrationnaire, en présentant à Dieu l'hostie qui va être immolée en son honneur,

nous le prions qu'elle nous mérite les secours temporels nécessaires à la vie, de manière pourtant qu'un bien-être excessif n'éteigne pas dans notre cœur l'espérance des biens célestes. C'est bien là le prudent équilibre de l'Église, maîtresse infailible de vie ascétique, faisant la part entre les exigences de l'esprit et celles de la matière. Il faut tenir compte de la nature du composé humain, sans tomber dans aucun extrême, selon ces paroles du sage : *Divitias et paupertatem ne dederis mihi, sed tantum victui meo tribue necessaria...* Et il en donnait la raison : Quand la pauvreté vous étreint, elle favorise la tentation de désespoir et de blasphème, tandis qu'au contraire, quand on est dans l'abondance de biens temporels, très facilement, au moins en pratique, on se passe de Dieu.

Dans le verset pour la communion (ps. 24) on entend à nouveau la voix du Christ accablé sous le poids de nos péchés et tout angoissé par la fureur de ses ennemis ; Il prie instamment son Père de le soustraire à la puissance de la mort, non pour Lui-même qui, source de vie, ne pouvait être retenu dans ses liens, mais pour nous qui avons un besoin absolu de la résurrection du Christ, afin que celle-ci fût pour toute l'humanité le principe et la cause exemplaire de notre propre résurrection.

Nous supplions Dieu, dans la collecte eucharistique, afin que notre assiduité à fréquenter le saint autel devienne pour nous un gage et un symbole de notre accès, chaque jour plus proche, à l'autel céleste et à l'éternelle récompense. L'Église militante, en effet, est en quelque sorte une anticipation symbolique, un type prophétique, de ce qui se déroulera dans l'Église du Ciel, spécialement après la pleine consommation de l'œuvre rédemptrice du Christ au jour de la parousie finale.

Si à l'action matérielle extérieure, au grade hiérarchique que chacun occupe dans la famille catholique, correspond aussi le zèle et un fervent amour, la place et la récompense dans la gloire du Ciel seront certainement proportionnées au trésor de grâce qui aura enrichi l'âme ici-bas.

Dans la collecte de bénédiction, avant de congédier le peuple, nous prions Dieu, auteur de tout mérite et cause première des

mouvements de notre libre volonté, de bien vouloir soutenir par sa grâce la faiblesse et l'inconstance de notre vouloir; en sorte que l'efficacité de notre exemple serve à augmenter non seulement le nombre des croyants, mais encore leur vertu. Un développement en surface ne servirait en effet de rien s'il n'était le résultat d'un intime progrès en intensité, car Dieu ne regarde pas *quantum sed ex quanto*.

Pour nous décrire les sentiments du Christ à l'approche de sa Passion, l'Église se sert du Psautier. Celui-ci est, en effet, le *livre de la prière* par excellence. Les saints Évangiles nous décrivent plus volontiers la vie et la doctrine de Jésus, tandis que le psautier nous initie à la connaissance de la psychologie de Jésus, nous révèle ses préférences, les sentiments de son Cœur, ses luttes, ses angoisses, les accents de suprême amour avec lesquels Il invoquait le Père. Durant toute sa vie, Jésus se plut à prier avec les paroles du psautier, sur la croix ce fut encore le psaume 21 qui réconforta son agonie. Nous pourrions même comparer le livre des psaumes à une sorte de livre sacerdotal, où le Pontife éternel récita ses prières tandis que, durant le cours de sa vie mortelle, Il immolait au Père son propre holocauste. C'est pour cela que les ascètes de l'antiquité chrétienne étudiaient assidûment le psautier et le récitaient en entier chaque jour. Maintenant encore, les nobles, chez les Coptes et les Abyssins, l'ont toujours entre les mains, à la maison, en voyage et dans leurs arrêts au désert; cette tradition se rattache à celle des Juifs qui n'eurent, durant de longs siècles, d'autre livre de prière que le recueil des chants de David.

La piété privée de nos contemporains gagnerait beaucoup si, s'inspirant de l'exemple de la commune Mère, la sainte Église, qui prescrit la récitation hebdomadaire du psautier aux ministres sacrés, elle puisait un peu plus ses inspirations dans ce *livre de prière* dont l'auteur est le Saint-Esprit et que notre Sauveur Jésus Lui-même voulut recommander par son exemple.

MERCREDI APRÈS LE DIMANCHE DE PASSION.

*Collecte à Saint-Marc.**Station à Saint-Marcel.*

LE *titulus de Pallacines*, érigé dans les premières années de la paix par le pape Marc, est déjà connu des lecteurs. Celui de Marcel s'élève sur la *via Lata*, au lieu où aurait existé autrefois la maison d'une matrone du nom de Lucine, qui l'aurait convertie en paroisse. Des découvertes récentes, faites en ce lieu, confirment les données des Actes de saint Marcel, en sorte que nous pouvons conclure que l'église s'éleva vraiment sous le pontificat du martyr, qui y trouva par la suite une honorable sépulture.

Le verset pour l'introït est pris au psaume 17; c'est un hymne d'action de grâces, pour le salut donné au juste : « Celui qui m'a délivré d'un peuple violent m'élève au-dessus de mes agresseurs et me soustrait à la colère de l'ennemi. » De quelle façon le Père correspondit-Il à cette énergique espérance de son Fils mourant ? Il le délivra des liens de la mort, l'établit juge dont on ne peut appeler, sur l'humanité tout entière, y compris ceux qui, assis naguère au *lithostrotos* ou dans l'hémicycle du sanhédrin, avaient crié : *reus est mortis*; enfin il le fit sortir du *scheol* et le constitua premier-né de tous les morts qui devront renaître, et principe et source d'indéfectible vie.

Désormais le jeûne quadragésimal approche de son terme, aussi prions-nous le Seigneur afin que, l'abstinence matérielle de nourriture étant déjà sanctifiée grâce à la mortification de tous les autres appétits déréglés, les âmes des fidèles soient de plus en plus éclairées. Et parce que c'est Lui-même qui nous met ces vœux sur les lèvres, qu'Il les accueille avec bienveillance et les couronne d'un effet abondant.

Les catéchumènes devront, sous peu, promettre publiquement d'observer la loi divine; aussi l'Église, avec plus d'insistance que de coutume, revient aujourd'hui au Décalogue (*Levit.*, XIX, 1-2, 11-19 et 25). Mais les dix paroles de la *thora* se résument toutes, dans le Nouveau Testament, en un seul mot : charité, puisque, comme saint Paul l'a expliqué, le précepte de l'amour n'ayant pas de limites, embrasse Dieu et le prochain et il est

la raison intime de tout devoir. Nous devons vouloir le bien de Dieu parce qu'il est notre Père, et du prochain parce qu'il est notre frère. Or, vouloir du bien, c'est aimer; et c'est pourquoi la charité est la clef de voûte de tout l'édifice chrétien.

Le graduel est tiré du psaume 29 et, comme à l'ordinaire, anticipe, durant le deuil de la Passion, le chant triomphal de Pâques. Ainsi fit Jésus dans la dernière Cène, et la sainte liturgie reste fidèle à son exemple, pour fortifier notre espérance en face du *scandale de la Croix*: « Je vous exalterai, ô Yahweh, parce que vous m'avez mis à l'abri des ombres du *Scheol*, et vous n'avez pas permis que mes ennemis, qui, après m'avoir tué, m'avaient placé dans un tombeau muni de leurs sceaux et gardé par les soldats, triomphent de moi. Vous avez tiré mon âme du *Scheol*, vous m'avez sauvé quand j'étais déjà sur le point de descendre dans la fosse, vous n'avez pas permis que mon corps fût sujet aux lois communes de la nature et tombât en corruption. Au contraire, en entendant mon cri vous l'avez ressuscité de la mort, guérissant ses plaies et les glorifiant par une lumière divine incomparable. »

A Jérusalem l'on célèbre les *Encenia*, ainsi qu'appelaient la nouvelle dédicace du temple les juifs hellénistes (IOAN., x, 22-38). Le temps était pluvieux (l'évangéliste, tout en écrivant en grec, pensait en syriaque; or, dans cette langue, le même mot indique la pluie et le temps hivernal; mais on voit par le contexte que la première signification convient mieux au récit, tandis que le fait qu'on était en hiver n'a aucun rapport avec la promenade de Jésus sous les portiques); aussi le divin Sauveur instruisait-il le peuple en allant et venant sous les portiques dits de Salomon, comme jadis les péripatéticiens et les stoïciens d'Athènes.

Jésus va à la fête des *Encenia* et nous enseigne ainsi la régularité avec laquelle il convient d'accourir aux solennités ecclésiastiques, pour qu'elles soient vraiment l'expression sociale et collective de l'unité mystique qui joint tous les fidèles au Rédempteur, dans un seul sentiment de foi, d'espérance et d'amour.

La demande que lui font les Juifs et la perplexité dont ils se disent tourmentés ne sont pas sincères mais feintes; ils veulent

arracher au Seigneur une parole qui puisse le compromettre près du Sanhédrin; or Jésus n'accorde ni sa confiance ni son intimité à celui qui n'agit pas loyalement avec lui et ne le cherche pas avec une intention droite. Si ses interlocuteurs avaient voulu sincèrement s'instruire du rôle messianique et de la divinité du Rédempteur, ils en auraient trouvé mille preuves dans sa doctrine et dans ses miracles. Mais ce n'est point cela qu'ils cherchaient; ils voulaient une parole qui pût servir de prétexte au Sanhédrin en vue d'un procès religieux contre le divin Maître, et cette parole, Il ne la prononce pas pour le moment, mais Il en appelle à ses œuvres.

Le verset *ad offerendum* est tiré du psaume 58 : « Sauvez-moi de mes ennemis qui sont prêts à m'assaillir. » Sauvez-moi, ô mon Père, non pas en me soustrayant à la Croix, puisque je suis venu précisément mourir pour les hommes; mais en ne permettant pas que la mort et le péché triomphent sur moi, c'est-à-dire sur mon corps mystique qui est l'Église.

Dans l'introduction à l'anaphore consécrationnaire, nous prions Dieu qu'Il nous accorde de lui offrir le sacrifice avec la dévotion convenable. Cette grâce de la piété est un des sept dons du Saint-Esprit, et, selon l'Apôtre, elle est utile en toute circonstance de la vie, et donne une saveur surnaturelle à tous nos jugements, à nos paroles, à nos actes. Entendue en ce sens, la piété est un point de vue spécial auquel l'âme se place pour pouvoir ensuite agir sous la lumière de Dieu et avec sa grâce.

Le verset pour la communion est emprunté au psaume 25 et se rapporte délicatement à la pureté avec laquelle il convient de s'approcher de l'autel eucharistique de Dieu. On n'exige pas toutefois une innocence absolue de toute tache de péché véniel : Dieu est un feu purificateur qui consume et détruit dans les flammes de son saint amour toute la paille et ce qui ne résiste pas à l'action du feu divin. Il est expédient toutefois que l'âme n'ait pas d'attache au péché et consente à se laisser envahir par les flammes de la déifique charité.

La collecte d'action de grâces est la même qu'au jeudi de quinquagésime. On y implore de Dieu que, comme les espèces sacramentelles sont le signe visible de la *res sacra*, c'est-à-dire du Corps du Christ, à son tour la communion à ce Corps

sacré soit le symbole de notre union avec Lui, cause et principe de tout notre salut.

Jésus a opéré devant les Juifs un grand nombre de prodiges en confirmation de sa mission messianique et de sa divinité; néanmoins, ils trouvent que tout cela n'est pas concluant et ils se lamentent de ce que Jésus les tient dans la perplexité. Ainsi en arrive-t-il toujours avec les incrédules : les vérités divines le plus vigoureusement affirmées dans les Écritures et enseignées par l'Église seront toujours obscurcies par mille nuées d'incertitude, uniquement parce qu'ils se servent de leur intelligence non pour croire mais pour subtiliser et combattre la vérité. Il est inutile de prétendre à pénétrer le dogme; il faut commencer par croire Dieu qui parle et l'Église qui enseigne, selon la parole d'Isaïe tant répétée par saint Anselme d'Aoste : *Nisi credideritis non intelligetis*.

JEUDI APRÈS LE DIMANCHE DE PASSION.

Collecte à Sainte-Marie « in via Lata ».

Station à Saint-Apollinaire « in Archipresbyteratu ».

LA diaconie de Sainte-Marie sur la *via Lata* fut érigée vers le temps de Serge I^{er}, et une tradition médiévale, confondant peut-être le pape Paul I^{er} qui dut y ordonner des décorations, avec l'apôtre saint Paul, voulut reconnaître en ce lieu la maison louée par ce dernier quand, à l'époque de sa première captivité, il passa deux ans à Rome avec saint Luc. L'histoire ne peut rien dire d'ailleurs sur l'emplacement de ce domicile apostolique.

Sous l'autel principal on vénère le corps du célèbre martyr de Préneste, Agapit, avec quelques reliques de saint Cyriaque, le martyr de la voie d'Ostie.

La basilique *in archipresbyteratu* est dédiée en l'honneur de saint Apollinaire, le céleste patron des habitants de Ravenne, très puissants dans le haut moyen âge, quand, grâce au séjour des exarques byzantins dans cette ville, ses archevêques, à l'imitation des patriarches œcuméniques de Constantinople, commencèrent à se faire les égaux des Papes. Il fallait donc user de grands égards vis-à-vis de ces prélats, et ce fut justement

durant la période de leur puissance — quand Grégoire le Grand lui-même attribua dans les fonctions papales une place d'honneur à l'apocrisiaire des métropolitains de Ravenne à Rome — que s'élevèrent diverses églises et chapelles dédiées à saint Apollinaire. Il y en avait une au Vatican, une autre au Latran, une troisième, celle de la station de ce jour, près des thermes de Sévère, une autre enfin sur la voie Appia.

Rome, et elle avait bien sujet d'agir ainsi, en professant ce culte particulier envers saint Apollinaire, mettait en relief le fait qu'il avait été disciple de Pierre, de qui il avait reçu la mission d'évangéliser les Romagnes. Mais il ne manqua pas d'archevêques de Ravenne pour tenter de se soustraire entièrement à la juridiction pontificale, et c'est ainsi que dans le missel romain, au jour de la fête de saint Apollinaire, les lectures ne cessent d'inculquer l'humilité et le mépris de cet esprit de domination orgueilleuse qui caractérise les autorités séculières.

Sous l'autel principal de notre basilique *in archipresbyteratu*, on garde des reliques des martyrs arméniens Eustase, Mardarius, Eugène, Oreste et Eusence très célèbres chez les Orientaux.

L'introït est emprunté à Daniel (III, 31). Azarias, jeté dans la fournaise de Babylone, proclame que les maux qui oppriment le peuple sont la juste rétribution de ses péchés, puisqu'il refusa d'obéir à Dieu et mérita ainsi d'être abandonné par Lui. Toutefois, parce que la miséricorde divine ne s'éloigne jamais de sa justice, le martyr supplie Dieu de regarder, non les œuvres d'Israël, mais Lui-même, et de vouloir rendre ainsi gloire à son Nom en pardonnant et en accordant ses bienfaits à ceux qui, en toute justice, ne mériteraient rien autre que ses châtiments. Le choix que fit Grégoire II de cet introït dépeint au vif les conditions très tristes de Rome durant la première moitié du VIII^e siècle.

Dans la collecte, nous confessons humblement au Seigneur que ce qui nous fit tomber de l'honneur de la grâce originelle fut un péché d'intempérance et de gourmandise. Le seul remède qui puisse guérir la maladie doit donc être un remède contraire. C'est pourquoi le jeûne est requis, et il aura un caractère aussi expiatoire que médicinal.

Dans la lecture de Daniel (III, 25 et 34-35), Azarias continue

sa plainte sur le triste sort de son peuple, qui est sans chef, sans temple et sans sacerdoce. Pourtant le martyr ne perd pas sa confiance en Dieu : la contrition et l'humilité valent plus que la graisse des taureaux égorgés en sacrifice devant Yahweh, puisque Dieu ne regarde pas tant les conditions rituelles extérieures que la pureté du cœur élevant vers Lui ses gémissements et l'appelant au secours.

Ces paroles de la sainte Écriture doivent être bien considérées et bien approfondies, spécialement par les âmes religieuses. Ce n'est pas une paire de sandales ni une corde serrée autour des reins qui plaisent au Seigneur et nous font saints; ce qui est requis, ce sont les vertus intimes correspondant à ces pratiques si souvent absolument cérémonielles et extérieures. C'est pourquoi saint Bernard, blâmant la suffisance de quelques-uns de ses moines de Clairvaux qui s'estimaient supérieurs à ceux de Cluny, leur disait : « Moines vêtus de coules et orgueilleux, nous avons de l'horreur pour une fourrure, comme si l'humilité cachée sous une fourrure ne valait pas mieux que l'orgueil revêtu d'une coule ! »

Le graduel est pris aux psaumes 95 et 28, et décrit les dispositions d'âme avec lesquelles il convient que nous entrions aujourd'hui dans l'église du grand martyr de Ravenne. Il ne faut jamais se présenter à Dieu les mains vides, mais il est nécessaire de lui apporter des dons, des sacrifices, non pas d'animaux sans raison, mais de notre volonté. La puissance de Yahweh est universelle; Il déboisera les forêts, et, dans son saint temple, tous l'acclameront en lui chantant : *Gloria!*

Cette acclamation commence maintenant dans la liturgie de l'Église militante, mais elle continuera durant toute l'éternité dans la liturgie du Ciel, où Jean, en son Apocalypse, n'entendit répéter qu'*Amen, Alleluia.*

La lecture évangélique rapporte la conversion de la pécheresse de Magdala (LUC., VII, 36-50). Une tradition assez répandue, et remontant à Tertullien, identifie celle-ci avec la sœur de Marthe et de Lazare. Dieu ne regarde pas aux démérites précédents; dans la personne de Madeleine il veut donner au monde une preuve de la manière dont Il accueillera le pécheur repentant qui revient à Lui. Le feu de l'Esprit Saint, comme dit saint Jean

Chrysostome, envahit la pauvre courtisane, la sanctifie et l'élève encore plus haut que les vierges. *Vides hanc mulierem?* Jésus veut que toute l'humanité regarde maintenant cette femme et imite son exemple. A Marie de Magdala on pardonne beaucoup parce qu'elle aime beaucoup. Or, tous ne peuvent pas jeûner, tous ne peuvent pas supporter les lourdes fatigues de l'apostolat; mais tous ont un cœur et peuvent le consacrer à aimer Dieu.

L'offertoire est tiré du psaume 136. C'est l'âme toute envahie par la tristesse de cet exil, qui ne veut pas, pour cette raison, participer à la joie mondaine des fils de Babylone.

La prière d'introduction à l'anaphore a une saveur très antique : « O Dieu qui, pour la matière du sacrifice eucharistique avez choisi ces éléments qui sont le plus nécessaires pour soutenir notre vie; faites qu'ils deviennent pour nous le remède de la vie présente et les arrhes de la gloire future. » Le Seigneur voulut instituer précisément le divin Sacrement sous les espèces du pain et du vin, pour que nous comprenions que, de même que ces éléments fournissent la nourriture quotidienne de l'homme et celle qui lui convient le mieux, ainsi l'Eucharistie est le divin aliment dont l'âme se nourrit habituellement pour soutenir sa vie surnaturelle. C'est pourquoi saint Ambroise chantait :

*Christusque nobis sit cibus,
Potusque noster sit fides;
Laeti bibamus sobriam
Ebrietatem spiritus.*

Le verset pour la communion est tiré du psaume 118 : « Seigneur, souvenez-vous de la parole avec laquelle vous m'avez consolé et avez soutenu ma faiblesse. » Quel est cette parole de consolation et de réconfort ? C'est Jésus, dont le nom exprime tout un magnifique programme de grâce, d'espérance et d'amour.

La collecte après la communion est antique, et, au moyen âge, elle fut choisie comme prière de dévotion privée que les prêtres avaient l'habitude de réciter tout de suite après avoir participé aux saints Mystères. Ainsi entra-t-elle dans l'*Ordinarium Missae* du Missel romain actuel : « Ce dont nous nous sommes matériellement nourris, Seigneur, faites que nous l'accueillions aussi dans un cœur et une âme purifiés de toute souillure

terrestre, afin que la grâce que nous recevons dans le temps devienne en nous le principe de l'éternelle béatitude. » Il ne faut pas se faire d'illusions : autre chose est recevoir le Sacrement, et autre chose recevoir, comme le note le docteur angélique, *rem et virtutem Sacramenti*. Le premier peut être reçu par des pécheurs et même par des êtres sans raison, comme cela est arrivé trop souvent ; tandis que pour expérimenter l'efficacité divine du Corps et du Sang du Christ, il faut une préparation convenable, un fervent amour et un vif désir de participer à la vie et à la mort du Christ.

Dans la bénédiction sur le peuple avant de le congédier, nous supplions le Seigneur de nous accorder la grâce de mépriser les vains attraits des passions — mépris dont parlait sainte Agathe avant de mourir : *Gratias tibi ago, Domine, quia extinxisti a me amorem saeculi* — et de nous remplir de la joie de l'Esprit Saint, c'est-à-dire de cette onction intérieure qui accompagne l'observance des divins commandements, et qui rendait douces à Étienne les pierres du torrent, et suaves les tourments aux anciens martyrs de la foi.

Aux usurpations des métropolitains de Ravenne au moyen âge, l'Église romaine répondait par des leçons d'humilité évangélique. Elle multipliait temples et autels en l'honneur de saint Apollinaire, pour que les dissidents de la métropole de l'Émilie apprissent que le motif de la grandeur de leur chaire épiscopale est précisément d'avoir été érigée et sanctifiée par un disciple de Pierre, par un envoyé de Rome. Telle est la loi établie par Dieu : la bénédiction pontificale consolide les demeures de ses fils et leur donne l'accroissement, tandis que celui qui s'élève contre le siège de Pierre sera broyé par sa majesté.

VENDREDI APRÈS LE DIMANCHE DE PASSION.

Collecte aux Saints-Jean-et-Paul.

Station à Saint-Étienne sur le Mont-Coelius.

LA basilique des martyrs Jean et Paul, érigée par Bisantius et Pammachius dans la maison même où les deux saints titulaires subirent la mort pour la foi, est déjà connue des lecteurs. Celle de Saint-Étienne qui s'élève tout auprès et qui fut appelée

in Coelio monte pour la distinguer des nombreuses basiliques dédiées à saint Étienne dans le centre de la ville, fut achevée par Jean I^{er}, qui l'orna en outre de mosaïques. Vers 640, quand *Nomentum* dévastée par les Lombards eut perdu toute espérance d'une reprise pacifique de la vie civile, le pape Théodore en transféra à Saint-Étienne sur le Coelius les corps des deux martyrs locaux Prime et Félicien, en l'honneur de qui il fit décorer un petit oratoire dont aujourd'hui encore subsiste l'abside ornée de mosaïques. Ce furent les premiers martyrs qui, des cimetières suburbains, firent leur entrée triomphale dans la Rome chrétienne, la loi qui défendait l'ensevelissement des cadavres dans l'enceinte de la Ville ayant été généralement observée sous l'empire.

L'introït est tiré du psaume 30 et il exprime, comme d'habitude, les angoisses de l'âme de Jésus à l'approche de sa passion : « Seigneur, pitié, car je suis dans l'angoisse, — chargé des péchés de toute l'humanité; objet d'une haine irréconciliable de la part de mes adversaires et des pécheurs, signe et objet de malédiction devant la justice et la sainteté de Dieu, — délivrez-moi de mes ennemis; ah ! que je ne demeure pas confondu, puisque je vous invoque et que je recours à vous. » La prière de Jésus obtint son effet, puisque le Père éternel le délivra, et avec Lui l'humanité, des liens de la mort au jour de la résurrection, quand la surabondante plénitude de la vie glorieuse du Christ se répandit dans son corps mystique, et fit de la résurrection spirituelle des âmes le principe de leur future vie de gloire. C'est en ce sens que l'Apôtre dit que le Christ *mortuus est propter delicta nostra, resurrexit propter iustificationem nostram*, en tant que la gloire de la résurrection du Chef se répand dans les membres moyennant la grâce qui remet le péché et mérite l'éternelle récompense.

Nous supplions le Seigneur, dans la collecte, de répandre dans notre cœur l'esprit de contrition, afin qu'expiant nos péchés durant la vie présente au moyen de la pénitence, nous puissions échapper à la peine éternelle. L'annonce de la pénitence faisait partie intégrante de la prédication évangélique : *Poenitentiam agite et credite Evangelio*. Cet esprit de pénitence qui prépare les voies à la grâce et à la réconciliation de l'âme avec Dieu,

est toutefois un don spécial du Seigneur qu'il faut demander assidûment dans la prière. L'Église chante en effet dans l'une des plus belles hymnes du Carême :

*Dans tempus acceptabile,
Et poenitens cor tribue ;
Convertat ut benignitas
Quos longa suffert pietas.*

Jérémie est la figure de Jésus persécuté par la Synagogue, et c'est pourquoi l'Église, dans les divins offices de cette dernière quinzaine du Carême, met sur les lèvres du Rédempteur les accents de cruelle angoisse, de désolation et d'espérance déjà exprimés par le Prophète des Lamentations. Aujourd'hui la lecture est prise au chapitre XVII (13-18), où est montré le Juste comme se débattant avec ses adversaires. Jérémie n'a jamais mis son espérance dans le secours humain : *diem hominis non desideravi*. Paroles sublimes par lesquelles une grande âme — le bienheureux Nicolas de Prusse, O. S. B., — au moment de mourir, se révéla elle-même. Il sait que tout ce qui est terrestre est emporté par le vent, ou, pour reprendre son énergique image, est comme une écriture tracée sur le sable. Dieu seul suffit à l'âme. Pourvu que Dieu ne soit pas contre nous, que nous importent les jugements du monde entier ?

Le graduel (ps. 34) décrit la duplicité et la malice des ennemis du Juste : « Mes ennemis ne parlent point de paix, et ils vont, machinant des fraudes contre ceux qui sont doux; vous les voyez, ô Yahweh ! ah ! ne vous taisez pas, et ne m'abandonnez pas à eux. » Le Sanhédrin, ne pouvant s'emparer de Jésus par le moyen du peuple qui l'aimait, recourt à la trahison de Judas, suborne de faux témoins, accuse d'impiété le Saint des saints, puis, dans le procès intenté contre le Sauveur, viole toute formalité légale, et, sous couleur de zèle pour l'honneur de Dieu et les droits de César, condamne à mort un innocent, le Créateur Lui-même. Ce procès fut une tromperie montée contre la vérité; Dieu la voit mais ne garde pas le silence. Plus les Juifs s'efforcent de couvrir de boue la sainteté de Jésus, plus celle-ci resplendit par la confession de ceux-là même qui furent entraînés dans le déicide. Il fit donc proclamer l'innocence du sang de Jésus par

Judas, par Hérode, par Pilate, par le Centurion, par la nature elle-même qui trembla tout entière depuis ses fondements, à la mort du Seigneur.

La lecture évangélique (IOAN., XI, 47-54) nous décrit l'assemblée du Sanhédrin en vue de décider définitivement la perte de Jésus. Caïphe parle avec arrogance et donne aux autres de l'imbécile : *Vos nescitis quidquam, nec cogitatis*. Lui, toutefois, parle juste et prophétise, non par ses mérites, mais parce qu'il était alors Souverain Pontife et que Dieu ne manque jamais de donner les grâces d'état. Quiconque est supérieur, même si celui-là est Caïphe, parle au nom de Dieu. Jésus doit donc mourir pour l'humanité entière. Caïphe l'a dit, et Caïphe a été poussé à parler ainsi par l'Esprit Saint, contre les intentions mêmes de l'astucieux pontife. Jésus meurt afin de réunir tous les fils de Dieu, alors errants par le monde, en une seule famille qui ne soit plus ni juive, ni grecque, ni païenne, mais catholique, l'*Ecclesia Sancta Dei*. Étienne, le titulaire de la station, recueille vaillamment ce vœu suprême du Maître et l'annonce aux synagogues des Hellénistes de Jérusalem. Le saint diacre succombe, victime de l'intransigeance nationale israélite, mais le fruit de sa dernière prière sera la conversion de Paul, l'apôtre de la catholicité du christianisme au delà des confins de la Palestine.

Jésus est donc mort, non pour les Juifs seuls, mais pour recueillir en une famille unique les fils de Dieu dispersés sur le globe. Ne regardons donc pas trop aux frontières géographiques et aux nationalités politiques : Dieu compte des fidèles dans les coins les plus reculés de la terre, et sa grâce nous fait tous frères. Ceux qui aujourd'hui encore sont en dissentiment avec nous peuvent demain se convertir et rentrer dans le sein de l'Église. Gardons-nous par conséquent des préventions hostiles et de mépriser personne, ni de désespérer de la conversion d'autrui, quelque pervers qu'il soit. Tous les cœurs sont dans la main de Dieu, et il faut faire un joyeux accueil à celui qui vient de loin, nous rappelant que nous aussi nous vîmes de loin, et que nous sommes aussi des convertis.

Le verset pour l'oblation est tiré du psaume 118 : « Soyez béni, ô Yahweh, parce que vous m'apprenez la voie de votre sainteté — au moyen de l'Évangile et des sacrements qui nous rendent

participants de cette divine sainteté. Ne m'abandonnez pas aux calomniateurs orgueilleux, faites que, bien qu'exposé aux tentations qui éprouvent et purifient ma foi, je n'y succombe pas et ne leur cède jamais ; je répondrai à ceux qui me méprisent, je ne resterai pas muet devant leurs accusations, mais je les convaincrAI de mensonge et d'impiété, leur démontrant, par la prédication et les bonnes œuvres, de quel côté réside la vérité. » Telle est précisément la conduite de l'Église, point de mire des haines et des calomnies des infidèles, des Juifs et aussi de tant d'hérétiques qui, pervertissant l'Évangile du Christ, en prêchent un autre, qui n'est point celui du *Royaume* confié par Jésus aux apôtres et avant tous à Pierre ; ce sera l'évangile de Marcion, d'Arius, de Luther, de Henri VIII, de Marx, mais non pas celui qui fut confié aux apôtres. A tous ces prédicateurs j'adresse avec Tertullien une seule demande : *Qui estis vos ?* Ma foi est celle qui a été gardée par la tradition de l'Église sans aucune interruption, garantie par une série de maîtres infallibles qui remonte jusqu'à Pierre. C'est à ceux-là que Jésus confia la prédication de son Évangile. Or vous autres qui, après deux, quatre, quinze, dix-neuf siècles, vous mettez à prêcher un soi-disant évangile chrétien, qui êtes-vous ? Qui vous a envoyés ? Qui vous a autorisés après tant de temps à usurper un office désormais confié à l'Église catholique, celui de garder et d'interpréter les saintes Écritures ?

Dans la collecte d'introduction à l'anaphore consécrationnaire nous supplions le Seigneur de faire que sa grâce nous rende dignes d'accomplir à l'autel le saint ministère sacerdotal, afin de consommer ensuite dans l'éternité, par la vision béatifique, cette possession eucharistique de Dieu, à laquelle nous initie ici-bas la liturgie du temps présent. Ce ministère de l'autel dont parle aujourd'hui la collecte est accompli également d'une certaine manière par les laïques, car eux aussi, *regale sacerdotium*, comme saint Pierre les nomme, offrent au Seigneur le Sacrifice avec le prêtre et par ses mains, et y participent véritablement au moyen de la sainte Communion.

Le verset pour la communion est tiré du psaume 26. C'est le Christ qui supplie de ne pas être définitivement livré à la merci de ses adversaires et sans espoir de revanche. Cela, Jésus le dit

principalement pour nous, à qui était absolument nécessaire sa sainte résurrection. « Des témoins menteurs se sont levés contre moi — ceux que le Sanhédrin a subornés — et le méchant a prononcé la calomnie en sa propre faveur », — c'est-à-dire pour confirmer son assertion, ou, mieux, son salut, puisque nous tous qui avons crucifié le Christ par nos péchés, nous l'avons crucifié afin que son précieux Sang nous purifie.

Dans la collecte après la sainte Communion, nous supplions Dieu que jamais ne nous manque — en raison de notre paresse ou de notre dissipation — l'efficacité du Sacrement auquel nous avons participé, afin qu'il éloigne tout ce qui pourrait nuire à notre âme. Après la communion, il faut continuer à vivre de l'esprit eucharistique, de façon à prolonger cette communion spirituelle de l'âme intimement unie à Jésus durant toute la vie. C'est là ce que désire l'Église quand elle nous fait demander *ut in gratiarum semper actione maneamus*. Persévérer dans l'Eucharistie signifie se conformer à elle, se transfigurer en elle, devenir l'hostie de Jésus comme Il s'est fait hostie pour nous.

La bénédiction avant de congédier le peuple est la même que le mercredi après le III^e dimanche de Carême.

La question agitée à Jérusalem au lendemain de la mort du divin Maître fut précisément celle du caractère du christianisme, c'est-à-dire si celui-ci devait représenter un mouvement spiritualiste au sein de la Synagogue, comme c'était le fait des Esséniens et des pharisiens; ou s'il devait être au contraire une nouvelle religion surpassant les anciens cultes nationaux. Saint Pierre la résolut d'abord à l'occasion du baptême de Corneille, mais celui qui, plus particulièrement parmi les Juifs eux-mêmes, porta la question hors du milieu apostolique, fut Étienne, qui voulut y intéresser les hellénistes, lesquels, habitués à vivre parmi les Gentils dans la Diaspora, manifestaient des idées moins étroites en fait de religion. Eux aussi pourtant partageaient beaucoup des préjugés du Sanhédrin et se scandalisèrent de ce qui leur paraissait un libéralisme intolérable de la part d'un adepte du Galiléen. Étienne, intrépide en présence de l'assemblée, déclare toutefois pour confirmer sa thèse universaliste, qu'il contemple Jésus assis sur le trône même de la

divine majesté. Il le dit, et, empourpré du sang de son martyr, il ferma les yeux à la lumière du monde pour les rouvrir aux splendeurs de l'éternité.

SAMEDI APRÈS LE DIMANCHE DE PASSION.

Collecte à Saint-Pierre « quando Dominus Papa eleemosynam dat ».
Station à Saint-Jean devant la Porte Latine.

DANS le haut moyen âge, ce samedi précédant la semaine pascale, où commençaient les grandes fonctions, était aliturgique : *sabbatum vacat* ; cela en faveur du peuple, afin de lui accorder un bref repos, tandis que le Pape lui-même, dans le *consistorium* vatican ou dans le *triclinium* du Latran, ayant déjà distribué aux pauvres les aumônes de Pâques, remettait les Espèces consacrées aux prêtres titulaires. Ce dernier rite voulait signifier leur union intime avec le Siège apostolique. Durant la semaine suivante, sans qu'ils dussent attendre chaque jour l'envoi de l'acolyte habituel leur portant, de la part du Pape, la parcelle consacrée à déposer dans leur propre calice, ils pouvaient commencer librement la messe à l'heure qu'ils jugeaient la plus opportune, pourvu qu'après la fraction rituelle des saintes Espèces, ils déposassent dans le calice une parcelle de l'oblation eucharistique reçue aujourd'hui du Pontife.

A cette cérémonie d'une si profonde signification, s'unissait la distribution d'abondantes aumônes aux pauvres ; et cela dans le but d'imiter l'exemple de Jésus qui, à l'occasion de la solennité pascale, avait coutume de charger Judas de distribuer de l'argent aux malheureux.

Par la suite, l'une et l'autre cérémonies tombèrent en désuétude, et l'on institua par contre une nouvelle station à l'église de Saint-Jean en face de la Porte Latine que, le premier, Adon, dans son martyrologe, avait mise en relation avec le martyr souffert à Rome par l'Apôtre sous Domitien. La tradition de la chaudière d'huile bouillante de laquelle aurait été miraculeusement sauvé saint Jean à Rome est très ancienne, puisqu'elle nous est garantie par Tertullien ; que cependant le fait se soit passé devant la Porte Latine, et précisément là où s'élève à

présent l'église de Saint-Jean, c'est une conjecture d'Adon *sine idoneis tabulis*.

En tout cas, ce qu'il importe de faire remarquer ici, c'est la venue de l'apôtre Jean à Rome, quelque dix ans après le martyre des saints Pierre et Paul. Puisque à l'origine la basilique du Latran portait le nom du Sauveur, et qu'à saint Jean n'était dédié qu'un petit oratoire du baptistère érigé par le pape Hilaire, l'église stationnale de Saint-Jean à la Porte Latine représente le monument le plus ancien et le plus vénérable, destiné à rappeler aux fidèles l'apostolat à Rome du disciple de prédilection du Sauveur.

La messe n'a en propre que les collectes et les lectures, parce que, dans le haut moyen âge, on avait tant de respect pour l'antiphonaire de saint Grégoire que personne n'osait y insérer de nouvelles compositions musicales. C'est pourquoi les chants de la messe d'aujourd'hui sont tous empruntés à celle d'hier.

Nous supplions Dieu dans la collecte, afin que le peuple qui lui est consacré développe, par les bonnes œuvres et la vraie dévotion, ce germe de sainteté que le Baptême a déposé en lui. L'école où l'on doit apprendre cette discipline de perfection est l'Église elle-même, ses sacrements, sa liturgie, en sorte que la vie chrétienne devient toute une longue chaîne de grâces dépendantes l'une de l'autre; une grâce sert de préparation et nous dispose à une grâce ultérieure.

La lecture de Jérémie fait suite à celle d'hier (xviii, 18-23) et annonce les terribles châtiments qui devaient suivre le déicide. C'est Jésus qui, représenté par le Prophète des Lamentations, les demande au Père; mais Il ne se met point par là en contradiction avec Lui-même, quand du haut de la Croix il invoque le pardon pour ses bourreaux. Durant la vie présente, tout châtiment de Dieu a principalement un but médicinal, comme Il l'a dit Lui-même dans l'Apocalypse : *Ego quos amo, arguo et castigo*. Comme la félicité temporelle est pour beaucoup d'hommes une occasion de laisser Dieu de côté, ainsi la douleur et l'infortune ramènent à Lui les âmes déçues par les fallacieuses promesses du monde.

En outre, dans le cas particulier des Juifs, il s'y ajoutait que

toute la théocratie hébraïque, telle qu'elle était établie, avait un caractère éminemment prophétique, à titre de préparation au Nouveau Testament qui devait réaliser les symboles et les promesses. Jésus-Christ étant venu et le Nouveau Pacte ayant été inauguré, l'Ancien n'avait plus de raison d'être, et il fut abrogé. Le bien même de l'humanité exigeait ce retranchement, puisque effectivement, tant que l'ancien temple demeura debout comme un palladium du nationalisme israélite, les apôtres rencontrèrent toujours sur leur chemin les obstacles que leur opposait l'intransigeance juive, aidée dans son opposition par le parti assez fort des chrétiens dits judaïsants. Ceux-ci voulaient unir la Loi à l'Évangile, la circoncision au Baptême, les rites légaux au sacrifice du Calvaire, et c'est contre leurs frauduleux agissements que tant de fois saint Paul dut mettre en garde ses fidèles. Toute cette question est discutée en particulier dans les épîtres aux Galates et aux Romains.

La lecture évangélique (IOAN., XII, 10-36) anticipe d'un jour la scène des palmes. Jésus veut offrir au sanhédrin une déclaration claire et explicite de son caractère messianique, et c'est pourquoi il fait son entrée solennelle en Jérusalem, dans les circonstances décrites par les Prophètes. Les *Hosannah* des foules et des enfants sont la conséquence du dernier miracle opéré à Béthanie en faveur de Lazare; en sorte que désormais les Juifs ne peuvent plus dire qu'ils sont dans l'angoisse et la perplexité parce que Jésus décline une réponse catégorique relativement à sa divinité. La lumière resplendit dans toute sa plénitude; aux déclarations répétées du Sauveur, font écho les œuvres messianiques et l'accomplissement des prophéties. Parmi celles-ci, il en est une qui regarde aussi les pauvres gentils, lesquels devaient entrer en participation des privilèges et de la bénédiction d'Abraham. Cette prophétie commence enfin à se réaliser, et les deux prosélytes qui s'adressent à Philippe pour voir Jésus sont les prémices du monde grec et romain que, bientôt, le divin Sauveur attirera à Lui.

Il reste, il est vrai, le scandale de la Croix, déconcertant les Hébreux et suscitant le mépris des Gentils; mais celle-ci, dans les conseils de Dieu, est la condition nécessaire de la Rédemption, non seulement pour Jésus, mais aussi pour nous. Il ne suffit pas

que Jésus ait porté la Croix pour nous ; si nous voulons être sauvés, il faut que nous prenions la nôtre sur nos épaules, et que nous la portions pour l'amour de Lui. Comme le grain qui ne peut germer, si d'abord il ne pourrit dans la terre, ainsi l'âme, si elle ne meurt avec Jésus, ne pourra jamais participer à sa vie divine.

Dans la collecte qui précède la préface, nous supplions la divine clémence de daigner soustraire à toute faute et à tout péril — la faute regarde l'âme, les périls touchent la vie temporelle — ses fidèles qui vont être initiés et associés à un si grand mystère. Les grâces de Dieu, en effet, ne sont pas sans ordre ni désunies entre elles. Elles se dessinent toutes sur un unique plan de prédestination, et c'est pour cela que Dieu ne nous accorde pas ses faveurs à intervalles et selon l'occasion qui nous pousse à les demander. Lui, dès le premier instant de notre existence, déroule un plan magnifique que l'amour seul lui a inspiré. Tout vient à l'être en son temps, avec une splendeur, une magnificence, dignes de Dieu et de la noblesse de notre condition de fils de Dieu. Dieu nous traite, il le dit lui-même dans les saintes Écritures, avec un grand respect ; mais, dans le déroulement du programme de notre prédestination, il ne fait rien de superflu, de désordonné, d'étranger. Une harmonie merveilleuse, un rythme ineffable, coordonne toutes les grâces que Dieu nous accorde.

Dans la collecte après la communion, nous prions le Seigneur de vouloir bien nous accorder de participer pour toujours dans le ciel à l'abondance du don divin de laquelle il nous a déjà comblés ; — c'est-à-dire non à quelque grâce particulière, mais à la plénitude même de la grâce ; bien plus, à l'auteur de la grâce, Jésus, devenu *notre don*. La divine Eucharistie est en effet le gage de la gloire future, et l'union qui s'accomplit dans la communion entre l'âme et Dieu veut être consommée dans la vision béatifique.

Dans la bénédiction de congé sur le peuple, nous supplions Dieu afin que sa droite toute-puissante protège l'armée suppliante des fidèles, la purifie du péché, l'instruise dans les voies spirituelles, afin que le secours accordé dans le temps la pousse vers l'éternelle félicité. L'Église demande ici quatre choses : avant tout, le secours particulier de Dieu, afin que l'âme puisse pro-

duire les actes de contrition et d'amour qui précèdent sa réconciliation et sa justification ; ensuite vient la purification du péché, moyennant l'infusion de la grâce sanctifiante. Tout cela appartient à ce que l'ascèse appelle voie purgative. La voie illuminative vient ensuite, grâce à l'enseignement intérieur de l'âme par la lumière du Saint-Esprit, par-dessus tout dans l'oraison et dans la méditation. En dernier lieu vient la voie unitive, quand l'âme, encore voyageuse sur cette terre d'exil, expérimente déjà par anticipation, d'une certaine manière, le contact avec Dieu. Le Seigneur se l'unit définitivement, en sorte que la grâce des noces contractées dans le temps aide l'âme à être fidèle à son époux crucifié, qui, du haut de la Croix, l'invite au banquet de l'éternité dans la demeure de son Père céleste.

Quel aveu font, dans l'évangile de ce jour, les pharisiens : « Nous n'arrivons à rien, et tout le monde va à Jésus. » Cette vérité, mille fois démontrée par l'histoire, devrait nous reconforter, surtout dans les moments de découragement, quand nous voyons les méchants momentanément enhardis, triompher de l'Église de Dieu. Il l'a dit, et l'on n'efface aucune de ses syllabes. Le Christ vainc, règne, domine, élevé qu'il sera de terre, dans quelques jours, sur l'arbre de la Croix, d'où il attirera tout le monde à lui.

DIMANCHE DES RAMEAUX.

Station au Latran à la basilique du Sauveur.

(Station à Saint-Pierre, collecte à Sainte-Marie « in Turri ».)

IL était de règle, au moyen âge, que les grandes cérémonies de la semaine *pascale*, comme les anciens appelaient ce solennel septénaire que nous allons commencer, s'accomplissaient auprès de la résidence pontificale, dans le palais des *Laterani*. C'est pourquoi aussi la procession des rameaux et la messe stationnale se célèbrent aujourd'hui dans la vénérable basilique du Sauveur, trophée permanent des victoires du Pontificat romain sur l'idolâtrie, sur les hérésies et sur toutes les puissances infernales qui, depuis plus de dix-neuf siècles, conspirent contre l'Église et sont toujours repoussées et vaincues. *Non praevalcbunt adversus eam*, a dit Jésus, et le ciel et la terre passeront avant que

viennent à manquer une syllabe sortie des lèvres du Sauveur.

Dans le bas moyen âge, la station de ce jour, suivant le bon plaisir du Pape, se célébrait parfois au Vatican, et alors la bénédiction des palmes se faisait dans l'église de Sainte-Marie *in Turri* qui s'élevait dans l'atrium de la basilique.

La bénédiction des rameaux nous conserve l'ancien type des synaxes aliturgiques, c'est-à-dire des réunions tenues pour la récitation de l'office divin, l'instruction des fidèles, etc., sans l'offrande du saint Sacrifice. Ce type de synaxes provient des coutumes juives dans les synagogues de la Diaspora, et entra dans le rituel chrétien dès l'âge apostolique.

La procession avec les branches d'olivier provient du rite hiérosolymitain, tel que nous le décrit la pèlerine Éthérie vers la fin du v^e siècle. En Occident, à l'origine, on tenait les rameaux en main durant la lecture de l'évangile; dans les Gaules, on commença par donner une bénédiction spéciale, non point aux rameaux, mais à ceux qui rendaient cet hommage à la parole évangélique. La procession avant la messe s'y ajouta et vint conférer une pompe et une importance spéciale aux rameaux, lesquels finirent par être, à leur tour, sanctifiés par la bénédiction sacerdotale.

Bénédition des Palmes.

Collecte à Saint-Sylvestre au Latran.

Selon les *Ordines Romani* du xiv^e siècle, les palmes étaient d'abord bénites par le cardinal de Saint-Laurent, puis transportées, par le ministère des clercs, à l'intérieur du Patriarchium, en l'oratoire de Saint-Sylvestre, où les acolytes de la basilique Vaticane avaient mission d'en faire la distribution au peuple. Quant à la distribution des palmes au clergé, elle était accomplie par le Pontife en personne, dans la salle du *triclinium* de Léon IV, d'où partait aujourd'hui la procession qui se dirigeait vers l'église stationnale du Sauveur.

Quand le Pape était arrivé sous le portique, il s'asseyait au trône, et tandis que les portes de l'église demeuraient encore fermées, le primicier des chantres et le prieur de la basilique, à la tête de leur personnel de service, entonnaient l'hymne

Gloria, laus, etc. prescrite encore aujourd'hui dans le missel. Enfin s'ouvraient les portes, et le cortège faisait son entrée triomphale dans la basilique du Sauveur, pour commencer par la messe le grand drame de la Rédemption des hommes. Le Pape prenait les vêtements sacrés dans le *secretarium*, mais, pour indiquer la tristesse funèbre qui remplit toute la liturgie de cette semaine, les *basilicarii* omettaient en ce jour de tendre sur la tête du Pontife la *mappula* traditionnelle, ou baldaquin, qui était l'un des signes du respect et de la vénération chez les anciens.

La « collecte » pour la bénédiction des palmes commence par l'introït : « Salut, ô fils de David; béni soit Celui qui vient au nom de Yahweh; ô Roi d'Israël, salut, vivat ! » Voilà le salut messianique que le Christ, acclamé aujourd'hui par les Gentils, par les enfants, par le bas peuple et par les simples, attendit en vain de la Synagogue. La conséquence en est que Jésus répudie le Sanhédrin obstiné, et se tourne au contraire vers les nations des Gentils, qui l'accueillent comme leur Dieu et leur Rédempteur. La miséricorde du Seigneur est pourtant infinie et Israël lui-même peut espérer le salut, à la condition toutefois qu'il se dirige lui aussi au-devant du Christ, chantant avec le psalmiste et avec les enfants : « Béni soit celui qui vient au nom de Yahweh. »

Nous devons professer une grande dévotion pour cet acte de foi messianique, tant désiré par Jésus-Christ. L'Église le renouvelle au moment le plus solennel du sacrifice, quand Jésus est sur le point de descendre, à l'appel du prêtre, sur nos autels, à l'état de victime.

Voici la collecte de bénédiction sur l'assemblée : « O Dieu, qu'il est juste d'aimer par-dessus tout, multipliez sur nous les dons de votre grâce, et, tandis que par les mérites de la mort de votre Fils, vous nous faites espérer cette éternité glorieuse qui forme précisément l'objet de notre foi, accordez-nous, à cause de votre résurrection, d'arriver là où nous tendons. » La forme est vraiment solennelle, et le concept est clair et précis : la mort de Jésus est la cause méritoire de notre salut, mais sa résurrection en est la cause exemplaire; car Jésus glorieux répand dans

son corps et dans ses membres mystiques cette sainteté et cette béatitude qui inondent le Chef au jour de son solennel triomphe sur la mort et sur le péché.

Le passage de l'Exode qui suit (xv, 27 et xvi, 1-7) avec le récit de la révolte des Israélites contre Moïse, n'a vraiment pas grand'chose à voir avec le mystère de ce dimanche; les liturgistes gallicans du moyen âge le choisirent cependant à cause des sources d'eau et des soixante-dix palmiers à l'ombre desquels campa le peuple du Seigneur.

Les Israélites, tirés de la servitude d'Égypte d'une façon si prodigieuse, murmurent néanmoins contre le Seigneur et regrettent les oignons et les viandes de l'Égypte. Ils préludaient à ce que leurs descendants devaient faire un jour contre le véritable Moïse, le vrai libérateur de l'esclavage de l'enfer, qui serait maudit et tué au moment même où, pour les racheter, il donnerait sa vie pour eux.

Les deux répons de rechange qui suivent n'ont aucune relation avec la cérémonie de la bénédiction des palmes, et ont été assignés ici seulement pour combler les lacunes et séparer les deux lectures scripturaires. Comme l'on voit, toute l'ordonnance de la fonction de ce jour est un peu factice, malgré son aspect archaïque; il s'agit d'éléments d'origine et d'inspiration très diverses, qui furent fondus ensemble tant bien que mal, sans une réelle unité de concept.

Le premier répons est emprunté à saint Jean (xi, 47-53) et a trait à l'assemblée tenue dans la maison de Caïphe. A ceux qui lui faisaient observer que Jésus attirait à lui les foules et exposait le Sanhédrin au péril de voir tôt ou tard les Romains, très jaloux, étouffer ces mouvements d'insurrection nationale, Caïphe répondit qu'il était préférable d'envoyer un seul homme, c'est-à-dire Jésus, à la mort, pour sauver tous les autres. L'écrivain sacré fait remarquer avec insistance que les paroles du rusé pontife ont une portée bien supérieure à ses intentions, et que, en raison de ses fonctions, elles furent mises sur ses lèvres par le Saint-Esprit.

Le second répons est une pièce de rechange; il a été emprunté au 1^{er} Nocturne du Jeudi saint. Il est tiré de l'évangile selon saint Matthieu (xxvi, 39-41) et nous montre Jésus qui,

dans son agonie au jardin des oliviers, supplie le Père, se conforme à sa sainte volonté et exhorte ses disciples assoupis à chercher dans l'oraison un abri contre la tentation et l'épreuve qui va commencer. Il ne suffit pas que les dispositions habituelles de la volonté soient droites; la nature mortelle est fragile, et, sans l'aide de la grâce, elle défaille en présence du bien à faire. Il faut donc prier et ne jamais se lasser d'implorer ce secours si nécessaire. Les saints, et en particulier saint Alphonse, résumaient en ces termes l'enseignement chrétien relativement à la nécessité de la prière : « Qui prie se sauve, et qui ne prie pas se damne. »

La lecture de saint Matthieu faite en ce jour, racontant l'entrée solennelle de Jésus dans la Cité sainte (XXI, 1-9) était déjà désignée par la liturgie de Jérusalem dès la seconde moitié du IV^e siècle. Selon la prophétie de Zacharie, le Rédempteur entre dans la Cité sainte assis sur l'ânon, pour symboliser le caractère doux et bénin de sa première apparition messianique. Il ne veut pas effrayer par les éclairs et la foudre, mais il désire ardemment amener tous les hommes à son Cœur par la douceur de ses traits. L'ânesse et l'ânon qui, selon le saint Évangile, se trouvaient liés aux murs du village voisin du mont des Oliviers, d'où ils furent détachés par les apôtres et conduits à Jésus, représentent le peuple Gentil exilé de la patrie d'Abraham, déshérité du patrimoine d'Israël, abêti sous la hantise de l'idolâtrie. Aux apôtres est confiée la mission de le dégager de ses erreurs et de le ramener au Sauveur.

Selon l'usage de la liturgie romaine, quand il s'agit de prières d'une importance spéciale, la collecte suivante vient préluder à l'anaphore consécatoire des rameaux. Elle est donc parallèle à la *secretæ* qui précède la préface de la messe.

Prière. « Accroissez, ô Dieu, la foi de ceux qui espèrent en vous, et exaucez avec clémence les prières de ceux qui vous supplient. Que votre miséricorde descende avec abondance sur nous; et que soient également bénits ces rejets de palmier et d'olivier; et de même que pour préfigurer l'Église, vous concédâtes une race nombreuse à Noé sorti de l'arche, et à Moïse sorti de l'Égypte avec les fils d'Israël, que nous aussi, portant dans nos mains des palmes et des rameaux d'olivier, nous puis-

sions, au moyen d'une vie sainte, aller à la rencontre du Christ, et que, par ses mérites, nous soyons dignes d'entrer dans la joie éternelle. Lui qui, Dieu avec vous et dans l'unité du Saint-Esprit, vit et règne dans tous les siècles. Amen. »

Cette prière, d'un goût si exquis et d'une piété si profonde, explique très bien le symbolisme de la procession qui va s'accomplir, et détermine la raison pour laquelle on a lu la péricope de l'Exode où il est question des soixante-dix palmiers. La palme se donne au vainqueur, et celui qui sort indemne de l'Égypte peut bien mériter la gloire du triomphe.

LE PRÊTRE : *Ÿ*. « Le Seigneur soit avec vous. »

R̄. « Et avec votre esprit. »

LE PRÊTRE : *Ÿ*. « En haut les cœurs. »

R̄. « Ils sont dirigés vers le Seigneur. »

LE PRÊTRE : *Ÿ*. « Rendons grâces au Seigneur, notre Dieu. »

R̄. « Cela est convenable et juste. »

Après quoi vient l'anaphore, qui, selon sa signification primitive, est aujourd'hui un véritable chant eucharistique, une hymne de louange et d'action de grâces à Dieu pour son infinie sainteté et la délicatesse de sa miséricorde envers les hommes.

LE PRÊTRE : « Il est vraiment convenable et juste, droit et profitable, que toujours et partout nous vous rendions grâces, ô Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel; vous qui êtes glorifié dans la multitude de vos saints, et à qui toutes les créatures obéissent. En effet, c'est vous seul qu'elles reconnaissent pour leur auteur et leur Dieu, en sorte que non seulement toute chose créée proclame votre louange, mais vos saints vous bénissent d'une manière spéciale, quand ils confessent librement le grand nom de votre Fils unique devant les rois et les puissants de ce monde. Les Anges et les Archanges l'assistent, avec les Trônes et les Dominations, qui, avec toutes les milices de l'armée céleste, chantent sans cesse une hymne à votre gloire, disant : Saint, saint, saint est le Seigneur des armées. Votre gloire remplit le ciel et la terre. Salut, vivat jusqu'aux étoiles. Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Salut, vivat ! »

Après cela vient une série de collectes de saveur assez

antique et d'inspiration très élevée, où il semble que l'Église veuille épancher tout son amour envers le Rédempteur, tout près de s'immoler pour elle. Ces différentes prières constituaient primitivement une série de collectes de rechange; aujourd'hui, au contraire, la cérémonie est devenue très prolixé puisque toutes ces diverses formules de bénédiction, préface, collecte, etc. qui, au début, se substituaient l'une à l'autre, ou plutôt, s'excluaient l'une l'autre, font partie intégrante, dans le missel actuel, de la cérémonie de la bénédiction des palmes. Il en est sorti une fonction pieuse, à la vérité, mais peut-être sans proportion ni harmonie, ce qui révèle sa tardive introduction dans la liturgie romaine.

La collecte suivante se rapporte exclusivement aux rameaux d'olivier, sans aucune allusion aux palmes, qui, au moyen âge, étaient devenues extrêmement rares en Europe.

Prière. « O Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, nous vous prions de bénir et de sanctifier cet olivier créé par vous, qui, par votre volonté, a germé sur le tronc et que la colombe, retournant dans l'arche, porta dans son bec; que tous ceux qui en recevront une branche obtiennent la santé de l'âme et du corps, et que ce soit pour nous remède salutaire et gage de votre grâce. Par notre Seigneur. »

Dieu se plaît à humilier l'orgueil de Satan en l'empêchant de nuire aux chrétiens grâce aux sacramentaux, lesquels consistent le plus souvent en petits objets de dévotion bénits par le prêtre et conservés avec foi par les fidèles. A cette espèce de sacramentaux appartiennent précisément les rameaux.

Prière. « Seigneur, qui réunissez ce qui était dispersé, et, l'ayant réuni, le conservez; Vous qui avez béni le peuple sorti pour aller au-devant de Jésus avec des branches d'arbres, bénissez aussi ces rameaux de palmier et d'olivier que vos serviteurs reçoivent avec une grande foi et en l'honneur de votre nom; afin que, partout où ils seront portés, les habitants obtiennent votre bénédiction, et que, toute hostilité étant écartée, votre droite daigne protéger ceux que racheta Jésus-Christ votre Fils et notre Seigneur, qui vit et règne. »

Dans la prière suivante est expliqué tout le symbolisme de la cérémonie de ce jour. De même que les foules, avec des palmes,

allèrent à la rencontre du triomphateur de la mort et de l'enfer, ainsi aujourd'hui Dieu nous donne par anticipation la palme, pour nous stimuler à lutter courageusement, afin d'obtenir, au seuil de l'éternité, une autre palme, non plus sujette à se flétrir et à se dessécher, mais à jamais fraîche et verdoyante.

Prière. « O Dieu qui, avec une harmonie merveilleuse, et au moyen même des choses insensibles, avez voulu nous révéler l'ordre de notre rédemption, faites que l'esprit de vos fidèles pénètre bien la signification mystique de l'acte accompli aujourd'hui par les foules, qui, éclairées d'une lumière d'en-haut, allèrent au-devant du Rédempteur et couvrirent son chemin de branches de palmier et d'olivier. En effet, les palmes annoncent son triomphe sur le prince de la mort, et les branches d'olivier indiquent une certaine onction spirituelle; en sorte que dès lors cette heureuse troupe de peuple put comprendre que sous ces symboles il était déclaré que notre Rédempteur, touché de la misère des hommes, devait lutter contre le prince de la mort pour donner la vie à tout le monde, et, en mourant, devait en triompher. C'est pourquoi cette même foule, pour lui rendre hommage, se servit de symboles signifiant les triomphes de sa victoire et l'abondance de sa miséricorde. Nous aussi, exprimant avec une foi vive ce fait et cette même signification, ô Seigneur saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, nous vous supplions, par le même notre Seigneur Jésus-Christ, afin qu'en Lui et par Lui dont vous avez voulu que nous fussions membres, remportant la victoire sur l'empire de la mort, nous méritions d'avoir part à la gloire de sa résurrection. Lui qui vit et règne avec vous, etc. »

Dans la collecte suivante on ne parle plus de palmiers, mais de l'olivier sont rapprochés d'autres arbres, puisque, dans les pays du Nord, où se développa principalement le rite de ce jour, ni le palmier ni l'olivier ne poussent, à cause du froid :

Prière. « Seigneur, qui avez voulu que la colombe apportât à la terre l'annonce de la paix au moyen d'un rameau d'olivier, sanctifiez par votre bénédiction ✠ ces branches d'olivier et d'autres arbres, afin qu'elles apportent le salut à tout votre peuple. Par le Christ, etc. »

Le rite extérieur est vain, si à la bouche qui prie ne s'unit le cœur qui adore :

Prière. « Nous vous en prions, Seigneur, bénissez ces rameaux de palmier et d'olivier, et faites que ce que le peuple exécute aujourd'hui en votre honneur d'une manière sensible, il l'accomplisse aussi intérieurement avec une ardente dévotion, remportant la victoire sur l'ennemi spirituel, et se vouant avec le plus grand élan aux œuvres de miséricorde. Par notre Seigneur. »

Ici le prêtre asperge les rameaux avec l'eau sainte et les encense.

LE PRÊTRE : *℣.* « Le Seigneur soit avec vous. »

℞. « Et avec votre esprit. »

Prière. « O Dieu qui, pour notre salut, avez envoyé en ce monde votre Fils Jésus-Christ notre Seigneur, afin qu'il s'abaissât jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à vous ; lui en l'honneur duquel, alors qu'il entra à Jérusalem pour accomplir les Écritures, la foule du peuple croyant, animée d'une ardente piété, joncha la route de ses vêtements et de branches de palmiers ; accordez-nous de lui préparer la voie de notre foi, où, les pierres d'achoppement et les obstacles étant écartés, la justice étende au contraire ses rameaux touffus au moyen des bonnes œuvres, afin que nous méritions de suivre ses traces ; Lui qui vit et règne. »

Durant la distribution des palmes ou de rameaux d'olivier bénits, le chœur des chantres exécute les antiennes suivantes, tirées de l'évangile récité auparavant :

« Les enfants hébreux allèrent au-devant du Seigneur avec des branches d'olivier, et ils disaient : « Salut, jusqu'aux étoiles ! »

Aujourd'hui les enfants font les honneurs de la fête, parce que Dieu se complaît dans les âmes simples et innocentes, et c'est à elles qu'il révèle ses secrets.

« Les enfants hébreux étendaient leurs vêtements le long de la route, et criaient : « Salut au Fils de David ; béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur. »

Après la distribution des rameaux bénits, on récite la collecte suivante, avant de commencer la procession :

Prière. « O Dieu éternel et tout-puissant qui avez décrété que notre Seigneur Jésus-Christ s'assiérait sur le petit d'une ânesse, et qui avez, vous-même, inspiré à la foule du peuple d'étendre sur la route des vêtements et des branches d'arbres, et de chan-

ter *Salut* en son honneur; ah! faites que nous imitions leur innocence, afin que nous méritions d'en obtenir aussi le prix. Par le même notre Seigneur. »

LE DIACRE : *Ÿ.* « Marchons processionnellement et en paix. »
Ry. « Au nom du Christ. Amen. »

La procession a lieu alors; et bien qu'aujourd'hui elle ait une signification spéciale et veuille rappeler l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, elle est néanmoins un vestige de l'antique procession stationnale et dominicale, qui au moyen âge, dans les abbayes bénédictines en particulier, précédait régulièrement la messe.

Durant le parcours, le chœur des chantres exécute les antiennes suivantes :

Antienne : « Le Seigneur, approchant de Jérusalem, envoya deux de ses disciples et leur dit : « Allez au village qui est devant » vous et vous trouverez un ânon attaché, sur lequel personne » encore ne s'est assis; déliez-le et amenez-le moi. Si quelqu'un » vous demande pourquoi, dites : « Le Seigneur en a besoin. » Ayant délié l'ânon, ils le conduisirent à Jésus, et, après qu'ils eurent étendu leurs vêtements sur son dos, Jésus s'y assit. D'autres étendirent leurs manteaux sur la route, d'autres la jonchèrent de branches d'arbres. Ceux qui suivaient, criaient : « Salut, béni soit Celui qui vient au nom du Seigneur; béni » soit le règne de David notre Père. Salut jusqu'aux étoiles. » Ayez pitié de nous, Fils de David. »

Antienne. « Le peuple ayant su que Jésus allait arriver à Jérusalem, et ayant pris des rameaux de palmiers, sortit à sa rencontre. Les enfants proclamaient : « Voici Celui qui vient » pour sauver le peuple. Celui-ci est notre salut et la rédemption » d'Israël. Combien grande est sa majesté : au-devant de Lui » sortent les Trônes et les Dominations! Ne crains pas, ô fille » de Sion; voici que ton roi vient à toi, assis sur le petit d'une » ânesse, comme cela fut dit dans l'Écriture : Salut, ô roi, » créateur du monde, qui êtes venu pour nous racheter. »

Antienne. « Six jours avant la solennité pascale, quand le Seigneur arriva à la cité de Jérusalem, les enfants vinrent au-devant de lui, portant en main des branches de palmiers, et ils

criaient jusqu'aux étoiles : « Salut ! Béni soyez-vous, qui » venez ici dans votre infinie miséricorde : Salut, jusqu'aux » étoiles ! »

Antienne. « La foule vient au-devant du Rédempteur avec des fleurs et des palmes, et rend l'hommage convenable au vainqueur et au triomphateur ; le peuple l'acclame Fils de Dieu ; les cris à la louange du Christ montent au ciel. Salut, jusqu'aux étoiles ! »

Antienne. « Montrons-nous fidèles au triomphateur de la mort, avec les anges et les enfants, et acclamons-le : Salut jusqu'aux étoiles ! »

Antienne. « Un peuple immense, qui s'était rassemblé pour la solennité de la Pâque, acclamait le Seigneur : « Béni Celui » qui vient au nom du Seigneur. Salut, jusqu'aux étoiles ! »

Après cela vient l'hymne *Gloria, laus, etc.*, avec la cérémonie par laquelle le porte-Croix frappe aux portes du temple pour les faire ouvrir au cortège. Quant au rite, Rome ne connut que fort tard cette cérémonie ; quant au symbole, les deux chœurs qui se répondent, au-dedans et au dehors du temple, figureraient la louange divine que font alterner l'Église triomphante et l'Église militante.

A la Messe.

Station à Saint-Jean de Latran.

Après la procession commence la messe ; celle-ci a toutefois un caractère tout différent de celui de la bénédiction des palmes, et elle est en relation plus intime avec la liturgie des jours précédents. En effet, tandis que les prières et les antennes rapportées plus haut acclament le Rédempteur comme triomphateur de la mort et du péché, la messe stationnale, d'inspiration entièrement romaine, considère plutôt ses intimes sentiments de profond anéantissement, d'humiliation et de douleur, en tant que victime d'expiation pour les péchés du monde.

La sainte liturgie de ces jours-ci ne sépare point le souvenir de la passion du Sauveur de celui des triomphes de sa résurrection — et c'est la raison du titre antique de *Hebdomada paschalis*

donné jadis à cette semaine et des mentions fréquentes de la sainte résurrection qui se présentent dans la messe et l'Office divin, tant aujourd'hui que le vendredi saint. En effet, si le *Pascha nostrum immolatus Christus*, commence le soir du jeudi saint et se poursuit dans la parascève, il a toutefois son véritable accomplissement au matin de la résurrection, alors que Celui qui était *mortuus propter delicta nostra, resurrexit propter iustificationem nostram*. Pour les anciens, le *Paschale Sacramentum* comprenait ce triple mystère, en sorte que, même le vendredi saint, en présence du Bois adorable de la Croix, ils annonçaient déjà les gloires du Sauveur ressuscité : *Crucem Tuam adoramus... et sanctam resurrectionem tuam laudamus et glorificamus*.

L'introït est tiré de ce psaume 21 que Jésus-Christ entonna sur la Croix, et qui dépeint si admirablement ses souffrances, les ignominies qu'il endura, les battements de son Cœur et ses espérances pour son heureuse et prochaine résurrection : « Seigneur, n'éloignez pas de moi votre secours ; soyez attentif à ma défense. Sauvez-moi des dents du lion et délivrez ma faiblesse de la corne des licornes. »

La collecte est d'une délicatesse de composition qui révèle l'âge d'or de la liturgie romaine : « O Dieu tout-puissant et éternel, qui, pour donner au genre humain un exemple d'humilité à imiter, avez disposé que notre Sauveur s'incarnerait et subirait le supplice de la Croix, accordez-nous de recevoir avec fruit l'enseignement de sa patience, afin d'avoir part à sa résurrection. »

Cela explique toute la signification du rite sacré qui devra s'accomplir durant cette semaine. Jésus crucifié est comme un livre, dans lequel l'âme lit tout ce que Dieu désire d'elle pour la rendre sainte. La phrase de la collecte : *patientiae ipsius habere documenta* perd beaucoup de son énergie quand elle est traduite en langue vulgaire. Elle signifie que nous devons réaliser dans notre vie ces leçons de souffrance et d'expiation que Jésus nous donne du haut de la chaire qu'est sa Croix. Puis vient l'espérance de la résurrection, que l'Église ne veut jamais séparer des souffrances du Golgotha.

La lecture est tirée de la lettre aux Philippiens (II, 5-II) où

saint Paul nous décrit le Christ qui, pour notre amour, voile la gloire de sa consubstantialité avec le Père, prend les livrées du serviteur et obéit à Dieu jusqu'à la mort la plus cruelle et la plus infamante. Jusqu'ici c'est l'expiation mais voici immédiatement le triomphe et le commencement de l'empire messianique. Par le feu de sa divinité, Dieu réchauffe ces membres glacés que Jésus lui avait offerts sur la Croix. Il répand en eux sa propre vie, et, au nom du Sauveur tracé par Pilate sur l'écriteau placé par dérision sur la branche verticale de la croix, il attribue tant de gloire et tant de puissance, que ce nom devient à jamais le caractère et le sceau de tous les prédestinés à la gloire du Ciel.

Le répons-graduel est emprunté au psaume 72 et prélude déjà au triomphe de dimanche prochain : « Il s'en est fallu de peu que je chancelle, puisque j'étais ému à la vue des méchants, indigné de la torpeur mortelle où gisaient, abattus, les pécheurs. Toi pourtant, ô mon Père, tu m'as pris par la main, tu m'as conduit selon ton vouloir, et tu m'as accueilli en triomphe. » Le zèle de Jésus voyant la ruine de tant et tant d'âmes, brûla d'une sainte ardeur durant sa passion ; Il affronta, intrépide, les ennemis de l'humanité, les démons et leurs alliés, c'est-à-dire les impies. Il était même sur le point de succomber sous leurs coups, car sur la Croix, en raison de la violence des tourments, son âme bénie fut séparée du corps, lequel subit jusqu'à l'humiliation du sépulcre. Mais en tout cela, la main du Tout-Puissant a toujours guidé son Fils unique, elle l'a conduit sur le sentier de la vie, et l'a couronné dans la gloire triomphale de sa résurrection et de son ascension au Ciel.

Le trait, ou psaume *in directum*, est le 21^e, dans lequel sont d'abord décrits l'agonie déchirante du Christ et ses sentiments d'humilité, de désolation intérieure et de confiant abandon en Dieu ; puis on y exalte le triomphe de la rédemption messianique, et l'on annonce la nouvelle génération, c'est-à-dire l'Église, à laquelle sera adressé le message évangélique.

La lecture de l'évangile selon saint Matthieu contient tout le récit de la passion du Seigneur (xxvi-xxvii), depuis la dernière Cène avec les apôtres jusqu'à l'apposition des sceaux à son sépulcre. Le choix de cette lecture évangélique est fort ancien

pour Rome, puisqu'il nous est attesté par les *Ordines* du ix^e siècle.

Le souvenir des peines supportées pour notre amour par Jésus-Christ doit se conserver toujours plus vif dans notre cœur, y produisant ces sentiments d'amour et de gratitude qu'il causait en saint Paul quand il écrivait : « Le Christ m'a aimé et s'est donné Lui-même pour moi ; je vis, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. Moi je vis dans sa foi. »

Le crucifix doit nous enseigner par-dessus tout trois choses : D'abord, combien grand a été l'amour que toute l'auguste Trinité nous a porté, jusqu'à sacrifier pour nous Jésus, le Fils unique de Dieu ; en second lieu, quelle horrible chose est le péché, qui n'a pu être expié que par la mort très atroce du Sauveur ; troisièmement, combien vaut notre âme, qui n'a pu être rachetée à un prix moindre que le sang de Jésus. Saint Paul concluait ainsi sa méditation sur la passion de Jésus : *Empti enim estis pretio magno ; glorificate et portate Deum in corpore vestro.*

L'antienne pour l'offertoire est prise au psaume 68, qui prélude aussi à la passion du Sauveur : « Venant au milieu des hommes, mon cœur n'a attendu d'eux qu'ignominies et ingratitude. J'ai guetté quelqu'un qui prît part à ma peine, mais en vain. Je cherchai un consolateur, mais n'en trouvai aucun. Ils me donnèrent du fiel pour nourriture, et, dans l'ardeur de ma soif, ils m'abreuverent de vinaigre. »

Jésus répéta ces mêmes accents de désolation à sainte Gertrude et à sainte Marguerite-Marie, manifestant son vif désir que les âmes qui lui sont particulièrement consacrées, comme les prêtres et les personnes religieuses, prennent part à ses sentiments, réparent, expient avec lui et le consolent par leur amour.

La prière sur les oblations, de même que celle après la communion, sont empruntées au dimanche dans l'octave de Noël. Elles sont de caractère général.

L'antienne pour la communion a été prise dans saint Matthieu (xxvi, 42) : « Père, s'il ne peut se faire que je ne boive pas ce calice, que ta volonté s'accomplisse. » Quand, durant le chant de ces paroles, les fidèles s'approchaient pour boire réellement au calice soutenu par le diacre le sang du Christ, ils compre-

naient parfaitement que le fait de communier nous rend solidaires de sa Passion. En effet, ce n'est pas seulement Jésus-Christ, qui, à la messe, renouvelle mystérieusement son sacrifice, mais c'est nous aussi qui, grâce surtout à la sainte communion, nous unissons à lui comme les membres au Chef, pour nous humilier, pour nous immoler, pour nous offrir avec Lui, pour mourir dans sa mort afin d'avoir part à sa vie.

Ce calice de passion ne peut s'éloigner de nous ; il est nécessaire que nous le buvions, si nous voulons vivre et accomplir la volonté de Dieu.

LUNDI SAINT.

Collecte à Sainte-Balbine.

Station au titre « de fasciola ».

LE titre de Balbine, sur cette partie du petit Aventin qui domine les vastes ruines des thermes de Caracalla, est déjà connu des lecteurs. A peu de distance s'élève la basilique « *de fasciola* » qu'une très ancienne tradition met en relation avec saint Pierre, alors que, pour éviter la persécution, il se serait éloigné de Rome. A un mille environ de la voie Appienne, la bande entourant la jambe de l'apôtre, toute blessée par les chaînes qui l'enserraient dans sa prison, se serait dénouée, et le Christ en personne aurait apparu à saint Pierre, comme s'il allait entrer à Rome. *Domine, quo vadis?* — dit alors l'apôtre au divin Maître. — *Eo Romam iterum crucifigi*, répond Jésus, et il disparaît. A ces paroles, Pierre comprend que le Seigneur devait être mis à mort à Rome dans la personne du premier de ses vicaires, et, obéissant au commandement, il retourne aussitôt dans la Ville.

Dans l'état actuel des documents, nous ignorons quel a pu être le fondement de cette gracieuse légende ; il est certain qu'elle est très ancienne, et sa valeur trouve un appui dans le nom même « *de fasciola* » attribué au titre dès le début du iv^e siècle.

Sous l'autel de cette basilique sont conservés les corps des martyrs Nérée, Achillée et Domitille, transportés là une première fois du cimetière de Domitille, peu éloigné, sur la voie Ardéatine, quand celui-ci, après l'époque de Paul I^{er}, tomba dans l'abandon

et dans l'oubli. Plus tard, toute la région de la voie Appienne étant désolée par la malaria, le titre *de fasciola* lui-même tomba en ruines, en sorte que les corps de ses martyrs furent transportés dans l'intérieur de la Ville, dans la diaconie de Saint-Adrien au Forum.

Quand, sur la fin du xvi^e siècle, le cardinal Baronius devint titulaire de la basilique *de fasciola*, il fit restaurer les mosaïques de l'arc triomphal contemporain de Léon III, transféra à nouveau de Saint-Adrien à son propre titre les corps des saints Nérée, Achillée et Domitille, et, sur leur sépulcre, érigea un autel en mosaïque des Cosmas qui se trouvait auparavant dans la basilique de Saint-Paul sur la voie d'Ostie.

Notre missel assigne la station de ce jour à l'église de Sainte-Praxède, ce qui provient de la coutume du bas moyen âge, époque où le titre « *de fasciola* » était abandonné.

Le « *titulus Praxedis* » sur l'Esquilin, apparaît pour la première fois dans une épigraphe de 491, trouvée dans le cimetière d'Hippolyte sur la voie Tiburtine, et qui mentionne un de ses prêtres. Paschal I^{er} qui en fut titulaire le reconstruisit depuis les fondations, le déplaçant toutefois quelque peu; mais, pour rendre plus vénérable le nouvel édifice, il y déposa un grand nombre de corps de martyrs, transportés là des cimetières suburbains désormais tombés en abandon.

En outre des mosaïques de l'abside, celles de l'oratoire de Saint-Zénon sont aussi très importantes. Jusqu'en 1699, ce prêtre martyr reposa là, à côté de son frère Valentin. On y vénère aussi une image antique de la sainte Vierge, et une colonne de jaspe rouge apportée de Jérusalem à Rome en 1223, parce qu'une tradition affirmait que le divin Sauveur, durant sa flagellation, y fut lié.

Sous l'autel majeur repose le corps de la sainte titulaire de la basilique, et dans une crypte au-dessous du presbyterium se trouvent ces nombreux corps de martyrs enlevés par Paschal I^{er} aux cimetières situés hors de Rome. De la sorte, cette basilique, en raison de son antiquité, de ses monuments artistiques et des saintes reliques qu'elle conserve, peut être considérée comme l'un des plus insignes sanctuaires de Rome chrétienne.

L'antienne d'introït est tirée du psaume 34, qui, dans la liturgie grecque également, est mis en relation avec la passion du Christ : « Jugez, ô Yahweh, mes adversaires ; attaquez mes agresseurs ; prenez le bouclier et l'égide et venez à mon aide. Tirez dehors votre épée et empêchez la fuite de mes persécuteurs ; dites à mon âme : « Ton secours, c'est moi. »

Le Christ, opprimé par la multitude et par la violence de ses adversaires, — tous les pécheurs, de la culpabilité desquels il s'était charitablement chargé, lui, l'Agneau immaculé, — le Christ, non seulement en appelle au Père, et proteste de son innocence, mais il le supplie en outre de mettre un terme à la hardiesse de Satan contre l'humanité et spécialement contre son corps mystique qui est l'Église, en abaissant sa puissance. Le Père a exaucé le cri de son Fils, il a écrasé la tête du dragon infernal sous le poids de la Croix, et il est venu au secours de son Fils unique en le ressuscitant à une vie nouvelle, impassible et glorieuse.

La collecte exprime toute la solennelle tristesse de ces saints jours : « Faites, Seigneur, que, tandis qu'à cause de notre faiblesse nous sommes près de défaillir sous le poids de tant de châtiments, trop mérités par nos péchés, l'efficacité des souffrances de votre Fils unique relève notre âme. »

De même que Jésus-Christ s'offrit spontanément pour nous au Père sur l'autel de la Croix, ainsi, dans le Ciel, renouvelle-t-il en notre faveur cette offrande salutaire, chaque fois que nous le désirons, et que, dans ce but, nous invoquons les mérites de sa passion.

La lecture est tirée d'Isaïe (L, 5-10) et nous montre le Christ, qui, devant son Père, entre en discussion avec ses adversaires. Il a exposé son corps aux fouets, ses joues à ceux qui le déchiraient, sa face à ceux qui le couvraient de crachats — Isaïe décrit tout cela plusieurs siècles à l'avance, avec une telle exactitude de détails que son livre a mérité le titre de Protévangile. Toutefois, la conscience du Juste opprimé sous les calomnies des adversaires ne lui reproche rien, et Lui, privé de tout autre refuge, en appelle à Celui qui est la force de tous les faibles et de tous les abandonnés, et qui, invoqué par eux au moment de l'épreuve, fait trembler tous les tyrans : Dieu. Si, dans un livre

ayant pour thème un sujet sacré, comme celui-ci, il est permis de citer une autorité profane, que les lecteurs qui connaissent le roman classique de Manzoni évoquent l'impression que produisit sur l'esprit de l'Innommé le saint nom de Dieu invoqué par sa victime au soir de sa capture.

Isaïe termine par cette phrase si solennelle : « Que celui qui va à tâtons dans les ténèbres sans voir un filet de lumière espère dans le Seigneur et s'appuie sur son Dieu. » S'appuyer sur Dieu et croire à son amour : c'est toute la vie spirituelle, et bienheureux celui qui le comprend, se confiant entièrement au Seigneur, sans aucune réserve.

Le répons est tiré du même psaume que l'introït, et invoque le Seigneur pour qu'il vienne au secours de son Christ. Il ne faut pas croire que tant de prières de Jésus soient demeurées sans être entendues parce que Dieu ne l'a pas soustrait à la mort de la Croix. Non ; elles expriment avant tout, comme celle du jardin des Oliviers, la naturelle répugnance à souffrir qui démontre la vérité de la nature humaine de notre Seigneur Jésus-Christ. En outre, ces vœux étaient expressément subordonnés à la volonté du Père qui exigeait la rédemption du genre humain au moyen du sacrifice de son Fils unique. De plus, ces prières regardaient aussi la condition du corps mystique du Sauveur, les fidèles, que Jésus voulait à tout prix arracher à la gueule du dragon infernal.

La prière du Rédempteur fut acceptée et agréée par le Père en raison de la dignité de Celui qui priait, comme l'explique fort bien l'Apôtre. Ses vœux furent complètement exaucés, parce que la Sagesse de Dieu fit tourner les tourments et les calomnies de la Synagogue à une plus grande gloire du Christ au jour de sa victoire et de son triomphe définitif.

Il manque six jours avant le sabbat pascal. C'est pourquoi on lit aujourd'hui le récit fait par saint Jean (XII, 1-9) du repas célébré par Jésus dans la maison de Lazare, six jours précisément avant la Pâque. Il faut remarquer que les Juifs de Jérusalem célébrèrent cette solennité le 15 Nisan, c'est-à-dire le jour qui suivit la mort du Seigneur ; celui-ci avait dû anticiper de vingt-quatre heures la cène légale de l'agneau, et la faire le soir du jeudi 13 Nisan. Il est probable que cette anticipation, justifiée

d'ailleurs par l'imminence de sa mort, était en usage parmi les Galiléens, afin d'éviter dans le temple, pour l'immolation de l'agneau pascal, une affluence trop périlleuse de peuple. — On sait que les Galiléens avaient coutume de se rendre en armes à la fête pascale de Jérusalem, en sorte que les autorités faisaient le possible pour éviter les occasions de conflit entre les Juifs de Judée et ceux de Galilée.

Durant le repas, Marie répéta le geste du jour de sa première conversion et oignit de parfums les pieds de Jésus. Toutefois le Rédempteur, qui était tout occupé de la pensée de sa mort imminente, donna à cet acte une signification funéraire et voulut le considérer comme une anticipation aimante de l'embaumement de son cadavre. Plus, en effet, le Cœur de Jésus est attristé par la perfidie de ses ennemis, plus il semble sensible aux moindres signes d'affection de la part de ses amis. Il se complaît dans un amour désintéressé, qui ne compte pas même avec le prétexte de la bienfaisance pour les pauvres. « Vous avez toujours les pauvres avec vous ; au contraire, moi, vous ne m'aurez plus longtemps. » Il voulait dire qu'il faut profiter des occasions favorables de la grâce divine ; le temps ne nous manquera pas pour cela d'accorder à la nature ce qu'elle réclame à bon droit. Quand Jésus veut rester quelques instants avec nous, oublions la sollicitude des affaires extérieures ; oublions-nous et pensons à Jésus.

« Vous avez toujours les pauvres avec vous. » C'est là une des promesses les plus réconfortantes et l'un des plus précieux trésors que le Seigneur laisse à l'Église. De même que partant de ce monde pour aller au Père, Jésus se laisse lui-même dans le saint Sacrement, afin de demeurer avec ses fidèles, ainsi veut-il rester avec nous dans la personne des pauvres.

L'antienne pour l'offertoire est empruntée au psaume 142 ; le Juste y invoque un refuge contre les embûches des ennemis. Ce refuge il ne le cherche pas toutefois dans les consolations de la nature, comme font souvent tant d'âmes affligées qui ôtent à la douleur chrétienne tout son parfum surnaturel, en cherchant de la compassion et du soulagement auprès des créatures ou dans les compensations de la nature. Dans la lutte, dans la tentation, le juste ne veut rien que Dieu, et c'est pourquoi il le

prie, afin que, moyennant la lumière intérieure, il le guide dans l'accomplissement de sa sainte volonté.

La collecte d'introduction à l'anaphore consécatoire est identique à celle du I^{er} dimanche de l'Avent. Nous y demandons que la vertu du Sacrement nous purifie, afin que nous puissions arriver plus dignement à célébrer *suum principium*, c'est-à-dire la fête pascale, où l'Eucharistie fut précisément instituée.

L'antienne pour la communion est prise du psaume 34. C'est toujours le même concept qui domine la liturgie de toute cette quinzaine pascale. Le Christ se trouve oppressé par le jugement de ses ennemis; il se sent écrasé par les calomnies; il en appelle au Père et le prend à témoin de son innocence outragée : « Qu'ils soient déshonorés et couverts de honte, ceux qui se réjouissent de mes malheurs — c'est-à-dire le démon qui ricanait au pied de la Croix, et les amis du démon qui passaient et repassaient devant celle-ci, se moquant de Jésus; qu'ils rougissent et tremblent, ceux qui médisent de moi. »

Dans la collecte eucharistique, nous demandons au Seigneur cette ferveur, c'est-à-dire cette faim spirituelle, qui nous fasse goûter toutes les douceurs intimes de la Communion et nous en fasse expérimenter les fruits. De même, en effet, que les aliments matériels réjouissent et augmentent d'autant plus la vigueur du corps que la santé de celui qui s'en nourrit est meilleure, de même l'Eucharistie produit dans l'âme un fruit plus abondant en proportion de la charité et de la ferveur de celui qui communique. Tant il importe, par conséquent, de se préparer convenablement à la réception des Sacrements.

Dans la collecte de bénédiction sur le peuple, nous supplions Dieu de nous aider, afin qu'avec un élan de foi ardente et de généreux amour, nous puissions arriver ces jours-ci à célébrer le plus grand de ses bienfaits, celui par lequel il a daigné nous *restaurer*, c'est-à-dire nous refaire à nouveau, moyennant la rédemption dans son sang.

Jésus continue sa passion dans toute l'histoire de l'Église, et c'est pourquoi, en tout temps, sont nécessaires des âmes aimantes qui, avec leurs parfums, c'est-à-dire avec leur tendresse, dédommagent le doux Maître des injures dont le comblent les méchants. Heureuses ces âmes réparatrices, d'autant plus oppor-

tunes aujourd'hui, que l'impiété engloutit le monde ! L'onguent précieux et embaumé qu'elles versent sur les pieds de Jésus, ce sont leurs larmes et leur sainte vie qui, en raison de l'exemple édifiant, répand la bonne odeur du Christ sur toute l'Église. Le monde trouve inutiles et superflues ces âmes contemplatives, et, à l'égal de Judas, il voudrait spéculer sur leur vocation : Jésus toutefois prend leur défense, et assure que, sans qu'il en résulte aucun préjudice pour la bienfaisance publique, ces âmes réparatrices, vouées à la pénitence et à la prière, lui sont nécessaires dans l'Église.

MARDI SAINT.

Collecte à Sainte-Marie « in Porticu ».

Station à Sainte-Prisque.

L'ÉGLISE actuelle de Sainte-Marie *in Porticu* s'élève à une centaine de mètres environ de la diaconie médiévale du même nom, érigée autrefois dans le portique du palais de Galla, fille du consul Symmaque ; aujourd'hui l'hospice et l'église de Sainte-Galla indiquent le lieu exact, où, jusqu'à 1618, s'élevait la primitive diaconie *in porticu Gallae*. Cette noble matrone, en effet, avant de s'enfermer, pour mener la vie monastique, près de Saint-Pierre dans le monastère qui existe encore, de Saint-Étienne *katà Galla patricia*, voulut convertir en hospice et *xenodochium* pour les pauvres sa propre maison, et elle le fit en la dédiant à la Mère de Dieu, dont l'on vénère en ce lieu aujourd'hui encore, une image du v^e siècle exécutée en émail sur une plaque d'or.

Grégoire VII, qui, dans le château familial des Pierleoni, au pied de la roche Tarpéienne, pouvait se considérer comme étant né et ayant grandi à l'ombre du *titulus Gallae* le restaura de fond en comble et en consacra à nouveau l'autel majeur. Mais toutes ces raisons de vénérable antiquité ne trouvèrent pas grâce au xvii^e siècle devant la fureur innovatrice de cette époque avide de classicisme ; si bien que même l'antique image de Sainte-Marie *in Porticu* dut émigrer et se chercher une nouvelle résidence dans le voisinage.

Toutefois, faisant abstraction de la valeur historique de

l'ancien temple, l'on ne pourrait dire absolument que le changement a été préjudiciable à la Madone du Portique de Galla, puisque la nouvelle basilique *in Campitelli* est vraiment vaste et belle, digne de la célébrité des traditions de la diaconie de Galla.

En outre, on ne peut dire cette église tout à fait nouvelle, puisqu'elle s'élève sur l'emplacement d'une antique petite église tombée en ruines, appelée, au moyen âge, Sainte-Marie *in Campitelli*, et qui, en 1217, avait eu l'honneur d'être consacrée par le pape Honorius III en personne.

Quant à la basilique stationnale de Sainte - Prisque sur l'Aventin, les fouilles pratiquées en ce lieu et les études faites par De Rossi, n'ont fait qu'accréditer davantage la tradition mettant en relation la *domestica Ecclesia Aquilae et Priscillae* avec les apôtres Pierre et Paul, qui y auraient reçu l'hospitalité. En 1776 en effet, on découvrit près de l'église une maison romaine avec des peintures et d'autres monuments chrétiens, et, parmi les ruines, on trouva aussi un diplôme en bronze offert en 226 par une commune d'Espagne à Caius Marius Cornelius Pudens, sénateur, que cette cité élisait pour patron. Or, les relations entre les fondateurs de la nécropole priscillienne sur la voie Salaria et les Pudens du *Vicus Patricius* sont trop connues, pour que la certitude d'une habitation des Pudens sur l'Aventin, là où s'élève le titre d'Aquila et Priscille, ne projette pas une lumière très favorable sur cette antique tradition ecclésiastique.

Du temps de Pie VI, l'on découvrit en outre, près de la basilique de Sainte-Prisque sur l'Aventin, un ancien oratoire avec des peintures du IV^e siècle représentant les apôtres. On trouva aussi un vase de verre, sur la circonférence duquel étaient représentés, gravés en creux, les mêmes apôtres avec leur nom tracé au-dessus de leur tête, et enfin divers fragments de mosaïques représentant des poissons de tout genre nageant dans les ondes, et symbolisant les âmes régénérées à la grâce au moyen du Baptême.

En somme, tout un ensemble de preuves vient à l'appui de la tradition romaine qui reconnaît dans le titre d'Aquila et Priscille sur l'Aventin l'un des plus anciens sanctuaires de la

Ville, sanctifié par la demeure et par l'apostolat qu'y exercèrent saint Pierre et saint Paul. On ne trouve aucune raison solide à alléguer contre cette tradition, confirmée par les documents.

Le moyen âge exprima très gracieusement les fastes sacrés du titre d'Aquila et Prisca :

HAEC . DOMVS . EST . AQVILAE . SEV . PRISCAE . VIRGINIS . ALMAE
 QVOS . LVPE . PAVLE . TVO . ORE . VEHIS . DOMINO
 HIC . PETRE . DIVINI . TRIBVEBAS . FERCVLA . VERBI
 SAEPIVS . HOCCE . LOCO . SACRIFICANS . DOMINO

Il faut noter toutefois que la vierge et martyre du nom de Prisca, dont l'on vénère le corps sous l'autel majeur de l'église, est différente de cette Prisca ou Priscilla, femme d'Aquila, et disciple de l'apôtre Paul.

Au moyen âge s'éleva près de ce titre une célèbre abbaye bénédictine qui, au XI^e siècle, dépendait de celle de Saint-Paul sur la voie d'Ostie.

L'antienne d'introït est tirée, par exception, des épîtres de l'Apôtre (*Galat.*, VI, 14). Loin d'être une source de déshonneur, le gibet de la Croix est pour le chrétien un titre de gloire, puisque c'est de là que, au moyen de Jésus-Christ, jaillit le salut, la vie et la résurrection. Suit le psaume 66 : « Que le Seigneur ait pitié de nous et nous bénisse; qu'il fasse resplendir sur nous son visage et nous traite avec miséricorde. » C'est la plus belle prière qui se puisse élever de l'Église au divin Crucifié. Il voulut bien mourir au milieu des ténèbres de la nature terrifiée, devenu lui-même objet de malédiction de la part de l'ineffable sainteté de Dieu; mais en même temps il nous regarde amoureux-ement de ses yeux de mourant; et ces regards sont des étincelles et des rayons de vive et éclatante lumière éclairant toute la terre. La malédiction dont Il se charge sur le Calvaire, pour obéir au Père, mérite en notre faveur l'abondance des bénédictions divines, en sorte que Jésus crucifié est vraiment la lumière du monde et le gage de toute bénédiction. Que Jésus fasse donc resplendir continuellement son visage agonisant sur nos âmes, afin qu'Il daigne se rappeler combien il a souffert pour nous et use de miséricorde envers nous. Quant à nous, voyant le visage

de Jésus mourant, concevons une grande horreur pour le péché et un tendre amour pour notre Sauveur, disant avec Paul : *Dilexit me et tradidit semetipsum pro me.*

Nous implorons du Seigneur, dans la collecte, la grâce de nous préparer convenablement à célébrer les mystères de la passion du Rédempteur, afin d'en retirer ce fruit que l'Église se propose dans la sainte liturgie.

Il ne s'agit pas, en effet, d'une simple commémoraison chronologique, ni d'une date historique. Non ; les œuvres de Jésus, ses paroles, contenues dans le saint Évangile, ont toujours leur efficacité, chaque fois qu'on les célèbre dignement ; aussi cette même vertu qu'elles avaient, quand, pour la première fois, elles furent accomplies ou prononcées devant les Juifs, elles la possèdent aujourd'hui, quand elles sont redites par la sainte Église en présence du peuple chrétien. Avec quelle vénération par conséquent, convient-il d'écouter, spécialement durant la sainte messe, le saint Évangile ! Avec quelle pureté de cœur et de bouche est-il nécessaire que le prêtre l'annonce !

La lecture est tirée de Jérémie (XI, 18-20) qui, persécuté par le sacerdoce corrompu de son temps, est un des types prophétiques ressemblant davantage à Jésus-Christ. Dans le passage que nous propose aujourd'hui la liturgie, Jérémie en appelle au jugement de Dieu contre l'inique complot de fixer son pain au gibet — c'est là, comme l'observent les Pères, une expression prophétique qui prélude au miracle eucharistique où, sous les espèces du pain, est le corps du Seigneur.

Le graduel est emprunté au psaume 34, où le Christ manifeste toute l'ingratitude de ses adversaires. Il les aimait tant que, quand ils étaient malades — les maladies de l'âme sont les péchés et la fièvre des passions — Il se revêtait d'un sac, c'est-à-dire recouvrait la gloire de sa divinité avec l'humilité de son humanité, et il affligeait son esprit par le jeûne. Néanmoins ses ennemis répondirent par la haine à son amour, et c'est pourquoi Jésus s'adresse au Père et dit : « Juge, ô Yahweh, mes adversaires, attaque mes agresseurs ; prends le bouclier et l'égide et viens à mon secours. »

Il faut observer que, lorsque, dans la sainte Écriture, on invoque la vengeance divine sur les impies, cela doit s'entendre ou

du jugement dernier de Dieu faisant suite à l'impénitence finale du pécheur, ou bien, si la phrase se rapporte à la vie présente, des maux physiques et temporels que Dieu, le plus souvent, envoie aux méchants même en ce monde, soit pour les exciter à se détourner du mal et les convertir, soit encore pour leur ôter l'occasion de commettre de nouveaux péchés et de courir plus sûrement ainsi à leur éternelle damnation.

La lecture évangélique était, à l'origine, celle où saint Jean narre le lavement des pieds (XIII, 1-15) et qui fut, par la suite, réservée au jeudi saint. Comme aux thermes, celui qui sort du bain — Jésus aimait à se servir d'images tirées de la vie quotidienne de son temps afin de se faire mieux comprendre par les simples — n'a besoin que de se laver les pieds; ainsi, celui qui veut célébrer dignement la Pâque éternelle avec Jésus, celui qui veut être avec lui, doit se purifier auparavant même des plus légères imperfections, dans le sang de l'Agneau et dans les ardeurs de son amour.

Plus tard on introduisit dans la liturgie stationnale de ce jour, la lecture de la Passion du Seigneur selon saint Marc (XIV-XV). Comme l'observent les exégètes, ce jeune homme dont il est parlé, éveillé brusquement par le tumulte et par l'annonce de l'arrestation de Jésus, était probablement l'auteur même de l'évangile, Marc, qui, sans se nommer directement, met ainsi toutefois une sorte de signature à son écrit évangélique. Tous les traits s'accordent en faveur de Marc, et rendent le récit très naturel. Marc demeurait en effet avec sa mère à Jérusalem, peut-être un peu en dehors des quartiers habités, en sorte que les premiers fidèles firent de sa maison leur lieu de réunion. Quand Jésus passa devant son habitation, le jeune homme reposait déjà, et, selon l'usage palestinien, ayant déposé ses vêtements du jour, il s'était enveloppé dans un large drap, qui est indiqué dans le texte comme étant de la toile la plus fine, car il s'agissait en effet de personnes riches. Au bruit de la troupe, le dormeur s'éveille et, ayant appris que Jésus, capturé, passait, il s'élançe comme il était, hors de la maison et commence à se compromettre avec les soldats, exprimant peut-être même quelque menace à leur égard. L'un de ces hommes qui, à Gethsémani, avait expérimenté que les disciples du

Nazaréen savaient encore manier l'épée, veut s'emparer de l'audacieux, mais le jeune homme, agile, lui laisse en main le drap et s'enfuit.

Comme l'observe saint Grégoire, celui qui veut échapper aux violences du démon doit d'abord procéder à un parfait dépouillement intérieur, comme font les athlètes dans l'arène; il est nécessaire que le diable n'ait aucune prise sur nous et il faut donc lui abandonner de bon cœur les choses matérielles, afin d'arracher l'âme à ses griffes.

Le verset pour l'offertoire est pris du psaume 139 : « Seigneur, tirez-moi des mains du pécheur, et délivrez-moi des impies. » Dieu a écouté cette prière de Jésus mourant, et, au matin de Pâques, il lui a rendu la vie, non plus passible et soumise à la faiblesse de la chair, mais glorieuse et immortelle. « Le Christ ressuscité des morts, s'écrie l'apôtre, ne peut plus mourir, et la mort ne peut plus exercer de domination sur Lui. » Voilà la victoire du Crucifié, voilà l'aide paternelle implorée.

Dans la prière de préparation à l'anaphore, nous supplions Dieu afin que le sacrifice ordonné à sanctifier le solennel jeûne pascal soit aussi efficace pour refaire notre conscience, l'arrachant au mal et la dirigeant au bien.

A la différence des Orientaux qui, dans les jours d'abstinence, omettent l'offrande du Sacrifice eucharistique, Rome, dès l'antiquité, ne célébrait aucun jeûne sans consacrer aussi le sacrifice non sanglant de la messe. Il en résulte que dans le missel, à chaque jour d'abstinence, en Carême, aux Quatre-Temps, aux Vigiles, etc. correspond régulièrement une messe qui, dans le concept liturgique des anciens, consacrait la pénitence et signalait la fin du jeûne. On fait exception pour le samedi saint et pour les grandes vigiles dominicales, qui étaient des samedis aliturgiques, c'est-à-dire sans messe; mais la raison en était que, en ces cas-là, le jeûne du vendredi se prolongeait sans interruption jusqu'à la messe du dimanche matin.

L'antienne pour la communion est tirée du psaume 68, où sont décrits les chants des débauchés, ivres de vin, qui prononcent la sentence de mort contre le Juste. Celui-ci, pendant ce temps, prie, et hâte par ses vœux auprès du Père l'heure fortunée de la miséricorde.

Toutes choses ont leur temps, que nous ne pouvons intervenir. Il y a le temps de la prospérité et le temps de la misère, le temps de la gloire et le temps de l'abjection. C'est Dieu qui, dans sa Providence, fait alterner et se succéder ainsi les heures. Il faut donc nous conformer aux divins vœux, et, dans les tribulations, attendre humblement l'heure où il lui plaira de nous en délivrer. Dans ce but, notre devoir est de prier pour qu'il nous délivre du mal et ne nous induise pas en tentation; mais sans anxiété, sans perdre notre paix intérieure. *Qui crediderit, non festinet*, dit Isaïe, la foi nous rendant certains que si l'heure de Dieu tarde, elle arrive un jour. Attendons donc tranquillement cette heure, ce *tempus beneplaciti*, comme l'appelle aujourd'hui le psalmiste; et d'ici-là que l'espérance en Dieu nous soutienne, sûrs que nous sommes que tout au monde pourra manquer, mais que Dieu ne fera jamais défaut à quiconque se confie en Lui.

La collecte eucharistique est celle du samedi des Quatre-Temps de Carême, où l'on demande, par les mérites du divin Sacrifice, que nous soient arrachées du cœur les passions mauvaises, et que les justes désirs de nos âmes s'accomplissent. Ces désirs sont justes quand ils sont conformes à la règle de la justice qui est la sainte volonté de Dieu.

C'est pourquoi lorsque, dans la prière, au lieu de nous laisser guider par l'Esprit Saint qui est en nous et qui supplie en nous *gemitibus inenarrabilibus*, comme s'exprime l'Apôtre, nous nous laissons surprendre par l'esprit humain qui nous pousse à demander ce qui, dans l'ordre de la Providence, ne nous convient pas, Dieu qui est bon nous exauce, non pas selon ce que désire notre esprit humain, mais selon ce qu'Il sait nous convenir. La prière du croyant n'est donc jamais stérile et inefficace, mais elle porte toujours quelque fruit.

Dans la collecte de bénédiction sur le peuple avant de le congédier — et ainsi s'expliquent les phrases des anciens : *benedictione missae sint, fiant missae catechumenis*, etc. — nous supplions Dieu afin que sa miséricorde nous purifie de toute tromperie de la vieille nature corrompue, et que le mystère pascal nous renouvelle entièrement. En effet, par la mort de Jésus nous mourons tous à la Loi, au péché, à la chair; et, au moyen de sa

résurrection, nous sommes appelés à une vie nouvelle selon le prototype qui est le Christ. C'est de Lui qu'écrit l'Apôtre : *quod mortuus est peccato, mortuus est semel, quod autem vivit, vivit Deo*. Vivre à Dieu, voilà le programme sublime de tous les *Fils de résurrection*, comme les appelle l'Évangile.

Que le Seigneur fasse resplendir sur nous son visage et use envers nous de miséricorde ! Tel est le beau psaume messianique que l'Église, en ces jours, applique aux triomphes du Crucifié. En effet, c'est du haut du gibet d'infamie que Jésus, selon sa parole, élevé de terre, attire à soi toutes les âmes. C'est de la Croix qu'Il tourne ses yeux mourants vers l'humanité qui, le long des siècles, défile devant lui — lui qui, selon le texte de saint Jean, est considéré dans les décrets divins comme immolé depuis le commencement du monde — et qui bénit tous ceux qui croient.

MERCREDI SAINT.

SYNAXE GÉNÉRALE LE MATIN AU LATRAN.

Collecte à Saint-Pierre-aux-Liens.

Station à Sainte-Marie-Majeure.

QUAND, à l'époque de saint Léon le Grand, chaque férie quadragésimale n'avait pas encore sa liturgie eucharistique, ce mercredi de la Semaine sainte était pourtant sûrement sanctifié par la messe stationnale, puisque nous avons toute une série d'homélies du grand pontife prononcées *in feria IV hebdomadae maioris* où, en présence du peuple romain, il revient au développement de l'ample thème de la passion du Seigneur, demeuré interrompu le dimanche précédent. C'est donc la preuve que, du dimanche à la IV^e férie, il n'y avait aucune autre synaxe intermédiaire; bien plus, à l'origine, la station du mercredi saint elle-même devait probablement être aliturgique, c'est-à-dire sans consécration, comme le vendredi saint, puisque, de longs siècles durant, les *Ordines Romani* ont gardé la trace de cette discipline primitive. Ils prescrivent en effet que la IV^e férie de la grande semaine, lors de l'assemblée générale du clergé de la Ville et des environs au Latran le matin, et donc avant la synaxe sur l'Esquilin, l'on ne récite rien autre que la solennelle prière litanique, maintenant

en usage le vendredi saint exclusivement. La consécration eucharistique était réservée à la station du soir dans la basilique Libérienne.

Durant les plus insignes semaines du cycle liturgique à Rome, il était de règle que l'assemblée du mercredi se tint à Sainte-Marie-Majeure, comme pour s'assurer la protection de la Vierge avant d'entreprendre une chose de particulière importance. Dans le cas qui nous occupe en ce moment, il s'agit de mettre sous le patronage de Marie les nouveaux aspirants au baptême pascal; qui donc mieux qu'elle, la bonne Mère, pourrait les protéger, elle qui, au jour de la parascève, sera constituée mère des miséricordes et avocate du genre humain?

L'antienne d'introït est empruntée à saint Paul : « Dans le ciel comme sur la terre et dans l'enfer même, qu'au nom de Jésus ploie tout genou, car le Seigneur, s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, fut élevé à la gloire du Père. »

A la veille de la Passion, l'Église veut nous confirmer dans la foi par ce splendide cantique triomphal, afin que demain, voyant Jésus crucifié entre deux voleurs, nous nous souvenions que c'est précisément par son obéissance et son humiliation qu'Il a mérité le triomphe de la résurrection et la destruction du règne de Satan.

On supplie le Seigneur, dans la collecte, que, par les mérites de la passion de son Fils béni, il nous fasse échapper aux châtiements que nous n'avons que trop mérités par nos péchés.

On ne peut rien faire de plus agréable à Dieu que de lui présenter les mérites de la passion de Jésus, puisque c'est justement dans son Fils unique qu'il prend toutes ses complaisances; et, par égard pour lui, il ne sait rien refuser.

Aujourd'hui, comme autrefois, aux jours les plus solennels qui, de préférence aux autres, ont conservé des traces de la discipline liturgique primitive, nous avons une double lecture prophétique. Dans le passage qui suit la collecte (Is., LXII, II, LXIII, 1-7) le fils d'Amos décrit Jésus qui, avec ses vêtements teints de sang, prend une terrible revanche sur les ennemis de notre âme. Sa passion cache en effet un mystère d'humilité

ineffable et de terrible puissance, et les humiliations et les tourments qu'Il accepta pour notre amour sont précisément les armes avec lesquelles Il écrasa l'orgueil humain, la sensualité, et réduisit à rien la puissance de Satan.

Après la lecture vient le répons, tiré du psaume 68, où sont décrites les angoisses du Cœur de Jésus durant sa passion : « Ne détourne pas ton visage de ton serviteur. » Le Sauveur s'était chargé du péché des hommes, et s'était, par suite, assujetti à la peine de l'abandon de la part de Dieu qui détourne avec justice son visage du pécheur coupable. C'est ce dur martyr qui correspond en quelque sorte à la peine du dam qui tourmente les damnés dans l'enfer. — « Écoute-moi vite, parce que je suis affligé. Sauve-moi, ô Yahweh, parce que les flots sont montés jusqu'à mon âme », — c'est-à-dire le péché qui a rempli d'amertume l'intime de mon âme, en sorte que je suis en proie à la plus terrible désolation, sans que son union hypostatique avec la personne du Verbe procure le moindre soulagement à la partie inférieure de mon âme. « Je tombai dans un gouffre fangeux — l'iniquité du monde entier — et je ne trouvai aucun soutien. » Cet abandon dont Jésus se plaignit sur la croix ne doit pas être entendu dans un sens absolu, puisque, même durant sa déchirante agonie sur le gibet d'infamie, l'âme bénie du Rédempteur était bienheureuse dans la claire vision de Dieu ; mais il doit être pris dans un sens relatif, en tant que Dieu, pour abandonner son Fils unique en proie aux souffrances, décida que cette béatitude de l'âme ne rejaillirait pas sur le corps.

La collecte suit, et, au souvenir de la passion du Seigneur, associe non sans beauté celui de la résurrection. Nous devons croire en effet que Jésus-Christ unit, en une seule personne, la nature divine et la nature humaine, sans aucune confusion, mais au contraire avec une parfaite distinction des propriétés. C'est donc comme homme qu'il pâtit et qu'il meurt ; pourtant son humanité, étant unie hypostatiquement à la Divinité, ne peut se corrompre dans le tombeau, mais elle doit recevoir la plus splendide glorification en ressuscitant, premier-né entre tous les morts, bien plus, cause et prototype de notre universelle résurrection : « O Dieu qui, pour nous soustraire au pouvoir de l'ennemi, avez voulu que votre Fils montât sur le gibet de la

croix, accordez à vos serviteurs de pouvoir obtenir les fruits de sa résurrection. »

Ces fruits de résurrection sont la résurrection spirituelle des âmes au moyen de la grâce, et ensuite leur définitif salut dans la gloire. Sans ces fruits, la passion de Jésus-Christ demeurerait stérile, comme le dit l'Apôtre : *Ergo gratis Christus mortuus est?* l'on comprend donc bien comment la résurrection fait partie intégrante du concept de la passion, et c'est pourquoi la liturgie ne sépare jamais ces deux souvenirs sacrés, qui s'éclairent et se complètent réciproquement.

La lecture suivante (Is., LIII, 1-12) est appelée avec raison le *Protévangile*, parce que le Voyant de Juda y contemple, plusieurs siècles avant leur réalisation, les humiliations et les douleurs subies par Jésus durant sa passion, et il en décrit les moindres détails. Le titre caractéristique qui est ici attribué au Messie est celui de *serviteur de Yahweh* ; en effet, de même que, par le péché, l'homme avait tenté de se soustraire à l'empire de Dieu, ainsi le Rédempteur, pour expier cette rébellion, dut se consacrer entièrement à accomplir la volonté du Père. Jésus est de Dieu, écrit saint Paul : *Christus autem Dei*. Il est de Dieu, et comme Fils, et comme serviteur ; bien plus, comme victime. Les droits divins sur Jésus s'affirment donc d'une manière absolue et parfaite, surtout au moyen de l'union hypostatique du Verbe avec la nature humaine du Sauveur ; en vertu de cette union, l'humanité de Jésus est parfaitement de Dieu.

Ce titre de *Serviteur de Yahweh* est mieux expliqué par le Prophète dans tout le passage qu'on lit aujourd'hui à la messe. Il s'agit d'un aspect nouveau et spécial sous lequel le Messie se présente à nous. Son règne devra être assurément glorieux et triomphant, mais les commencements seront humbles ; et, avant que Jésus n'entre dans sa propre gloire, il sera nécessaire qu'Il souffre beaucoup et soit cloué à la croix.

Mais pourquoi le Serviteur de Yahweh doit-il souffrir ? Le Prophète répond : « Il a pris sur lui nos maux et nos péchés ; le Seigneur l'a chargé de nos fautes et nous sommes guéris grâce à ses plaies. Il meurt sans se plaindre, il sera enseveli parmi les impies et son tombeau s'élèvera entre ceux des puissants. Mais grâce à son sacrifice spontané, le Seigneur lui accor-

dera une postérité innombrable, et lui, par sa parole, il conduira un grand nombre à la justice. »

Le répons suivant a été détaché du psaume 101, et il décrit les sentiments de Jésus dans sa suprême agonie, sentiments de douleur et d'humiliation, mais de parfaite confiance en Dieu qui, au moment voulu, se lèvera à son aide et le ressuscitera : « Seigneur, écoutez ma prière, que mon cri arrive jusqu'à vous. Ne détournes pas de moi votre face; écoutez-moi chaque fois que je suis dans la tribulation. Au jour où je vous invoque, hâtez-vous de m'exaucer, car mes jours s'évanouissent comme la fumée, et mes os sont brûlés comme par une grande flamme. J'ai été abattu comme l'herbe, mon cœur s'est desséché, en sorte que j'ai oublié de manger mon pain. Vous vous lèverez bien pourtant pour compatir à Sion, car il est temps d'en avoir pitié, le moment en est venu. »

Avec quel tremblement et quel respect ne devons-nous pas méditer dans le Psautier ces sentiments de Jésus crucifié ! Ce livre sacré de la prière est le meilleur commentaire du saint Évangile, puisque alors que les évangélistes s'occupent de préférence à décrire la vie extérieure et l'enseignement du Sauveur, le psalmiste nous dépeint les sentiments intimes de son cœur.

Aujourd'hui on lit la Passion du Seigneur selon saint Luc (XXII, 1-7 et XXIII, 1-53) qui reflète mieux que tout autre la prédication évangélique de saint Paul, avec lequel il s'accorde même dans les termes de la formule de l'institution eucharistique.

La citation d'Isaïe faite par Jésus lors de la dernière Cène : *Et cum iniquis deputatus est*, se rapporte au passage lu précédemment, qui reçoit de la sorte une signification authentiquement messianique.

On s'explique que les apôtres aient apporté des épées en montant au Cénacle, si l'on tient compte de la coutume des Galiléens, qui avaient en horreur les habitants de la Judée, à ce point qu'ils montaient armés à Jérusalem, pour y célébrer la solennité pascale. Et que les apôtres eux-mêmes ne portassent pas l'épée en vertu d'une simple formalité, on le vit par la suite dans le jardin de Gethsémani, où un ordre de Jésus dût intervenir pour faire remettre l'arme au fourreau. L'Église n'entend pas vaincre en tuant, mais en se laissant tuer.

Sur la route du Golgotha, Jésus reconforte les pieuses femmes qui pleurent sur son supplice, et il les avertit que leur dévotion à sa passion ne doit pas s'arrêter à une sentimentalité stérile, mais servir à corriger leur vie. Celui qui s'afflige, en effet, de la mort du Seigneur, doit arracher et déraciner le péché de son propre cœur, car c'est le péché qui a été le bourreau de Jésus. *Si in viridi ligno haec faciunt, in arido quid fiet?* C'est-à-dire, si la divine justice est si rigoureuse pour punir le péché sur son propre Fils innocent, que ne fera-t-elle pas sur le pécheur obstiné, quand, au moment du dernier jugement, le temps sera passé de la miséricorde, et commencera celui de la sainte et terrible justice?

Après la mort de Jésus, Joseph d'Arimathie et Nicodème paraissent, et, en un moment, quand les apôtres eux-mêmes se cachent, ces deux hommes qui jusqu'alors avaient été timides et n'avaient pas osé trop se compromettre dans la cause de Jésus, sortent à l'improviste de leur réserve, affrontent sans crainte l'opinion publique et sont les premiers à rendre au Crucifié l'hommage de leur dévouement.

Il ne faut jamais juger trop défavorablement notre prochain. La grâce gouverne les cœurs, et, en un instant, peut les transformer conformément à ses desseins.

L'antienne pour l'offertoire vient du psaume 101 : « Seigneur, — quoique la multitude des fautes du genre humain, dont je me suis généreusement chargé, me rende indigne de ton regard, — accueille ma prière, et que mon cri arrive jusqu'à toi, enfonçant, pour ainsi dire, la muraille de bronze que le péché a dressée entre toi et l'humanité prévaricatrice. »

Dans la prière d'introduction à l'anaphore eucharistique, nous demandons à Dieu d'agréer nos dons, et de faire que, grâce à l'amour de notre cœur, nous puissions obtenir les effets de la passion de son divin Fils, que nous célébrons dans le mystère eucharistique.

L'antienne pour la communion est prise elle aussi du psaume 101 : « Je mêlai mes larmes avec mon breuvage, puisque tu ne m'as pas soulevé pour me broyer. » — Dans la passion, la divinité soutenait la sainte humanité de Jésus pour la rendre plus capable de souffrir. — « J'ai séché comme l'herbe, alors que toi

tu es éternel. Mais toi, Seigneur, tu te lèveras un jour, certainement, et tu auras pitié de Sion, parce que le temps est venu d'avoir pitié d'elle. » — Oui, le Seigneur se lèvera pour défendre Jésus, et ce sera à l'aurore de la solennité pascale. Alors il guérira toutes les plaies de son Christ, il l'enivrera de joie dans les splendeurs d'une vie nouvelle. Sion participera à un si grand bien, parce que la résurrection ne concerne pas exclusivement le Christ, mais s'étend à tout son corps mystique.

Dans la collecte d'action de grâces, nous prions le Seigneur afin que la passion et la mort de Jésus, comme nous la commémorons par le mystère de l'autel, répande dans notre âme la ferme espérance que Lui, un jour, nous donnera dans le ciel la vie éternelle. — La mort de Jésus est une source de vie. Voilà la plus splendide réalisation de cette prophétie d'Osée : *O mors, ero mors tua ! morsus tuus ero, inferne*. C'eût été trop peu que de se montrer supérieur à la mort en n'y succombant pas. Jésus a voulu en triompher plus complètement et, pour cela, en mourant Il enchaîne la mort et Satan au pied de la croix, afin que sa mort soit pour l'humanité le principe et la source d'une vie indéfectible.

La bénédiction de congé au peuple est si belle, que l'Église se sert de cette collecte pour terminer, durant les trois jours suivants, toutes les Heures de l'Office divin : « Regardez, Seigneur, votre famille, pour laquelle notre Seigneur Jésus-Christ n'a pas hésité à se livrer aux mains des bourreaux et à subir le tourment du crucifiement. » Il n'y a rien qui attendrisse davantage le Père et l'émeuve de miséricorde envers nous, que le souvenir de la passion de son Fils unique, et par-dessus tout l'immense charité avec laquelle Il nous a aimés.

Toute la théologie catholique se résume dans le Crucifix. Il est la raison intime de tous les autres mystères de la foi, puisque c'est en Jésus que Dieu nous a aimés et prédestinés à la gloire. Le Crucifix est l'abrégé des œuvres de Dieu et le chef-d'œuvre de son amour. Il s'y complaît tant — *et vidit cuncta quae fecerat et erant valde bona* — qu'il ne peut se l'entendre rappeler, qu'il ne peut même en contempler l'image, sans être tout ému de pitié envers nous. Avec quelle dévotion par conséquent, ne devons-nous pas contempler nous aussi Jésus crucifié,

et présenter au Père ses douleurs et ses mérites pour voiler nos propres péchés !

JEUDI SAINT.

Station au Latran.

LA basilique du Sauveur, près de laquelle, depuis le v^e siècle, les Souverains Pontifes établirent leur résidence ordinaire, réclame aujourd'hui l'honneur des rites par lesquels l'Église commence précisément en ce jour la solennité pascale. Autrefois, il y avait trois messes; une le matin, pour la réconciliation des pénitents publics; une autre pour la consécration des saintes Huiles destinées à l'onction des infirmes et au Baptême; la troisième enfin, vers le soir, pour la commémoration de la Cène du Seigneur et la communion pascale. On comprend donc pourquoi au lieu de célébrer la station à Saint-Pierre, qui était alors en dehors de l'enceinte de la Ville, on la tenait, plus commodément, au Latran.

Actuellement, le rite est moins complexe, et la discipline de la pénitence publique étant tombée en désuétude, l'on consacre les saintes Huiles à la messe même de la communion pascale.

La triple synaxe que célébraient nos pères leur avait toutefois suggéré à eux-mêmes un prudent raccourcissement de la cérémonie, et nous apprenons par les documents du VIII^e siècle que la troisième messe commençait directement par la préface, les lectures, les psaumes et tout ce qui précède habituellement l'anaphore consécatoire étant omis. C'est pourquoi, dans notre missel, toute la première partie de la messe du jeudi saint manque d'éléments propres, et glane dans d'autres messes les morceaux qui la composent.

L'introït est celui du mardi précédent. Nous ne devons pas nous laisser effrayer par la seule appréhension de la croix. Elle est comme un remède, un peu amer au goût, mais qui donne à coup sûr la santé. L'Apôtre dit qu'en Jésus crucifié *est salus, vita et resurrectio nostra*. Il est la résurrection, parce que sa mort nous mérite la grâce de ressusciter du tombeau de nos péchés; il est la vie, parce que c'est par égard pour lui que le Père éternel nous accorde l'Esprit Saint, qui est le principe vital de toute

notre vie spirituelle ; il est le salut, parce que, au dire d'Isaïe, le sang de ses plaies et les meurtrissures de ses membres sillonnés par les fouets sont comme un baume contre les vices et les passions.

La collecte est la même que celle qui sera assignée demain après la première lecture. Elle touche de loin au mystère de la prédestination, rappelant qu'à l'occasion de la passion du Sauveur le larron obtint le salut, tandis que Judas désespéré courut au-devant de sa damnation. Le sort différent de ces deux personnages nous remplit d'une salutaire terreur et nous apprend que, pour arriver au salut, il ne suffit pas d'être simple spectateur ou d'avoir part, d'une manière quelconque, au rite de la passion du Sauveur, mais qu'il faut aussi renoncer au péché et à la vie passée naguère loin de Dieu, afin de ressusciter avec Jésus-Christ à une vie toute sainte et conforme à sa volonté.

Après la collecte vient la lecture d'un passage de la lettre de saint Paul aux Corinthiens (I, II, 20-32) sur l'institution du sacrement de l'Autel et sur les dispositions d'âme et de corps requises pour y participer dignement. Cette lecture a déjà été faite à l'office nocturne mais il convient de la répéter, car sa place naturelle est précisément à la messe du jeudi saint. A Corinthe, à l'occasion du banquet commun où, selon l'exemple du Sauveur et la toute première discipline apostolique, se consacrait alors l'Eucharistie, cet abus s'était introduit que les riches ne pensaient qu'à eux-mêmes et laissaient par derrière les pauvres et les retardataires. Cela, observe l'Apôtre, n'est plus la Cène du Seigneur, mais ressemble par trop à ces banquets en usage dans les confréries religieuses païennes qui avaient aussi des repas collectifs. Il s'agit moins de satisfaire aux besoins du corps que de conserver intacte la signification sacramentelle de la Cène où l'on célèbre en commun le sacrifice commémoratif de la mort du Seigneur et où l'on y participe ensemble. Que chacun donc scrute sa conscience, afin que le pain de vie, mangé indignement, ne devienne pas une cause de mort et de condamnation.

La messe est donc, selon l'enseignement de l'Apôtre, un véritable et propre sacrifice commémoratif de celui du Calvaire, c'est-à-dire de la mort du Seigneur. Nous devons par conséquent y prendre part avec une foi vive et avec reconnaissance, dans

la mesure où nous voulons bénéficier des effets de la rédemption. Il appartient au rite du sacrifice qu'on y participe moyennant la manducation de la victime. Chez les anciens peuples, on entendait signifier par ce banquet final la relation intime existant entre la victime sacrifiée et les fidèles, au nom de qui elle était offerte à la divinité. La victime se substitue à celui qui l'offre, et, en conséquence, celui-ci mange une part de cette victime pour s'incorporer à elle qui, légalement, le représente. De plus, le banquet du sacrifice a un caractère sacré, et symbolise la réconciliation de la divinité avec l'homme, à ce point que l'un et l'autre s'asseoient amicalement ensemble à table.

Dans la sainte messe, le prêtre doit nécessairement participer à la sainte victime moyennant la communion sacramentelle. Aux simples fidèles il suffit de s'y associer par la communion spirituelle ; mais il est dans l'esprit et dans les désirs ardents de l'Église qu'eux aussi, s'ils le peuvent, prennent part au Sacrifice, en recevant réellement la sainte communion « en mémoire de la mort du Seigneur ».

Le répons est tiré de saint Paul (*Philip.*, II, 8-9) : « Pour nous le Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. C'est pourquoi Dieu l'a exalté, et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout autre nom. »

Le nom conféré par Dieu à Jésus est celui de Sauveur. A la différence des autres noms des créatures, celui de Jésus n'énonce pas simplement un vœu, mais réalise effectivement un programme de salut. Le Rédempteur apparaît *Jésus dans toute la plénitude et l'extension de la signification du mot, quand, sur la croix, il verse son sang pour le rachat du genre humain.*

La lecture de saint Jean rapporte le lavement des pieds, et n'étant guère en relation avec le mystère eucharistique, elle accuse son caractère d'addition postérieure. Primitivement cet épisode se lisait le mardi saint.

Jésus voulut laver les pieds de ses disciples, soit pour nous donner un exemple, et même un commandement, d'humilité réciproque, soit pour nous apprendre avec quelle souveraine pureté nous devons nous approcher de lui : « Qui sort du bain n'a besoin que de se laver les pieds. » Pour être digne de son amitié, il ne suffit pas d'avoir l'âme pure du péché mortel, mais il convient

aussi de le détester en arrachant du cœur tout ce qui n'est pas Dieu.

La collecte d'introduction à l'anaphore a une saveur toute classique, et mérite d'être rapportée intégralement : « Nous vous prions, Seigneur très saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, afin que vous soit rendu agréable notre sacrifice par Jésus votre Fils et notre Seigneur, qui, l'instituant lui-même aujourd'hui, prescrit à ses disciples de l'offrir en sa mémoire. Lui qui vit et règne, etc. »

Dans l'anaphore consécrationnaire, selon ce que le pape Vigile écrivait à Profuturus de Braga, on insère en ce jour une phrase où l'on commémore la solennité de la Cène du Seigneur : « Célébrant le jour très saint où fut livré pour nous Jésus-Christ notre Seigneur; étant unis en esprit et vénérant en premier lieu la mémoire de la glorieuse et toujours Vierge Marie, mère du même Dieu et notre Seigneur Jésus-Christ, ainsi que des bienheureux apôtres Pierre et Paul, etc. »

Dans la prière qu'Innocent I^{er}, écrivant à Decentius de Gubbio, appelait *commendatio oblationis*, on fait aussi mémoire, en ce jour, de la Cène du Seigneur : « ... Nous vous offrons cet hommage de notre dévotion, et aussi de celle de votre famille tout entière, au jour même où notre Seigneur confia à ses disciples la célébration du sacrement de son Corps et de son Sang; aussi nous vous prions de l'accueillir avec miséricorde, d'établir nos temps dans votre paix, ordonnant que nous échappions à la damnation éternelle et que nous puissions faire partie du troupeau de vos élus. Par le même... »

« Cette oblation, nous vous en prions, ô Dieu, daignez-la rendre en tout bénie, légitime, agréable, spirituelle et acceptable, afin qu'elle se change pour nous dans le Corps et dans le Sang de votre Fils bien-aimé notre Seigneur Jésus-Christ, qui, la veille du jour où il devait souffrir pour notre salut et celui de tous, c'est-à-dire aujourd'hui, prit le pain, etc. »

Avant la doxologie finale du canon (*Per quem haec omnia*), selon un très ancien rite déjà mentionné par les canons d'Hippolyte — qui toutefois nous le décrivent comme une cérémonie pouvant se répéter à chaque messe — l'évêque bénit l'huile pour les infirmes, renvoyant jusqu'après la com-

munion la consécration du saint Chrême et de l'huile des catéchumènes.

Nous en avons déjà décrit le rite dans notre premier volume, aussi ne nous reste-t-il qu'à transcrire le splendide chant emprunté à la liturgie gallicane, et accueilli plus tard par le pontifical romain, et par lequel la liturgie de ce jour mémorable salue le Chrême sacré.

HYMNUS.

HYMNE.

*O Redemptor, sume carmen
tomet concinentium.*

O Redemptor, etc.

*Audi, iudex mortuorum,
Una spes mortalium,
Audi voces proferentium
Donum pacis praeivium.*

O Redemptor, etc.

*Arbor foeta alma luce
Hoc sacrandum protulit :
Fert hoc prona praesens turba
Salvatori saeculi.*

O Redemptor, etc.

*Stans ad aram, immo supplex
Infulatus pontifex,
Debitum persolvit omne
Consecrato chrismate.*

O Redemptor, etc.

*Consecrare tu dignare,
Rex perennis patriae,
Hoc olivum, signum vivum,
Iura contra daemonum.*

O Redemptor, etc.

*Ut novetur sexus omnis
Unctione chrismatis,
Ut sanetur sauciata
Dignitatis gloria.*

O Redemptor, etc.

O Rédempteur, acceptez le chant
de ceux qui vous célèbrent.

O Rédempteur, etc.

Écoutez, juge des morts,
Unique espérance des mortels,
Écoutez la voix de ceux qui apportent
Le don précurseur de la paix.

O Rédempteur, etc.

L'arbre fécondé par la lumière
A produit ce qui va être consacré :
La foule présente agenouillée l'ap-
Au Sauveur du siècle. [porte

O Rédempteur, etc.

Debout à l'autel, et même suppliant,
Le pontife mitré
Acquitte toute sa dette
Par la consécration du Chrême.

O Rédempteur, etc.

Et vous, daignez consacrer,
O Roi de la patrie éternelle,
Cette (huile de l') olive, signe vivant,
Contre la puissance des démons.

O Rédempteur, etc.

Afin que l'un et l'autre sexe soit
Par l'onction du Chrême, [renouvelé
Afin que soit guérie
La gloire blessée de notre dignité.

O Rédempteur, etc.

*Lota mente sacro fonte
Aufugantur crimina :
Uncta fronte, sacrosancta
Influunt charismata.*

O Redemptor, etc.

*Corde natus ex Parentis,
Alvum implens Virginis,
Praesta lucem, claude mortem
Chrismatis consortibus.*

O Redemptor, etc.

*Sit haec dies festa nobis
Saeculorum saeculis :
Sit sacrata, digna laude,
Nec senescat tempore.*

O Redemptor, etc.

L'âme étant purifiée à la source
Les crimes disparaissent : [sacrée,
L'onction du front fait affluer
Les charismes sacrosaints.

O Rédempteur, etc.

Né du cœur paternel,
Remplissant le sein de la Vierge,
Accordez la lumière, arrêtez la mort,
En faveur de ceux qui ont participé au
[Chrême.

O Rédempteur, etc.

Que ce jour soit pour nous une fête,
Dans les siècles des siècles :
Qu'il nous soit sacré et digne de
[louange.
Et qu'il ne vieillisse pas avec le cours
[du temps.

O Rédempteur, etc.

L'antienne pour la communion est tirée du texte évangélique : « Seigneur, Seigneur, vous, me laver les pieds ? » etc. Non seulement le Seigneur veut nous laver les pieds, mais Il prépare le bain de la régénération dans son propre sang. Il nous y plongera tout entiers, et nous serons purifiés.

Après la communion on récite la prière suivante : « Maintenant que nous sommes restaurés par le pain de vie, nous vous prions, ô Seigneur notre Dieu, que ce que nous célébrons moyennant la foi durant cette vie mortelle, nous puissions un jour en atteindre la réalité par le don de votre immortalité bienheureuse. Par notre Seigneur... »

Après la messe, on transporte à un autel, préparé dans ce but, les saintes Espèces eucharistiques pour la fonction de demain.

Au moyen âge, le Pape, ayant terminé le saint Sacrifice, se rendait dans la basilique de Saint-Laurent, appelée plus tard *Sancta Sanctorum*, où, ayant déposé la *paenula*, il lavait les pieds à douze sous-diacres; pendant ce temps, les cardinaux, les diacres et la *Schola* chantaient les vêpres.

On faisait suivre cette cérémonie de larges distributions d'argent au haut et bas clergé de la Ville, comme cela se faisait

alors à chaque solennité ; après quoi, le soir étant déjà venu, tout le monde allait dîner dans la basilique ou *triclinium* du pape Théodore, qui s'élevait non loin de l'oratoire de Saint-Sylvestre.

Le pardon aux pénitents, le chrême du Paraclet sur le front des baptisés, l'huile de consolation sur les membres des moribonds, la divine Eucharistie dans le cœur de tous les fidèles : que de mystères ineffables de miséricorde en ce jour de la Cène de Jésus, où Il épanche le trop-plein de son Cœur, et, quoique nous ayant toujours aimés, *in finem dilexit*, Il nous aima éperdument, jusqu'à la croix, jusqu'à la mort !

Nous empruntons à la liturgie grecque le texte suivant, relatif à la fête de ce jour :

Mysticam ad mensam omnes accedentes cum tremore, cum anima pura panem suscipiamus, neque separemur a Domino, ut videamus quomodo pedes lavet discipulorum, et faciamus quemadmodum viderimus, invicem subiecti, pedesque singuli singulorum abstergentes. Christus enim sic praecepit discipulis suis, sed non audivit Iudas, perfidus servus.

Approchant tous avec crainte de la Table mystique, recevons le pain avec une âme pure et ne nous séparons pas du Seigneur, afin que nous voyions comment il lave les pieds des disciples et que nous fassions ainsi que nous aurons vu, soumis les uns aux autres, lavant les pieds les uns des autres. Car le Christ l'a ainsi commandé à ses disciples, mais Judas, le serviteur perfide, ne l'a pas entendu.

VENDREDI SAINT.

Collecte au Latran.

Station à Sainte-Croix en Jérusalem.

JÉSUS avait dit : *non capit prophetam perire extra Hierusalem*, il n'est pas admis qu'un prophète soit mis à mort hors de Jérusalem ; c'est pourquoi la station se célèbre aujourd'hui dans la basilique dite *Sancta Hierusalem*, où autrefois le Pape se rendait les pieds nus, en venant processionnellement du Latran. Durant le chemin, il balançait un encensoir fumant où brûlaient des parfums précieux, devant le bois de la sainte Croix soutenu par un diacre, tandis que le chœur chantait le psaume 118 : *Beati immaculati in via*. En signe de profonde tristesse, ce jour était primitivement aliturgique, comme en général à Rome tous les vendredis et samedis de l'année. Aussi quand, vers le VI^e siècle, se relâcha quelque peu la rigueur de l'antique discipline, et

que l'on institua les stations des vendredis de Carême, les Papes maintinrent inviolé, durant plusieurs siècles, le primitif usage romain qui excluait en ce jour jusqu'à la messe des *Présanctifiés*. Le rite actuel ne remonte donc qu'au moyen âge, et représente précisément celui qui était adopté dans les églises titulaires de Rome où n'intervenait pas le Pontife.

L'adoration du bois de la sainte Croix le vendredi saint vient, comme nous l'avons déjà dit, de la liturgie de Jérusalem, où elle était déjà en usage vers la fin du iv^e siècle. Bien plus, pendant longtemps, et en Occident également, cette adoration constitua pour ainsi dire la cérémonie la plus importante et la plus caractéristique, le point central vers lequel convergeait toute la liturgie de la sainte Parascève. *Ecce lignum Crucis*, voici le bois de la croix : c'est le commencement de la *parousie* du divin Juge, et à l'apparition de l'étendard triomphal de la rédemption, tandis que l'Église se prosterne dans l'acte d'une adoration reconnaissante, les puissances infernales saisies d'horreur s'enfuient dans les profondeurs de l'abîme.

A Rome, au moyen âge, le reliquaire papal de la sainte Croix était aspergé de parfums, pour indiquer la suavité de la grâce qui transpire du bois triomphal, comme aussi l'onction intérieure et la douceur spirituelle que le Seigneur répand dans le cœur de ceux qui portent la croix pour son amour.

Selon les *Ordines Romani* du viii^e siècle, la cérémonie de ce jour se déroulait en partie dans la basilique Sessorienne, en partie au Latran. Vers 2 heures de l'après-midi, le Pape et le clergé palatin se rendaient en procession et les pieds nus du *patriarchium* à la basilique stationnale, où avait lieu d'abord l'adoration de la sainte Croix, puis la lecture de la Passion selon saint Jean et la grande prière litanique pour les divers ordres ecclésiastiques et pour les besoins de l'Église. Puis l'on retournait au Latran, chantant le long de la route le psaume *Beati immaculati in via*. En ce jour de deuil, ni le Pape ni les diacres ne communiaient : le peuple était libre toutefois de s'approcher de la Table sainte, soit au Latran, où l'un des évêques suburbicaires célébrait, soit dans les autres titres de la Ville.

Vers le ix^e siècle le rite fut quelque peu modifié. L'adoration de la Croix fut retardée jusqu'après la prière litanique, qui

était suivie du *Pater Noster* et de la communion des assistants. La procession des saintes Espèces n'avait pas encore lieu en ce temps-là, et la fonction s'achevait par la bénédiction du Pape : *In nomine Patris, et Filii et Spiritus Sancti*. L'assemblée répondait : *Et cum spiritu tuo*. Chacun récitait ensuite privé-ment les psaumes de l'office des vêpres, après quoi l'on se mettait à table.

Au XII^e siècle, dans la basilique du Latran, c'était encore chacun des sept évêques suburbicaires qui accomplissait, à tour de rôle, les divins offices de la parascève; le Pape n'intervenait pas, puisqu'il continuait à se rendre à la basilique Sessorienne. On portait processionnellement, depuis le *patriarchium*, le bois de la sainte Croix et les saintes Espèces eucharistiques pour la messe des Présanctifiés; mais il ne semble pas que le peuple eût encore l'habitude de communier, comme aux premiers siècles du moyen âge.

Au temps d'Honorius III, le Pape, au lever de l'aurore, avait l'habitude de chanter le psautier dans son entier avec ses chapelains. Vers midi il se rendait avec les cardinaux à l'oratoire de Saint-Laurent, et, ayant ouvert la grille de fer sous l'autel de Léon III, il en retirait les deux reliquaires avec le bois de la sainte Croix et les chefs des apôtres Pierre et Paul, lesquels, selon une tradition tardive qui ne remonte pas plus loin que l'an mille, on croyait être conservés en ce lieu. Les cardinaux s'approchaient pour baiser les reliques, puis le cortège se mettait en ordre de procession pour se rendre à la basilique Sessorienne. Avant de commencer la messe, le Pontife se retirait dans le monastère contigu, pour se laver les pieds et reprendre ses sandales ordinaires. Quand l'office était terminé, la procession retournait au Latran où toutefois n'avait pas lieu le banquet habituel dans le *triclinium*, puisque en ce jour de deuil et de pénitence, on ne servait aux ministres du palais que du pain et des herbes, le vin lui-même étant exclu.

Ce cérémonial dura à Rome à peu près jusqu'au xv^e siècle, époque où les rituels commencèrent à prescrire que le Pape récitât d'abord le psautier avec ses chapelains dans sa chambre à coucher puis se présentât à un balcon pour accorder l'indulgence au peuple. A une heure déterminée, le Pontife se rendait

au chœur pour réciter l'Office, et après midi, c'est-à-dire avant de commencer la procession stationnale à Sainte-Croix, il paraissait de nouveau au balcon, revêtu cette fois du pluvial rouge et mitre en tête, pour concéder à nouveau l'indulgence à la foule qui se pressait sur la place.

Cette cérémonie terminée, le Pape et les cardinaux déposaient leurs chaussures, et tous partaient processionnellement, les pieds nus, pour la basilique Sessorienne.

On y célébrait la messe des Présanctifiés avec les rites déjà décrits; sauf que, durant la période de l'exil à Avignon, l'usage prévalut de faire porter les saintes Espèces sur l'autel, non point par un des cardinaux qui précédaient le Pape quand, du *secretarium*, il faisait son entrée dans l'église, mais par le Pontife lui-même, et après l'adoration de la Croix. C'est justement le rite décrit dans le missel romain actuel.

Dans tout cet ensemble compliqué de cortèges et de cérémonies durant le moyen âge, il n'est pas difficile pourtant de reconnaître que la messe actuelle des Présanctifiés, telle que nous l'ont transmise les *Ordines Romani* du xvi^e siècle, et telle que nous la célébrons encore, se compose de trois parties distinctes, qui se superposent comme trois stratifications successives : ce qu'on appelle la messe des Catéchumènes, l'adoration de la sainte Croix et la sainte Communion.

La première partie conserve presque intact le type des anciennes synaxes aliturgiques, et de ce qu'on appelle la messe des Catéchumènes. Il n'y a ni *Introït* ni *Kyrie*, mais on lit seulement trois leçons de l'Écriture dont deux de l'Ancien Testament et une de l'Évangile. Les deux premières sont suivies du chant d'un psaume sous forme de Répons suivi par une collecte du président; après la troisième lecture, qui est la Passion selon saint Jean, vient la grande prière litanique pour les divers besoins de l'Église (*Oremus, dilectissimi nobis, etc.*), qui marquait primitivement le terme de l'Office de la vigile dominicale et servait comme d'introduction à la liturgie eucharistique. Aujourd'hui encore, à la messe, après l'évangile, le prêtre salue le peuple (*Dominus vobiscum*) et l'invite à la prière collective (*Oremus*); toutefois l'ancienne litanie étant tombée en désuétude, au moins comme rite ordinaire de la messe, il se

trouve que ni le prêtre, ni le peuple, à ce moment de l'action eucharistique, ne prient, et le chœur des chantres exécute les mélodies de l'offertoire. Le vendredi saint seulement conserve encore intact le rite romain primitif, aussi ne peut-on pas dire que la très ancienne prière litanique après l'évangile, qui nous est attestée dès le II^e siècle par Justin, soit entièrement bannie de la liturgie du Siège apostolique, puisqu'elle est demeurée à sa place au moins en ce jour solennel de la Parascève pascale.

Après la litanie dont nous avons parlé, venaient régulièrement, dans les messes ordinaires, le canon eucharistique et la communion. Toutefois comme aucune consécration n'a lieu en ce jour, le Pape au IX^e siècle omettait le canon et passait tout de suite au chant du *Pater* qui précédait immédiatement la communion. C'était là le mode le plus régulier. Pourtant quelques siècles après, nous trouvons au contraire que l'adoration de la Croix, qui, au début, avait lieu avant la messe, était venue, on ne sait comment, se placer arbitrairement entre la litanie et la communion. Aussi le rythme primitif de la cérémonie en étant demeuré quelque peu troublé, il s'ensuivit une complication de rites. Certains papes, retournant à l'autel après l'adoration de la sainte Croix, estimaient qu'alors commençait proprement la messe, et voulaient qu'on récitât le psaume 42 avec la confession, conformément à l'usage des autres messes. Plus tard, après que les Papes d'Avignon eurent introduit pour leur dévotion particulière la procession des saintes Espèces, peu à peu survinrent aussi l'encensement des oblations et de l'autel, le lavement des mains, les prières secrètes et l'élévation. Au XV^e siècle, cette dernière cérémonie s'accomplissait quand le Pape récitait le *Pater*, c'est-à-dire aux paroles *sicut in coelo...*; par la suite, l'ostention de la sainte Hostie fut différée jusqu'après l'oraison dominicale, et immédiatement avant sa fraction, précisément comme on le faisait à l'origine.

La synaxe de vendredi saint n'a pas d'introït, conformément à l'usage antique, c'est-à-dire avant que le pape Célestin instituât les chants antiphoniques de la messe. C'est pourquoi, après une prière privée que les ministres sacrés font, chacun pour son compte, prosternés à terre devant l'autel, le lecteur

monte à l'ambon et commence immédiatement le chant d'un passage d'Osée (VI, 1-6). Le Seigneur, dit le Prophète, préfère à tous les rites et aux purifications légales de l'Ancien Testament, le culte du cœur qui consiste essentiellement dans l'intelligence des vérités divines au moyen de la foi, et dans l'accomplissement de sa sainte volonté. Pour inaugurer la Nouvelle Alliance d'amour, il détruira l'Ancienne : mais Israël n'a pas de motif de craindre : flagellé et châtié pendant deux jours par la justice sainte de Dieu, en punition de ses délits, il ressuscitera à une vie nouvelle le troisième jour et servira Yahweh dans l'assemblée des rachetés.

Après cela vient le répons, tiré du cantique d'Habacuc. Jamais Dieu n'apparaît plus saint, plus terrible et plus glorieux que sur le Calvaire. C'est là que l'auguste Trinité accueille l'holocauste parfait que Jésus lui offre au nom de l'humanité. C'est là qu'est brisée la puissance du diable.

« J'ai entendu, Seigneur, ce que vous m'avez fait comprendre, et j'en suis demeuré effrayé ; j'ai médité sur vos œuvres, et elles m'ont rempli de terreur. *℣.* Vous vous révélez entre deux animaux, un jour vous serez reconnu, et quand le moment sera arrivé vous vous manifesterez. *℣.* Quand mon esprit sera troublé, alors même dans votre indignation vous n'oublierez pas la miséricorde. *℣.* Le Seigneur arrivera du Liban, et le Saint viendra de la montagne ombragée et couverte d'arbustes. *℣.* Sa gloire couvre tout le ciel, et la terre retentit de sa louange. »

La prière sacerdotale met fin à la psalmodie responsoriale. Le diacre, comme à l'ordinaire, la fait précéder de l'invitation : « Plions les genoux. »

Et après une brève oraison privée, le sous-diacre ajoute : « Levez-vous. »

Le président de l'assemblée prend la parole au nom de tous et dit : « Seigneur qui avez donné à Judas le châtiment de son crime, et au larron la récompense de sa confession, accordez-nous la grâce d'expérimenter les effets de votre miséricorde, afin que, de même qu'en sa passion, notre Seigneur Jésus-Christ donna à chacun la rétribution méritée, ainsi, l'ancienne erreur ayant disparu, Il nous accorde à nous aussi la grâce de participer à sa résurrection. »

La lecture du livre de l'Exode vient ensuite (XII, 1-II) : L'agneau pascal étendu en forme de croix sur deux bâtons et rôti, symbolisait Jésus crucifié. L'agneau, plutôt que mangé, était dévoré en hâte par les Hébreux ayant la tunique relevée et le bâton à la main, à la façon d'un voyageur qui va partir. Cela signifie que le ciel est très élevé au-dessus de la terre, la vie est courte et on n'a pas le temps de s'arrêter dans le chemin qui aboutit à l'éternité. On assaisonnait l'agneau avec des laitues amères et on mangeait le pain sans levain, pour indiquer que dans la divine Eucharistie nous commémorons la mort de Jésus, et que la pénitence et la mortification de l'esprit sont au nombre des meilleures dispositions pour bien communier.

Après la lecture, on chante le psaume 139 (*tractus*) dans lequel sont décrits les sentiments de Jésus sur la croix. Toute l'humanité a conspiré contre Jésus, puisque en péchant nous criâmes tous : *Reus est mortis*. Il se sent seul en présence d'une haine et d'une colère universelle, aussi se tourne-t-il vers son Père, pour en être secouru. Sa prière est humble, mais elle est pénétrée par un sentiment d'inébranlable espérance, en sorte que Jésus expirant sur la Croix entonne déjà le cantique de sa résurrection :

« Sauve-moi, ô Yahweh, de l'impie; protège-moi contre le violent. *Ps*. Ceux-là, en leur cœur, complotent mon malheur; chaque jour ils s'excitent à m'attaquer. *Ps*. Ils ont la langue aiguë comme les serpents, un venin d'aspic est sur leurs lèvres. *Ps*. Toi, Yahweh, garde-moi des mains de l'impie, protège-moi contre le violent. *Ps*. Ils trament un complot pour me faire tomber; les superbes, en cachette, m'ont tendu un lacs. *Ps*. Avec un lacs ils ont tendu un piège sous mes pas; le long de la route ils m'ont préparé des obstacles. *Ps*. Je dis à Yahweh : Tu es mon Dieu, écoute, Seigneur, le cri de ma prière. *Ps*. Yahweh, Seigneur et force de mon salut, protège ma tête à l'ombre dans le jour du combat. *Ps*. Ne contente pas à mes dépens les mauvais désirs de l'impie; ils ont comploté contre moi; ne m'abandonne pas, pour qu'ils ne triomphent pas. *Ps*. Qu'ils n'élèvent pas leur tête autour de moi; que les enveloppe le malheur qu'ils m'ont souhaité de leurs lèvres. *Ps*. Les justes, au contraire, célébreront ton nom, et les hommes droits demeureront devant toi. »

Avec quel respect et quelle émotion ne devons-nous pas réciter

cette prière de Jésus mourant, nous adaptant à ses sentiments, de façon à ce que ce psaume ne soit pas simplement la prière historique du divin Crucifié, mais l'élévation à Dieu de chaque âme chrétienne, laquelle revit en soi tous les mystères de notre rédemption !

La troisième lecture est la Passion du Seigneur selon l'évangile de saint Jean (XVIII, 1-40; XIX, 1-42) qui, de préférence aux autres évangélistes, met en relief l'enseignement de Jésus dans ses colloques avec le gouverneur romain. Selon l'oracle du psalmiste, *et vincas cum iudicaris*, la divinité de Jésus ressort éclatante des réponses mêmes qu'Il donne à Pilate. Ce n'est pas un accusé qui répond à un juge, mais un maître qui, jusque dans le prétoire du gouverneur romain, prêche et enseigne. Il est la vérité Il est venu au monde pour rendre témoignage à cette vérité; aussi ne laisse-t-il passer aucune occasion de se révéler aux hommes et de les attirer à Lui par la simple manifestation de sa splendeur.

La messe de vendredi saint nous a conservé intacte, comme nous l'avons dit, l'antique prière litanique dont parle déjà saint Justin martyr, et qui, primitivement, suivait tous les jours la lecture de l'évangile, là précisément où aujourd'hui encore le prêtre, avant l'offertoire, invite le peuple à la prière : *Oremus*. Cette prière à forme litanique, c'est-à-dire dans laquelle tout le peuple intercalait une acclamation en guise de refrain (par exemple : *Domine, miserere* ; *Kyrie, eleison*, etc.), se trouve encore à sa place dans les liturgies orientales, mais elle a disparu du sacramentaire romain peut-être dès le temps de saint Grégoire le Grand.

On trouve le premier fond de cette prière dans la liturgie des Synagogues où, après les lectures scripturaires, on priait pour les divers membres de la communauté israélite, et pour les différents besoins de ceux qui la composaient. Mais le texte, tel qu'il nous est conservé dans le missel, révèle l'époque de saint Léon le Grand par sa terminologie toute spéciale. En effet, il y est encore question des portiers, dont l'office fut par la suite attribué aux mansionnaires; les moines sont appelés *Confessores*, comme dans le sacramentaire léonien; les religieuses *Virgines* et non *sanctimoniales*; on prie pour que l'empereur romain

soumette tous les barbares, et l'on considère le *Romanum Imperium*, conformément aux vues de saint Léon, comme l'unique dépositaire légitime du pouvoir. La discipline du catéchuménat est encore en vigueur; le monde est parsemé d'hérésies, affligé d'épidémies et de famines; les prisons retiennent encore de nombreux innocents; l'esclavage constitue toujours l'opprobre de l'antique civilisation romaine; toutes circonstances qui évoquent immédiatement à notre esprit le v^e siècle, et nous font attribuer précisément à l'âge d'or de la liturgie romaine la rédaction définitive de cette prière si solennelle, et que nous pourrions sans aucune hésitation considérer comme d'origine apostolique.

Primitivement, on la récitait aussi en dehors des synaxes eucharistiques, et rien n'empêche les fidèles de nos jours de la réciter en leur particulier pour les différents besoins spirituels et temporels de la famille catholique. Recourant à une prière si vénérable et si archaïque, il nous semble, en la récitant, être en plus intime relation spirituelle avec l'âme de ces premières générations de martyrs et de héros de la foi, qui la récitèrent avant nous, et obtinrent de la sorte les grâces nécessaires pour bien correspondre à leur magnifique vocation de rendre témoignage à la foi par leur propre sang.

La solennelle prière litanique.

Oremus, dilectissimi nobis, pro Ecclesia sancta Dei : ut eam Deus et Dominus noster, pacificare, adunare et custodire dignetur toto orbe terrarum : subiiciens ei principatus et potestates ; detque nobis, quietam et tranquillam vitam degentibus, glorificare Deum Patrem omnipotentem.

OREMUS.

Omnipotens, sempiterna Deus, qui gloriam tuam omnibus in Christo gentibus revelasti : custodi opera misericordiae tuae : ut Ecclesia tua toto orbe diffusa, stabili fide in con-

Prions, ô nos bien-aimés, pour la sainte Église de Dieu : afin que Dieu notre Seigneur daigne la pacifier, l'unir et la garder sur toute la terre : lui soumettant les principautés et les puissances; et qu'il nous donne à nous, passant une vie calme et tranquille, de glorifier Dieu le Père tout-puissant.

PRIONS.

Dieu tout-puissant et éternel, qui par le Christ avez révélé votre gloire à toutes les nations : conservez l'œuvre de votre miséricorde, afin que votre Église, répandue sur toute

fessione tui nominis perseveret. Per eundem Dominum nostrum Iesum Christum...

Rj. Amen.

Oremus et pro beatissimo Papa nostro N., ut Deus et Dominus noster, qui eligit eum in ordine Episcopatus, salvum atque incolumem custodiat Ecclesiae suae sanctae, ad rogandum populum sanctum Dei.

OREMUS.

Omnipotens, sempiterna Deus, cuius iudicio universa fundantur : respice propitius ad preces nostras, et electum nobis Antistitem tua pietate conserva : ut christiana plebs, quae te gubernatur auctore, sub tanto Pontifice, credulitatis suae meritis augeatur. Per Dominum nostrum Iesum Christum...

Rj. Amen.

Oremus et pro omnibus Episcopis, Presbyteris, Diaconibus, Subdiaconibus, Acolythis, Exorcistis, Lectoribus, Ostiariis, Confessoribus, Virginibus, Viduis, et omni populo sancto Dei.

OREMUS.

Omnipotens, sempiterna Deus, cuius Spiritu totum corpus Ecclesiae sanctificatur et regitur : exaudi nos pro universis ordinibus supplicantes : ut gratiae tuae munere, ab omnibus tibi gradibus fideliter serviat. Per Dominum nostrum Iesum Christum...

Rj. Amen.

Oremus et pro Christianissimo imperatore nostro N., ut Deus et Dominus noster subditas illa faciat

la terre, persévère, avec une foi ferme, dans la confession de votre Nom. Par le même notre Seigneur Jésus-Christ.

Rj. Amen.

Prions aussi pour notre saint Père le Pape N., pour que Dieu notre Seigneur, qui l'a élu dans l'ordre de l'épiscopat, le garde sain et sauf pour sa sainte Église, et pour gouverner le saint peuple de Dieu.

PRIONS.

Dieu tout-puissant et éternel, par le jugement de qui tout subsiste, soyez favorable à nos prières, et dans votre bonté, conservez le Pontife que vous avez élu pour nous, afin que le peuple chrétien qui est gouverné par votre autorité, croisse sous un si grand pontife dans le mérite de sa foi. Par notre Seigneur...

Rj. Amen.

Prions aussi pour tous les évêques, prêtres, diacres, sous-diacres, acolytes, exorcistes, lecteurs, portiers, confesseurs, vierges, veuves et pour tout le saint peuple de Dieu.

PRIONS.

Dieu tout-puissant et éternel, par l'Esprit de qui tout le corps de l'Église est sanctifié et gouverné, exaucez nos supplications pour tous les Ordres : afin que par le don de votre grâce, tous vous servent fidèlement. Par notre Seigneur Jésus-Christ...

Rj. Amen.

Prions aussi pour notre empereur très chrétien N., afin que Dieu notre Seigneur lui soumette toutes

*omnes barbaras nationes, ad nos-
tram perpetuam pacem.*

les nations barbares, pour notre paix
perpétuelle.

OREMUS.

PRIONS.

*Omnipotens, sempiternus Deus, in
cuius manu sunt omnium iura re-
gnorum; respice ad Romanum beni-
gnus Imperium; ut gentes quae in
sua feritate confidunt, potentiae tuae
dextera comprimantur. Per Domi-
num nostrum Iesum Christum...*

Dieu tout-puissant et éternel, dans
la main de qui sont les droits de tous
les royaumes : regardez favorable-
ment l'empire romain; afin que les
nations qui se confient dans leur
cruauté barbare, soient réprimées
par la droite de votre puissance. Par
notre Seigneur Jésus-Christ...

Ry. Amen.

Ry. Amen.

*Oremus et pro catechumenis nos-
tris; ut Deus et Dominus noster ada-
periat aures praecordiorum ipso-
rum, ianuamque misericordiae: ut
per lavacrum regenerationis, accep-
ta remissione omnium peccatorum,
et ipsi inveniantur in Christo Iesu
Domino nostro.*

Prions aussi pour nos catéchumè-
nes : afin que Dieu notre Seigneur
ouvre les oreilles de leurs cœurs et la
porte de sa miséricorde : et que par
le bain de la régénération, ayant obte-
nu la rémission de tous leurs péchés,
ils soient trouvés eux aussi en Jésus-
Christ notre Seigneur.

OREMUS.

PRIONS.

*Omnipotens, sempiternus Deus,
qui Ecclesiam tuam nova semper
prole foecundas; auge fidem et intel-
lectum catechumenis nostris, ut
renati fonte baptismatis, adoptionis
tuae filii aggregentur. Per Domi-
num nostrum Iesum Christum...*

Dieu tout-puissant et éternel, qui
rendez sans cesse féconde votre
Église par la naissance de nouveaux
enfants : augmentez la foi et l'intel-
ligence en nos catéchumènes, afin
que, nés à nouveau dans les eaux du
baptême, ils soient agrégés à vos
fils d'adoption. Par notre Seigneur
Jésus-Christ... *Ry. Amen.*

Ry. Amen.

*Oremus, dilectissimi nobis, Deum
Patrem omnipotentem, ut cunctis
mundum purget erroribus, morbos
auferat, famem depellat, aperiat car-
ceres, vincula dissolvat, peregrinan-
tibus reditum, infirmantibus san-
tatem, navigantibus portum salutis
indulgeat.*

Prions, nos bien-aimés, le Dieu
tout-puissant, de purger le monde de
toutes les erreurs, de faire disparaître
les maladies, de chasser la famine,
d'ouvrir les prisons, de briser les
chaînes, d'accorder le retour aux
voyageurs, la guérison aux malades
et aux navigateurs un port de salut.

OREMUS.

PRIONS.

*Omnipotens, sempiternus Deus,
moestorum consolatio, laborantium*

Dieu tout-puissant et éternel, con-
solation des affligés, force de ceux

fortitudo, perveniant ad te preces de quacumque tribulatione clamantium : ut omnes sibi in necessitatibus suis misericordiam tuam gaudeant adfuisse. Per Dominum nostrum Iesum Christum...

R/. Amen.

Oremus et pro haereticis et schismaticis : ut Deus et Dominus noster eruat eos ab erroribus universis : et ad sanctam matrem Ecclesiam Catholicam atque Apostolicam revocare dignetur.

OREMUS.

Omnipotens, sempiterno Deus, qui salvas omnes et neminem vis perire : respice ad animas diabolica fraude deceptas : ut omni haeretica pravitate deposita, errantium corda resipiscant, et ad veritatis tuae redeant unitatem. Per Dominum nostrum Iesum Christum...

R/. Amen.

Oremus et pro perfidis Iudaeis : ut Deus et Dominus noster auferat velamen de cordibus eorum ; ut et ipsi agnoscant Iesum Christum Dominum nostrum.

Omnipotens, sempiterno Deus, qui etiam Iudaicam perfidiam a tua misericordia non repellis ; exaudi preces nostras, quas pro illius populi obcaecatione deferimus ; ut, agnita veritatis tuae luce, quae Christus est, a suis tenebris eruantur. Per eundem Dominum...

R/. Amen.

Oremus et pro paganis : ut Deus omnipotens auferat iniquitatem a

qui peinent ; que les prières de ceux qui crient vers vous, de quelque tribulation que ce soit, vous parviennent, afin que tous se réjouissent de recevoir votre miséricorde dans leurs nécessités. Par notre Seigneur Jésus-Christ...

R/. Amen.

Prions aussi pour les hérétiques et les schismatiques : afin que Dieu notre Seigneur les arrache à toutes leurs erreurs : et qu'il daigne les rappeler à la sainte Mère l'Église catholique et apostolique.

PRIONS.

Dieu tout-puissant et éternel, qui sauvez tous les hommes et ne voulez pas que personne périsse : regardez vers les âmes trompées par la fraude diabolique, afin qu'ayant déposé le mal de l'hérésie, le cœur de ceux qui errent vienne à résipiscence, et qu'ils rentrent dans l'unité de votre vérité. Par notre Seigneur Jésus-Christ...

R/. Amen.

Prions aussi pour les perfides Juifs : afin que Dieu notre Seigneur ôte le voile de leurs cœurs, et qu'eux aussi connaissent Jésus-Christ notre Seigneur.

Dieu tout-puissant et éternel, qui ne repoussez pas de votre miséricorde même la perfidie juive, exaucez nos prières pour ce peuple aveuglé ; afin que, connaissant la lumière de votre vérité, qui est le Christ, ils soient arrachés à leurs ténèbres. Par le même notre Seigneur...

R/. Amen.

Prions aussi pour les païens, afin que le Dieu tout-puissant enlève

cordibus eorum : ut, relictis idolis suis, convertantur ad Deum vivum et verum, et unicum Filium eius Iesum Christum, Deum et Dominum nostrum.

l'iniquité de leurs cœurs, et que, ayant abandonné leurs idoles, ils se convertissent au Dieu vivant et véritable et à son Fils unique, Jésus-Christ, Dieu et notre Seigneur.

OREMUS.

Omnipotens, sempiterno Deus, qui non mortem peccatorum, sed vitam semper inquiris : suscipe propitius orationem nostram, et libera eos ab idolorum cultura : et aggrega Ecclesiae tuae sanctae, ad laudem et gloriam nominis tui. Per Dominum nostrum Iesum Christum...

Rj. Amen.

PRIONS.

Dieu tout-puissant et éternel, qui ne cherchez pas la mort des pécheurs mais toujours leur vie : recevez favorablement notre oraison, et délivrez-les du culte des idoles ; agrégez-les à votre sainte Église, pour la louange et la gloire de votre Nom. Par notre Seigneur Jésus-Christ...

Rj. Amen.

Comme, dans les messes ordinaires, venaient tout de suite après la litanie le baiser de paix et la présentation des offrandes sur l'autel, ainsi, d'une façon analogue, dans la cérémonie de ce jour, la prière devrait être suivie de la présentation des saintes offrandes (= Présanctifiés) et de la communion. Ainsi en était-il effectivement à l'origine. Cependant l'ordre primitif de la cérémonie fut altéré, nous l'avons déjà dit, quand, vers le XI^e siècle, l'on commença à reporter à ce moment l'adoration de la sainte Croix, qui, au début, nous l'avons vu, était un rite tout à fait étranger à l'action eucharistique. On ne pourrait nier toutefois que cette glorification suprême de la sainte Croix, au milieu de la fonction de ce jour, ne soit fort à propos, puisque c'est précisément aujourd'hui que commença le triomphe du Rédempteur, alors que sa Croix fut élevée de terre et dressée sur le sommet du Calvaire. C'est de ce trône de douleur et d'amour que Jésus, les bras ouverts, attire à Lui toute l'humanité.

L'adoration de la sainte Croix commença à Jérusalem, et vers 385 elle nous est longuement décrite par Éthérie dans sa *Peregrinatio*. De là, ce rite passa probablement à Constantinople et dans les différentes cités de l'empire byzantin, partout où l'on conservait des fragments plus ou moins considérables du Bois sacré. L'adoration fut introduite à Rome vers la fin du VII^e siècle, par un pape oriental, Serge I^{er}, qui dut en emprunter le rite aux usages de ses compatriotes.

Ainsi s'explique en effet qu'en ce jour le Pape, dans la procession qui allait du Latran à la basilique Sessorienne, balançait l'encensoir devant le reliquaire de la sainte Croix porté par un diacre, usage qui n'a pas d'exemple dans les liturgies latines, tandis qu'au contraire il est commun dans les liturgies orientales, où les encensements sont souvent accomplis par l'évêque en personne. De même, le trisagion grec, qu'on chante aujourd'hui durant l'adoration de la Croix, accuse nettement sa provenance du rit byzantin.

Par la suite, la cérémonie s'est beaucoup développée, empruntant des éléments aux liturgies franques, au moyen desquelles pénétrèrent à leur tour dans le rituel de Rome des usages primitivement propres aux Églises d'Espagne.

Le rite que nous allons décrire a pour objet l'adoration du bois triomphal de la Croix, dont sainte Hélène avait fait généreusement don à Rome. Néanmoins, quand la liturgie romaine, sortie des murs de la Ville éternelle, fut adoptée par la suite dans l'Église latine, toutes les églises ou chapelles ne possédant pas semblable relique, on substitua à la vraie Croix l'effigie du Crucifix, sans attacher d'importance à ce que celle-ci fût de bois, de fer ou d'autre métal. Le prêtre, en découvrant ce Crucifix, continua toujours à dire, comme le Pape à Sainte-Croix-en-Jérusalem : *Ecce lignum Crucis*, adaptation qui paraîtra peut-être peu heureuse à quelques-uns, quand il s'agit d'un crucifix de métal. Le fait est qu'à Rome, la cérémonie concernait à l'origine la relique de la vraie Croix donnée par sainte Hélène, et ce rite est encore en vigueur actuellement, au moins dans les grandes basiliques patriarcales de la Ville éternelle.

Tandis que le prêtre montre par trois fois au peuple la sainte Croix, l'on chante :

LE PRÊTRE : « Voici le bois de la Croix, auquel fut suspendu le salut du monde. »

LE CHŒUR : « Venez, adorons-le. »

Le clergé procède pieds nus à l'adoration de la sainte Croix, ce qui rappelle l'ancien rite prescrivant en ce jour au Pape et aux cardinaux de prendre part, sans chaussures, à la procession stationnale.

Durant l'adoration on exécute le chant fort ancien du trisagion alterné avec les versets des *Impropéria*. On appelle ainsi une série de reproches que Dieu adresse au peuple juif, pour l'ingratitude avec laquelle il a reçu les bienfaits du Seigneur. Le concept en est certainement d'inspiration scripturaire, mais le texte semble emprunté à l'apocryphe d'Esdras (I, 13-24).

℣. « Mon peuple, réponds-moi; que t'ai-je fait ? En quoi t'ai-je contristé ? ℣. Parce que je t'ai tiré hors de l'Égypte, tu as préparé une croix à ton libérateur. »

I^{er} CHŒUR : « Dieu saint. »

II^e CHŒUR : « Dieu puissant. »

TOUT LE CHŒUR : « Dieu immortel, ayez pitié de nous. »

Ce Trisagion, durant l'adoration de la Croix, a une signification très profonde, puisque la mort de Jésus est l'acte parfait d'adoration de l'auguste Trinité, accompli par le Pontife du Nouveau Testament. En effet, l'infinie sainteté de Dieu, sa toute-puissance, son être éternel, reçurent une suprême glorification dans le caractère expiatoire du sacrifice du Calvaire, dans la divine victime brisée et anéantie pour les péchés du monde. Les hérétiques monophysites tentèrent jadis de déformer la signification trinitaire de ce Trisagion, en y ajoutant l'invocation tendancieuse : « Vous qui avez été crucifié pour nous »; mais cette interprétation fut condamnée comme hérétique, parce que les trois Personnes divines n'ont pas été crucifiées, mais seulement la seconde, dans sa nature humaine.

℣. « Parce que moi, durant l'espace de quarante ans, je t'ai tiré hors de l'Égypte et t'ai nourri de manne, t'introduisant dans une région très fertile, tu as préparé une croix à ton Sauveur ? »

LE CHŒUR (alternant) : « Dieu saint, etc. »

℣. « Qu'aurais-je pu faire d'autre pour toi que je n'aie fait ? Je t'ai entourée de soins à l'égal d'une vigne très fertile, et toi, tu t'es rendue amère pour moi au delà de toute mesure; alors que je souffrais la soif, tu m'as donné du vinaigre à boire, et tu as transpercé avec une lance le côté de ton Sauveur. »

LE CHŒUR (alternant) : « Dieu saint, etc. »

Y. « A cause de toi, j'ai châtié l'Égypte en ses premiers-nés, et toi, après m'avoir flagellé, tu m'as livré (à Pilate). »

Ry. « Mon peuple, que t'ai-je fait ? etc. »

Y. « Moi, pour te tirer de l'Égypte, j'ai submergé la pharaon dans la mer Rouge, et toi, au contraire, tu m'as livré entre les mains des princes des prêtres. »

Ry. « Mon peuple, etc. »

Y. « Moi, devant toi, j'ai divisé les eaux de la mer ; et toi avec une lance, tu as ouvert mon côté. »

Ry. « Mon peuple, etc. »

Y. « Moi, au moyen d'une colonne de nuée, j'ai précédé tes pas, et toi tu m'as traîné au prétoire de Pilate. »

Ry. « Mon peuple, etc. »

Y. « Moi, à travers le désert, je t'ai nourri de manne, et toi tu m'as frappé de soufflets et de coups de fouets. »

Ry. « Mon peuple, etc. »

Y. « Moi, pour te désaltérer, j'ai fait jaillir de la roche les eaux salutaires ; et toi tu m'as abreuvé de fiel et de vinaigre. »

Ry. « Mon peuple, etc. »

Y. « Moi, en ta faveur, j'ai frappé les rois des Chananéens, et toi, tu m'as frappé sur la tête avec un roseau. »

Ry. « Mon peuple, etc. »

Y. « Moi, je t'ai donné un sceptre royal, et toi tu as ceint ma tête d'une couronne d'épines. »

Ry. « Mon peuple, etc. »

Y. « Moi, avec ma puissance, je t'ai exalté, et toi tu m'as élevé sur le gibet de la Croix. »

Ry. « Mon peuple, etc. »

Devant les outrages à la Croix, nous ne devons pas oublier la divinité de la très sainte Victime. Autour du gibet, des myriades d'anges se tiennent et s'écrient : « Saint, Saint, Saint est le Seigneur. » Unissons-nous à leurs adorations, et entonnons l'hymne du triomphe et de la résurrection bienheureuse.

Y. « Nous, Seigneur, nous adorons votre Croix, et nous chantons louanges et gloire à votre sainte résurrection. Voici, en effet, qu'un arbre a rempli de joie tout l'univers. *Ps.* 66. Que Dieu ait compassion de nous et nous bénisse ; Ry. qu'il

fasse briller sur nous son visage et qu'il ait pitié de nous.
¶. Nous Seigneur, etc. »

Vient ensuite l'hymne magnifique composée par Venance Fortunat en l'honneur de la sainte Croix, quand la reine Radégonde en reçut, de Constantinople, une parcelle, qu'elle déposa dans son monastère de Poitiers, dédié pour cette raison à la sainte Croix :

« Croix fidèle, seule digne de gloire entre tous les autres arbres, aucune forêt n'est capable d'en produire un autre qui te ressemble, par son feuillage, sa fleur et ses racines.

» Le Bois aimé soutient les clous chéris et la douce charge (du corps de Jésus).

» Ouvrez-vous, ô lèvres, pour chanter les louanges du glorieux combat, et, devant le trophée de la Croix, narrez ce noble triomphe et dites-nous comment le Rédempteur du monde, tout immolé qu'il fût, remporta la victoire.

» Le Créateur fut ému de compassion pour la tromperie dont fut victime sa créature, notre premier père, lorsqu'il trouva la mort pour avoir mangé la pomme fatale; dès lors il désigna à l'avance un arbre qui annulât les maux occasionnés par un autre arbre.

» Notre salut requérait que cet ordre de convenance fût sauf, afin que la prudence éludât l'astuce du trompeur multiforme, et tirât le remède précisément de là où l'ennemi nous avait porté préjudice.

» Quand donc arriva le moment sacré du temps fixé, le Fils, le Créateur du monde, fut envoyé de la demeure paternelle, et, s'étant fait chair dans le sein d'une Vierge, il vint au jour.

» Petit enfant, il est couché et il vagit dans une crèche étroite; la Vierge sa Mère l'enveloppe et lie ses membres avec de pauvres langes, serrant dans les bandelettes ses mains, ses jambes et ses pieds.

» Ayant enfin accompli en six lustres sa carrière mortelle le Rédempteur spontanément, lui qui était né dans ce but, fut élevé sur une croix, à l'égal d'un agneau qui doit être immolé.

» Voici le vinaigre, le fiel, le roseau, les crachats, les clous, la lance; son tendre corps est blessé et il en jaillit un flot de sang,

par lequel, à la ressemblance d'un fleuve, furent purifiés la terre, la mer, les astres et l'univers entier.

» O grand arbre, abaisse tes branches, assouplis ton large tronc et diminue ta dureté naturelle afin de distendre moins cruellement les membres du céleste Roi.

» Toi seul fus digne de porter la rançon du monde; toi qui, tel un pilote, achemines au port le monde naufragé; toi qu'arrosa le sang sacré sorti des membres de l'Agneau.

» Qu'en tout lieu on chante gloire et honneur au Dieu très-haut, au Père, au Fils, à l'illustre Paraclet, à qui, sans partage, louange et puissance dans tous les siècles. Amen. »

Quand l'adoration de la sainte Croix est terminée, le diacre la replace sur l'autel; puis, avec le sous-diacre, il étend sur la table du sacrifice la nappe pour la sainte Communion. A ce moment, dans l'ancien rit romain, les lévites portaient au Pape le coffret contenant la sainte Eucharistie consacrée la veille au Latran; toutefois, quand, au XIV^e siècle, les fonctions pontificales commencèrent à se dérouler, non plus à Rome dans les basiliques stationnales, mais dans les étroites limites du palais papal d'Avignon, les Pontifes de cette période préférèrent aller eux-mêmes chercher la sainte Eucharistie pour la transporter processionnellement de l'autel où elle était gardée.

Au retour de la procession on chante cette autre hymne de Venance Fortunat qui n'a pourtant rien à voir avec la procession eucharistique :

« Voici qu'apparaît l'étendard du monarque, et que s'illumine le mystère de la Croix, par lequel le Créateur de l'homme, dans son humanité elle-même, fut suspendu à la Croix.

» Blessé en outre par la pointe tranchante d'une lance, il en jaillit au dehors de l'eau et du sang pour nous laver de nos crimes.

» Enfin s'est accompli ce que, en un oracle véridique, David avait prédit, lorsqu'il s'écria : « Dieu a inauguré sur un gibet » son règne sur les nations. »

» Arbre glorieux et resplendissant, orné de la pourpre royale, qui, au moyen de ton noble tronc fus choisi pour toucher des membres si saints, et en fus rendu digne.

» Bienheureux es-tu, toi aux branches de qui fut suspendue

la rançon du monde ; quand, à l'égal d'une balance, tu portas sur toi (le corps de Jésus) et que tu enlevas sa proie au Tartare.

» Salut, ô Croix, notre unique espérance, en ce temps consacré à la mémoire de la passion (de Jésus) ; fortifie la vertu dans les bons, et donne le pardon aux coupables.

» Que toute créature vous loue, ô Dieu, souveraine Trinité ; gouvernez pendant tous les siècles ceux que vous conduisez au salut moyennant le mystère de la Croix. Amen. »

Selon les *Ordines Romani*, quand le divin Sacrement avait été déposé sur l'autel, on disait le Pater et on communiait ; plus tard on y ajouta, par plus grand respect, d'autres prières, qui donnèrent à ce rite des *Sanctifiés* une certaine apparence de messe.

Le prêtre, en effet, mélange dans le calice le vin et l'eau et le pose sur le corporal ; puis, encensant les oblations, il dit : « Que cet encens bénit par vous s'élève, Seigneur, jusqu'à vous, et que votre miséricorde descende sur nous. »

L'encens symbolise la prière et l'adoration que nous rendons à Dieu. C'est pourquoi Jean, dans l'Apocalypse, vit l'ange près de l'autel du temple, élevant en présence de Dieu l'encensoir fumant.

L'encens, il l'explique lui-même, représente les œuvres méritoires des saints ; dans le ciel, les anges exercent l'office de médiateurs entre Dieu et nous. Ils présentent à la majesté divine nos besoins et nos prières, et nous rapportent les miséricordes du Seigneur.

En encensant l'autel, le prêtre dit, conformément au rite habituel :

« Que ma prière monte vers Vous, Seigneur, comme l'encens ; que l'élévation de mes bras tienne lieu de sacrifice du soir. Mettez, ô Yahweh, un sceau à ma bouche, gardez la porte de mes lèvres ; n'inclinez pas mon cœur à des actions mauvaises, ni à tramer des complots avec méchanceté. »

L'antique sacrifice vespéral de l'encens, dont parle ici le psaume 140, a été remplacé dans le Nouveau Testament par celui de la Croix, sur laquelle Jésus étendit les bras, s'offrant pour nous au Père.

Rendant l'encensoir au diacre, le prêtre dit :

« Que le Seigneur allume en nous le feu de son amour, et la flamme d'une éternelle charité. Amen. »

« O Seigneur Dieu, accueillez nos esprits humiliés et nos âmes contrites, et qu'ainsi notre sacrifice s'accomplisse aujourd'hui en votre présence et qu'il vous soit agréable. »

Aujourd'hui, en signe de deuil, on omet l'offrande proprement dite du Sacrifice eucharistique. En compensation, l'on présente au Seigneur le mérite du sacrifice sanglant du Calvaire, auquel nous nous associons moyennant l'humiliation et la contrition du cœur. Tourné vers le peuple, le prêtre dit : « Priez, ô frères, pour que ce sacrifice, qui est le mien et le vôtre, soit accepté de Dieu le Père tout-puissant. »

On omet entièrement l'anaphore consécrationnaire, et l'on passe tout de suite à l'oraison dominicale, qui, dans l'antiquité, était par excellence la prière de préparation immédiate à la sainte Communion.

Dans la liturgie romaine, toutes les anaphores consécrationnaires et l'oraison dominicale sont précédées, par respect, d'une brève formule (= préface) de préparation :

Prière. « Nous souvenant des préceptes salutaires, — c'est-à-dire de participer à vos Mystères sacrés, — et enseignés à l'école du saint Évangile, nous osons enfin dire : « Notre Père, qui êtes aux cieux, etc. »

R. « Mais délivrez-nous du mal. »

LE PRÊTRE : « Amen. »

« Délivrez-nous, Seigneur, nous vous en prions, de toute adversité passée — nous remettant la peine due aux fautes commises — présente et future; et par l'intercession de la bienheureuse et glorieuse Marie toujours Vierge et Mère de Dieu, des bienheureux apôtres Pierre, Paul (André) et de tous les saints, accordez la paix à nos jours; afin que, secourus par votre miséricorde, nous fuyions toujours le péché et vivions à l'abri de tout trouble. Par le même notre Seigneur, etc. »

Avant la *fractio panis*, le célébrant élève à la vue du peuple la sainte Hostie, afin que les fidèles contemplent et adorent le divin Sacrement. Puis il rompt les saintes Espèces, et en met une parcelle dans le calice, pour sanctifier ainsi le vin et l'eau

qui, en ce jour, ne se consacrent pas, puisqu'ils symbolisent seulement le sang et l'eau jaillis du côté transpercé de Jésus.

Avant de communier, le prêtre récite la prière suivante : « Que votre corps, ô Jésus-Christ mon Seigneur, auquel j'ose participer malgré mon indignité, ne se tourne pas contre moi en sujet de jugement et de condamnation, mais, dans votre miséricorde, qu'il me soit comme un remède, pour garder mon âme et mon cœur. Vous qui vivez et réglez, etc.

» Je prendrai le pain du ciel et j'invoquerai le nom du Seigneur.

» Seigneur, je ne suis point digne que vous entriez sous mon toit, mais dites seulement une parole et mon âme sera guérie » (*trois fois*).

» Que le Corps de notre Seigneur Jésus-Christ garde mon âme pour la vie éternelle. Ainsi soit-il. »

Selon les plus anciens *Ordines Romani*, même en ce jour le peuple s'approchait de la sainte Communion. Cette participation aux divins Mystères aujourd'hui assumait une signification tout à fait spéciale, celle qui nous est indiquée par saint Paul. Participer à la chair de la victime, c'est se proclamer solidaire de son sacrifice; ainsi, en communiant, avons-nous part aux mérites de la mort du Seigneur.

Après la communion. « Ce que nous avons reçu visiblement, faites, Seigneur, que nous le possédions avec la pureté de l'âme, afin que le don obtenu durant la vie présente se transforme en remède pour l'éternité. »

La Messe des Présanctifiés étant terminée, on ôte de l'autel la nappe et les chandeliers, comme cela se faisait dans l'antiquité chaque fois que le divin Sacrifice était achevé.

En ce jour, au moyen âge, le Pape, outre l'habituel *cursus* de l'Office — qui, encore aujourd'hui, aux trois derniers jours de la Semaine sainte, conserve intact le type primitif de l'Office romain, sans *Deus in adiutorium*, sans hymnes, sans doxologies responsoriales — le Pape récitait privément le psautier tout entier. Cet usage était suivi aussi par de nombreux laïques et subsiste encore dans quelques familles religieuses. Les *Ordines Romani* prescrivent que, dans le palais pontifical, on ne serve aujourd'hui aucun mets cuit, mais seulement du pain, de l'eau et des herbes.

Jésus est mort pour moi. Il m'a tant aimé qu'il a sacrifié sa vie pour moi. Bien plus, pour que je ne perdisse pas le souvenir de son amour, il a voulu instituer le Sacrifice eucharistique, qui, commémorant celui du Calvaire, m'en applique tous les mérites. Pour cette raison, l'Église célèbre tous les jours la mort de Jésus, car, à l'égal d'Ève qui sortit du côté d'Adam endormi, elle jaillit aujourd'hui du Cœur adorable de Jésus en croix. Quel profond mystère cache la liturgie de ce jour ! Jésus meurt et l'Église naît. Il expire, dépouillé et exsangue, pour revêtir l'Église du vêtement de l'immortalité et pour répandre en elle la joie d'une jeunesse impérissable. Pour correspondre à l'excès d'amour de Jésus, — c'est le mot qu'emploie le saint Évangile, — nous devons professer une tendre dévotion pour le sacrifice eucharistique et pour l'image du divin Crucifié, que nous ne devrions jamais regarder sans nous attendrir et sans fondre en larmes de reconnaissance pour un si grand bienfait. Chaque fois que nous présentons au Père éternel l'image de la Croix, il s'attendrit, comme cela fut révélé jadis à sainte Gertrude, et il s'émeut d'une grande pitié pour nous pécheurs.

Nous empruntons à la liturgie byzantine l'antienne suivante :

Vitale Cor tuum, tamquam fons ex Eden scaturiens, Ecclesiam tuam, Christe, tamquam rationalem ortum adaquat : inde, tamquam ex præcipuo fonte se dividens in quatuor Evangelia : mundum irrigans, creaturam laetificans, gentesque fideliter docens venerari regnum tuum.

Ton Cœur vital, comme la source jaillissant de l'Éden, arrose, ô Christ, ton Église, semblable à un jardin spirituel. De là, comme d'une source principale, il se divise en quatre évangiles : arrosant le monde, réjouissant la créature, apprenant fidèlement aux nations à vénérer ton règne.

SAMEDI SAINT.

Collecte au Latran pour les Catéchumènes.

LE samedi pascal comportait dans l'antiquité un jeûne si rigoureux qu'il se prolongeait du vendredi soir jusqu'à l'aurore de la résurrection. A Rome, les enfants eux-mêmes n'en étaient pas dispensés. C'est pour cette raison qu'on ne célébrait pas aujourd'hui le banquet eucharistique, puisque toute l'Église

était comme dans la pieuse attente de l'arrivée de la nuit sacrée où l'on solenniserait le mystère de la résurrection du Christ.

Le Samedi saint de grand matin, au Latran, l'archidiacre faisait fondre de la cire ; il y répandait du chrême, la bénissait et la versait en de petits moules ovales sur lesquels était imprimée l'image du mystique Agneau de Dieu. Ces *Agnus Dei* étaient ensuite distribués aux fidèles à la messe du samedi *in Albis*, comme eulogies et souvenirs de la solennité pascalle.

Hors de Rome, là où était en vigueur l'ancien rite du Lucernaire du soir et de la bénédiction du cierge pascal, la cire dont se tiraient les *Agnus Dei* était précisément celle qui restait du grand cierge destiné à éclairer l'ambon dans la nuit de Pâques. Toutefois Rome consentit plus tard seulement à adopter ce rite du Lucernaire pascal et pour s'adapter à l'usage répandu depuis le v^e siècle, de distribuer au peuple des *Agnus Dei* de cire, elle en attribua la confection à l'archidiacre.

Il faut remarquer en effet qu'à Rome, à la différence des autres Églises, ces eulogies papales étaient sans relation avec le cierge pascal. Durant le bas moyen âge, la signification et l'efficacité de ces *Agnus Dei* furent décrites dans les vers léonins suivants :

<i>Balsamus et munda cera cum chrismatis unda,</i>	Le baume et la cire pure joints à la liqueur du chrême,
<i>Conficiunt Agnum, quod munus do tibi magnum.</i>	Composent l'Agneau que je t'offre comme un don précieux.
<i>Fonte velut natum, per mystica sanctificatum,</i>	Comme né de la fontaine, sanctifié par des mystères,
<i>Fulgura desursum pellit et omne malignum.</i>	Il éloigne la foudre et tout mal.
<i>Peccatum frangit, ut Christi sanguis et angit,</i>	Il brise le péché, et le détruit, tout comme le fait le sang du Christ,
<i>Pregnans servatur, simul et partus liberatur.</i>	Il conserve la mère, et lui vaut une heureuse délivrance.
<i>Munera fert dignis, virtutem destruit ignis,</i>	Il apporte des dons à ceux qui en sont dignes, il détruit la force du feu ;
<i>Portatus munde, de fluctibus eripit undae.</i>	Porté dignement, il arrache aux flots de l'onde.
<i>Morte repentina servat, Satanaeque ruina,</i>	Il préserve de la mort subite, et des malheurs sataniques ;

<i>Si quis honorat eum retinet super hostem trophaeum.</i>	Si quelqu'un l'honore, il aura la victoire sur l'ennemi.
<i>Parsque minor tantum, tota valet integra quantum.</i>	Un fragment vaut autant que l'Agnus entier.
<i>Agnus Dei, miserere mei ;</i>	Agneau de Dieu, ayez pitié de moi ;
<i>Qui crimina tollis, miserere nobis.</i>	Vous qui effacez les péchés, ayez pitié de nous.

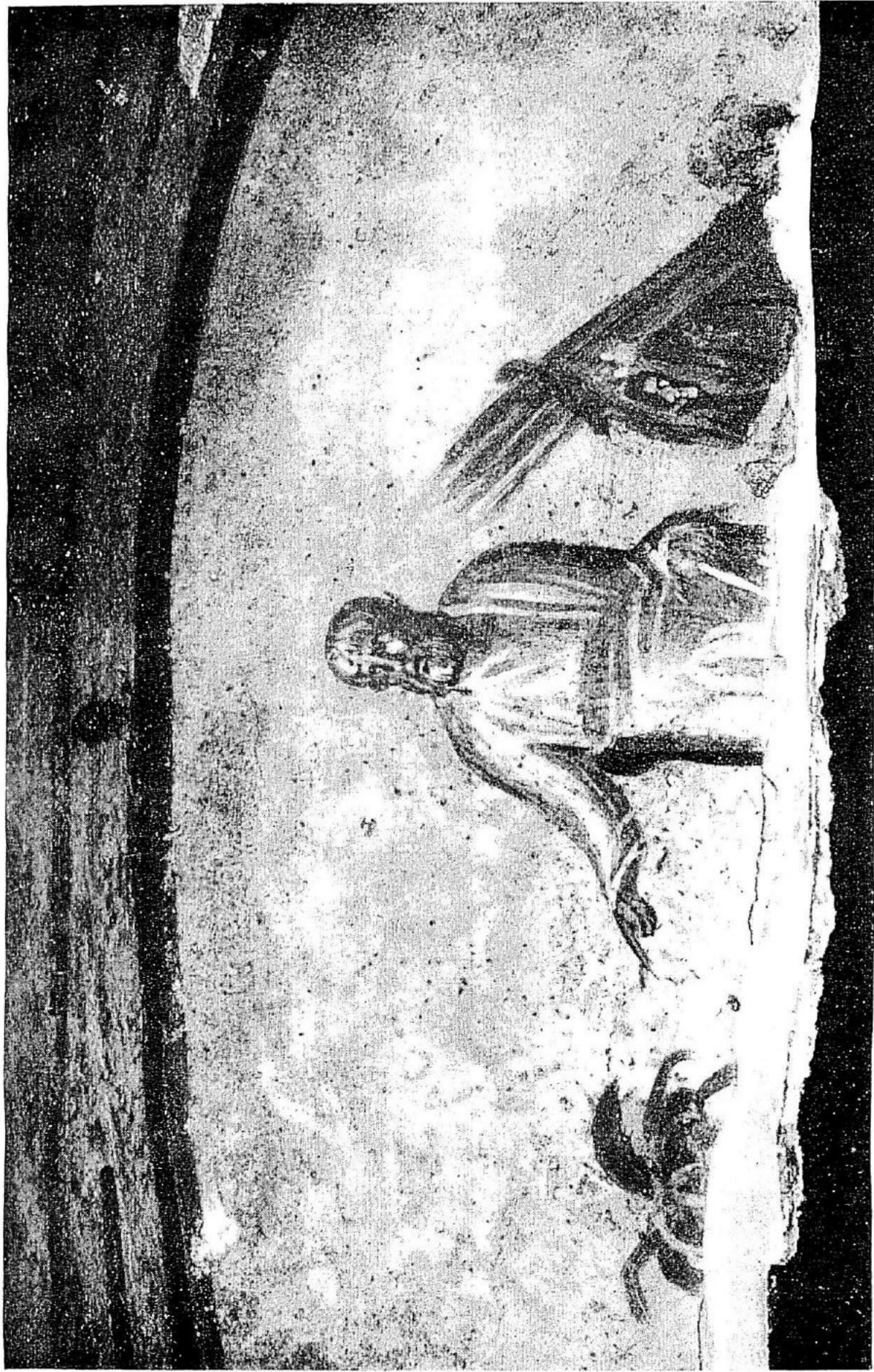
Dans les siècles plus rapprochés de nous, la bénédiction des *Agnus Dei* fut réservée aux pontifes romains, qui ont l'habitude de l'accomplir solennellement au commencement de leur pontificat, puis tous les cinq ans.

Selon les *Ordines Romani*, le Samedi saint, vers l'heure de tierce, les catéchumènes se réunissaient une avant-dernière fois au Latran dans la basilique du Sauveur. Les garçons se rangeaient à droite, et les filles à gauche.

Le prêtre commençait par tracer sur leur front le signe de la rédemption ; puis, imposant les mains sur la tête de chacun, il récitait l'exorcisme : *Nec te lateat, Satana*, qui fait encore partie du rituel baptismal pour les adultes.

Après l'injonction faite à Satan de se retirer et de faire place à l'Esprit Saint, pour évoquer le souvenir du Sauveur qui, d'un peu de salive et au commandement : *Ephpheta* guérissait les aveugles, les sourds et les muets, le prêtre touchait, de son doigt humecté de salive, le nez et les oreilles des catéchumènes, leur disant encore à chacun : « Ouvre-toi à la grâce du Saint-Esprit. Et toi, démon, va-t'en, car le jugement de Dieu est imminent. »

Dans l'antiquité, alors que le monde demeurait en grande partie corrompu et idolâtre, le baptême des adultes comportait vraiment une conversion décisive à Dieu, et était le résultat d'une lutte suprême entre l'âme et le démon. L'âme voulait s'affranchir de la servitude honteuse de Satan, qui, par les séductions du vice et la force des passions, faisait tout pour ne pas laisser échapper sa proie. L'instant où le catéchumène descendait dans la piscine baptismale était le moment décisif de la lutte ; aussi, à l'imitation de ce qu'avaient coutume de faire les athlètes dans le stade, où, avant de commencer à lutter, ils oignaient d'huile leurs membres, la sainte Mère Église oignait



LE SACRIFICE D'ABRAHAM

Fresque du III^e siècle, au cimetière de Priscilla.

ses athlètes avec l'huile bénite des catéchumènes, afin de les fortifier pour le combat.

Le moment était solennel. A la demande du Pontife : « Renonces-tu à Satan? » chacun des aspirants, l'index tendu vers l'Occident, région des ombres, du couchant et des ténèbres nocturnes, disait : « Je renonce à toi, ô Satan, à ta gloire, à tes œuvres. » Puis, se tournant vers l'Orient, le candidat prononçait la formule sainte de sa consécration : « Je me dédie à toi, ô Lumière incréée. »

Après une nouvelle imposition des mains du prêtre et un nouvel exorcisme, venait la cérémonie très solennelle de la *redditio Symboli*, dans laquelle les catéchumènes devaient faire leur profession de foi chrétienne, selon la formule qui leur avait été précédemment expliquée par le Pontife, dans la station *in aperitione aurium*, le mercredi précédant le dimanche de la Passion. Les *Ordines Romani* qui nous décrivent les rites de l'initiation chrétienne en usage au VIII^e siècle simplifient beaucoup ici la cérémonie, et font réciter le Credo — et c'est là la première destination liturgique du symbole : une formule prébaptismale de foi catholique — par le prêtre seul, pendant qu'il imposait les mains sur les aspirants. Mais saint Augustin, nous décrivant dans ses *Confessions*¹ la conversion du rhéteur Victorin, nous dit qu'à Rome il était d'usage que les catéchumènes eux-mêmes, chacun à son tour, récitassent le symbole à l'ambon, en présence du peuple, déclarant ainsi publiquement leur foi.

Quand arriva le tour de Victorin, ajoute le saint, les prêtres par égard à la célébrité de sa réputation, lui offrirent de recevoir en particulier sa profession de foi, lui épargnant ainsi cette comparution en public; mais le pieux converti ne voulut pas accepter cette exception faite en sa faveur, observant que, de même qu'autrefois il n'avait pas éprouvé de difficulté à tenir publiquement école d'éloquence, ainsi ne pouvait-il se dispenser maintenant d'annoncer devant la multitude du peuple sa foi chrétienne.

Il monta donc à l'ambon. En le voyant, la foule poussa un

1. *Confess.*, lib. VII, II.

cri de joie et d'admiration tout ensemble : Victorin ! Victorin ! Et Victorin, intrépide à l'ambon, récita au milieu de l'émotion de l'assemblée son Credo, ce Credo qui, sur ses lèvres et en ce moment, revêtait une signification spéciale, puisqu'il représentait une nouvelle victoire de la folie de la Croix sur tout l'orgueil de la sagesse charnelle. C'était une nouvelle apologie du christianisme, un triomphe de la Foi.

Après une dernière prière, les catéchumènes étaient congédiés : *Catechumeni recedant. Filii charissimi, revertimini in locis vestris, expectantes horam qua possit circa vos Dei gratia baptismum operari.*

De même que le Christ, durant toute la journée du sabbat, avait reposé dans le sépulcre, ainsi, en ce même jour, les fidèles, jeûnant et priant, avaient coutume d'attendre que l'astre des nuits apparût au ciel, pour se rendre alors au baptistère apostolique de la *via Salaria* ou du Vatican, où, primitivement, l'on administrait le baptême.

Dans les anciens *Ordines* on ne parle pas d'Office divin le Samedi saint. En outre d'une règle de sage discrétion, eu égard au jeûne et aux fatigues de la vigile pascale qui allait commencer, il semblait, tant que le Christ était retenu dans le sépulcre, que la prière privée s'adaptait mieux au pieux symbolisme de cette attente. Le psautier nous apprend très heureusement à pénétrer ce mystère, puisqu'un grand nombre de psaumes décrivent précisément les sentiments de Jésus qui, dans l'obscurité de la tombe, supplie le Père de lui accorder le triomphe de sa résurrection.

Au soir de la parascève, le terrible artisan, qui avait accompli son œuvre réparatrice pour trente deniers, — et qui, par la bouche de Jérémie avait même défié Israël de trouver quelque chose à reprendre à son travail et à l'équité du salaire, — cet artisan inflexible s'était pourtant étendu sur son lit de repos, et les disciples, portant son cadavre au tombeau, avaient chanté, selon le rituel funéraire des Hébreux, le beau psaume : *Qui habitat in adiutorio Altissimi*, avec le verset fatidique : *In pace, in idipsum dormiam et requiescam.*

Maintenant l'humiliation et le sacrifice devaient être complets, et tandis que l'âme de Jésus annonçait la Rédemption

déjà accomplie aux trépassés se trouvant dans les Limbes, son corps, à l'égal d'un grain de blé déposé dans le sein de la terre, devait subir l'humiliation du tombeau; personne ne pourrait, de la sorte, douter de la vérité de sa mort, et, par suite, de sa résurrection future. Bien plus, pour exclure toute possibilité de doute, tous les amis de Jésus sont éloignés de sa tombe, et les Juifs sont eux-mêmes chargés par la sagesse de Dieu d'exécuter la reconnaissance juridique des faits qui se déroulent à l'intérieur de la caverne sépulcrale. Le Sanhédrin y appose donc ses sceaux, et place ses gardes en faction afin que personne n'ose toucher, d'aucune façon, à ce tombeau... Mais quoi?... A l'aube du troisième jour, le Christ ressuscite triomphant de la mort; les apôtres, et, durant plus de dix-neuf siècles l'Église, le prêchent vraiment vivant à toutes les nations croyantes, qui, grâce à la foi, ont part, elles aussi, à sa résurrection. Et Israël? Tandis que l'humanité tout entière, en une Pâque sans fin, célèbre son propre triomphe sur la mort et sur l'enfer, la Synagogue se tient encore, en armes, au sépulcre du Crucifié, prête à mettre la main à l'épée si le Christ osait briser les sceaux du Sanhédrin et sortir libre de sa tombe.

Le temps où Jésus demeure au tombeau désigne fort bien celui de notre vie présente, qui n'est qu'une attente de notre future et complète résurrection. Maintenant, nous commençons à ressusciter à la grâce, et c'est pourquoi cette nuit, célébrant la solennité pascale, nous ne disons pas la Pâque du Christ, mais bien *Pascha nostrum immolatus est*, notre Pâque a été immolée. Toutefois la fête n'est pas complète; trop de choses demeurent en nous inertes dans le sépulcre de la nature corrompue, ou sont encore enveloppées dans les ombres de l'ignorance. La Foi cependant nous soutient, et l'espérance se porte garante pour nous aussi. Mais, en attendant, nous devons nous résigner à passer, dans une pieuse attente, notre mystique Samedi saint. Cette résurrection partielle de l'âme nous est accordée comme par anticipation — de même que la discipline ecclésiastique actuelle anticipe la célébration de la résurrection de Jésus au dernier jour du Carême. Mais il s'agit d'un simple acompte. Il demeure toujours vrai qu'aujourd'hui c'est le temps de la passion et du carême. Elle viendra, elle viendra, la Pâque

véritable et complète dans sa plus vaste signification. Et quand? Lorsque le Christ, lui aussi, cessera d'offrir quotidiennement, par la main de ses prêtres, les mystères eucharistiques commémorant sa mort, et inaugurerà sur l'autel du ciel une liturgie nouvelle, celle de l'universelle et éternelle Pâque de résurrection.

APPENDICE

Pour la commodité des fidèles qui, à Rome, durant le Carême, se rendent, en pieux pèlerinage, dans les églises stationnales pour y gagner les saintes indulgences, nous ajouterons ici quelques prières tirées de l'antique liturgie.

INDULGENCES STATIONNALES.

Dans le but d'exciter la piété des fidèles envers la pieuse pratique de la visite des basiliques stationnales de Rome, aux jours indiqués par le missel, les Souverains Pontifes, dès les derniers siècles du moyen âge, concédèrent des indulgences que Pie VI confirma et promulgua par un rescrit de la Sacrée Congrégation des Indulgences le 9 juillet 1777 (*Rescr. Auth.*, I, 313). En voici le détail :

Indulgences plénières : Le jour de Noël, le jeudi saint, pour Pâques et pour l'Ascension.

Indulgences partielles :

a) 30 ans et 30 quarantaines : Aux fêtes de saint Étienne, saint Jean Évangéliste, saints Innocents, la Circoncision, l'Épiphanie, les dimanches de Septuagésime, Sexagésime et Quinquagésime; le vendredi et le samedi saints; durant l'octave de Pâques jusqu'au dimanche *in Albis*; en la fête de saint Marc Évangéliste; les trois jours des Rogations, le jour de la Pentecôte et durant son octave jusqu'au samedi inclusivement;

b) 15 ans et 15 quarantaines : Le dimanche des Rameaux;

c) 10 ans et 10 quarantaines : Les I^{er}, II^e et IV^e dimanches de l'Avent, tous les jours du Carême non indiqués ci-dessus; la vigile de la Pentecôte; les jours des Quatre-Temps, sauf ceux durant l'octave de la Pentecôte, mentionnés plus haut ¹.

Les pontifes romains ont concédé aux cardinaux de la sainte Église romaine, à quelques prélats, ordres, congrégations et

1. Cf. Fr. BERINGER, S. J., *Die Ablässe*. Paderborn, 1895, pp. 413-415.

communautés religieuses, le privilège de pouvoir gagner les indulgences stationnales en visitant leurs églises ou chapelles respectives. Les conditions et le mode des dites visites de substitution sont variés et indiqués dans les respectifs rescrits de concession.

Généralement, les conditions requises pour gagner les indulgences stationnales sont la Confession et la sainte Communion pour les indulgences plénières; l'état de grâce ou la contrition pour les partielles. De plus, la visite de l'église stationnale au jour indiqué par le missel romain et une prière selon les intentions des Souverains Pontifes, pour l'exaltation de l'Église, la concorde et la paix des nations catholiques dans le bien. Quelquefois, certaines églises, peu distantes de la basilique stationnale, participent, par concession apostolique, au privilège de la station; mais pour cela il n'est imposé aucune obligation aux fidèles de visiter toutes ces églises où on célèbre solennellement la station; il suffit qu'on en visite une, en remplissant les autres conditions prescrites.

Léon XII, par un *Motu proprio* du 20 février 1827, aux fidèles habitant Rome, qui, durant la sainte quarantaine, avec un cœur contrit visiteront l'église stationnale indiquée dans le missel, concéda à perpétuité pour chaque fois une indulgence de quarante ans et autant de quarantaines, applicable aux défunts; à ceux qui, en trois jours distincts, auront accompli les dites visites, il accorda l'indulgence plénière, applicable aux âmes du Purgatoire, en un jour à leur choix, où, s'étant confessés et ayant communié, ils auront visité une église publique. Le même Pontife voulut prescrire aussi le mode selon lequel les confréries et les pieux fidèles devaient accomplir ces visites stationnales; il fallait se rendre d'abord dans une église publique, où se récitaient quelques prières devant le très saint Sacrement; de là, le cortège se dirigeait vers la basilique stationnale, disant en chemin le psaume *Miserere*, avec cinq *Pater*, *Ave* et *Gloria*, et d'autres pieuses formules en l'honneur de la passion du Sauveur. Arrivés à l'église stationnale on récitait les litanies des saints avec d'autres versets et les collectes indiquées.

Tout ce rite, qui voulait être comme un lointain souvenir de l'antique procession du peuple romain à la station, était décrit

dans une opuscule spécial, publié par l'imprimerie de la Révérende Chambre Apostolique, et, durant de longues années, il fut constamment pratiqué à Rome par les fidèles. Seulement les conditions différentes des temps nouveaux rendirent moins opportune la procession stationnale à travers les voies publiques, aussi la célébra-t-on d'abord, avec les mêmes rites et les mêmes prières dans l'intérieur des titres; puis, en vertu d'un indult de Léon XIII, les prières furent modifiées et ramenées à une forme plus rituelle, en harmonie avec le caractère liturgique bien déterminé que revêt maintenant cette procession stationnale laissée pendant un temps à la dévotion privée des confréries.

Quand, de l'église où se célébrait la collecte, le cortège se dirigeait processionnellement vers l'église désignée pour la station, on chantait les litanies des saints.

LA LITANIE DE LA PROCESSION STATIONNALE.

Antiphona.

Sancta Maria et omnes Sancti tui, quaesumus, Domine, nos ubique adjuvent, ut dum eorum merita recolimus, patrocinia sentiamus, et pacem tuam nostris concede temporibus, et ab Ecclesia tua cunctam repelle nequitiam.

Kyrie, eléison.

Christe, eléison.

Kyrie, eléison.

Christe, audi nos.

Christe, exaudi nos.

Pater de caelis, Deus, miserere nobis.

Fili, Redemptor mundi, Deus, miserere nobis.

Spiritus Sancte, Deus, miserere nobis.

Sancta Trinitas, unus Deus, miserere nobis.

Sancta Maria, ora pro nobis.

Sancta Dei Genitrix, ora.

Antienne.

Que sainte Marie et tous les saints, nous vous le demandons, Seigneur, nous aident en tous lieux, afin que tandis que nous rappelons leurs mérites, nous sentions leur patronage; donnez votre paix à nos temps et éloignez de votre Église tout ce qui peut lui nuire.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Christ, ayez pitié de nous.

Seigneur, ayez pitié de nous.

Christ, écoutez-nous.

Christ, exaucez-nous.

Père céleste, Dieu, ayez pitié de nous.

Fils, Rédempteur du monde, Dieu, ayez pitié de nous.

Esprit Saint, Dieu, ayez pitié de nous.

Sainte Trinité, un seul Dieu, ayez pitié de nous.

Sainte Marie, priez pour nous.

Sainte Mère de Dieu, pr. pour nous.

<i>Sancta Virgo virginum,</i>	<i>ora.</i>	Sainte Vierge des vierges, p. p. n.
<i>Sancte Michaël,</i>	<i>ora.</i>	Saint Michel,
<i>Sancte Gábriel,</i>	<i>ora.</i>	Saint Gabriel,
<i>Sancte Ráphaël,</i>	<i>ora.</i>	Saint Raphaël,
<i>Omnes sancti Angeli et Archángeli,</i> <i>oráte pro nobis.</i>		Tous les saints Anges et Archan- ges,
<i>Omnes sancti beatórum Spirituum</i> <i>órdines, oráte pro nobis.</i>		Tous les saints Ordres des esprits bienheureux,
<i>Sancte Ioánnes Baptista,</i>	<i>ora.</i>	Saint Jean-Baptiste,
<i>Sancte Ioseph,</i>	<i>ora.</i>	Saint Joseph,
<i>Omnes sancti Patriárchae et Pro-</i> <i>phétae, oráte pro nobis.</i>		Tous les saints Patriarches et Pro- phètes,
<i>Sancte Petre,</i>	<i>ora.</i>	Saint Pierre,
<i>Sancte Paule,</i>	<i>ora.</i>	Saint Paul,
<i>Sancte Andrea,</i>	<i>ora.</i>	Saint André,
<i>Sancte Iacóbe,</i>	<i>ora.</i>	Saint Jacques,
<i>Sancte Ioánnes,</i>	<i>ora.</i>	Saint Jean,
<i>Sancte Thoma,</i>	<i>ora.</i>	Saint Thomas,
<i>Sancte Iacóbe,</i>	<i>ora.</i>	Saint Jacques,
<i>Sancte Philippe,</i>	<i>ora.</i>	Saint Philippe,
<i>Sancte Bartholomae,</i>	<i>ora.</i>	Saint Barthélemy,
<i>Sancte Matthaé,</i>	<i>ora.</i>	Saint Matthieu,
<i>Sancte Simon,</i>	<i>ora.</i>	Saint Simon,
<i>Sancte Thaddae,</i>	<i>ora.</i>	Saint Thaddée,
<i>Sancte Matthia,</i>	<i>ora.</i>	Saint Mathias,
<i>Sancte Bárnaba,</i>	<i>ora.</i>	Saint Barnabé,
<i>Sancte Luca,</i>	<i>ora.</i>	Saint Luc,
<i>Sancte Marce,</i>	<i>ora.</i>	Saint Marc,
<i>Omnes sancti Apóstoli et Evange-</i> <i>listae, oráte pro nobis.</i>		Tous les saints Apôtres et Évangé- listes,
<i>Omnes sancti Discípuli Dómini,</i> <i>oráte pro nobis.</i>		Tous les saints Disciples du Sei- gneur,
<i>Omnes sancti Innocéntes, oráte pro</i> <i>nobis.</i>		Tous les saints Innocents,
<i>Sancte Stéphan,</i>	<i>ora.</i>	Saint Étienne,
<i>Sancte Lauréti,</i>	<i>ora.</i>	Saint Laurent,
<i>Sancte Vincéti,</i>	<i>ora.</i>	Saint Vincent,
<i>Sancti Fabiáne et Sebastiane, oráte</i> <i>pro nobis.</i>		Saints Fabien et Sébastien,
<i>Sancti Ioánnes et Paule,</i>	<i>orate.</i>	Saints Jean et Paul,
<i>Sancti Cosma et Damiane,</i>	<i>orate.</i>	Saints Côme et Damien,
<i>Sancti Geroási et Protási,</i>	<i>orate.</i>	Saints Gervais et Protais,
<i>Omnes sancti Mártyres,</i>	<i>orate.</i>	Tous les saints Martyrs,
<i>Sancte Silvéster,</i>	<i>ora.</i>	Saint Sylvestre,
<i>Sancte Grégori,</i>	<i>ora.</i>	Saint Grégoire,
<i>Sancte Ambrosi,</i>	<i>ora.</i>	Saint Ambroise,
<i>Sancte Augustine,</i>	<i>ora.</i>	Saint Augustin,
<i>Sancte Hierónyme,</i>	<i>ora.</i>	Saint Jérôme,

<i>Sancte Martine,</i>	<i>ora.</i>	Saint Martin, priez pour nous.	
<i>Sancte Nicolãe,</i>	<i>ora.</i>	Saint Nicolas,	
<i>Omnes sancti Pontifices et Confessores,</i>	<i>orate.</i>	Tous les saints Pontifes et Confesseurs,	
<i>Omnes sancti Doctores,</i>	<i>orate.</i>	Tous les saints Docteurs,	
<i>Sancte Antoni,</i>	<i>ora.</i>	Saint Antoine,	
<i>Sancte Benedicte,</i>	<i>ora.</i>	Saint Benoît,	
<i>Sancte Bernarde,</i>	<i>ora.</i>	Saint Bernard,	
<i>Sancte Dominice,</i>	<i>ora.</i>	Saint Dominique,	
<i>Sancte Francisce,</i>	<i>ora.</i>	Saint François,	
<i>Omnes sancti Sacerdotes et Levitae,</i>	<i>orate.</i>	Tous les saints Prêtres et Lévites,	
<i>Omnes sancti Monachi et Eremitae,</i>	<i>orate.</i>	Tous les saints Moines et Ermites,	
<i>Sancte Maria Magdalena,</i>	<i>ora.</i>	Sainte Marie de Magdala,	
<i>Sancta Agatha,</i>	<i>ora.</i>	Sainte Agathe,	
<i>Sancta Lucia,</i>	<i>ora.</i>	Sainte Lucie,	
<i>Sancta Agnes,</i>	<i>ora.</i>	Sainte Agnès,	
<i>Sancta Caecilia,</i>	<i>ora.</i>	Sainte Cécile,	
<i>Sancta Catharina,</i>	<i>ora.</i>	Sainte Catherine,	
<i>Sancta Anastasia,</i>	<i>ora.</i>	Sainte Anastasie,	
<i>Omnes sanctae Virgines et Viduae,</i>	<i>orate.</i>	Toutes les saintes Vierges et veuves,	
<i>Omnes Sancti et Sanctae Dei, intercedite pro nobis.</i>		Tous les saints et saintes de Dieu, intercédez pour nous.	
<i>Propitius esto, parce nobis, Domine.</i>		Soyez propice, pardonnez-nous, Seigneur.	
<i>Propitius esto, exaudi nos, Domine.</i>		Soyez propice, exaucez-nous, Seigneur.	
<i>Ab omni malo, libera nos Domine,</i>		De tout mal, délivrez-nous, Seigneur.	
<i>Ab omni peccato,</i>		De tout péché,	
<i>Ab ira tua,</i>		De votre colère,	
<i>A subitanea et improvisa morte,</i>		De la mort subite et imprévue,	
<i>Ab insidiis diaboli,</i>		Des embûches du diable,	
<i>Ab ira et odio et omni mala voluntate.</i>		De la colère, de la haine et de toute mauvaise volonté,	
<i>A spiritu fornicationis,</i>		De l'esprit d'impureté,	
<i>A fulgure et tempestate,</i>		De la foudre et de la tempête,	
<i>A flagello terraemotus,</i>		Du fléau du tremblement de terre,	
<i>A peste, fame et bello,</i>		De la peste, de la famine et de la guerre,	
<i>A morte perpetua,</i>		De la mort perpétuelle,	
<i>Per mysterium sanctae Incarnationis tuae,</i>		Par le mystère de votre sainte Incarnation,	
<i>Per adventum tuum,</i>		Par votre avènement,	
<i>Per nativitatem tuam,</i>		Par votre nativité,	
<i>Per baptismum et sanctum ieiunium tuum,</i>		Par votre baptême et votre saint jeûne,	

priez pour nous.

libera nos, Domine.

délivrez-nous, Seigneur.

Per crucem et passionem tuam,
Per mortem et sepulturam tuam,
Persanciam resurrectionem tuam,
Per admirabilem ascensionem
tuam,
Per adventum Spiritus Sancti
Paracleti,
In die iudicii,
Peccatores, te rogamus, audi nos.
Ut nobis parcas,
Ut nobis indulgeas,
Ut ad veram poenitentiam nos
perducere digneris,
Ut Ecclesiam tuam sanctam ré-
gere et conservare digneris,
Ut Dominum Apostolicum et om-
nes ecclesiasticos Ordines in
sancta religione conservare di-
gneris,
Ut inimicos sanctae Ecclesiae
humiliare digneris,
Ut regibus et principibus chri-
stianis pacem et veram concór-
diam donare digneris,
Ut cuncto populo christiano pa-
cem et unitatem largiri digner-
is,
Ut omnes errantes ad unitatem
Ecclesiae revocare, et infidèles
universos ad Evangelii lumen
perducere digneris,
Ut nosmetipsos in tuo sancto ser-
vitio confortare et conservare
digneris,
Ut mentes nostras ad caeléstia de-
sideria erigas,
Ut omnibus benefactoribus nos-
tris sempiterna bona retribuas,
Ut animas nostras, fratrum, pro-
pinquorum et benefactorum no-
strorum ab aeterna damna-
tioné eripias,
Ut fructus terrae dare et conser-
vere digneris,
Ut omnibus fidelibus defunctis ré-
uiem aeternam donare digneris,
Ut nos exaudire digneris,
Fili Dei,

liberanos, Domine.

te rogamus, audi nos.

Par votre croix et votre passion,
 Par votre mort et votre sépulture,
 Par votre sainte résurrection,
 Par votre admirable ascension,
 Par l'avènement du Saint-Esprit
 Paraclet,
 Au jour du jugement,
 Pécheurs, nous vous en suppl., éc.-n.
 Que vous nous épargniez,
 Que vous nous pardonniez,
 Que vous daigniez nous amener à
 une vraie pénitence,
 Que vous daigniez gouverner et
 conserver votre sainte Église,
 Que vous daigniez conserver dans
 votre sainte religion le Seigneur
 apostolique, et tous les ordres
 ecclésiastiques,
 Que vous daigniez humilier les
 ennemis de la sainte Église,
 Que vous daigniez donner la paix
 et la vraie concorde aux rois
 et aux princes chrétiens,
 Que vous daigniez accorder à tout
 le peuple chrétien la paix et
 l'unité,
 Que vous daigniez rappeler ceux
 qui errent à l'unité de l'Église,
 et conduire à la lumière de
 l'Évangile tous les infidèles,
 Que vous daigniez nous fortifier
 nous-mêmes dans votre saint
 service et nous y conserver,
 Que vous éleviez nos âmes à de
 célestes désirs,
 Que vous accordiez à tous nos
 bienfaiteurs les biens éternels,
 Que vous arrachiez nos âmes,
 celles de nos frères, de nos pro-
 ches et de nos bienfaiteurs, à
 l'éternelle damnation,
 Que vous daigniez donner et
 conserver les fruits de la terre,
 Que vous daigniez donner à tous
 les fidèles défunts le repos éternel,
 Que vous daigniez nous exaucer,
 Fils de Dieu,

délivrez-n., Seig.

nous vous en supplions, écoutez-nous.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, parce nobis, Domine,

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, exaudi nos Domine.

Agnus Dei, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.

Christe, audi nos.

Christe, exaudi nos.

Kyrie, eléison.

Christe, eléison.

Kyrie, eléison.

*Pater noster secreto usque ad :
 ̄. Et ne nos inducas in tenta-
 tionem.*

̄. Sed libera nos a malo.

Psalmus L.

*Miserere mei, Deus, * secundum magnam misericordiam tuam.*

*Et secundum multitudinem miserationum tuarum, * dele iniquitatem meam.*

*Amplius lava me ab iniquitate mea : * et a peccato meo munda me.*

*Quoniam iniquitatem meam ego cognosco : * et peccatum meum contra me est semper.*

*Tibi soli peccavi, et malum coram te feci : * ut iustificeris in sermonibus tuis, et vincas cum iudicaris.*

*Ecce enim in iniquitatibus conceptus sum : * et in peccatis concepit me mater mea.*

*Ecce enim veritatem dilexisti : * incerta et occulta sapientiae tuae manifestasti mihi.*

*Asperges me hyssopo, et mundabor : * lavabis me, et super nivem dealbabor.*

*Auditui meo dabis gaudium et laetitiam : * et exsultabunt ossa humiliata.*

Agneau de Dieu qui ôtez les péchés du monde, pardonnez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du monde, exaucez-nous, Seigneur.

Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du monde ayez pitié de nous.

Christ, écoutez-nous.

Christ, exaucez-nous.

Seigneur, ayez pitié.

Christ, ayez pitié.

Seigneur, ayez pitié.

Notre Père à voix basse jusqu'à :

̄. Et ne nous laissez pas succomber à la tentation.

̄. Mais délivrez-nous du mal.

Psaume L.

Ayez pitié de moi, ô Dieu, selon votre grande miséricorde.

Et selon l'immensité de votre commisération, effacez mon iniquité.

Lavez-moi de plus en plus de mon iniquité, et purifiez-moi de mon péché.

Parce que moi je connais mon iniquité; et mon péché est toujours devant moi.

J'ai péché contre vous seul, et j'ai fait le mal devant vous; afin que vous soyez justifié dans vos paroles, et que vous soyez vainqueur quand vous jugerez (pardonnez-moi).

Car j'ai été conçu dans l'iniquité, et c'est dans le péché que ma mère m'a conçu.

Vous avez aimé la vérité : vous m'avez manifesté les secrets mystérieux et cachés de votre sagesse.

Vous m'arroserez avec l'hysope et je serai purifié; vous me laverez, et je serai plus blanc que la neige.

Vous me ferez entendre la joie et l'allégresse, et mes os humiliés tressailliront consolés.

*Avérte faciém tuam a peccáris meis : * et omnes iniquitátes meas dele.*

*Cor mundum crea in me, Deus : * et spírítum rectum innova in viscéribus meis.*

*Ne proicias me a fácie tua : * et spírítum sanctum tuum ne dúferas a me.*

*Redde mihi lætítiam salutáris tui : * et spírítu princípáli confirma me.*

*Docébo iníquos vias tuas : * et impíi ad te converténtur.*

*Líbera me de sanguínibus, Deus, Deus salutis meae : * et exsultábit lingua mea iustítiam tuam.*

*Dómine, lábia mea apéries : * et os meum annuntiábit laudem tuam.*

*Quóniam si volúisses sacrificium, dedíssem útique : * holocáustis non delectáberis.*

*Sacrificium Deo spírítus contríbulátus : * cor contrítum, et humiliátum, Deus, non despícies.*

*Benigne fac, Dómine, in bona voluntáte tua Sion : * ut aedificéntur muri Ierúsalem.*

*Tunc acceptábis sacrificium iustítiae, oblatiónes, et holocáusta : * tunc impónent super altare tuum vitulos.*

Glória, etc.

ŷ. Exáudi, Dómine, supplicum preces.

ŕ. Et confiténtium tibi parce peccátis.

ŷ. Réspice, Dómine, ad humilitátem nostram.

ŕ. Et non déseras nos in témpore tribulátionis.

Détournez votre face de mes péchés, et effacez toutes mes iniquités.

Créez en moi un cœur pur, ô Dieu, et renouvelez l'esprit droit dans mes entrailles.

Ne me rejetez pas de votre face, et ne retirez pas de moi votre Esprit Saint.

Rendez-moi la joie de votre salut, et confirmez-moi par l'Esprit de force.

J'enseignerai vos voies aux méchants, et les impies se convertiront à vous.

Délivrez-moi du sang que j'ai versé, ô Dieu, Dieu de mon salut; et ma langue chantera avec joie votre justice.

Seigneur, vous ouvrirez mes lèvres, et ma bouche annoncera votre louange.

Si vous aviez voulu un sacrifice, je vous l'eusse certainement donné: mais vous ne vous plaisez pas dans les holocaustes.

Un sacrifice à faire à Dieu, c'est celui d'un esprit brisé par le repentir: ô Dieu, vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié.

Seigneur, dans votre bonne volonté, traitez Sion avec bienveillance, afin que les murs de Jérusalem soient construits.

Alors vous accepterez le sacrifice de justice, les oblations et les holocaustes, alors on placera des génisses sur votre autel.

Gloire au Père, etc.

ŷ. Exaucez, Seigneur, les prières de ceux qui vous supplient.

ŕ. Et pardonnez les péchés de ceux qui vous les confessent.

ŷ. Regardez, Seigneur, notre petitesse.

ŕ. Et ne nous abandonnez pas au temps de la tribulation.

Ÿ. *Gregem tuum, Pastor aetérne, non déseras.*

℞. *Sed per beátos Apóstolos tuos perpétua defénsione custódiás.*

Ÿ. *Osténde nobis, Dómine, misericórdiam tuam.*

℞. *Et salutare tuum da nobis.*

Ÿ. *Orémus pro Pontífice nostro N.*

℞. *Dóminus consérvet eum, et vivíficet eum, et beátum fáciat eum in terra, et non tradat eum in ánimam inimicórum eius.*

Ÿ. *Fiat pax in virtúte tua.*

℞. *Et abundantia in túrribus tuis.*

Ÿ. *Dómine, exáudi oratiómem meam.*

℞. *Et clamor meus ad te véniat.*

Ÿ. *Dóminus vobíscum.*

℞. *Et cum spírítu tuo.*

OREMUS.

(Primo loco Collecta Missae Stationalis, omissa conclusione.)

Ne despicias, omnipotens Deus, pópulum tuum in afflictióné clamántem : sed propter glóriam nóminis tui, tribulátis succúrre placátus.

Ecclésiæ tuæ, quaesumus, Dómine, preces placátus admítte : ut, destrúctis adversitatibus et erróribus univérsis, secúra tibi sérviat libertáte.

Líbera, quaesumus, Dómine, a peccátis et hóstibus fámulos tuos tibi supplicántes : ut, in sancta conversatióne vivéntes, nullis afficiántur adversitatibus.

Deus, qui per immaculátam Vírginis Conceptiónem dignum Filio tuo habitáculum praeparásti : quaesumus ; ut qui ex morte eiusdem Filii tui praevísá eam ab omni labe

Ÿ. N'abandonnez pas, ó Pasteur éternel, votre troupeau.

℞. Mais par vos bienheureux Apôtres, gardez-le sous votre perpétuelle protection.

Ÿ. Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde.

℞. Et donnez-nous votre salut.

Ÿ. Prions pour notre Pontife N.

℞. Que le Seigneur le conserve, lui donne la vie et le rende bienheureux sur cette terre ; qu'il ne le livre pas à l'âme de ses ennemis.

Ÿ. Que la paix soit dans ta force.

℞. Et l'abondance dans tes tours.

Ÿ. Seigneur, exaucez ma prière.

℞. Et que mon cri arrive à vous.

Ÿ. Le Seigneur soit avec vous.

℞. Et avec votre esprit.

PRIONS.

(En premier lieu on récite la Collecte de la Messe stationnale, mais on en omet la conclusion.)

Ne méprisez pas, Dieu tout-puissant, votre peuple criant vers vous dans son affliction : mais à cause de la gloire de votre nom, soyez propice aux affligés et secourez-les.

Seigneur, accueillez favorablement nous vous le demandons, les prières de votre Église, afin que, toutes les adversités et toutes les erreurs étant détruites, elle vous serve dans une paisible liberté.

Délivrez, nous vous en prions, Seigneur, des péchés et des ennemis vos serviteurs qui vous en supplient, afin que, passant saintement leur vie, ils ne soient atteints par aucune adversité.

O Dieu, qui avec l'Immaculée Conception de la Vierge, avez préparé une digne demeure à votre Fils, nous vous prions afin que, comme vous l'avez préservée de toute tache par

praeservásti, nos quoque mundos eius intercessióne ad te pervenire concédas.

Deus, qui, miro ordine, Angelórum ministéria hominúmque dispensas : concède propítius ; ut, a quibus tibi ministrántibus in caelo semper assistitur, ab his in terra vita nostra muniátur.

Sanctissimae Genitricis tuae Sponsi, quaesumus, Dómine, méritis adiuvémur : ut, quod possibilitas nostra non obtinet, eius nobis intercessióne donétur.

Deus, ómnium fidélium pastor et rector, famulum tuum N., quem pastórem Ecclesiae tuae praesse volúisti, propítius respice : da ei, quaesumus ; verbo et exémplo, quibus praest, proficere, ut ad vitam una cum grege sibi crédito pervéniat sempitérnam.

Omnípotens, sempitérne Deus, qui vivórum domináris simul et mortuórum omniúmque miseréris quos tuos fide et ópere futúros esse praenóscis : te supplices exorámus ; ut pro quibus effúndere preces decrevímus, quosque vel praesens saeculum adhuc in carne rétinet, vel futúrum iam exítos corpore suscepit, intercedéntibus ómnibus Sanctis tuis, pietátis tuae cleméntia, ómnium delictórum suórum véniam consequántur. Per Dóminum nostrum Iesum Christum Filium tuum, qui tecum vivit et regnat in unitáte Spíritus Sancti, Deus, per omnia saecula saeculórum.

R. Amen.

la mort prévue de ce même Fils, vous nous accordiez à nous aussi, par son intercession, de parvenir purs près de vous.

O Dieu qui, dans un ordre admirable, répartissez les ministères des Anges et des hommes, faites que notre vie soit protégée sur la terre par ceux qui vous servent sans cesse dans le ciel.

Nous vous demandons, Seigneur, d'être aidés par les mérites de l'Époux de votre Très Sainte Mère, afin que nous soit donné par son intercession ce que notre pouvoir n'obtiendrait pas.

O Dieu, Pasteur et chef de tous les fidèles, regardez favorablement votre serviteur N., que vous avez voulu être à la tête de votre Église : accordez-lui, nous vous en prions, d'être utile par la parole et par l'exemple à ceux dont il est chargé afin qu'il parvienne à la vie éternelle avec le troupeau qui lui est confié.

Dieu tout-puissant et éternel qui régnez sur les vivants et sur les morts et qui usez de miséricorde envers ceux qui, grâce à leur foi et à leurs bonnes œuvres, sont de toute éternité reconnus comme vôtres par Vous-même : suppliants, nous vous en conjurons ; faites que ceux pour qui nous voulons vous prier, soit que le siècle présent les retienne encore dans la chair, soit que le siècle futur les ait déjà accueillis après leur sortie de leur corps, obtiennent, par l'intercession de tous vos saints et par la clémence de votre bonté, le pardon de tous leurs péchés. Par notre Seigneur Jésus-Christ votre Fils, qui vit et règne avec vous dans l'unité du Saint-Esprit, Dieu, dans tous les siècles des siècles.

R. Amen.

Ÿ. *Exaudi nos omnipotens et misericors Dominus.*

Ÿ. *Et custodiat nos semper. Amen.*

Ÿ. Que le Seigneur tout-puissant et miséricordieux nous exauce.

Ÿ. Et qu'il nous garde toujours. Amen.

RYTHME EUCHARISTIQUE DU MOYEN AGE POUR L'ADORATION DU TRÈS SAINT SACREMENT.

*Ave, verum Corpus, natum * de Maria Virgine ;*

*Vere passum, immolatum * in cruce pro homine ;*

*Cuius latus perforatum * fluxit aqua et sanguine.*

*Esto nobis praegustatum * mortis in exitu ;*

*O Iesu dulcis ! o Iesu pie ! * o Iesu, fili Mariae.*

Salut, vrai corps (de Jésus), né de la Vierge Marie !

Corps qui vraiment souffrit et s'immola sur la Croix pour l'amour de l'homme.

Du côté transpercé duquel jaillirent l'eau et le sang.

Faites que nous puissions vous goûter dans les angoisses de la mort.

O doux Jésus ! ô Jésus miséricordieux ! ô Jésus, Fils de Marie !

ANTIENNE AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS (de la liturgie médiévale).

Ant. - O quantum in Cruce spirant amorem caput tuum, Christe, inclintum, manus expansae, portus apertum ! Fili Dei, qui venisti redimere perditos, noli damnare redemptos de valle fletus ad te clamantium ; Iesu bone, exaudi gemitum, nec mensuram observas criminum : vulneratum Cor precamur tuum, pie Deus.

Ant. - O Christ ! quel amour nous inspirent votre tête inclinée, vos mains étendues sur la Croix, votre poitrine transpercée ! O Fils de Dieu qui êtes venu pour nous racheter quand nous étions perdus, ne nous condamnez pas maintenant que ce rachat est accompli ! Bon Jésus, écoutez les gémissements de tous ceux qui vous invoquent dans cette vallée de larmes ; ne regardez pas l'énormité des péchés ; nous vous en prions par votre Cœur percé, ô Dieu miséricordieux.

L'HYMNE EUCHARISTIQUE.

Autrefois, la liturgie primitive, s'inspirant du *gratias agens* et de l'hymne chantée par Jésus lors de la dernière Cène, avait donné à l'anaphore eucharistique — le *Canon Missae* actuel — une forme presque lyrique, telle une hymne d'action de grâces. Celle que nous reproduisons ici, pour satisfaire la piété des fidèles quand ils font la visite des basiliques stationnales, est

l'une des plus anciennes, et tout au moins dans ses traits généraux, peut bien représenter l'hymne eucharistique en usage dans l'Église à la fin de l'âge apostolique. Nous en avons déjà parlé dans notre premier volume. Nous la reproduisons à nouveau, parce qu'elle peut servir à la dévotion privée des fidèles.

SAC. *Dominus vobiscum.*

POP. *Et cum spiritu tuo.*

SAC. *Sursum corda.*

POP. *Habemus ad Dominum.*

SAC. *Gratias agamus Domino Deo nostro.*

POP. *Dignum et iustum est.*

*Gratias, tibi referimus, Deus,
Per dilectum puerum tuum¹
Iesum Christum,
Quem in ultimis temporibus
Misisti nobis
Salvatorem
Et Redemptorem
Et angelum voluntatis tue
Qui est Verbum tuum inseparabile,
Per quem omnia fecisti
Et beneplacitum tibi fuit;
Misisti de coelo in matricem Vir-
ginis,
Quique in utero habitus incarnatus
est.*

Et filius tibi ostensus est

Ex Spiritu Sancto

Et Virgine natus;

*Qui voluntatem tuam complens,
Et populum sanctum tibi adqui-
rens,*

LE PRÊTRE. Que le Seigneur soit avec vous.

LE PEUPLE. Et avec votre esprit.

LE PRÊTRE. En haut les cœurs !

LE PEUPLE. Nous les avons élevés au Seigneur.

LE PRÊTRE. Rendons grâces au Seigneur notre Dieu.

LE PEUPLE. C'est digne et juste.

Nous vous rendons grâces, ô Dieu,
Par votre Fils bien-aimé

Jésus-Christ,

Que dans les derniers temps

Vous nous avez envoyé

Comme Sauveur

Et Redempteur,

Ange de votre volonté; [vous

Il est votre Verbe, inséparable de

Par qui vous avez fait toutes choses

Et en qui vous vous êtes complu.

Vous l'avez envoyé du ciel dans le sein de la Vierge,

Il s'y est incarné.

Et s'est révélé au monde comme votre Fils,

Conçu du Saint-Esprit

Et né de la Vierge;

Accomplissant votre volonté,

Et acquérant pour vous un peuple saint,

1. A l'imitation d'Isaïe, qui applique au Rédempteur le titre de « serviteur de Yahweh » en tant que Jésus-Christ a accompli jusqu'à la mort la volonté de son Père, et lui a rendu, au nom de toute la création, l'hommage essentiel de l'obéissance et de l'adoration, le Sauveur, en qualité d'homme véritable, et de premier-né de toutes les créatures, est aussi appelé, dans de très anciens documents liturgiques, le « serviteur » du Père. Dans notre texte il est appelé également Dieu; aussi bien, sa nature divine et sa nature humaine sont absolument distinctes dans une parfaite unité de personne, selon le perpétuel enseignement de la sainte Église.

Extendit manus, cum pateretur,

*Ut a passione liberaret
Eos qui in te crediderunt ;*

*Qui cumque traderetur voluntariae
passioni,*

*Ut mortem solvat,
Et vincula diaboli dirumpat,
Et infernum calcet,
Et iustos illuminet,
Et terminum figat,
Et resurrectionem manifestet,*

*Accipiens panem,
Gratias tibi agens
Dixit : accipite, manducate :*

*Hoc est corpus meum,
Quod pro vobis confringetur.*

*Similiter et calicem
Dicens ; hic est sanguis meus
Qui pro vobis effunditur ;*

*Quando hoc facitis,
Meam commemorationem facitis.*

*Memores igitur mortis
Et resurrectionis eius,
Offerimus tibi panem et calicem,
Gratias tibi agentes
Qui nos dignos habuisti
Adstare coram te
Et tibi ministrare ;
Et petimus
Ut mittas Spiritum tuum Sanctum
In oblationem sanctae ecclesiae ;
In unum congregans, des omnibus,*

*Qui percipiunt, sanctis
In repletionem Spiritus Sancti
Ad confirmationem fidei in veritate,*

*Ut Te laudemus et glorificemus
Per puerum tuum Iesum Christum,
Per quem tibi gloria et honor,
Patri et Filio cum Sancto Spiritu,*

*In sancta Ecclesia tua
Et nunc et in saecula saeculorum.*

Amen.

Il étendit les mains, durant son
supplice,

Afin de libérer par sa passion
Ceux qui auront cru en vous.

Lui qui, quand il fut livré à sa
passion, acceptée librement,

Afin de dissoudre la mort,
Et de rompre les liens du diable,
Et de fouler aux pieds l'enfer
Et d'illuminer les justes,
Et de mettre fin à son œuvre,
Et de manifester la résurrection,

Prenant le pain,
Vous rendant grâces,
Il dit : Prenez, mangez :

Ceci est mon corps,
Qui sera brisé pour vous.

De même fit-il pour le calice,
Disant : ceci est mon sang

Qui sera répandu pour vous.
Quand vous ferez cela,

Vous le ferez en mémoire de moi.

Nous souvenant donc de sa mort
Et de sa résurrection,

Nous vous offrons le pain et le calice,
Vous rendant grâces

A vous qui nous avez faits dignes
De nous tenir devant vous

Et de vous servir ;
Et nous vous demandons

D'envoyer votre Saint-Esprit .
Sur l'oblation de la sainte Église.

Les rassemblant dans l'unité, ac-
cordez à tous vos saints

Qui la reçoivent,
D'être remplis de l'Esprit Saint

Pour la confirmation de la foi dans
la vérité, [glorifions

Afin que nous vous louions et vous
Par votre Fils Jésus-Christ,

Par qui gloire et honneur à vous,
Au Père et au Fils avec le Saint-

Esprit.

Dans votre sainte Église

Et maintenant et dans les siècles
des siècles.

Amen.

CHANT PASCAL DU POÈTE CHRÉTIEN SÉDULIUS (v^e siècle).

<i>Regnavit Dominus, plaudite gentes,</i>	Le Seigneur a régné, peuples applaudissez,
<i>Vicit vita necem, tartare lignum.</i>	La vie a vaincu la mort, le bois a vaincu l'enfer.
<i>Kyrie eleison.</i>	Kyrie eleison.
<i>Servi supplicium pertulit haeres,</i>	L'héritier a souffert le supplice de l'esclave,
<i>Laus tibi, Christe ;</i>	Louange à vous, ô Christ.
<i>Vicit vita necem, tartara lignum.</i>	La vie a vaincu la mort, le bois a vaincu l'enfer.
<i>Kyrie.</i>	Kyrie.
<i>Fit nunc ille lapis spretus ab hoste</i>	Maintenant cette pierre méprisée par
<i>Iesus magna, Deus, quaestio</i>	l'ennemi, devient le sujet suprême
<i>mundi.</i>	qui intéresse le monde : c'est
<i>Kyrie.</i>	Kyrie. [Jésus-Dieu.
<i>Cur frendent populi? concidat</i>	Pourquoi les nations grincent-elles
<i>error!</i>	des dents? Que l'erreur soit dé-
<i>Laus tibi, Christe,</i>	Louange à vous, ô Christ, [truite!
<i>Iesu magna, Deus, quaestio mundi.</i>	Jésus-Dieu, suprême intérêt du
<i>Kyrie.</i>	Kyrie. [monde.
<i>Qui pascis propria carne redemptos,</i>	Vous qui nourrissez de votre propre
<i>Qui ditas roseo sanguine labra.</i>	chair ceux que vous avez rachetés
<i>Kyrie.</i>	Qui enrichissez nos lèvres de votre
<i>Praesta perpetuae gaudia Paschae ;</i>	Kyrie. [sang vermeil,
<i>Laus tibi, Christe,</i>	Accordez-nous les joies de la Pâque
<i>Qui ditas roseo sanguine labra</i>	perpétuelle;
<i>Kyrie.</i>	Louange à vous, ô Christ,
	Qui enrichissez nos lèvres de votre
	Kyrie. [sang vermeil

PRIÈRE A LA SAINTE VIERGE (de la liturgie grecque).

Sub tuum praesidium confugimus, Sancta Dei Genitrix; nostras deprecationes ne despicias in necessitatibus, sed a periculis cunctis libera nos, semper Virgo, gloriosa et benedicta.

Nous avons recours à votre garde, sainte Mère de Dieu; ne méprisez pas nos supplications dans nos nécessités, mais délivrez-nous de tous périls, ô toujours Vierge, glorieuse et bénie!

TABLE DES MATIÈRES

LE NOUVEAU TESTAMENT DANS LE SANG DU RÉDEMPTEUR

	Pages
INTRODUCTION.	
CHAPITRE PREMIER. — La liturgie quadragésimale à Rome	7
CHAPITRE II. — Le triduum pascal dans le missel romain	19
LA SAINTE LITURGIE DE LA SEPTUAGÉSIME A PAQUES	
Dimanche de Septuagésime. — <i>Station à Saint-Laurent- hors les Murs</i>	39
Dimanche de Sexagésime. — <i>Station à Saint-Paul</i> . .	43
Dimanche de Quinquagésime. — <i>Station à Saint-Pierre</i>	47
Mercredi des Cendres. — <i>Collecte ou assemblée à Sainte- Anastasia</i>	49
<i>Station au Titre de Sabine</i>	54
Jeudi après les Cendres. — <i>Collecte à Saint-Nicolas in Carcere. Station à Saint-Georges au Vélabre</i>	60
VI ^e férie après les Cendres. — <i>Collecte à Sainte-Lucie « in Septizonio » . Station aux Saints-Jean-et-Paul</i>	63
Samedi après les Cendres. — <i>Collecte à Saint-Laurent-in- Lucina. Station à Saint-Tryphon</i>	65
I ^{er} Dimanche de Carême. — <i>Station au Latran</i>	67
Lundi après le I ^{er} dimanche de Carême. — <i>Collecte aux Saints-Côme-et-Damien. Station à Saint-Pierre « ad Vincula »</i>	74
Mardi après le I ^{er} dimanche de Carême. — <i>Collecte à Saint- Nicolas in Carcere. Station à Sainte-Anastasia</i>	77
IV ^e férie des Quatre-Temps de Carême. — <i>Collecte à Saint- Pierre « ad Vincula » . Station à Sainte-Marie-Majeure</i> .	80

Jeudi après le I ^{er} dimanche de Carême. — <i>Collecte à Sainte-Agathe « in monasterio ». Station à Saint-Laurent « in Panisperna »</i>	84
VI ^e férie des Quatre-Temps après le I ^{er} dimanche de Carême. — <i>Collecte à Saint-Marc. Station aux Saints-XII Apôtres</i>	88
Samedi des douze Leçons, aux Quatre-Temps après le I ^{er} dimanche de Carême. — <i>Collecte à Sainte-Marie in Transpontina. Station à Saint-Pierre</i>	91
II ^e dimanche de Carême. — <i>Station à Sainte-Marie « in Domnica »</i>	97
Lundi après le II ^e dimanche de Carême. — <i>Collecte aux Saints-Côme-et-Damien. Station à Saint-Clément</i>	100
Mardi après le II ^e dimanche de Carême. — <i>Station au titre de Balbine</i>	103
Mercredi après le II ^e dimanche de Carême. — <i>Collecte à Saint-Georges. Station à Sainte-Cécile</i>	105
Jeudi après le II ^e dimanche de Carême. <i>Collecte à Saint-Chrysogone. Station à Sainte-Marie au delà du Tibre</i>	108
Vendredi après le II ^e dimanche de Carême. — <i>Collecte à Sainte-Agathe in Monastero. Station à Saint-Vital</i>	112
Samedi après le II ^e dimanche de Carême. — <i>Collecte à Saint-Clément. Station aux Saints-Pierre-et-Marcellin</i>	115
III ^e dimanche de Carême. — <i>Station à Saint-Laurent</i>	118
Lundi après le III ^e dimanche de Carême. — <i>Collecte à Saint-Adrien. Station à Saint-Marc</i>	121
Mardi après le III ^e dimanche de Carême. — <i>Collecte aux Saints-Serge-et-Bacchus. Station à la basilique Pudentielle</i>	124
Mercredi après le III ^e dimanche de Carême. — <i>Collecte au titre de Balbine. Station à Saint-Sixte</i>	127
Jeudi après le III ^e dimanche de Carême. — <i>Collecte à Saint-Marc. Station aux Saints-Côme-et-Damien</i>	130
Vendredi après le III ^e dimanche de Carême. — <i>Collecte à Sainte-Marie « ad Martyres ». Station à Saint-Laurent in Lucina</i>	133

Samedi après le III ^e dimanche de Carême. — <i>Collecte à Saint-Vital. Station à Sainte-Susanne « ad duas domos »</i>	137
IV ^e dimanche de Carême. — <i>Station à Saint-Croix-en-Jérusalem</i>	140
Lundi après le IV ^e dimanche de Carême. — <i>Collecte à Saint-Étienne sur le Mont-Coelius. Station aux Quatre-Saints-Couronnés</i>	143
Mardi après le IV ^e dimanche de Carême. — <i>Collecte au monastère « Sanctae Mariae dominae Rosae ». Station à Saint-Laurent in Damaso.</i>	146
Mercredi « in mediana » après le IV ^e dimanche de Carême. — <i>Collecte à Saint-Mennas. Station à Saint-Paul « in aperitione aurium ».</i>	150
Jeudi après le IV ^e dimanche de Carême. — <i>Collecte à Saint-Cyr. Station à Saint-Martin-aux-Monts.</i>	165
Vendredi après le IV ^e dimanche de Carême. — <i>Collecte à Saint-Vith « in Marcello Liviae ». Station à Saint-Eusèbe .</i>	169
Samedi après le IV ^e dimanche de Carême. — (<i>Station à Saint-Laurent.</i>) <i>Collecte à Saint-Ange « in Piscibus ». Station à Saint-Nicolas in Carcere.</i>	174
Dimanche de la Passion ou « in mediana ». <i>Station à Saint-Pierre</i>	178
Lundi après le dimanche de la Passion. — <i>Collecte à Saint-Georges. Station à Saint-Chrysogone</i>	182
Mardi après le dimanche de la Passion. — <i>Station à Saint-Cyriaque aux thermes de Dioclétien</i>	186
Mercredi après le dimanche de la Passion. — <i>Collecte à Saint-Marc. Station à Saint-Marcel</i>	192
Jeudi après le dimanche de la Passion. — <i>Collecte à Sainte-Marie « in Via Lata ». Station à Saint-Apollinaire « in Archipresbyteratu »</i>	195
Vendredi après le dimanche de la Passion. — <i>Collecte aux Saints-Jean-et-Paul. Station à Saint-Étienne sur le Mont-Coelius.</i>	199

Samedi après le dimanche de la Passion. — <i>Collecte à Saint-Pierre « quando Dominus Papa eleemosynam dat ».</i> <i>Station à Saint-Jean devant la Porte Latine</i>	205
Dimanche des Rameaux. — <i>Station au Latran, à la basilique du Sauveur. (Station à Saint-Pierre. Collecte à Sainte-Marie « in Turri »).</i>	209
Bénédiction des Rameaux. — <i>Collecte à Saint-Sylvestre au Latran</i>	210
A la Messe. — <i>Station à Saint-Jean de Latran.</i>	219
Lundi saint. — <i>Collecte à Sainte-Balbine. Station au titre « de fasciola ».</i>	223
Mardi saint. — <i>Collecte à Sainte-Marie in Porticu. Station à Sainte-Prisque</i>	229
Mercredi saint. — <i>Synaxe générale, le matin, au Latran. Collecte à Saint-Pierre-aux-Liens. Station à Sainte-Marie-Majeure</i>	236
Jeudi saint. — <i>Station au Latran</i>	243
Vendredi saint. — <i>Collecte au Latran. Station à Sainte-Croix en Jérusalem</i>	249
Samedi saint. — <i>Collecte au Latran pour les catéchumènes</i>	270

APPENDICE

Les indulgences stationnales	277
La litanie de la procession stationnale	279
Rythme eucharistique médiéval pour l'adoration du Très Saint Sacrement	287
Antienne au Cœur Sacré de Jésus	287
L'Hymne eucharistique	287
Chant pascal du poète chrétien Sédulius	290
Prière à la sainte Vierge	290